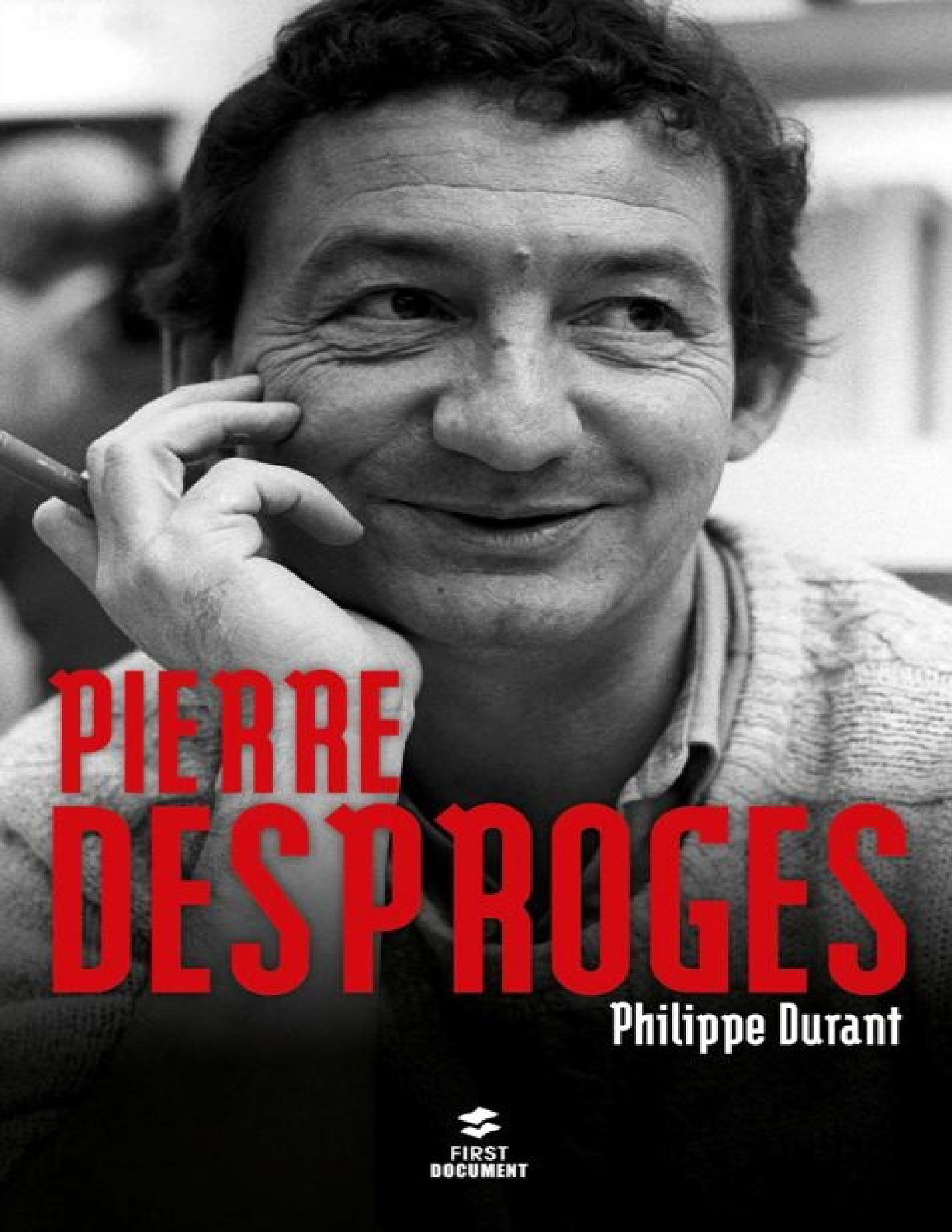




PIERRE DESPROGES

Philippe Durant


FIRST
DOCUMENT

Philippe Durant

Pierre Desproges

« *La clé, je crois, c'est de ne pas penser à la mort comme une fin mais de penser à elle davantage comme à une manière très efficace de réduire vos dépenses.* »

Woody Allen, *Guerre et amour*

COMMENT GRANDIR DANS UN PAYS QUI RÉTRÉCIT

Nom de nom

Pierre.

Pas terrible comme prénom. Banal. Sans relief. En phase avec son époque. Puisé parmi les affichés du calendrier. Telle est la règle sacro-sainte en cette France d'entre-deux-guerres. D'où une profusion de Luc, Paul, Philippe et *tutti quanti*. Peu de Judas, bizarrement. Il va falloir attendre encore quelques décennies pour voir surgir des Kevin, des Nolan et des Bento. La mode reste au classique sans fioriture. Sobriété égale salubrité. Finis les Théophraste, Hégésippe, Nipomucène et autre Philogomme. Chance pour les nouveau-nés qui en auraient pris instantanément un sacré coup de vieux.

Les statistiques le soutiennent : en ce premier tiers du xxe siècle, chaque année plus de 10 000 marmots français héritent d'un Pierre en guise de cadeau de naissance. Avec un pic incroyable en 1930 grimant au-delà des 16 000. Des Pierre partout : dans les jardins comme dans les villes. Des Pierre à feu et des Pierre à lancer. Une profusion étonnante, déroutante, inexplicable.

Donc Pierre.

Le premier de la liste, par ordre d'importance. Celui sur lequel Jésus a bâti son église. D'où l'éternelle rengaine : « Tu es Pierre et sur cette Pierre... » Lourd à porter. Pas seulement le poids d'une cathédrale mais celui de toute la chrétienté. Ça fait beaucoup. Heureusement Pierre est passé dans les mœurs. En contrepartie, il faut s'attendre à des jeux de mots lourdingues : « Pierre qui roule », « Pierre angulaire », etc.

Évidemment, il y a eu des Pierre célèbres. De Corneille à Curie, de Boileau à Brasseur. Sans oublier le plus célèbre d'entre tous – même si on a oublié son prénom pour mieux retenir son mot : le général Cambronne ! Autant de Pierre auréolés de lumière. Presque brillant dans la nuit.

Rien ne s'arrange avec le deuxième prénom de notre petit Pierre : Marcel. Carrément populaire. Limite maillot de corps. Les lettrés y dénicheront une

référence proustienne. Toujours ça de pris. De toute façon un deuxième prénom ne sert à rien, hormis à noircir un demi-centimètre sur le registre de l'état-civil.

Desproges.

C'est déjà mieux. Plus original que Martin, Lambert ou Dupont. Et puis ça intrigue. C'est quoi un (ou une ?) *proge* ? La question risque d'être posée. Au futur érudit de savoir y répondre. Quitte à user d'une pirouette. Un diminutif de *progérie* est à écarter d'emblée. Chez les Desproges, les nains sont rares. Peut-être vaut-il mieux fouiner du côté de *progéniture*. Ça paraît plus logique. Ou de *projet*, ce qui est plus ambitieux¹.

À y regarder de plus près, Desproges est un patronyme qui s'ancre dans une région précise.

« De par mon père je porte un nom typiquement limousin, expliquera doctement l'humoriste. Desproges c'est un nom originaire d'Aixe-sur-Vienne² précisément... S'il y a des spectateurs qui peuvent me donner l'origine de ce putain de nom de Desproges, je serais content de savoir d'où ça vient ! Je suis assez passionné d'étymologie, je connais l'origine de pas mal de noms propres en France mais pas du mien, j'en ai vraiment grande honte... Il paraît qu'il y a quelque part en Vienne ou en Dordogne, un château qui aurait appartenu à des comtes Desproges mais je n'ai aucune preuve... J'ai reçu plusieurs lettres de gens qui s'appelaient Desproges. Deux ou trois car ce n'est pas un nom très répandu. La première que j'ai reçue était assez marrante parce que c'est une dame qui m'écrivait : "M. Desproges j'aime beaucoup ce que vous faites... Je m'appelle moi-même Henriette Desproges, nous avons un nom commun, voulez-vous que nous rentrions en contact pour en parler ?" J'ai reçu cette lettre à une époque où j'étais un peu débordé et je n'ai pas répondu. Quinze jours après, je reçois une autre lettre : "Cher M. Desproges, je m'étonne de ne pas avoir eu de réponse à ma lettre..." Le ton de sa lettre m'ayant un peu énervé, je n'ai pas répondu. Encore quinze jours après, j'ai reçu une troisième lettre : "Monsieur, que vous fassiez l'imbécile à longueur d'antenne c'est votre problème mais comme pseudonyme vous auriez pu prendre autre chose que Desproges ! C'est mon nom et je veux le défendre !"(...) »

S'il paraît ardu de découvrir l'origine du nom, il est aisé d'en découvrir la terre d'implantation des racines. Les Desproges sont purs produits du Limousin, moins fragiles que la porcelaine. Des racines très catholiques. Tout autant, si ce n'est plus, que le prénom du susdit. Car la susdite Aixe-sur-Vienne est cernée par les auréolés : Saint-Priest-sous-Aixe, Saint-Martin-le-Vieux, Saint-Laurent-sur-Gorre, Saint-Brice-sur-Vienne, Saint-Victorien, Saint-Auvent... Plus Saint-

Martie-de-Vaux, culinairement amusant. Les lecteurs de *Spirou*³ leur préféreront Champagnac-la-Rivière.

Des Desproges se sont distingués au sein de l'Église catholique, apostolique et romaine. En 1932, l'abbé Desproges, curé doyen d'Eymoutiers⁴, était réputé pour faire ses sermons en langue limousine. Il traduisait même certains passages de la Bible dans ce dialecte occitan qui fut longtemps la langue dominante de la région. La grand-mère de Pierre manie d'ailleurs le limousin avec une dextérité de native.

Les Desproges forment une véritable pépinière agglutinée autour de Clermont-Ferrand. Ça sent le Massif central à plein nez. Et ça respire le bon air à pleins poumons. Le petit Pierre n'échappera pas à la règle et passera le plus clair de ses vacances auprès de Limousines pas forcément bien carrossées.

Hello Pantin

Pourtant, Pierre Desproges naît ailleurs. Plus au nord. À la ville. Là où les arbres se recroquevillent par peur des structures bétonnées. Là où l'argot sert, parfois, de dialecte.

Pantin.

Sympa comme nom pour une commune. Ça fait cirque. Ou au moins marionnette. Un truc de gosse, quoi. Une cité qu'on aurait du mal à prendre au sérieux. Pourtant Pantin ne prête pas toujours à rire. Adossée à Paris, à laquelle elle est reliée par le canal de l'Ourcq. Une banlieue. Rien d'exotique. Rien d'attirant non plus. À Pantin, il n'y a rien à voir. Hormis pour les amateurs d'usines et de filatures. Ceux qui tirent la ficelle à Pantin ne sont pas des rigolos.

Bref, cette cité ne brille pas par son pittoresque. Son nom peut dérider. Mais moins que Plumaudan, Mariol, Marans ou Montéton, autres bourgs français.

Pantin, c'est le fief des Philippot, les grands-parents de Pierre, qui habitent au 81 rue de Paris.

Ledit Pierre va ajouter un fardeau supplémentaire à son curriculum vitae en construction : sa date de naissance.

9 mai 1939.

Faut le faire. Faut avoir un certain culot pour naître quatre mois avant la déclaration de guerre. Au cours de l'été 1938, ses parents ont dû faire montre d'un optimisme réchauffant et d'un appétit rassurant. Faisant fi de l'Anschluss⁵

hitlérienne, de la crise des Sudètes⁶, la France s’amuse. Et les Français profitent à la fois des beaux jours et des récents congés payés, chèrement obtenus, pour jouer à la bête à deux dos. Dès septembre, ils suivront, avec plus ou moins d’empressement, le précepte d’Édouard Daladier, président du Conseil, qui veut « remettre la France au travail ». Pas trop vite, quand même.

Hélas, quand Pierre gratifie ses parents de son premier sourire les choses ont, déjà, changé. Parce que naître en mai 1939, ça veut dire que sa proche prime enfance se déroulera dans des circonstances difficiles. Nourriture rare, sécurité précaire et omniprésence des vert-de-gris. On a connu plus guilleret pour découvrir le monde. Mais Pierre Desproges s’en moque. Bien que peu décisionnaire sur le jour de sa venue sur Terre, il assume et accepte de grandir sous l’ombre allemande. Ça laissera des traces.

Pour l’heure, il intègre le logement familial au 2, avenue de la Porte-Brunet (19^e). Un quartier populaire collé contre la banlieue, dont il reste protégé par les fortifications. Les abattoirs de la Villette sont proches, laissant parfois échapper des effluves bestiaux. Pour faire oublier l’enfermement citadin, le square de la Butte-du-Chapeau-Rouge offre une touche de verdure.

Historiquement, cette avenue n’a rien à revendiquer. Tombée dans les replis du temps. Il faut monter jusqu’à la porte de Pantin pour récolter quelques faits divers. Là qu’un siècle auparavant des filous avaient creusé un tunnel passant sous les murs des fortifications. Pour faire entrer dans Paris la marchandise en loucedé et, donc, ne pas payer les taxes. Quand les filous se muent en taupes.

Ce mois de mai 1939 bénéficie encore d’un calme précaire. En France tout au moins, où l’on fait mine de prendre l’Adolf pour un aimable Charlot. Alors que Charlot lui-même a vite compris à quel point le Führer est un dictateur. Ailleurs ça ne va pas très bien. Un avion s’écrase sur Quito, emmenant sur son passage cinq immeubles (vingt-cinq morts). Les Russes testent leurs nouveaux bombardiers et les Japonais envahissent la Mongolie. Dans l’Hexagone, ça parle beaucoup politique internationale. Mais ça ne fait que parler. Signe du destin ? Le 13 mai, Pierre Dac lance un nouveau journal : *L’Os à moelle*. Dac se prénomme Pierre comme le petit Desproges. Il est le roi de l’absurde et de la loufoquerie, ce que le bébé (devenu adulte) deviendra à son tour. Le futur humoriste humerait-il l’air de Dac dès ses premières bouffées ? Mêlé à un peu de poudre.

Groß Paris

Ainsi, près d'un Paris allemand se déploient les premières années de Pierre. Les palaces sont désormais occupés par des officines qu'il vaut mieux éviter et les *soldatenkino* projettent des films qui ne prônent pas l'amitié entre les peuples. Quant aux tickets de rationnement, ils ne suffisent pas à nourrir une famille, favorisant un marché noir et obligeant à de difficiles traversées de Paris.

Dans une touchante inconscience, les Desproges persévèrent comme si de rien n'était. Et deux autres enfants d'apparaître dans une France qui se demande si elle a encore un avenir. Anne et Jacques. Papa et maman s'arrêteront là. Le maréchal devrait être content de voir une famille repeupler la terre nourricière. Mais Pétain n'est pas à Pantin. Il est à Vichy. Où il prend l'eau de toutes parts.

En dépit d'une volonté de fer et d'un courage que l'on devine héroïque, Pierre Desproges ne participe pas à la Libération de Paris. Ni même à celle de Pantin. Motif puéril : trop jeune. Vrai que même Gavroche était un peu plus mûr lorsqu'il monta sur les barricades.

France douce

La paix revenue, les esprits s'apaisent. La famille Desproges déménage. La bougeotte se tortille dans les gênes de Jean Desproges.

Fils de gendarme, il naquit à Bouguirat⁷ dans la province d'Oran (Algérie), au sud de Mostaganem. Mais plutôt que de suivre la militaire voie paternelle, il a préféré faire des études en vue de devenir instituteur. Un bon élément. Remarqué par l'administration, il a vite grimpé les échelons. Et a toujours accepté de changer régulièrement de poste, donc de ville. S'il aime à la fois son métier et les mathématiques, il se passionne aussi pour l'aviation. Il possède d'ailleurs son brevet de pilote.

Son épouse, Simone, née Philippot, est un pur produit parigot. Née dans le 19^e arrondissement⁸, elle grandit tout à côté, dans cette fameuse ville de Pantin. Exerçant le métier de sténographe dactylographe, elle sait qu'elle peut trouver un emploi n'importe où. En cet immédiat après-guerre où tout est à reconstruire, ce ne sont pas les demandes qui manquent. Donc, elle s'adapte.

Ce couple s'est officiellement uni le 1^{er} décembre 1938, moins d'un an avant la naissance de Pierre. Deuxième mariage pour Simone qui, en février 1927, avait épousé un certain Henri Loth. Dont les filles sont connues.

Déménagement parce que le paternel Desproges est nommé directeur d'un établissement destiné aux orphelins de guerre à Saint-Martin-du-Tertre (Val d'Oise). Cinquante kilomètres de Paris. L'influence de la capitale ne s'y fait plus sentir. L'Isle-Adam d'un côté, Chantilly de l'autre sont des havres de douceur. Ça sent le frais. Un peu le crottin aussi, vers les écuries cantiliennes.

La vie de famille s'organise facilement. Sous l'égide quotidienne de madame. Car monsieur se proclame trop occupé par son métier. En cette première moitié du xx^e siècle, « ça ne se fait pas », pour un père, de s'attarder avec ses propres mûmes. Résultat : il se contente d'exercer une autorité lointaine. Madame mère est plus présente. Plus affectueuse, aussi. Elle gère les affaires courantes, veille à tout. Ceux qui la connaissent bien savent que sous ses apparences enjouées et sa facilité à manier le verbe, elle cache un constant pessimisme. Dont Pierre deviendra bien vite l'héritier.

Par la force de son métier, son époux s'intéresse à l'éveil intellectuel de ses enfants et attend avec impatience de les voir lire et écrire. En ce domaine, Pierre se révèle presque un petit prodige.

Pourtant dans cet Hexagone qui feint de retrouver une nouvelle jeunesse, un malaise persiste. D'autant plus désagréable que l'on n'en parle qu'à mots couverts. Couverts de honte. Pierre, encore gamin, le ressent de manière diffuse et ne pourra l'identifier que quelques années plus tard. Le rideau de l'ignominie ne cesse de se déchirer sous ses yeux ébahis. Après le retour tant fêté des prisonniers de guerre, après celui, plus discret, des exilés du Service du travail obligatoire (STO) reviennent, par grappes éparses, les rescapés des camps de la mort. Témoins moribonds d'une vérité cruelle. Victimes d'un holocauste par définition absurde. Pierre ressent tout cela jusque dans les tréfonds de son âme, ne cessera de s'interroger. Moins sur le fait que, d'un côté, des millions d'hères ont constitué des proies faciles que sur le fait que, d'un autre côté, des intellectuels, des gradés, des titrés, des sommités, bref pas que des abrutis, aient osé programmer leur extermination. Cela dépassera son entendement. Que des êtres dits « humains » puissent s'en prendre à leurs semblables qu'ils traitent pire que des putois enragés lui inspirera la plus grande méfiance vis-à-vis de l'humanité. Selon lui, cela tend à prouver que la civilisation n'est qu'un leurre cachant malhabilement une barbarie jamais rassasiée.

« C'est une obsession chez moi, dira-t-il. Je n'arrive pas à croire que les gens d'ici, sans même parler des camps de concentration aient laissé embarquer leurs voisins parce qu'ils étaient juifs ou périgourdins, ou juifs périgourdins. Ça dépasse l'humain. C'est surréaliste. »

Il refusera éternellement d'accorder sa totale confiance à l'Homme. L'individu l'intéressera, la foule l'inquiétera, l'humanité le glacera.

Port Châlus

Les enfants Desproges en général et Pierre en particulier attendent avec une trépidante frénésie les prochaines vacances. Car les beaux jours coïncident avec un beau voyage. Pas très loin, sur le plan géographique, mais dans un autre cadre sur le plan esthétique : la terre des aïeux. Leurs grands-parents les y attendent avec un sourire lissé par les années et la quiétude.

Châlus.

Là qu'ils habitent. Non un « salut » auvergnat mais une bourgade. Sympathique, calme. Hors du temps. Mais non hors des déchirements du monde. Les Desproges y sont implantés depuis 1696. Un sacré bail. Le reste de la famille s'est déployé à Pageas, à trois kilomètres de là. Autant dire qu'ils ont verrouillé le secteur.

Châlus est au sud-ouest de Limoges. Mais aussi à une quarantaine de kilomètres d'Oradour-sur-Glane, marquée par les exactions d'une horde SS⁹. Où que l'on soit, l'horreur gratte à la porte : à commencer par celle des souvenirs.

Châlus fait partie de l'Histoire. Sinon de France au moins d'Angleterre. En mars 1199, le bon roi Richard Cœur-de-lion fit le siège du château de Châlus-Chabrol. Le 26 un carreau d'arbalète le toucha en pleine poitrine. Onze jours plus tard, il passa l'arme à gauche. Et c'est à Châlus qu'il défunta. Pas facile pour le village de continuer à s'épanouir avec un tel poids sur la conscience. Mais les Limousins rétorquent que ce Richard n'avait qu'à rester chez lui au lieu de venir batailler sur leurs terres.

Au lendemain d'une autre guerre, de dimension mondiale, Châlus compte à peine 2 000 habitants. Pour la plupart œuvrant dans l'agriculture et l'élevage de bovins. Au fil des ans, la population s'étoffera peu à peu avant de se clairsemer avec une rapidité suspecte dès la fin du ^{xx}e siècle.

Quoique Limousin pur souche, grand-papa Desproges ne s'occupe ni de plantes ni de bêtes. Il profite d'une retraite qu'il estime méritée. Après avoir servi à la fois en métropole et dans diverses colonies, après avoir défendu mère Patrie dans son uniforme de gendarme, il est revenu sur ses terres. Preuve de son attachement au Limousin : il a épousé, en des temps lointains, une native du cru dont la piété ravit le curé du village. Une grenouille de bénitier. Contrairement à son mari, elle travaille. Et fait bouillir la marmite au propre comme au figuré. Elle tient la mercerie de Châlus où l'on trouve de tout, à condition que cela soit utile. Fanfreluches et gadgets n'y sont pas de mise.

La maison familiale – sur le fronton de laquelle on peut lire Galerie du Printemps – s'impose de toute sa superbe. Place Fontaine, en plein centre de Châlus. Cette place, logiquement marquée par une fontaine – comme son nom l'indique –, n'est pas très grande. Une demi-douzaine de bâtisses s'y font face. Avec la grand-route qui la traverse sur l'une de ses extrémités. Un endroit fonctionnel où se regroupent les principales boutiques du village. Le château de Châlus n'est pas très loin. L'hôtel-de-ville, en revanche se repose à l'autre bout de la cité, à une dizaine de minutes à pied (pour les marcheurs du dimanche). L'unique collègue aussi paraît distant. Pelotonné à proximité de la mairie, comme s'il existait une frontière entre bâtiments publics et bâtiments privés. L'école maternelle en dépend mais bénéficie d'un toit différent, entouré de verdure et de pelouse.

Ce village limousin marque les premiers grands souvenirs d'enfance de Pierre. Le ramassage des cèpes, la pêche aux carpes dans les étangs environnants, les nombreuses sorties à la piscine municipale décoreront les recoins de sa mémoire. Une certaine douceur de vivre loin des remous de la grande ville. Un lieu privilégié où tout le monde se connaît et, du moins en façade, s'apprécie.

« Mes grands-parents avaient une grande maison dans le cœur de Châlus où j'ai passé toutes mes vacances jusqu'à l'âge de quinze ans, rapportera-t-il. J'y venais au moins un mois, si ce n'est pas deux, par an. Ensuite, à l'âge de huit ans, j'ai fait une primo-infection. Quand un petit Parisien avait une primo-infection, pour le protéger de la tuberculose, on l'envoyait à la campagne chez sa grand-mère le plus longtemps possible. J'ai été chez mes grands-parents à Châlus pour m'y reposer. J'y suis resté deux années scolaires, entre huit et dix ans. »

Ainsi, après y avoir passé ses étés, le jeune Desproges va y voir s'y dérouler, deux années de suite, les quatre saisons. En raison d'un début de maladie qui peut mener directement à la tuberculose. Pierre tousse et a besoin d'air. Châlus

est là pour l'aider à recouvrer sa pleine santé. Et accessoirement pour lui apprendre des choses de la vie que l'on ne découvre qu'à la campagne.

Bancs d'essai

Pierre est un enfant ouvert. D'un commerce agréable. Mais l'école n'est pas son endroit favori. Pourquoi épuiser sa belle jeunesse dans des leçons et des devoirs ? Vivre n'est-il pas plus passionnant ? « Tout petit, écrira-t-il, je voulais être célèbre et je ne faisais rien pour. À l'école, je m'avérais très vite un élève inexistant. Par goût. J'ai toujours été persuadé – je le suis encore – que les diplômes sont faits pour les gens qui n'ont pas de talent. Malheureusement, il ne suffit pas de ne pas avoir de diplômes pour avoir du talent. »

Il dressera un portrait peu engageant de ses débuts dans la scolarité : « Quand j'étais petit, les jeunes c'étaient des vieux poilus avec des voix graves et de grandes mains sales, sans courage pour nous casser la gueule en douce à la récré. »

La guerre des boutons n'est jamais loin dans les campagnes.

Sur les bancs de l'école de Châlus, Pierre se distingue vite dans la langue de Voltaire. Un vrai cador en français. À l'heure où ses camarades s'échinent à déchiffrer les phrases simplettes de contes pour enfants, lui se targue d'avoir déjà lu l'intégrale de la comtesse de Ségur. Sophie et ses malheurs, Dourakine et sa pédophilie latente, les petites filles que l'on cite en modèle n'ont plus aucun secret pour lui. Se basant sur cet acquis, il vise, et décroche, la première place. De sa classe, pas du département. Qu'il doit parfois céder à la petite Colette, fille de l'institutrice. Sitôt qu'il se retrouve deuxième sur la ligne d'arrivée, son humeur s'en ressent et vire à l'irascible. Le petit Pierre est doté d'un tempérament jaloux et exclusif.

Dans l'ensemble, il préfère s'épanouir au grand air que dans les salles de classe. « Ma vie de gosse chalusien : pêcher les carpes dans les étangs, ramasser des cèpes en octobre », résumera-t-il.

En l'absence de cinéma et de télévision, les distractions sont rares dans cette partie isolée du Limousin. Certes, il y a la radio mais elle est monopolisée par les aînés. Alors Pierre baguenaude dans les rues du village, poussant ses errances jusqu'à la gare, se risquant parfois dans la nature environnante. Il croise son aïeul qui, comme dans tous les villages de France dignes de ce nom, traîne plus

souvent au bistrot que dans la mercerie de sa moitié. Pierre trouve toujours le moyen de faire rire les consommateurs, se lançant dans des imitations approximatives.

Car il est farceur. Passant son temps à faire des niches à ses copains, à sa grand-mère mais aussi à son institutrice, Mme Doriat, qui, bonne pâte, ne lui en tient pas trop rigueur. Quand il pousse le bouchon un peu trop loin, elle le renvoie dans les vestiaires où il ronge son frein et cisèle son humour.

« Je crois que la plupart des “comiques”, entre guillemets – si tant est que j’en suis un – ont laissé dans leurs lycées, leurs facultés, le souvenir de clowns et de pitres, remarquera Pierre. Moi, c’est seulement quand j’étais à Châlus. Je ne sais pas si c’est l’air limousin. Je faisais des pitreries, des parodies de Chaplin dans la cour de l’école et ça faisait rire mes petits camarades. Mais, après avoir quitté Châlus, je suis devenu plus morose et moins exhibitionniste dans ma manière de rigoler. »

Dimanche : jour de la messe. Impossible d’y couper, grand-maman n’y survivrait pas. Église Notre-Dame-de-l’Assomption. Guère engageante. Une construction un peu froide ancrée au bout d’une rue ; flanquée d’un clocher qui paraît mal accroché aux nuages. Faut avoir envie de marcher jusque-là et de pousser la lourde porte. Le curé a beau avoir l’air bonhomme, il ne manque jamais de relever les noms des absents et de les tancer quand, durant la semaine, il les repère dans les rues Châlus. Pierre est rapidement enrôlé comme enfant de chœur. Ce qui lui permet de se familiariser avec les sonorités latines. « *In nomine patris et filii et spiritus sancti* » devient sa ritournelle dominicale.

C’est à Châlus que Pierre fait sa première communion. Un pas de plus vers la félicité.

Thérapie de groupes

Pierre voit les années se traîner à la vitesse d’une charrette à bras. Une terrible nouvelle lui tombe dessus : le pensionnat. Ses géniteurs, contraints de se rendre en Indonésie pour raisons professionnelles, estiment que l’ado apprendra plus et mieux dans un cadre scolaire rigide. Sans lui demander son avis, ils l’expédient à Saint-Léonard-de-Noblat. De l’autre côté de Limoges. À une soixantaine de kilomètres de Châlus. Pierre n’y est pas à l’aise. Il a perdu ses repères, ses amis, côtoie des citadins qui le traitent avec morgue. Surtout, il subit une discipline

quasi-militaire qui l'horrifie. Tout cela lui pèse, l'ennuie. Ça l'emmerde même carrément, mais le mot n'a pas encore le droit de franchir la bouche d'un adolescent prépubère.

« Mes parents m'avaient mis en pension, et je ne suis pas du tout fait pour ça, je ne suis pas sociable, affirmera-t-il. Brassens disait : "Quand on est plus de quatre, on est une bande de cons". Moi je pense que c'est quand on est plus de deux, même plus d'un... J'étais prêt à tout pour en partir – à faire semblant d'être malade, à me suicider à moitié. J'étais anormalement peu doué pour la vie communautaire et traumatisé par la séparation, surtout d'avec ma mère. »

Tel est, tel sera Pierre Desproges. Détestant les groupes, les communautés, les confréries, les clubs. Préférant choisir ses amis dans des clans différents plutôt que de se coltiner des palanquées d'individus réunis sous un même fanion. Fuyant les réunions imposées et les sports d'équipe. Le football, en passe de devenir sport national, lui donne des haut-le-cœur. Passe encore qu'une bande de semi-adultes en shorts s'évertue à courir après un ballon quels que soient les caprices du temps, mais qu'une autre bande, plus nombreuse, plus avinée et moins courageuse, les soutienne à grands cris cela lui fait craindre les pires débordements. À ses yeux, ces supporters de stade vociférant à chaque but sont aussi dangereux que les obtus de terrains bitumés s'époumonant à chaque phrase de certains chanceliers.

Le pensionnant n'est quand même pas le bagne et recèle de rares avantages. L'enseignement y est solide quoique peu moderne. La langue française bénéficie d'un traitement de faveur, sous l'éclairage des « grands » auteurs. « Pour la première fois de ma vie, racontera Desproges, j'ai entendu, de la bouche pincée d'un instituteur laïc et grisâtre, la fable intitulée *Le Corbeau et le Renard*, de monsieur Jean de La Fontaine. » Démonstration qui ne lui donne guère envie de dévorer les écrits du fabuliste. Au moins lui fait-elle comprendre que sa langue natale est aussi riche en mots qu'en subtilité. Il saura s'en servir.

Heureusement, il retourne à chaque vacance auprès de ses grands-parents où le rejoignent son frère et sa sœur. Réconfortante cellule familiale chalusienne.

La sève bouillonnant dans son corps d'athlète, Pierre sélectionne désormais les endroits où errer. Les maisons du vétérinaire, du médecin et du pharmacien comptent parmi ses favorites. « Il s'y rendait souvent car chacun avait une fille, témoignera son frère Jacques. Adolescent, c'était un véritable bourreau des cœurs. »

Quand il ne conte pas fleurette, Pierre trousse des vers. De mirliton, mais des vers quand même. Il écrit chansons et poèmes, destinés à un public converti ou

en passe de l'être. Révélation d'une âme d'artiste. Qu'il conservera en la malmenant. « J'avais un tempérament d'artiste, confirmera-t-il. Je n'étais pas banal, pas « normal » si on prend l'employé de banque comme étalon de base de la normalité. En revanche j'écrivais beaucoup, je composais des chansons, j'enregistrais plein de choses sans jamais penser les faire entendre à quelqu'un, encore moins en faire un métier. »

Les mots, sa seule vraie passion. Il connaît leur efficacité, devine leur puissance. Mots qui réveillent les consciences. Mots qui attisent les élans. Mots qui enflamment les foules. Mots qui tuent à bout portant ou à petit feu. Mots qui n'ont nul besoin d'être gros pour choquer ou faire mal.

L'un des grands spécialistes de la langue française, Alain Rey, constatera dans un autre siècle : « Desproges aimait les mots. Au point de les déshabiller, de les renverser, le malhonnête, de les baiser et de leur faire plein d'enfants dans le dos. »

Clown triste

Loin des mots : l'eau. Châlus s'enorgueillit de sa piscine. Une curiosité rare dans la campagne limousine. Un endroit flambant neuf où se retrouve la jeunesse locale, offrant ses corps aux rayons du soleil et aux regards lascifs des pubères.

« La piscine de Châlus a été construite par une municipalité assez intelligente, estimera Pierre. À la fin de la guerre, comme dans beaucoup de communes, il y avait des prisonniers allemands qui glandouillaient à ramasser des feuilles mortes. Au lieu de les laisser glandouiller, ils leur ont fait creuser une piscine. C'est pour cela que Châlus est une des petites communes de France à avoir une vraie grande piscine. Pour les mêmes, c'était extraordinaire. »

La piscine ce sont les jeunes filles en fleurs et en maillot, les copains qui se poussent dans l'onde, les pseudo-athlètes qui s'exhibent sur le plongoir. Un air de fête. Pierre en profite, affichant le masque de la joie et de l'insouciance. Mais ce masque est en carton bouilli. Il ne résiste pas à l'eau.

Parmi ses rares amis, Pierre compte Jean-Claude Peyronnet, futur président du conseil général de la Haute-Vienne. Partageant une même vision sur le monde qui les entoure et dont ils ne perçoivent que les fragments, ils décident de fonder une association dont l'intitulé suffit à résumer son état d'esprit : Les Joyeux Pessimistes.

« C'est assez conforme à son image finalement, estimera Peyronnet, parce que, derrière les rires, il y a une certaine profondeur. Nous nous disions que le monde n'était pas si gai, qu'il y avait pas mal de choses tristes mais que, à notre âge au moins, il n'était pas temps d'en souffrir beaucoup et qu'il fallait être joyeux. Je dois dire que cette association n'a jamais eu que deux adhérents. »

Par la suite, Pierre changera légèrement de formule : « Je suis complètement pessimiste mais je suis un pessimiste jovial. »

Au fond, le jeune Desproges s'amuse peu. Il trouve le temps long et le fardeau de l'enfance lourd ; guettant le moment où il pourra s'en débarrasser pour voler de ses propres ailes. Durant toutes ses premières années, il a traîné malaise et mal-être. Devenu vite trop vieux pour croire au Père Noël et à un monde où chacun aimera son prochain. Mais encore trop jeune pour affirmer sa volonté et suivre sa propre voie. Il se sent trop dépendant autant de ses professeurs que de sa famille ; bref, des adultes qui tentent de lui imposer leurs vues alors que la plupart portent des lunettes. Pierre regarde ailleurs. Il a d'autres choses à faire, plein à dire, autant à vivre et, surtout, à rire.

Quand sonne sa dixième année, s'entrouvre un voile de liberté.

[1.](#) L'un des inconvénients de s'appeler Pierre Desproges réside dans les initiales : P. D. Que les petits malins s'empressent de brandir pour soupçonner une sexualité exclusivement masculine. Bien des années après sa naissance, Pierre réglera définitivement les comptes dans une de ses *Chroniques de la haine ordinaire* en parlant de « ces initiales infamantes qui ont fait pouffer autour de [lui] des générations d'imbéciles, depuis la maternelle jusqu'à la semaine dernière, en passant par le service militaire et les banquets de famille ».

[2.](#) Charmante commune d'un peu plus de 3 000 âmes au moment de la naissance de Pierre Desproges (plus de 5 500 aujourd'hui). François-Joseph de Beaupoil de Sainte-Aulaire, membre de l'Académie française, y naquit en l'an de grâce 1648.

[3.](#) L'hebdomadaire illustré et le groom chapeauté naissent le 22 avril 1938.

[4.](#) À une quarantaine de kilomètres à l'est de Limoges.

[5.](#) Annexion de l'Autriche par l'Allemagne, le 13 mars 1938.

[6.](#) Volonté de l'Allemagne nazie de « libérer » les minorités allemandes vivant en Tchécoslovaquie.

[7.](#) Le 23 septembre 1915.

[8.](#) Où elle vit le jour le 5 novembre 1908.

[9.](#) 642 personnes massacrées le 10 juin 1944 par la division Das Reich.

COMMENT AMORCER LE VIRAGE DU DEMI-SIÈCLE SANS VERSER DANS LE RAVIN

En arpentant Godot

1949.

L'expérience indonésienne ayant tourné court, M. et Mme Desproges, parents du petit Pierre, s'installent dans Paris intramuros. Rue Godot-de-Mauroy. Un appartement suffisamment spacieux pour accueillir les trois enfants. L'aîné revient au bercail.

Adieu le pensionnat. Au revoir le Limousin.

« Sa mémoire limousine et la rencontre des vraies gens ont imprégné Pierre et l'ont guidé tout au long de sa vie », estimera son frère Jacques.

Bonjour Paris.

« Ma mère m'a accueilli à Paris sur un quai de gare, et elle m'a dit : "Oh la la ! Tu as les cheveux longs !" C'est la première chose qu'elle m'a dite. C'était un détail et je ne lui en ai jamais reparlé, mais c'est quelque chose que je porte encore. La preuve, c'est que je pourrais vous décrire les gens dans cette gare, la couleur de ma valise, la couleur du chapeau qu'elle portait... Je l'ai ressenti comme une incompréhension fondamentale. »

Longue et étroite rue Godot-de-Mauroy. Mais le quartier est vivant. Celui de La Madeleine. Élégant sans être proustien. Celui des théâtres aussi (Mathurins, Caumartin, Édouard VII...) et de L'Olympia – où Pierre se produira un quart de siècle plus tard – ; des grandes enseignes (Les Galeries Lafayette) et des boutiques haut de gamme (Fauchon). Pas à proprement parler un quartier populaire. Ni le pittoresque des faubourgs, ni la décontraction germanopratine.

La proximité de La Madeleine a des répercussions sur la rue Godot. Des femmes de peu de vertu mais de beaucoup de passion y arpentent le trottoir. Certaines, dites amazones, préfèrent chasser en voiture. Dames et demoiselles très accortes et d'un abord agréable. Pierre Desproges ne tardera pas à lier langue avec chacune d'elles. Platoniquement, bien entendu.

On entre au 37 par une porte à double vantaux. L'immeuble compte quatre étages, plus l'inévitable étage des chambres de bonnes. Quitte à remplacer les bonnes par des étudiants.

Retour à la vie de famille.

« Mon papa, qui fut principal d'un collège, est du genre humour anglais, rapportera Pierre. Ma maman, elle est plutôt pétulante et primesautière. »

Le jeune Desproges poursuit sa scolarité à l'école communale de la rue Cambon. Une balade quotidienne de moins de dix minutes qui l'oblige à franchir le boulevard des Capucines, pas encore surchargé de voitures.

Pierre découvre la ville, la vraie, et s'y sent bien. Après avoir craint un trop fort dépaysement, ce bouillonnement le séduit. Paris ne dort jamais et, en guise de progrès, bénéficie du nec plus ultra. Le métro à lui seul est source de surprises quotidiennes.

À partir de cette période, Pierre ne s'éloignera plus jamais véritablement de Paris. Certes, il continuera de fréquenter le Limousin, puis la Vendée, mais la capitale lui apportera loisirs et chaleur dont il aura besoin. Impossible, dès lors, d'envisager le moindre « exil ». Lien viscéral avec Paris. Et pas seulement pour raisons professionnelles.

Émois, émois

De l'enfance à l'adolescence, s'étend un chemin jamais balisé parsemé de pièges et de recoins à découvrir. Dans certains domaines, Paris offre des possibilités à faire rougir la plupart des régions de l'Hexagone.

Pierre n'a jamais caché son désir de perdre son pucelage entre les bras et les cuisses d'une accorte jeune fille. Pourtant, il accepte une déroutante proposition. Sa première expérience sexuelle se fait avec un camarade d'école. Il est vrai que, dans un grand esprit d'ouverture, l'Éducation nationale continue de refuser la mixité. Résultat des courses : les puceaux font avec ce qu'ils ont sous la main. « J'avais douze ou treize ans, racontera Pierre. Et, sur les bons conseils d'un camarade lycéen mieux membré et mieux averti que moi... J'ai un vague souvenir : il m'a demandé de l'aider à prendre du plaisir dans une cour de lycée que l'on sait pourtant peu propice aux amours enfantines. Donc, il était une fois dans les coins sombres... »

Oui, il passe à l'acte.

« Mais sans aucune joie, précisera-t-il. Uniquement pour lui rendre service. En plus, j'ai été stupéfait, moi à peine pubère et duveté, en voyant le sexe de ce garçon. Jusqu'où le bon Dieu peut pousser son talent dans l'exercice de la fabrication des corps humains ! C'était un objet extravagant. »

Il n'en dira pas plus. Que s'est-il réellement passé ? Peu importe. Gageons que cela est resté au stade des attouchements un peu poussés. Le voici initié aux choses de la vie. Toujours ça de fait.

Pour autant, il ne se sent pas prêt à basculer dans un roman de Roger Peyrefitte ni à persévérer dans les amitiés particulières. La gent féminine continue de lui sembler plus intéressante et il n'en démordra pas. Toute une vie ne saura suffire à explorer les innombrables géographies féminines.

Toujours prêt

Peu désireux de se vanter de son exploit sexuel qui n'en est pas un, Pierre Desproges continue de s'épanouir dans un Paris aux mille secrets. Et de se barber à l'école, laborieuse obligation imposée par un Jules qui aurait mieux fait d'aller aux champignons. « Sans être vraiment cancre, sous-doué, je ne foutais rien, confessa-t-il. Comme j'étais très bon dans les langues et en lettres, je n'arrivais pas à redoubler mais je glandais. »

Heureusement, les distractions ne manquent pas. À commencer par la radio dont Pierre devient un assidu.

La radio, c'est le média du moment. Pendant la guerre, on l'écoutait pour se regonfler aux discours du maréchal ou pour suivre la progression des troupes alliées. Depuis, on y a surtout recours pour s'amuser. Les humoristes y sont pléthore. De toute espèce. Des amuseurs aux jeux de mots faciles aux princes de la dérision aptes à jongler avec les formules. Dans le petit panthéon du jeune Desproges, Pierre Dac et Francis Blanche occupent vite la place des rois. Ces incondtionnels du loufoque font montre d'un humour intarissable. Capables d'inventer des feuilletons radiophoniques aux rebondissements délirants. Desproges en est un assidu. Il a suivi de près les mystérieux enlèvements de barbus par un énigmatique aventurier appelé Edmond Furax¹⁰. Il s'intéresse désormais aux délires des deux jeunes loups que sont Jean Yanne et Jacques Martin. Des heures de rire. Bonnes ondes.

Mais la famille Desproges préfère le voir se complaire dans des distractions moins nocives. *Mens sana in corpore sano*, comme disent les latinistes. Pierre n'aura jamais l'esprit vraiment sain – pour le plus grand plaisir de ses admirateurs – et son corps lui causera de lourds déboires.

Scout. Voilà le cadre idéal pour une jeunesse solide.

L'idée émane de Baden-Powell qui jeta les bases du scoutisme au début du siècle. Fortement imprégné par la rigueur militaire : lui-même ayant longuement servi dans l'armée britannique.

Le scoutisme ne se limite pas à respecter la nature ni à balader en culotte de velours dans les orties, mais aussi, et surtout, à suivre les préceptes catholiques. Lors des sorties en forêt de Fontainebleau, le curé n'est jamais loin du camp, toujours prêt à tendre un linge blanc sur une table pour dire la messe.

« J'ai moi-même été scout de France, résumera Pierre. C'est fatigant, finalement, les camps scouts. Je tiens à dire aux parents qui hésitent à y inscrire leurs enfants : les scouts c'est bien mais, attention, pas d'utilisation prolongée sans avis médical. »

Comment Pierre l'individualiste pourrait-il apprécier ce regroupement de garçons aux rares points communs ? Comment Pierre pourrait-il s'épanouir dans cette structure trop rigide ? Accepter une longue succession d'ordres et de contraintes, sympathiser avec des boutonneux aux idées étriquées... très peu pour lui.

Seuls bémols : les youkaïdi, youkaïda ! C'est-à-dire les chants scouts joyeusement entonnés en chœur au coin du feu. Pierre saura s'en souvenir.

Ne disposant pas d'un avis médical et préférant suivre son propre avis, l'enfant Desproges met un terme à cette expérience scout, laissant les chemises maronnasses et les grosses chaussettes en laine à d'autres jeunes gens plus méritants.

Afin de ne pas froisser ses parents, défenseurs de quelques valeurs, il persévère dans la voie catholique et fait sa communion vêtu d'une aube immaculée en l'église de La Madeleine. Un bien bel endroit pour une solennelle cérémonie. Pierre y gagne un cierge et une boîte de dragées. Comme nombre de gamins de son époque, les années finiront par l'éloigner de la religion. En toutes choses, l'excès nuit.

Mineur d'Asie

1953.

Son cher père, qui continue de mener une brillante carrière auprès d'autres enfants que les siens, fait ses bagages. Il vient d'accepter une mutation au Laos. Fonction : reprendre la direction de l'école primaire de Luang Prabang.

Le Laos ? L'autre bout de monde. Vive l'aventure ! Jean et Pierre Desproges font le voyage. S'installent dans une belle demeure¹¹, car la République française sait prendre soin de ses représentants. Ça pue un peu le colon mais pas trop.

Le Luang Prabang du début des années 1950 n'a rien à voir avec le Châlus de la fin des années 1940. Et encore moins avec le Paris que père et fils viennent de quitter. Il faut s'y faire. S'acclimater. Se couler dans le moule.

Si Jean tient à avoir son fils auprès de lui, c'est parce qu'il craint pour son avenir. Il le sait intelligent, curieux mais est dépité de constater que ses résultats scolaires restent très en deçà de ses capacités intellectuelles. Au Laos, l'ex-professeur promu directeur peut le surveiller de plus près et le maintenir dans la bonne voie. La voie de son maître.

Le résultat porte ses fruits. Au début de l'été, Pierre décroche son brevet d'études du premier cycle du second degré, vulgairement appelé BEPC – 18 de moyenne. Premier de sa promotion. Pas mal. Mais nul n'ose se demander s'il a obtenu ces notes par son talent personnel ou si les examinateurs les lui ont balancées pour ne pas froisser son paternel, détenteur d'un poste important dans le domaine de l'éducation. Y aurait-il eu une partialité de la part des correcteurs ? Il n'empêche : cette première place lui vaut les félicitations du roi du Laos.

Quand il n'est pas à l'école, Pierre pourrait profiter des plaisirs laotiens. Pas son truc. Il ne s'intéresse que de manière lointaine au quotidien des gens du cru. Fait mine de s'étonner de la propreté des cochons et du fait que les autochtones préfèrent manger leurs chiens. Sa très maigre soif de découverte est vite handicapée par une maladie qui le terrasse. Un mauvais virus qui lui bousille les entrailles. On parle d'hépatite. Ça le cloue au lit et sur les tinettes. Avec un mal de chien. Animal apprécié des gourmands indigènes.

Le séjour exotique n'excède pas une année scolaire. Jean a bouclé sa mission.

Bref retour à Paris. Le temps pour M. et Mme Desproges de se pencher sur l'avenir de leur aîné.

« Le drame avec mes parents a eu lieu lorsque j'avais quinze ans, racontera Pierre. Lors d'une sorte de conseil de famille, mon père m'a dit : "Mon petit, ta

mère et moi, nous nous sommes aperçus que tu avais un comportement de fantaisiste. Donc tu seras fonctionnaire"... »

Belle perspective.

L'ivoire est carré

Avant d'enfiler les ronds de cuir et de faire des ronds de jambe, Pierre continue de voyager. Nouvelle destination : l'Afrique. La Côte d'Ivoire où les chères petites têtes locales ont hâte de bénéficier d'une éducation française. « Nos ancêtres les Gaulois » est encore d'actualité. Y compris sous ces lointaines latitudes.

La famille s'installe à Bingerville, non loin d'Abidjan. Bourgade qui connut son heure de gloire au début du siècle quand elle fut érigée en capitale de la colonie française avant de céder son titre à sa voisine. Les écoles y sont nombreuses et les lépreux aussi car un dispensaire les accueille.

Deux années durant, Pierre vit sous le soleil ivoirien. Qui ne lui donne ni le goût de la chaleur ni celui des Africains. L'alchimie ne se fait pas. Pour sa défense, il faut rappeler qu'en cet après-guerre l'esprit colon sévit encore. Les Noirs restent des Nègres difficiles à supporter. La publicité pour Banania ne cesse de le rappeler (« Y a bon Banania ! ») et elle n'est qu'un caillou parmi les nombreuses pierres jetées dans la mare du racisme. Pierre ne fait pas l'effort de se rapprocher des gens qui l'entourent parce que rien ne l'y pousse. Le Laos, la Côte d'Ivoire, pour lui c'est kif-kif bourricot.

Le terme de l'année scolaire 1957 se rapproche. Traînant dans son sillage le spectre du baccalauréat. Impossible d'y couper. Le BEPC, que Pierre a déjà en poche, c'est de la gnognotte comparé au bac. De la roupie de sansonnet. Ayant parfaitement conscience des limites de son rejeton, son père le renvoie à Paris. Histoire de s'aguerrir pour la dernière ligne droite.

Carnot futur

Retour à Paname. Enfin.

Pierre intègre le prestigieux lycée Carnot du boulevard Malesherbes. Prestigieux parce que de belles têtes de vainqueurs en sont sorties : Louis Aragon, Philippe Bouvard, Jacques Chirac, Michel Clémenceau, Henri Laborit... Que des pointures, des cadors. Croire qu'un jeune homme qui a vécu dans le Limousin, au Laos et en Afrique va devenir l'un des champions de Carnot, c'est se fourrer l'index dans le globe oculaire. Pierre a trop soif d'indépendance. La preuve : il accepte de réintégrer l'immeuble de la rue Godot-de-Mauroy mais réclame une chambre de bonne sous les combles. Quant au lycée, il le déteste.

« Au lycée Carnot, où j'ai souffert avec soin d'être obligé d'apprendre, nous étions fiers et bêtes, dira-t-il. La fesse gauche de mon professeur de philo avait été mordue par un obus allemand, et le maître de chimie avait la voix flûtée. Nous les appelions Demi-Lune et Quart-de-Couille. La honte aujourd'hui encore m'empourpre. Peut-être espèrent-ils que je sois mort dans d'atroces souffrances ? »

Son baccalauréat, il s'en contrefiche. Qu'il le décroche ou non est le cadet de ses soucis. Indifférent à tout, bon à rien, un poil rebelle, toujours iconoclaste.

Sous ses allures de caserne, Carnot est un tremplin pour l'avenir. On peut s'y faire des relations. Voire des amis. Pierre y noue des liens durables. Avec Paul-Émile Kahn, pour commencer. Ne tardent pas à suivre Philippe Reisz et Bernard Mériat. Ils forment une petite bande en marge des grosses têtes du lycée. Leur spécialité : ne jamais faire comme tout le monde. Adorant la provocation, les railleries et, en règle générale, le foutage de gueule. Personne n'est épargné. D'un mot, d'un geste, ils retournent une situation, provoquent étonnement ou énervement. Leur mentalité fait un peu penser à celle des zazous qui, pendant la guerre, se moquaient ouvertement de tout et de tous.

Le repaire de cette bande n'est autre que la chambre de Pierre. Là qu'ils refont le monde, se reposent entre deux virées. Elles sont rarement planifiées. Les joyeux drilles préfèrent suivre leur instinct, errer dans le quartier, traîner de bistrot en bistrot. Ainsi vont leurs vies.

Pierre a la tête ailleurs. Et pas seulement la tête. Après le fiasco de sa première expérience sexuelle, il a changé son fusil d'épaule et ne vise désormais que les représentantes du beau sexe. Et connaît d'indéniables succès en ce domaine. Non qu'il soit doté d'un charme irrésistible mais il possède au moins deux atouts : un sens de l'humour aigu, mais souvent grinçant, et l'art de jongler avec les mots. Cyrano de Bergerac n'est pas son cousin. Il réussit à faire tourner les têtes en

faisant virevolter les phrases. Toutefois, le passage à l'acte n'est pas toujours aisé.

« Pendant très longtemps, j'ai eu des activités chafouino-chrétiennes, si je puis dire, rapportera-t-il. C'est tout juste si je ne baisais pas dans le noir à 18 ans, ce qui est complètement épouvantable. Sauf si la femme est monstrueuse. »

Son éducation catholique l'encombre. Faire l'amour en dehors des liens consacrés du mariage est un péché. Il culpabilise. Et réussit difficilement à fermer les yeux sur cette faute que tant d'autres ont commis avant lui. Mais l'appel de la chair allié au chant des sirènes est plus bruyant que les envolées liturgiques.

S'il s'amuse à parler avec les prostituées qui arpentent le bitume autour de La Madeleine, il préfère courtiser les filles de bonne famille qui pullulent dans les environs. Un jour, il retrouve une amie qu'il a connue à Bingerville. Or cette amie a une amie. Charmante, jeune et fraîche. Prénommée Annie. N'écoutant que son instinct, Desproges part dare-dare à l'assaut de cette frêle forteresse qui succombe sans trop se défendre. Ils se revoient souvent, parlent littérature. Annie se rend compte du tempérament jaloux de son soupirant. Il se met à gérer son carnet d'adresses, lui interdisant particulièrement de frayer avec les bourgeois du 16^e qu'il honnit. Il est à deux doigts de régimenter son quotidien, lui qui ne supporte pas de recevoir un ordre. Les disputes se font de plus en plus nombreuses, de plus en plus houleuses. Annie prend ses distances, Pierre trouve d'autres sujets d'intérêt.

Plombé par le manque d'envie, il revient à son baccalauréat. Non qu'il se mette à « bâcher » dans les derniers jours, mais il est temps de regrouper ses maigres connaissances.

En cette époque, il existe deux bacs. Le premier et le second. Logique. L'un, a lieu à la fin de la première. Faut suivre. L'autre à la fin de la terminale. L'un porte sur le français. L'autre sur les autres matières. Ses parents lui ont savonné la planche en exigeant qu'il passe un bac scientifique. Chacun sait que les sciences et Pierre ça fait deux. Ça peut même faire trois ou quatre dans certains cas. Un bac totalement littéraire lui aurait mieux correspondu. Il l'aurait décroché haut la plume. Probablement avec mention.

Les jours fatidiques, il souffre en passant les épreuves, rend des copies bâclées et largement incomplètes. Quelque temps plus tard, il se rend d'un pas lourd à son lycée. Les résultats sont placardés sur un mur. Il n'est pas surpris d'y lire qu'il est recalé. « J'ai été collé à mon deuxième bac parce que mon papa avait

voulu que je fasse science expérimentale et que j'étais nul dans toutes les matières scientifiques », conclura-t-il.

Le jeune Desproges ne sera pas un savant. Et alors ?

Recalé à quelques mois de ses 18 ans ? La belle affaire !

Gorille dans l'agrumes

Pour se consoler, si besoin s'en fait sentir, lui reste la musique. En particulier, la guitare d'un Sétois moustachu. Depuis quatre ans, la notoriété de Georges Brassens n'a cessé de grandir. Il s'est produit à Bobino et à L'Olympia et ses disques séduisent un public chaque jour plus nombreux.

Pierre a eu l'occasion de le découvrir à l'époque où il traînait dans les cabarets montmartrois et, depuis, ne le quitte plus, en tant que spectateur. « Brassens, pour moi, c'était plus qu'un chanteur, dira-t-il bien années plus tard. C'était une très belle langue, pour en revenir à mon obsession, même s'il a manqué de folie. Et puis, c'était ce qu'on appelait il y a deux siècles un "honnête homme", un humaniste. » Il en est éperdu d'admiration. Il aime ses élans du cœur, ses coups de gueule, sa modestie, son intégrité, son professionnalisme, ses relations avec les spectateurs. Pierre répétera souvent cette formule de Georges : « Si le public en veut, je les sors dare-dare / S'il n'en veut pas, je les remets dans ma guitare¹². »

À ses yeux, Georges s'impose comme un magicien des mots. Avec une intelligence fine et une décontraction totale, il fait s'entrechoquer les phrases pour surprendre à chaque rime. Pierre en est fasciné.

Comme il l'est par Bobby Lapointe, virtuose des incroyables jeux de mots.

La véritable passion de Pierre Desproges se situe là : les mots. 26 lettres que l'on peut manipuler à sa guise. Certains s'en servent pour écrire des penums, des romans qui tombent des mains, lui préfère les ciseler pour les lancer comme des flèches. Les mots servent son humour, traduisent sa pensée. Il en fait ses alliés pour la vie, s'efforçant de toujours les mettre en valeur sans jamais les trahir.

Sans le savoir, Pierre Desproges a son avenir tout tracé : écrire. Mais c'est justement parce qu'il ne le sait pas qu'il va perdre beaucoup de temps avant d'accepter cette évidence.

Pour l'heure il a d'autres préoccupations dissemblables, voire inconciliables : l'armée et l'amour.

Après l'échec à son baccalauréat, Pierre n'a pas fait grand-chose. Son paternel a baissé les bras, laisser son aîné seul face à lui-même. Lequel, en guise de remerciement, a dépensé son temps... à ne rien faire. Ou si peu. Mais quand se profilent ses vingt ans, il ne peut se soustraire à ses obligations militaires, comme on dit. Service obligatoire. Tu parles d'un service !

Or, en cette année 1959, ledit service se déroule le plus souvent en Algérie. La France y est embourbée dans des opérations dites « de pacification ». Pour s'en sortir, elle a rallongé la durée du service militaire : vingt-huit mois. Rien que ça.

Problème : Pierre Desproges n'a aucune, mais alors aucune envie de servir sous les drapeaux.

[10.](#) Le feuilleton *Malheur aux barbus* (213 épisodes) fut diffusé quotidiennement à compter du 15 octobre 1951.

[11.](#) Qui deviendra plus tard l'Institut français.

[12.](#) *Les Trompettes de la renommée*.

COMMENT PORTER L'UNIFORME EN AYANT LE MAL ARMÉ

Service incompris

Dans la juvénile fraîcheur de ses vingt ans, Pierre endosse pour la première fois la toujours très seyante tenue de troupier. Joie des chambrées, plaisir des corvées.

« Quand est venu le moment du service militaire, j'ai senti que là, je ne pouvais plus éviter de basculer dans quelque chose d'obligatoire, dira-t-il. Le service militaire a été ma première obligation sociale depuis les scouts. J'ai eu à ce moment-là une véritable panique devant la réalité de l'existence. J'étais un peu kafkaïen, pas bien dans ma carapace. Je ne sais pas pourquoi je n'ai même pas essayé de ne pas le faire. Je m'en suis voulu par la suite de ne pas avoir eu de révolte. »

En ces temps de troubles algériens, il n'est pas aisé de se faire réformer. À moins de plaider la folie, l'homosexualité ou une tare rédhibitoire. Pierre aurait pu feindre la première mais le fils d'un directeur d'école respecté peut-il légitimement être cinglé ?

Le voici d'abord incorporé à la caserne Dupleix, en plein Paris (15^e). Entre le boulevard de Grenelle et l'avenue de Suffren. D'autres, et non des moindres, sont passés par là avant lui. Dont Jean-Paul Belmondo et Jean-Louis Trintignant. Ça classe l'endroit. Ici, la discipline y est moins rigoureuse qu'ailleurs. Beaucoup considèrent d'ailleurs Dupleix comme la « caserne des planqués ». Les plus anciens appelés ont même le droit de dormir à l'extérieur. Presque la belle vie.

Néanmoins l'endroit pullule d'engagés à l'esprit obtus. Pierre se souviendra longtemps d'un sous-officier de cavalerie dont l'expression favorite est : « Alors, les petits pédés, on l'a dans le cul ? » Le fait que ce fringant militaire soit un soiffard invétéré ne saurait tout excuser.

Pour le seconde classe Desproges, Dupleix n'est, hélas, qu'un passage. Une gare de triage. À peine le temps de comprendre la discipline militaire que le

voici muté à Épinal. Non pour y constituer un album d'images mais pour y intégrer le 18^e régiment d'instruction des transmissions.

L'instruction c'est bien, surtout si on a été mauvais élève ; les transmissions c'est mieux. L'un des nombreux nerfs de la guerre. Particulièrement en Algérie où les distances et le relief ne simplifient pas les liens hertziens entre les escouades. Logiques purement militaires : préparer dans les Vosges des installations qui seront utilisées en Afrique du Nord. Au moins, les transmissions n'ont rien d'éreintant. Pas question de crapahuter à longueur de journée comme chez les paras. L'essentiel du travail s'effectue autour de machines qui prennent un malin plaisir à se dérégler. Un boulot d'intellos. Ce que Pierre est.

Alexandre rit

Comme la plupart de ses congénères contraints d'être militaires, Pierre s'ennuie beaucoup. Particulièrement les soirs de garde. Quand il ne fait pas le planton à attendre la très improbable attaque d'une horde de fellagas égarée à Épinal, il compte les heures dans une salle triste où il ne parvient jamais à se reposer. Alors, il lit. Non ces bandes dessinées cochonnes que certains se repassent sous le manteau, mais de la littérature. La vraie.

« J'ai découvert [Alexandre] Vialatte en novembre 1959, dira-t-il. J'étais militaire à Épinal. Un soir de garde, dans les chiottes de la caserne, on avait découpé un journal imprimé sur papier glacé qui s'appelait *Spectacle du monde*. Dans lequel Alexandre Vialatte avait écrit une nouvelle qui s'appelait *Le Loup*. Ça commençait par : "Le loup, appelé ainsi à cause de ses grandes dents..." J'ai eu un choc à cette phrase. "Le loup mange les habitants tels sous-préfets et employés de municipalité. On dit alors que l'hiver est rigoureux." Voilà le langage Vialatte¹³... »

Coup de foudre ! Il tombe sous le charme d'Alexandre et ne nourrit plus qu'une envie : tout lire. À commencer par son célèbre bestiaire... qui décrit si bien les hommes.

Le phrasé, l'état d'esprit et l'humour d'Alexandre influenceront beaucoup le futur Desproges auteur : « L'homme vient du singe, dit-on, et il va au cimetière. Telle serait sa zoologie. Que fait-il en chemin ? De tout. Des zigzags, l'école buissonnière. Il se gratte le nez, il se lave les pieds, il fait empailler ses ministres,

il accroche les morts aux sonnettes, une fois il a déterré le pape. (...) On voit là que l'homme venu du singe, y retourne assez volontiers¹⁴. »

Vialatte devient sa fenêtre ouverte sur un monde fantasmagorique où l'humour a des reflets d'absurdité, où la dérision éclaire autant le jour que la nuit.

« J'aime chez Vialatte ce que je n'ai pas, conclut-il : l'élégance, la violence douce. Moi, il me faut des gros mots. Ça ne passe pas toujours. »

Grâce à Alexandre, les jours lui paraissent moins longs, la vie moins morose.

Algérie élargie

Épinal n'est sans doute pas la ville la plus festive de France mais sa tranquillité agit comme un baume. Loin des yeux de Paris, loin du cœur du conflit algérien.

Une fois son instruction terminée, on annonce au soldat Desproges son proche départ pour l'ailleurs : la lointaine Algérie. Il n'a pourtant rien d'un militaire aguerri. Il sait à peine défiler, tout juste manier une arme, et plus ou moins se servir du matériel de transmission. Pas de quoi pacifier à lui seul une région d'outre-Méditerranée qui réclame son indépendance.

Pierre Desproges ne sera jamais disert sur son service nord-africain. Muet comme une tombe. Ne lâchant que de rares bribes, contournant le sujet sans jamais le traiter.

En fait, il ne participe jamais directement au conflit. Les transmissions ont le bon goût de s'installer loin du cœur des conflits. Au calme. Bilan : Pierre conduit des camions le long de villages en bord de mer. Avec peu d'anecdotes significatives à la clef.

« Quand j'étais militaire en Algérie, racontera-t-il, il y avait un barrage électrifié près de la frontière tunisienne. C'était fin 1961. On ne ramassait plus de fellagas mais on récoltait des porcs-épics tués net. J'en faisais des steaks. Entre les pavés du poste de garde poussaient des fines herbes que je mêlais à une sauce préparée à partir de harissa du Cap Bon, le meilleur. J'ai mélangé avec de la moutarde Grey-Poupon. Ça a été ma première sauce. »

Le bidasse gourmet. Qualité insuffisante pour le rendre populaire auprès de l'ensemble de ses camarades de régiment. Qui ne partagent ni ses goûts ni ses envies. Par exemple, le fait qu'il refuse obstinément de jouer au foot le classe résolument à part. Comment peut-on se dire homme et préférer un livre rectangulaire à un ballon rond ? Le mouton noir.

Desproges ne se sent pas du tout intégré. Bien au contraire. Ses coreligionnaires le rejettent en raillant. Ne sachant comment le qualifier, ils le traitent de pédé. Raccourci stupide de la part de bas-de-plafonds qui se complaisent dans des douches collectives. La coupe déborde le jour où Pierre, de retour d'une virée sur les plages algériennes, ramène des roses de sable qu'il installe autour de son lit. Jolie décoration qui tranche avec les posters de femmes dénudées mal cachés dans les armoires métalliques. Mais initiative qui lui vaudra de monter en grade dans l'invective affligeante : de *pédé*, il passe à *enculé* !

La guerre, il en entend beaucoup parler mais ne la voit pas vraiment. Il se sent entre deux eaux, entre deux camps, entre deux mondes. Surtout, il se sent seul. Déjà Pierre Desproges est un solitaire, emmuré dans ses idées et son humour. Il n'a de compte à rendre à personne, pas même à lui-même.

« J'aime pas qu'on soit d'accord avec moi, avoue-t-il. J'aime bien me sentir tout seul. J'ai le goût du paradoxe. »

But en blanc

Pierre cherche une issue pour s'extirper de ce piège algérien qui suinte l'ennui. Il apprend que les appelés mariés bénéficient d'un relatif traitement de faveur. Dans le meilleur des cas, ils peuvent être rapprochés de leur domicile conjugal. Ce qui, pour Pierre, signifie Paris. Moins de mer mais plus de paix. Alors il fomenté son plan.

Dès sa prochaine permission, il convole en justes noces.

L'heureuse élue et une jeune fille dont il a fait connaissance grâce à l'incontournable Annette, sœur de son copain Paul-Émile Kahn. Une jeune fille de très bonne famille qui suit ses études à Versailles. On ne peut guère faire mieux. Prénom : Marie-Anne. Nom : Blanc. Surnom : Mab (d'après ses initiales). Cette Savoyarde affiche dix mois de moins que Pierre. Elle est charmante, souriante et serviable. Si serviable qu'elle accepte de passer devant monsieur le maire pour devenir la légitime du transmetteur Desproges.

Contrairement à ce que le nom de la mariée et le soudain empressement de l'époux pourraient laisser supposer, il ne s'agit pas d'un mariage blanc. Les deux jeunes gens éprouvent des sentiments sincères l'un vis-à-vis de l'autre. Ils se

glissent les anneaux nuptiaux le 8 juillet 1961 (à 9 h 42) en la mairie du 15^e arrondissement parisien. L'opération mariage, c'est fait.

Ne reste qu'à attendre que ses fruits en tombent. Hélas, plus prompts à dépeupler l'Algérie qu'à souder le continent, les militaires tardent à rapprocher les jeunes époux. Enfin, après plusieurs mois d'une attente qui lui ronge les sangs, Pierre est réexpédié dans cette capitale qu'il chérit. Laissant derrière lui ses souvenirs mais aussi un pays qui finira par acquérir sa liberté grâce à un général à la langue fourchue.

À Paris, les journées lui paraissent moins longues.

Il n'a pas fini son temps pour autant. Son lourd pensum militaire s'étale à n'en plus finir. Minute après minute, le bout du tunnel se dessine. L'hiver 1961 est solidement installé quand Pierre est libéré de ses obligations militaires.

Bilan desprogiens sur ce trop long service militaire : « Je l'ai fait à une époque grandiose, où il durait vingt-huit mois. J'en ai gardé une rancœur totale. J'étais déjà misanthrope avant de vivre dans une chambrée, mais quand on vit vingt-huit mois au milieu de gens qui font des concours de pets... »

Manuel du manuel

Que faire à Paris quand on a la vingtaine, aucune formation, aucun diplôme et très peu envie de se glisser dans la foule des « métro-boulot-dodo » ? En gros : comment continuer à glander sans que cela ne se voie trop ? En faisant des études, pardi !

En ce début des années 1960, les étudiants sont des jeunes gens débordant d'énergie, bourrés d'idées et avides d'en découdre avec la société de papa. Ils le prouveront quelques années plus tard. Les études : cadre idéal pour se planquer et faire n'importe quoi.

La logique voudrait que Pierre se dirige vers une fac de lettres. Il adore lire, possède un vocabulaire dix fois supérieur à celui d'un adjudant et peut pondre un texte de dix pages sur un œuf. Mais la logique n'est pas un mot qui lui sied. Il délaisse les études intellectuelles au profit de travaux manuels.

Kinésithérapeute ! Voilà sa brillante idée. Avec, peut-être, en arrière-plan, l'idée qu'il va pouvoir masser d'accortes jeunes femmes lui offrant leur nudité. Le véritable but est plus pragmatique : « J'ai fait des études pour rester dans la coquille de l'enfance en essayant d'en sortir le plus tard possible », dira-t-il.

Un futur kiné, donc ?

En réalité : non. Pas du tout. Il a choisi kiné un peu au pif. Il aurait pu opter pour tricot ou macramé si ces disciplines avaient été enseignées. Mais kiné est un métier en vogue. De quoi rassurer ses parents, même si son père soulève un sourcil d'étonnement.

Pour faire illusion, le jeune étudiant se rend de temps en temps aux cours, n'écoulant rien, n'apprenant rien. Il sèche, cependant, les travaux pratiques qui risquent d'abîmer ses fines mains. Son but est atteint : il possède une carte d'étudiant, laissez-passer indispensable pour entrer dans une vie de dilettante.

Le doute l'habite

Ayant désormais le loisir de ne rien faire, donc de réfléchir, Pierre se demande s'il est vraiment fait pour le mariage. Plus clairement, s'il est fait pour une seule femme. Questions taraudantes quand la sève de la jeunesse bouillonne dans des veines normalement constituées. À Paris, les représentantes du beau sexe sont aussi innombrables qu'avenantes. Tenues légères et sourires engageants. L'embarras du choix. Or, c'est justement son mariage qui finit par embarrasser Desproges. Mab est charmante, bien sûr, mais ce n'est pas l'épouse qui lui convient. Surtout, il a trop envie de liberté pour accepter de se retrouver enfermé par les liens conjugaux. Alors, il coupe ce fil qu'il a la patte. Plus précisément il le laisse se déliter.

Le divorce ne sera prononcé qu'en mars 1966 mais à cette date les époux Desproges ne seront plus ensemble depuis des lustres. Adieu Marie-Anne. Bonjour la France.

En cette période estudiantine, Pierre revient vivre dans l'appartement familial du 27 rue Godot-de-Mauroy. Chance : ses parents sont partis ! Grâce soit rendue à l'une des nombreuses mutations de monsieur paternel. Ne reste que sa sœur qui va vite se révéler une agréable complice.

Loin de s'arc-bouter sur ses études, Pierre va mener la grande vie. Vingt-huit mois de frustration militaire lui ont donné envie de s'éclater. Il retrouve ses copains, s'en fait d'autres et les invite chez lui pour des délires sans frontière. Un joyeux chahut quotidien.

Quand la bande ne traîne pas dans l'appartement, elle squatte un petit troquet de la rue Troyon, artère tranquille à deux pas de l'Arc de triomphe. Là où,

quelques années auparavant, fut découverte une chanteuse de rue répondant au nom d'Édith Piaf...

Dès cette époque, Pierre entreprend de se spécialiser dans deux arts : l'art culinaire et l'art de la séduction.

Il aime les femmes et les bonnes tables. Pas forcément dans cet ordre. Il adore chasser ses angoisses existentielles entre les cuisses d'aguichantes jeunes femmes. Il se délecte à passer des heures pour mitonner un plat de son répertoire. Et se régale à ouvrir une bonne bouteille de bordeaux pour la partager avec des gourmets des deux sexes. Tels sont certains des plaisirs de sa vie. Chair et chère pour pas trop cher. Sa vingtaine flamboyante lui paraît presque belle quand il détourne le regard des nombreuses zones d'ombre tapies dans les recoins du quotidien.

Abandonnant parfois le lit et plus rarement la table, Pierre bouge beaucoup.

Il redécouvre un cinéma en pleine nouvelle vague. Bernadette Lafont, vue dans *Le Beau Serge* et *À double tour*, de Claude Chabrol, le trouble : « Ce fut un éblouissement, affirmera-t-il. J'étais dans une période post-boutonneuse mais à peine cicatrisée. À cette époque-là, il y avait pour moi Dieu, le coucher de soleil sur l'Acropole et Bernadette Lafont. »

Cinéphage avant d'être cinéphile, il goûte à tout. Passant des audaces françaises aux prouesses américaines, découvrant de nouvelles têtes, confirmant sa passion pour des comédiens déjà reconnus. Il « bouffe » de la pellicule. Mais pas seulement.

D'autres soirs, il aime entraîner ses amis dans des cabarets tels que L'Échelle de Jacob, Le Port du Salut, La Galerie °° où il se régale des textes de chansonniers. Pas tous. L'un sort du lot : Pierre Doris. Rondouillard truculent – et volontiers grivois – il pratique l'humour noir et se moque constamment de sa femme, qui brille par son absence. Maître de la formule qui dérange, il trousse des phrases de cette sorte : « C'est très beau un arbre dans un cimetière. On dirait un cercueil qui pousse », « Conseil désintéressé : ne vous tuez pas au travail ! Achetez un revolver, c'est moins fatigant ! » Desproges en est friand mais ses amis ne sont pas forcément de son avis. Ils préfèrent des spectacles qui bougent plus, des humoristes de leur génération. Ils ne se rendent pas compte que Pierre est en train de faire son apprentissage auprès de Pierre¹⁵.

L'humour noir deviendra l'une de ses armes favorites. Qu'il maniera avec la dextérité d'un champion d'escrime, visant au cœur et aux tripes. « Il n'y a pas de rire sans un peu de malheur autour, estimera-t-il. Une des choses qui me font le plus rire c'est quelqu'un qui glisse sur une peau de banane – mais à condition

qu'il se tue !... Les histoires de cocu ça me laisse de glace. J'aime la provocation et je me désangoisse en riant du cancer ou des enfants qui crèvent de faim... On passe par où on peut, moi c'est par le rire. Pour supporter la vie qui n'est pas drôle. Parce que je n'ai pas la foi. Ni dans Dieu, ni dans l'humanité. »

Eh oui, loin de le rapprocher des envoûtements célestes, son éducation religieuse lui a ouvert les yeux tout en le poussant loin des bénitiers. « Je suis un mystique athée, dit-il. J'ai besoin de Dieu mais je pense qu'il n'en a rien à secouer. » Il a tellement besoin de Dieu qu'il ne cessera de le glisser dans ses écrits et ses réflexions, parvenant à ériger un « Dieu me tripote¹⁶ » en signe de ralliement. De ses années passées à étudier les écrits saints, il lui reste autant de souvenirs que de connaissance. Pour lui, le 15 août n'est pas seulement un jour de congé en plus.

« Le 15 août est une fête religieuse et je ne sais même pas si les Français le savent, se plaindra-t-il. Il y a une désaffection de l'église... Si on demande à un musulman ce qu'il fait en période de ramadan, il répond "Je jeûne." ; si on demande à un Français ce qu'il fait le 15 août, il répond "Je vais chez ma belle-mère". Alors que le 15 août, il faut le dire, c'est l'Assomption de la Vierge. C'est-à-dire que la Vierge s'élève vers Dieu après sa mort. Et quand on sait qu'en ce moment il y a tellement de vierges qui tombent, en voir une qui se lève c'est agréable. »

Propos curieux si l'on prend note qu'il parle d'un côté des musulmans et, de l'autre, des Français...

La muse l'amuse

L'une des principales occupations « semi-professionnelles » de l'habitant de la rue Godot consiste à écrire. Des chansons. Ça y est, il s'y est mis. Des textes engagés ou alambiqués, à l'image de ceux de Brassens qu'il continue de vénérer, de ceux de Doris qu'il écoute d'une oreille attentive. Des formules toujours dérangeantes, loin des salmigondis sirupeux qui monopolisent les hit-parades.

« Évidemment, si on prend mes textes au premier degré, ils sont provocants, odieux, insupportables, admettra-t-il. Mais il faut savoir passer à la dimension supérieure et rire de ce qui dérange. Et puis peut-être un jour serais-je étudié dans les universités, à condition d'être mort. Ce qui est arrivé à des gens comme

Bobby Lapointe ou Boris Vian, que l'on encense aujourd'hui après les avoir assez ignorés de leur vivant¹⁷. »

Il teste ses chansons auprès d'amis fidèles. Les femmes, plus que les hommes, y décèlent un vrai talent. Elles le poussent à se produire sur scène. Prennent même rendez-vous pour lui dans des cabarets. Mais Pierre refuse de s'y rendre, ou, quand il y consent, s'y montre tellement gauche qu'il est aussitôt remercié. Il a beau déployer un talent monstre au quotidien, il ne se sent pas le courage d'affronter un public. Et puis quel public ? Des beaufs qui ne comprendront pas la moitié de ces subtilités ? Des intellectuels qui se répandront en perfidie ? Des artistes qui craindront la concurrence ? À l'écouter, il n'aime personne. Ni les jeunes qui se goinfrent de rock and roll et de yé-yé, ni les vieux qui ne cessent de regretter un « bon vieux temps » qui n'existe que dans leur mémoire. Ni le Français moyen engoncé dans son confort intellectuel, ni l'intelligentsia qui brandit des phrases ampoulées pour masquer un vide abyssal. Personne. Aigri ? Haineux ? Seul, en tout cas. Terriblement seul dans la tour d'ivoire qu'il s'est lui-même construite.

Néanmoins, quand il en fait l'effort, il se révèle charmant compagnon. Ses amis, partenaires et autres apprécient sa compagnie. Toujours le mot pour rire, l'œil qui frise. Mettant le doigt sur l'absurdité du quotidien, flinguant les fats avec une mauvaise foi déconcertante. Serviable, aussi, prévenant, délicat. Mais bien malin qui pourrait deviner son avenir. Pour l'heure il n'en a pas.

Il serait temps qu'il se décarcasse, le quart de siècle le guette.

Histoire de mettre un peu de beurre dans ses épinards et beaucoup de vin dans ses carafes, Desproges va se laisser griser dans une valse de petits boulots.

¹³. La formulation exacte de Vialatte, parue dans *Bestiaire*, est légèrement différente : « On ne parle pas assez du loup. Rien n'est plus passionnant que le loup. Le loup est parfaitement hirsute. Le loup est important. La zoologie le réclame, l'hiver le veut, le frisson le suppose. C'est une des grandes nécessités de l'histoire, du folklore et de l'esprit humain. Un loup mangeant méthodiquement un sous-préfet en uniforme, ou avalant à la sauvette un petit fonctionnaire rural, dans un site nettement bocager, coupé de ruisseaux et d'ombrages, est une des choses les plus décoratives qu'un graveur puisse imaginer. »

¹⁴. *Dernières nouvelles de l'homme* (Julliard, 1978).

¹⁵. On notera que « Pierre D » a marqué plusieurs comiques de renom : Pierre Dac, Pierre Doris, Pierre Desproges... Selon une étude non élaborée par le CNRS, les initiales P. D. couronnent des gens d'humour.

¹⁶. Et sa variante « Dieu me turlute ».

¹⁷. Effectivement, il sera souvent et savamment disséqué. En 2014, l'École normale supérieure et la Sorbonne lui consacreront une journée d'étude.

COMMENT DÉPENSER SON ÉNERGIE POUR GAGNER DES FIFRELINS

Levée à *L'Aurore*

Pierre Desproges ayant confirmé son total désintérêt pour les études de kiné, il est temps pour lui d'envisager un métier plus immédiatement rémunérateur. Non qu'il nourrisse une frénésie d'entrer dans la vie active mais il est temps de récolter quelques sous. Le dilettantisme coûte cher.

Une porte s'entrouvre dans l'empire de Robert Lazurick.

Comme Pierre, ce monsieur est né à Pantin. Mais dans un autre siècle, en 1896. Avocat juif engagé en politique, il défendit la gauche et devint l'un des nombreux députés socialistes du Front populaire. Durant la guerre, il se désolidarisa totalement de Pierre Laval auprès duquel il avait pourtant travaillé en 1925. Une fois les Allemands boutés hors de France, Lazurick développa le quotidien *L'Aurore*, qu'il avait fait paraître dans la clandestinité. Le titre est une évidente référence à l'ancien *Aurore* dans lequel Émile Zola imposa son illustre « J'accuse ».

Devenu l'un des journaux les plus puissants de l'après-guerre, *L'Aurore* se situe politiquement dans un centre droit assez flou. Plus proche d'un Jean Lecanuet que d'un Charles de Gaulle, quasiment considéré comme un traître depuis son abandon de l'Algérie française.

« *L'Aurore* était un très bon journal où on apprenait très bien son métier, qui a formé de très bons journalistes, estimera Desproges. Ce n'était pas parce que ce journal était de droite que ce n'était pas un bon journal. »

Au contraire, rétorqueront certains.

Parfois, Pierre, jamais à court d'exagération, s'amusera à fustiger cette tendance droitière : « *L'Aurore* : le seul journal juif-pétainiste qui réclamait à longueur d'année le retour à Douaumont des cendres du maréchal. »

Côté lectorat, la classe ouvrière y est très peu représentée. À peine plus que le plus sérieux – et austère – *Le Monde*. La clientèle de *L'Aurore* ne trempe pas ses mains dans le cambouis et tient à garder ses cols blancs.

Signe des temps, ce quotidien s'est ouvert aux plumes féminines. Ainsi, la toute jeune Annette Kahn y entre-t-elle. Oui Annette, sœur de Paul-Émile Kahn, grand ami de Pierre Desproges. La voici aux informations générales, que les initiés appellent « infos géné ». Elle y fait ses classes dans une ambiance à la fois survoltée et concentrée.

Comme celles de la presse écrite de cette époque, la bâtisse qui abrite *L'Aurore* est ouverte aux quatre vents.

« C'était un immense ensemble de bâtiments vieillots, poussiéreux, mal commodes, mal adaptés, décrira Annette. Reliés entre eux par des coursives, des couloirs, des monte-charges, des escaliers, des dédales incroyables. Un endroit d'une totale incohérence architecturale. L'imprimerie au plomb occupait deux étages de sous-sol. La nuit, les rotatives grondaient dans tout le quartier car, de 23 heures à 3 heures du matin, le journal imprimait trois éditions. »

Cette forteresse nullement imprenable offre deux énormes avantages : une ambiance chaleureuse et une cantine à bas prix. Pierre Desproges va vite profiter de l'une et de l'autre. Chacun pouvant entrer et sortir sans aucun contrôle, il prend l'habitude de traîner du côté de cette cantine aux heures des repas. Il y retrouve le plus souvent son amie Annette mais s'y fait aussi de nouvelles relations qui apprécient son humour et sa décontraction. Ses allées et venues sont si fréquentes qu'il finit par devenir une sorte d'invité permanent traînant dans les couloirs et les bureaux. Chacun l'appelle par son prénom et sourit à son approche. Desproges se mue en sympathique bouffon de *L'Aurore*, allant jusqu'à amener sa guitare pour interpréter des chansons de Brassens ou de son cru.

Sachant son Pierrot lunaire sans emploi, et appréciant beaucoup son humour, Annette entreprend de le faire entrer dans la maison. Épaulées par sa consœur Madeleine Loisel, elles parlent au grand patron de la plume alerte de leur ami. Lazurick est intrigué. Il accepte que Pierre vienne faire un stage d'été.

Ainsi, aux premiers jours de juillet 1967, Pierre intègre un quotidien à fort tirage, dans lequel il est déjà connu. Ses motivations profondes n'ont rien à voir avec la politique : « J'ai commencé dans le journalisme à *L'Aurore* parce que c'était plus près de chez moi que *L'Humanité* », affirmera Pierre.

Géographiquement exact mais cela se joue à cinq cents mètres¹⁸ !

Le jeune Desproges découvre pleinement les coulisses de la rédaction d'un quotidien. Une ruche sans cesse bourdonnante. À lui de s'y faire accepter. On lui demande d'observer en silence et de rendre moult services. Qui consistent, entre autres, à aller porter un document d'un bureau à un autre, ramener des cafés ou des bières, téléphoner à des retardataires pour réclamer leurs papiers.

Est-il motivé ? Pas plus que ça. Par orgueil et par amitié, il ne souhaite pas décevoir les deux femmes qui se sont démenées pour lui obtenir ce stage.

À la fin de celui-ci, Pierre est confirmé et reçoit sa carte de presse.

« Je n'avais aucune vocation, avouera-t-il. D'ailleurs, je n'ai jamais eu envie de faire quoi que ce soit. C'était uniquement pour manger. Deux copines m'ont traîné à *L'Aurore*. Et j'ai appris le journalisme à l'école des faits divers, qui est la meilleure. »

Détective rivé

Parce que débutant, Pierre est invité à participer à la fameuse rubrique dite « des chiens écrasés ». Ces faits divers qui forment le quotidien. Ils intéressent les lecteurs mais très peu les journalistes. Car il n'y a rien à écrire. Se contenter de raconter les faits. Sans fioriture, sans analyse, sans recul. « On apprenait à avoir à la fois l'esprit de synthèse et l'analyse, expliquera Desproges. C'est-à-dire qu'on vous demandait, une demi-heure avant le bouclage, de faire quatre pages à partir de trois lignes, ou l'inverse. À cette époque, je forgeais mes outils d'artisan écrivain. »

Il ne cessera d'affirmer avoir beaucoup appris au sein de ce quotidien, même si, au fil des interviews, il tiendra à se démarquer de l'idéologie de *L'Aurore* : « Je ne partageais pas tout à fait les opinions politiques de ce journal, dira-t-il en 1987, mais c'est là que j'ai appris à gratter, à me servir d'un stylographe avec de vrais professionnels à qui je garde encore toute ma gratitude. C'était un bon journal. »

Le chef de service se nomme Jacques Perrier. Une forte tête. Un journaliste à l'ancienne. Qui a pour mauvaise habitude de rudoyer ses sous-fifres. Ressemblant en cela à un adjudant de commando de marine, corporation honnie par Pierre. Annette Kahn le décrira comme un « pervers d'une grande méchanceté ». Pour lui, seules comptent efficacité et rapidité. Or, Pierre apparaît plutôt comme un lymphatique, travaillant à son rythme et supportant mal les pressions. L'armée, il a déjà donné. Les relations entre les deux hommes sont tendues. Doux euphémisme. Elles pourraient s'arranger, si Pierre se montrait bon reporter. Ce qu'il n'est pas. Et n'a, pour l'heure, aucune envie de devenir.

« Mon premier reportage, racontera-t-il, a eu pour thème des scouts marins qui s'étaient noyés. Il fallait aller dans les familles des victimes pour récupérer les

photos des victimes. J'étais mort de honte. Le photographe qui m'accompagnait a obtenu les documents. Comme la plupart de ses confrères, c'était un type incroyable, une sorte de bulldozer. Il faisait partie d'une race qui s'est depuis noyée dans le pastis. »

Pierre n'est vraiment pas bon camarade. Il supporte mal son supérieur et apprécie peu la majorité de ses collègues, à commencer par les photographes, toujours à l'affût du cliché choc. « J'en ai vu un qui, un jour, interviewait un enfant martyr : la mère l'asseyait sur le poêle brûlant, ça l'amusait, poursuivra-t-il. Quand l'affaire avait été découverte, le même avait été confié à la concierge. Il était tellement heureux qu'il avait en permanence un doux sourire d'enfant normal. Pour obtenir une photo bouleversante, le reporter-photographe avait dû filer une paire de gifles au gosse ! »

Desproges a trop de cœur pour exercer son métier de sang-froid au sein des chiens écrasés. Un drame l'émeut, un rien le bouleverse. Un jour, il est envoyé aux environs de Paris où vient de se produire une catastrophe aérienne. Il en revient meurtri, anéanti, en larmes, mais sans aucune information valable. D'autres journalistes, plus aguerris, rédigent les articles à la hâte.

Que Pierre Desproges ne soit pas fait pour ce métier crève les yeux, à commencer par les siens. Incapable d'interroger des témoins, de glaner des informations inédites. Incapable même de faire la tournée des commissariats pour, sympathisant avec les brigades de nuit, obtenir le petit plus qui fera la différence.

Au final, Perrier, son supérieur, n'en peut plus et n'en veut plus. Pour s'en débarrasser, il l'expédie au service de nuit. Où l'essentiel du travail consiste à lire les dépêches d'agence, répondre eu téléphone et boucher les trous du journal du matin avec les informations qui tombent sous la main. Il s'y fait un nouvel ami, le journaliste Francis Schull, qui viendra habiter chez lui, rue Godot-de-Mauroy.

Petit à petit un groupuscule de camarades se forme autour de Pierre. Composé des anciens – ceux de son enfance – et des nouveaux – ceux de son métier. Ils se retrouvent au cours de soirées décontractées où Pierre sait ménager ses effets.

« Quand j'étais journaliste, j'occupais mes loisirs à écrire des sketches, à les enregistrer et à les faire écouter, dira-t-il. J'écrivais des chansons très mauvaises, paroles et musiques, que je jouais pour mes copains. Mais pas une seule fois je ne me suis dit "Et si je faisais ça en public ?"... »

Derrière son demi-sourire de façade, le désarroi de Desproges est de plus en plus patent. Peu à l'aise au service de nuit. Au point que beaucoup se demandent

s'il est à l'aise dans *L'Aurore*. Dans le doute, on ne le retient pas.

Qui l'a mis à la porte ? Sans doute personne en particulier. Pas Jacques Perrier, qui s'en était débarrassé et ne s'en préoccupait plus. Quelqu'un, à la comptabilité ou à l'administration, a dû se rendre compte que ce Pierre était un surnuméraire. Par un triste matin d'automne, il est rayé des effectifs et renvoyé chez les sans-grade.

L'Aurore se refermant derrière lui, Desproges entre dans la nuit.

Gagne-pain rassis

La France de la fin des années 1960 est, encore pour un temps, celle du plein-emploi. Il n'est pas trop difficile pour un jeune homme de bonne apparence et pas trop sot d'y décrocher un job. À condition de ne pas se montrer exigeant sur la rémunération et d'accepter d'être payé au rendement. Pierre possède un avantage considérable sur ses concurrents : il parle bien. Plombé par un handicap tout aussi considérable : il ne travaille bien que s'il est motivé.

Une maison d'assurances le prend à l'essai. Charge pour lui de vendre des assurances-vie. Un boulot de porte-à-porte. Convaincre des gens de placer de l'argent de côté pour aider leurs proches après leur mort. Le hic est que la plupart des individus se contrefichent de ce qui se passera après avoir défunté. Ils préfèrent profiter de leur maigre pactole de leur vivant. Le travail est d'autant plus délicat qu'on a demandé au nouveau représentant de cibler les rapatriés d'Algérie. Sous prétexte qu'il a effectué son service militaire là-bas.

Il ne lui faut pas longtemps pour se rendre compte que cette activité ne lui correspond en rien. Miser sur la mort n'est pas son truc. Incapable d'opposer le moindre argument aux pertinentes remarques des clients putatifs.

« Je n'ai pas fait ça longtemps, affirmera-t-il, quelques semaines. C'était l'horreur d'aller sonner aux portes des gens dans les HLM pour leur annoncer qu'ils avaient le droit à une retraite pour les gruger et leur faire signer une assurance. On leur dit "Vous avez le droit d'avoir une retraite. Mais pour l'avoir, il faut d'abord payer." »

Bien des années plus tard, à l'occasion d'un « réquisitoire », il raillera ce métier qu'il n'a fait qu'effleurer : « Malgré la maladie qui fait fuir leur entourage et notamment *les marchands d'assurance-vie*, Alfred de Vignette et Ginette de

Chateaubriand, nos deux héros, décident de forcer le destin et de donner la vie à un enfant¹⁹. »

Desproges finira par qualifier ce métier de « vendeur d'assurances-mort ».

Il n'est guère plus enthousiaste pour placer des encyclopédies. Comme dirait Michel Audiard : « Le plaisir du vendeur, c'est de vendre à des gens qui n'ont absolument pas besoin de ce qu'on leur propose ou qui n'ont pas de quoi se le payer²⁰. » Si les Français ont, parfois, soif de savoir, ils n'ont aucune nécessité de se coltiner toute une encyclopédie truffée de mots dont ils se moquent et de planches anatomiques qui leur donnent la nausée. Même au prix d'efforts admirables, le résultat des ventes du colporteur Desproges reste collé au zéro absolu.

Vendre n'est vraiment pas son credo. Alors pourquoi ne pas se contenter de poser des questions aux passants ? Bingo ! Le voici enquêteur pour l'IFOP, le vénérable Institut français d'opinion politique. La mode, venue des États-Unis, est aux sondages. Connaître les intentions de vote du Français moyen, établir son profil, ses goûts, ses envies, ses besoins. Cette fois Pierre est payé à la grille, c'est-à-dire au questionnaire dûment rempli. Et il faut en noircir beaucoup pour espérer une rémunération à peine décente. « Bonjour monsieur, acceptez-vous de répondre à quelques questions, c'est pour une enquête ? » Aborder ainsi les Parisiens, toujours pressés, c'est se faire rembarquer neuf fois sur dix, et pas toujours de façon aimable. Entre les « J'ai pas le temps » et les « Non, merci » se glissent les « Va te faire foutre, connard », « Dégage Dugland » et autre « T'as pas autre chose à foutre que d'emmerder les gens ». Faut des nerfs d'acier. De plus, enquêteur à l'IFOP n'est pas un travail à plein temps. Seulement au coup par coup, quand l'actualité le nécessite.

Ce nouveau job lui permet de voyager. À Grenoble, notamment. Où le maire en place, Henri Dubedout²¹, se demande comment il est perçu par ses administrés. Pour ce faire, il commande un sondage, outil de travail dont on lui loue les plus grands mérites. Parmi d'autres, Pierre est chargé de sonder hommes et femmes de tout âge. Il entre chez les gens pour leur poser une foule de questions sur leurs habitudes, leurs goûts, leurs vacances. Questions de pure forme qui n'ont pour but que d'amener le vrai sujet : M. Dubedout. Qu'en pensez-vous ? Comment jugez-vous ses actions ?... Ainsi se crée un véritable, authentique, implacable sondage d'opinion. Déroutant pour les sondés, lassant pour le sondeur. Pierre s'en désintéresse vite.

Traits de plume

Pierre réfléchit. Qu'aime-t-il faire le plus, à part débiter des énormités ? Écrire ! Ce n'est pas une révélation mais presque. N'envisageant pas encore de publier un livre, il se tourne vers les journaux. Il expédie des CV à tour de bras, mettant plus en avant son talent que son expérience. Et reçoit des réponses. Peu mais réelles.

Les Veillées des chaumières, notamment. Pas tout à fait sa lecture de chevet, mais on lui propose d'y devenir pigiste. Cette revue est une institution dont l'origine semble se perdre dans la nuit des temps. Elle s'adresse en premier lieu aux femmes des petites villes et des campagnes. Chaque numéro contient une foule de rubriques allant du jardinage à la santé en passant par les animaux et la culture. Auxquelles s'ajoutent des feuillets et, depuis peu, de roman-photos, très en vogue. Le tout est solidement documenté avec, à la plume, des professionnels aguerris.

Les romans-photos constituent une petite révolution. Dans leur grande majorité, ils proviennent d'Italie. Pierre se dit que cela ne doit pas être bien compliqué d'en fabriquer en France. Il monte l'affaire avec un pote photographe, Bernard Mériat. Ensemble, ils recrutent deux jeunes apprentis comédiens, Pierre construit une histoire intitulée *Mon amour aux deux visages*²² et le tour est joué. *Les Veillées des chaumières* est bluffé. Publication de ce premier coup d'essai. Et commande pour des sujets du même acabit. Pierre bricole d'autres historiettes dont l'une avec une accorte infirmière.

Il n'est pas un fournisseur régulier mais continue cet exercice durant plusieurs mois. Dès qu'il a une idée et un peu de temps libre, il appelle ses amis à la rescousse et immortalise des intrigues derrière lesquelles les plus attentifs peuvent deviner le second degré. Néanmoins sa carrière de réalisateur-producteur-concepteur-scénariste-dialoguiste de romans-photos ne volera pas bien haut...

En 1968, un ami lui propose un tout autre travail. Il vient de créer une entreprise de poutres en polystyrène expansé et cherche un directeur commercial. Bien que n'ayant aucune idée de ce dont il s'agit, Desproges accepte. Il découvre que ces produits novateurs ne sont que de fausses poutres destinées à la décoration. Pour donner des airs de faux ancien à un intérieur moderne. Ainsi, le douzième étage d'un immeuble récent peut ressembler à la

salle à manger d'un vieux manoir normand. À condition de n'avoir jamais mis les pieds dans un manoir normand.

Depuis ce poste hautement prestigieux mais faiblement rémunérateur, Pierre voit passer mai 1968.

Il a alors 28 ans et ne se sent pas une âme d'étudiant. Il l'a été si peu. Il suit de très loin ce mouvement qu'il finira par qualifier de « ridicules événements estudiantins de mai 1968 ». Ces jeunes qui dépavent les rues pour crier leur colère, qui foutent la chienlit dans un pays toujours en reconstruction, qui balancent des slogans dénotant un humour de potaches, ne le touchent pas. Il se sent une âme de contestataire non de révolutionnaire. Si les choses doivent changer, ce n'est pas en affrontant les CRS, se dit-il. Pierre Desproges n'est pas et ne sera jamais un soixante-huitard.

D'autant qu'il a d'autres problèmes à régler. En tant que directeur commercial, notamment. D'une entreprise qui périclité à vue d'œil. Et qui, pour sauver les poutres à défaut des meubles, ouvre un comptoir à la Foire de Paris. « J'ai passé mai 1968 à la Foire de Paris, résumera Pierre, à flirter avec des jeunes femmes au lieu de vendre mes poutres. Et, le soir, j'allais écouter les pétards. »

Au bout de cinq mois d'existence, en dépit des efforts constants et méritoires de son directeur commercial, la firme ferme.

À force de regarder la paille des rues de Paris, Pierre n'a pas vu les poutres lui tomber sur la figure. Au propre comme au figuré. Lors de l'inauguration d'un restaurant, les fausses poutres cèdent les unes après les autres, dispersant les rares invités et sonnant le glas d'un brevet d'une rare stupidité.

Piques épiques et hippiques

Son amie, Madeleine Loisel, qui avait participé à son intronisation à *L'Aurore*, réussit à lui obtenir un poste dans le magazine belge *Bonne soirée*. Depuis 1922, celui-ci s'adresse à un lectorat presque exclusivement féminin. L'essentiel de ses textes tourne autour de courts romans inédits. De (futurs) prestigieux auteurs y firent leurs classes, dont René Goscinny et André Franquin.

« Je faisais tous les métiers pour survivre avant d'entrer en écriture, admettra Desproges. Je dis entrer en écriture comme on entre en religion, car c'est à peu

près la seule chose que je sache vraiment faire. Avant de devenir auteur comique, je faisais n'importe quoi, sans conviction. »

Malheureusement, le rédacteur en chef de *Bonne soirée* ne lui demande pas de lui envoyer des histoires mais de s'occuper de la rubrique courrier. Charge pour lui de sélectionner les lettres les plus intéressantes et d'y apposer une réponse appropriée. Dans le respect de la lectrice, c'est-à-dire sans aucune pointe d'ironie ni de sarcasme. Pierre apprend à tremper sa plume dans le sirop. Il ne signe pas sous son nom mais sous celui de Liliane d'Orsay²³, derrière lequel se sont cachés tous les responsables de la rubrique depuis la naissance de la revue.

« Les lectrices m'écrivaient pour me raconter leur vie sexuelle et amoureuse, expliquera Pierre. Je me rappelle une lettre dans laquelle il fallait que je donne mon avis sur la sodomie et qui se terminait par : “Cher Liliane, pensez-vous que Paul soit bien normal ?”... »

Il affirmera aussi : « Je recevais des lettres bouleversantes. Généralement débiles mais bouleversantes. “Je l'aime, il m'aime, nos parents sont d'accord, que dois-je faire ?”... »

L'expérience, aussi amusante qu'elle soit, tournera court.

Chemin de Croix

Pour se changer les idées et s'aérer les poumons, l'ex-brillant directeur commercial désormais courriériste malgré lui part en vacances à Saint-Gilles-Croix-de-Vie, dans le Marais breton. Initiative en apparence étrange. Mais en apparence seulement. Pierre, en bon Desproges, se devrait d'aller faire fructifier son temps libre dans le Limousin. Pourquoi cet attrait soudain pour la Bretagne ?

Par amitié. Tout simplement.

Il a récemment rencontré un jeune homme dont il s'est aussitôt fait un ami « à la vie à la mort », Jacques Catelin. Ils ont des relations communes (une cousine de Pierre) et sont tombés dans les bras l'un de l'autre. Quasi inséparables.

Les voici donc pote à pote à Saint-Gilles-Croix-de-Vie. Dans cette riante cité balnéaire se niche la maison des Mourain. Originaires de Challans, commune de 8 500 âmes à une vingtaine de kilomètres à l'intérieur des terres, ils aiment cependant passer week-ends et vacances dans leur *home* de la pointe de la Garenne.

Jean Mourain, le père, est une personnalité connue dans la région. Il a dessiné les plans du Théâtre du Marais, à Challans, avant de créer l'association des Amis du théâtre. Professionnellement, il est commerçant. Sa femme tient une boutique de chapeaux pour dames, lui de chapeaux pour hommes, qu'il a complété par de la confection de robes.

Jacques Catelin connaît bien les Mourain et leurs quatre filles. N'écoutant que son bon cœur, il décide de présenter Pierre à cette petite tribu qu'il considère comme sa seconde famille. Espérant secrètement que le courant passera.

Plus que de l'électricité, c'est presque un coup de foudre. Le regard de l'enfant du Limousin est vite attiré par la séduisante Hélène. Vingt-et-un ans (huit de moins que lui), pleine de vie et, comme son père, s'intéressant à l'art sous toutes ses formes. Preuve en est : elle suit des études aux Beaux-Arts de Nantes. Dotée également d'un solide sens de l'humour qui la rapproche de ce jeune homme adepte de la dérision et de l'autodérision.

« Les femmes le disent très souvent : un homme qui les fait rire, c'est quelque chose, rappellera Pierre. À l'inverse, une femme qui me fait rire, ça me touche complètement. »

Hélène comprend que son nouvel ami, et bientôt amoureux, n'a toujours pas trouvé sa place dans la société. À l'écouter et à le lire, elle se rend compte qu'il est bourré de talent. Or, il végète dans des boulots médiocres où il ne risque pas de s'épanouir. À lui de se ressaisir. Mais il lui faut un électrochoc. Ce sera elle, la belle Hélène. Sa mission : s'occuper de Pierre à Paris.

Tout ceci ne se fait pas en un jour. D'abord, au cours de cet été de leur première rencontre, Pierre et Jacques doivent, pour motifs professionnels, rentrer dans la capitale. Mais Desproges s'arrange pour venir chaque week-end en Bretagne. Ensuite, c'est au tour d'Hélène de prendre hebdomadairement le train qui relie Nantes à Paris. Cinq heures de trajet minimal. Par beau temps et hors des grèves. Mais à l'arrivée toujours une belle surprise : Pierre et ses amis l'accueillent en fanfare. Le terme n'est pas exagéré car à plusieurs reprises, des instruments de musique réveillent les passagers endormis de la gare Montparnasse. Le séjour est court : du samedi matin au dimanche soir. Hélène en savoure chaque minute. Tout en sachant qu'à son retour en Bretagne, elle subira le courroux de sa famille qui apprécie peu sa liaison avec un jeune homme peu fortuné à l'avenir incertain.

Au fond, Hélène hésite à s'engager. Elle sait son Pierre coureur de femmes et n'a pas forcément envie de partager son quotidien. En revanche, la vie parisienne lui plaît de plus en plus. Elle en abandonne ses études nantaises pour s'installer à

l'ombre de la tour Eiffel. Elle revoit Pierre le plus souvent possible, c'est-à-dire quand il est disponible. Et ce qui devait arriver arrive : Hélène s'installe chez lui, rue Godot, nullement étonnée par la présence de Francis Schull qui occupe l'une des chambres. Grand seigneur, celui-ci finira par partir.

Pierre n'a pas abandonné son sens de la fête. Quasiment chaque soir, son *home* devient cadre de noubas et de folies. L'humour y côtoie l'alcool et vice versa.

Mais si les nuits appartiennent à Pierre, les jours appartiennent à Hélène. Elle pousse son compagnon à se lancer dans une vaste pêche au métier. Pas n'importe lequel : un métier à la hauteur de son talent.

Doux chevaux

Le chef du service des informations générales à *Paris-Turf* – journal qui appartient au groupe Lazurick – se montre intéressé par ce jeune homme fin lettré qui a déjà sévi dans la profession. Intelligemment, il ne lui demande pas de dresser des pronostics sur les courses mais de rédiger des portraits amusants sur les à-côtés du turf : parieurs, jockeys, entraîneurs, propriétaires, etc. Pour la première fois, Pierre va être payé pour écrire selon ses envies et ses humeurs. Il évite d'avouer à ses employeurs qu'il déteste les équidés.

« Ce n'est point tant le cheval que je hais que la déification béate de ce bestiau due aux pompeux grotesques à haut-de-forme qui régissent les courses, précisera-t-il. Et puis le cheval est un imbécile qui se laisse cravacher sans broncher par des minus multicolores à casquette. »

La voie royale enfin ouverte ? Non. Car au bout d'un an, il se lasse. Estimant avoir fait le tour des sujets, il craint de se répéter. Et souhaite travailler ailleurs, avec plus de liberté. Pour une fois, il n'a pas tort.

Le voici à l'aurore d'une nouvelle carrière. De sa vraie carrière.

[18.](#) Séparant le 6 boulevard Poissonnière (*L'Humanité*) du 100 rue de Richelieu (*L'Aurore*).

[19.](#) Réquisitoire contre Patrick Poivre d'Arvor.

[20.](#) *L'Entourloupe* de Gérard Pirès.

[21.](#) Il restera encore longtemps à son poste, jusqu'en 1983 (ayant été élu la première fois en 1965).

[22](#). Ce titre sera repris en 1982 pour un autre roman-photos, mettant en vedette la chanteuse Jeane Manson, sans aucun rapport avec celui de Desproges. Par ailleurs, on peut légitimement penser que le titre a été inspiré à Pierre en contre-pied de *La Vengeance aux deux visages*, western de Marlon Brando sorti en 1961.

[23](#). Aucun lien avec l'actrice québécoise Fifi d'Orsay (de son vrai nom Marie-Rose Angelina Yvonne Lussier) qui sévit à Hollywood dès le début du parlant et devint une authentique, quoi qu'éphémère, vedette.

COMMENT TRANSFORMER UNE MACHINE À ÉCRIRE EN FUSIL À HUMOUR

Sous presse

Depuis la disparition de Robert Lazurick beaucoup de choses ont changé à *L'Aurore*.

Ce brave homme a eu la mauvaise idée de décéder au cours d'un accident de la circulation le 18 avril 1968, quinze jours après avoir fêté ses 72 ans. Par la force des choses, il a laissé les rênes de son quotidien à son épouse Francine qui connaît le métier, mais se révèle beaucoup plus conciliante que son prédécesseur. Elle se montre à l'écoute des journalistes de son sexe et prête attention aux doléances d'Annette Kahn et Madeleine Loisel. À nouveau ces deux professionnelles plaident la cause de leur ami Pierre Desproges, injustement condamné à l'exil. Son retour paraît d'autant plus justifié que Jacques Perrier, désigné ennemi juré du trublion, est parti sous d'autres cieux²⁴. Francine lit quelques articles de Pierre parus dans *Paris-Turf* et accepte de le réintégrer. Pas tout à fait le retour du loup dans la bergerie mais presque. Le voici dans un petit bureau qu'il partage avec deux jeunes journalistes, Francis Puyalte – futur grand reporter – et Jacques Lesinge ; plus un poisson rouge (nourri à la cendre de cigarettes).

L'Aurore occupe toujours le 100 rue de Richelieu (2^e), dans les locaux autrefois détenus par *Le Journal*. Ici se trouvent à la fois la rédaction et l'imprimerie. L'une travaille surtout le jour, l'autre surtout la nuit. Chaque exemplaire du journal coûte cinquante centimes. Somme nécessaire pour avoir entre les mains un quotidien d'informations dont la une occupe trois colonnes sur quatre. Continuant de marquer son indépendance politique vis-à-vis du pouvoir, *L'Aurore* se situe dans une droite de plus en plus conservatrice. Toutefois, depuis 1968, un certain vent de liberté a soufflé sur le monde de la presse. L'humour parvient à s'y glisser et pas seulement à travers les dessins de Faizant, Kiraz ou Jean Bellus. Se sentant affranchis, les reporters laissent éclater leurs opinions, ne se contentant plus de narrer des faits. Un journalisme engagé

pour ne pas dire militant. Sans pour autant choquer le lecteur, du moins à *L'Aurore*.

Dans ce nouveau bouillonnement, Pierre va frayer son chemin se retrouvant vite hors des sentiers battus, gambadant sur une frontière mal tracée, celle de l'irrévérence.

Bagués

Juste avant de revenir au sein d'un organe qui n'aurait jamais dû se séparer de lui, Pierre règle une formalité conjugale : il se marie. Pour la seconde, donc dernière, fois.

L'heureuse élue est, bien évidemment, Hélène Marie Jeanine Mourain. La cérémonie a lieu en la mairie du 9^e arrondissement, le couple continuant de vivre au 27 rue Godot-de-Mauroy. Parents et beaux-parents ont fait le voyage. Les uns depuis Bourgueil (Indre-et-Loire) – où Jean Desproges est désormais directeur de collège²⁵ – ; les autres depuis Challans (où ils continuent d'être commerçants). Parmi les témoins figurent deux amis-collègues de Pierre : Francis Schull et Claude Aubry.

Cette cérémonie sans falbalas se déroule le 8 décembre 1969. Marquant à la fois la fin d'une année et la fin d'une décennie. Surtout, le début d'une vie nouvelle pour le récent marié. Hélène n'est pas seulement son aimée, elle est aussi son soutien.

« Avoir de l'humour, c'est une attitude par rapport à tout. Moi, je n'aurais jamais épousé ma femme si elle n'en avait pas, conviendra-t-il. En fait, elle a beaucoup d'humour mais elle n'est absolument pas drôle, jamais, à aucun moment. Elle ne fait rire personne mais elle ressent la vie exactement comme je la ressens, avec un recul, une espèce de... désespoir. C'est un grand mot. Disons, un esprit critique devant tout. »

Pour fêter dignement son mariage, Pierre emmène sa fraîche épouse au restaurant. Plus exactement à la cantine. Celle de *L'Aurore*. C'est moins cher...

Puisqu'ils s'y sont connus, les mariés continueront de passer leurs vacances du côté de Saint-Gilles-Croix-de-Vie où Pierre se distinguera, se déplaçant en Solex !

Merci Bernard

Retrouvant son costume fort peu usagé de journaliste, Pierre pousse à nouveau la porte du service des informations générales désormais placé sous la houlette de Bernard Morrot.

Un pro de la presse sous ses airs un peu renfermés. Il a débuté à *Paris-Presse* où on lui a rapidement confié le poste de rédacteur en chef adjoint. Depuis 1967, il est entré à *L'Aurore* du fait de sa grande complicité avec le nouveau rédacteur en chef, Gilbert Guilleminault. Morrot est un homme dynamique mais aussi très ouvert. Il laisse la bride sur le cou de son équipe, censurant rarement, épaulant toujours.

Les informations générales, cela couvre tout et n'importe quoi à l'exception du pré carré politique, réservé aux spécialistes qui se considèrent comme l'élite. Pierre doit faire feu de tout bois, c'est-à-dire de tout sujet. À lui le tout-venant, les infos pas forcément originales qui tombent au quotidien. Il travaille à sa manière, ne pouvant s'empêcher de mettre du fiel dans ses textes.

« Il était un assez médiocre enquêteur qui se foutait absolument de ces piliers du reportage de faits divers que sont le numéro de la rue, la description des lieux, le témoignage des voisins, etc., témoignera Morrot. Tout ce qui l'intéressait lui, c'était de nous raconter que la concierge de l'immeuble s'appelait Maria Casarès et l'épicier du coin Jean Dutourd. Ou, mieux encore, l'inverse. On rigolait bien après le bouclage, quand les lacunes de son article avaient été comblées avec les informations basiques obligeamment fournies par l'AFP. »

Le nouveau venu ne se distingue pas par un zèle intensif. Pourtant il reste à son poste, car il possède une qualité rare : « Un très mauvais reporter mais qui faisait rire, résumera Morrot. Je n'ai jamais rencontré qu'un homme de cette qualité. »

Même s'il n'est pas coulé dans le même moule que la plupart de ses confrères, Pierre intègre bel et bien la corporation des journalistes. Il se sent l'un d'eux et – bien qu'au cours de sa carrière d'amuseur il croisera certains hurluberlus – ne cessera jamais de les défendre. Jusqu'à friser l'excès : « J'ai une vraie tendresse esthétique pour les journalistes, dira-t-il. C'est un métier qui n'est pas moral et qui n'a pas à l'être. Il n'y a pas de limite à l'information. On ne peut pas, à chaque fois qu'il se passe quelque chose dans le monde, réunir un conseil de gâteux pour que ces gens-là décident pour nous si on est assez grands pour comprendre, pour analyser. Le métier de journaliste, c'est d'informer au

maximum. Il n'y a pas trente-six solutions : ou on informe ou on n'informe pas. Les pays où on n'informe pas, on les connaît... »

Pas de limite à l'information ? Cela peut aller très loin. Pour le meilleur et, trop souvent, pour le pire...

Martyr, c'est pourrir un peu²⁶

Pierre Desproges disposant désormais d'un « vrai » métier, peut songer à quitter la rue Godot. Hélène et lui partent s'installer dans un appartement de la rue des Martyrs (18^e). Artère où vécut Maurice Ravel mais désormais célèbre pour abriter Michou et son cabaret de transformiste. La rue des Martyrs, c'est Montmartre, le quartier des artistes et de la bohème.

Le nouveau venu adorera errer sur la calme chaussée, tenant souvent son teckel de chien en laisse. Toujours gourmet, il devient un assidu du marché de la rue Lepic, choisissant avec soin chacun de ses mets.

Les balles des mots dits

Souvent, Desproges est appelé à épauler ses confrères sur des « gros coups ». La Solitaire de *L'Aurore* particulièrement. Grande course de voiliers lancée en 1969. Événement d'importance qui ébranle toute la maison.

Le jeune journaliste accepte de bonne grâce d'affronter les embruns. La voile, il aime. Il en eût été différemment s'il s'était agi du football, qu'il continue d'exécrer...

Bernard Morrot connaît bien son Pierre et sait qu'il est meilleur à l'écrit que sur le terrain. Aussi lui demande-t-il de rédiger des portraits, comme il le faisait pour *Paris-Turf*, de corriger les copies d'autres journalistes – en particuliers les correspondants à l'étranger qui rédigent toujours à la hâte –, voire de synthétiser des informations éparses pour en faire des articles construits. Pierre excelle dans ces domaines, y apportant sa touche de dérision, plus quelques jeux de mots planqués entre deux bouts de phrase.

Tout va à peu près bien jusqu'au lundi 1^{er} octobre 1973.

Ce jour, *L'Aurore* publie sur presque une page entière, un article intitulé *La fin de la « cavale »*. Son auteur : Pierre Desproges. De quoi s'agit-il ? De l'arrestation toute fraîche de Jacques Mesrine, ennemi public n° 1.

En réalité, assiégé dans un appartement, le bandit de plus ou moins grands chemins a fini par se rendre. Desproges n'est en rien un spécialiste des faits divers policiers, mais Morrot a décidé de lui laisser narrer cette journée épique qui se solda par la reddition d'un dangereux malfaiteur.

Le chapeau – c'est-à-dire l'introduction – de l'article, laisse présager le pire : « Les Brigades territoriales de Paris sont des endroits gris et laids, peu propices à la joie. Pourtant, samedi soir, le commissaire Leclerc²⁷ de la première BT du faubourg Saint-Honoré, et tous ses limiers avaient l'air joyeux, chacun brandissant une coupe de champagne, l'œil pétillant quoique rougi par une trop longue veille. Les deux nuits d'avant, le patron et ses inspecteurs, aidés par les as de la Brigade antigang-anticommando, ne s'étaient pas couchés, pour réussir le coup de filet de l'année : l'arrestation de l'ennemi public hors concours, l'insaisissable Jacques Mesrine soi-même. »

Il n'est pas dans les habitudes journalistiques de commenter une arrestation en parlant de policiers sabrant le champagne. Le lecteur vigilant peut y déceler une pointe d'ironie, comme si rien de tout cela n'était vraiment sérieux. L'ombre des Pieds Nickelés plane.

La suite de l'article est de la même aune. Pierre dresse un portrait de Mesrine en faisant remarquer que ses méfaits n'occupent « pas un casier mais une armoire judiciaire ». Enfonçant le clou, il décrit le malfaiteur comme « le tueur patenté des maquereaux de Paris », ajoutant : « Il a tous les culots d'un fanfaron suicidaire n'attachant pas plus de prix à sa vie qu'à celle de ses contemporains. »

Sur sa lancée, il travestit quelque peu les faits quand il affirme que Mesrine a abattu « deux vieillards [qui] s'enfuient en trotinant ». Certes, les deux gardes forestiers revolvérisés n'étaient plus des jeunes hommes mais pas encore de séniles cacochymes.

Le portrait du « grand Jacques » est un portrait à charge. Pierre tire à bout portant, trop heureux de savoir l'intéressé derrière les barreaux.

Son dernier paragraphe tombe comme un couperet : « Mesrine est fait. Il parlemente derrière la porte, pour la forme, pendant vingt minutes, puis se rend, après avoir réfléchi au bon mot qu'il pourrait lancer en tendant les mains aux menottes. Mais il est épuisé. Cette fois, il fanfaronne du bout des lèvres et ça vole bas²⁸... »

Cet article un brin corrosif, serait passé inaperçu si parmi ses lecteurs ne s'était trouvé Jacques Mesrine lui-même. Du fond de sa cellule, il trouve le temps de lire la presse au lieu de préparer sa défense. *L'Aurore* lui fait voir rouge. Il se rue sur du papier pour rédiger une réponse cinglante. Adressée à l'intéressé lui-même, aux bons soins du journal. « J'aime la vérité et n'aime pas qu'un informateur du public déforme la vérité avec une légèreté qui me fait douter de son intelligence. » Ensuite, Mesrine reprend l'article point par point pour rectifier les faits, les pliant à sa version ou plus exactement à la légende qu'il cherche à se construire.

Même si Mesrine a toujours eu des rapports tendus avec la presse, il n'est pas fréquent de recevoir une lettre manuscrite signée de sa main. L'affaire fait du bruit tant à l'intérieur du journal que dans le Tout-Paris des médias. Pierre Desproges a réussi à énerver l'ennemi public n° 1. Il feint de s'en amuser. En réalité, cela lui confère une notoriété qui lui plaît bien. La preuve aussi que ses écrits peuvent faire mouche. Car, au fond, le dossier Mesrine il ne le connaît pas plus que ça. Il n'a jamais rencontré le malfaisant ni même interviewé l'un des nombreux policiers lancés à ses trousses. D'ailleurs – et il le montre à travers tout son article – il déteste Mesrine et ne voit en lui ni un héros ni une sorte d'Arsène Lupin moderne. À ses yeux, ce Jacques qui se gargarise de ses exploits n'est qu'un voyou sanguinaire, un point c'est tout. Ne jamais demander à Desproges de faire l'apologie du crime !

Drapé dans sa petite heure de gloire, Pierre en oublie de répondre à son interlocuteur. Mesrine, n'ayant visiblement que cela à faire, reprend la plume et change de ton : « Il y a une vingtaine de jours, je vous ai fait parvenir une lettre explicative. Seuls les lâches ou les imbéciles ne répondent pas à un courrier signé. » Et il le menace d'employer une « autre méthode » pour traiter avec lui. Cette fois l'intéressé répond, craignant que cette autre méthode ne sente la poudre.

Après un ultime courrier de Mesrine – qui n'a toujours pas digéré le terme « fanfaronnade » –, l'affaire en reste là. Chacun à mieux à faire. Pierre à rédiger de nouveaux articles. Jacques à préparer son évvasion.

Le nom de Desproges commence à circuler. Il sort des froideurs de l'anonymat.

Fer bref

La fausse « affaire » Mesrine a donné une idée à Bernard Morrot. Puisque Desproges aime écrire sur l'actualité – qu'il traite de façon amusée et désinvolte –, autant lui confier une rubrique spécifique. Elle s'intitulera « Bref » et sera publiée en dernière page du quotidien.

« J'avais un rédacteur en chef qui a eu la bonne idée de s'apercevoir que dans ce que j'écrivais, même pour relater les aventures d'un chien écrasé ou d'un chat noyé, il y avait une plume un peu ironique », rappellera Desproges.

À lui toutes les nouvelles délaissées par ses collègues. Concrètement, Pierre doit parcourir les innombrables dépêches d'agence qui tombent à jet continu. Car, au milieu des informations dites « d'importance », se glissent plein de petits faits insolites glanés dans tous les coins de la planète. Ils servent la plupart du temps de bouche-trous. De nombreux journaux y piochent à la hâte, se contentant de recopier ces dépêches sans en changer une virgule. L'idée de Morrot est de les faire passer par le prisme desprogien.

« Ce recueil de petites informations insolites ne devait pas être une innovation, reconnaîtra Morrot, il ne s'agissait que du dernier rejeton de la vieille famille des *Rions un peu* et autres *Elle est bien bonne*, dont les origines remontent au moins à Théophraste Renaudot. C'était à *L'Aurore* – journal résolument de droite – l'espace où les lecteurs, après s'être goinfré les papiers de fond, étaient censés se dilater la rate en apprenant qu'une vache avait donné naissance à un veau à six pattes dans l'ouest de l'Afghanistan. Une sorte de trou normand, si vous voulez. »

Pierre s'en donne à cœur joie. Tout ce qui lui tombe sous la main est prétexte à jeux de mots, pieds de nez et loufoqueries. Il triture les faits jusqu'à l'absurde, se gausse de tout, raille à tour de plume.

« Bernard Morrot a eu l'idée de me sortir des chiens écrasés pour me filer une petite rubrique qui s'appelait "Bref", raconte-t-il. Et dans cette rubrique je pérormais dans le rigolo. C'était fait à partir de ces dépêches qu'en France, habituellement, on jette dans les paniers et dont on raffole beaucoup dans les pays anglo-saxons. Par exemple, il y avait le type qui avait gagné le concours du lancer de bouse de vaches. Il y avait aussi un M. John Mathis qui avait tiré une locomotive sur plus de 150 mètres à la force de ses dents. C'était un Belge et j'avais commenté en disant : "C'est la première fois qu'un Belge s'appelle John"... »

Desproges malmène les dépêches existantes, quitte à leur fait dire n'importe quoi. Au besoin, il invente des infos, en mélange plusieurs, fait sa propre cuisine. Pour lui ce qui compte n'est pas tant le fait narré que la chute, toujours comique.

Des mini-sketchs. Un exercice ardu mais utile dont il se souviendra quand Cyclopède pointera le bout de son nœud-papillon.

Des lecteurs s'offusquent. *L'Aurore* est un journal sérieux d'où la moquerie doit être bannie. Les pisse-froid à l'assaut, les grabataires de la dérision en première ligne. Ça trempe sa plume sergent-major dans l'encre du dégoût pour cracher son venin. Ça vise bas. Et sans effet.

Car, en dépit de pressions de la direction, Morrot maintient cette rubrique. Pour lui, elle ne prête pas à conséquence et n'a d'autre but que de dérider. Qu'un dénommé Peter Gudgion, aux tendances suicidaires, ait décidé d'allumer sa dernière cigarette dix minutes après avoir ouvert le gaz ; que la dernière fabrique de chapeaux claques du monde ne produise plus que 20 000 exemplaires par an (« chiffre nettement inférieur à ceux du dernier recensement des têtes à claques ») ; que Miss Carfety ait réussi à attraper un voleur de petites culottes en attachant des grelots à son linge qui séchait... c'est tout de même moins tendancieux que de critiquer la politique de M. Giscard d'Estaing, de s'inquiéter de la rigidité du rideau de fer, ou de douter des capacités des footballeurs nationaux.

Comme toujours les « contre » sont plus bruyants que les « pour ». Le courrier s'accumule sur le bureau du rédacteur en chef de *L'Aurore* mais Morrot tient bon. D'autant qu'il se rend compte que ces « brèves » sont beaucoup lues. Les bons mots de Desproges sont répétés dans tout Paris et, sans doute, dans le reste de l'Hexagone. Il n'est qu'à observer au coin d'un kiosque les acheteurs du quotidien pour constater qu'ils se ruent sur la dernière page. Cette rubrique est un « plus » très attractif. À ce titre, elle ne saurait être supprimée. Pas même rectifiée. Arranger l'humour c'est l'affadir.

La haute direction n'est pas de cet avis. Se montre même prête à céder sous les coups de butoir des plus virulents. Sacrifier Pierre Desproges sur l'autel du bien-pensant²⁹ ? Il ne serait ni le premier ni le dernier. Son sort tient à un fil, celui du couperet. Quand surgit un secours de là où personne ne l'attendait.

« L'effet produit par ces petites nouvelles fut cataclysmique : des centaines de lettres de protestations de lecteurs pris à contre-pied arrivèrent au journal pour demander, exiger qu'on vire illico l'hurluberlu qui écrivait des insanités pareilles, résumera Bernard Morrot. Une unique lettre d'éloge renversa la vapeur. Mais quelle lettre ! C'était Françoise Sagan qui la signait et qui félicitait *L'Aurore* pour avoir donné sa chance à un jeune écrivain aussi doué. La satisfaction secrète d'être complimenté par un membre éminent de l'intelligentsia parisienne décida la direction à garder Desproges. »

Ouf ! L'orage est passé. Le turbulent peut persévérer. Il ne va pas se gêner. Tout lui est bon. Le petit détail stimule son intellect. Il déconne à gros bouillons, s'amuse d'un rien donc de tout.

Il aime ce travail qui allie une certaine investigation (journalisme) à une qualité d'écriture (écrivain). À l'aise dans ces deux activités. Car s'il est passionné de lecture, il adore aussi se gaver d'informations de tout acabit. Un omnivore. Grâce à « Bref », il a enfin trouvé sa voie et suppose qu'il fera carrière dans la presse écrite. Ce qui lui convient totalement.

Pour l'édition du 8 juillet 1974, Pierre ajoute à son habituelle rubrique, un papier sur un grand comique qui vient de passer de vie à trépas : *Francis Blanche, l'amuseur poète est mort*. Jolie formule.

Soirées qu'on pense

Trop heureux de pouvoir délirer autant dans sa vie professionnelle que dans sa vie quotidienne, Pierre continue d'inviter ses potes dans son appartement. On y mange des sardines importées de Saint-Gilles-Croix-de-Vie, on y boit de la sangria achetée au supermarché du quartier, on y commente les prospectus ramassés dans les boîtes aux lettres. Un soir, Desproges et Morrot tombent sur un singulier encart : « Il s'agissait d'une petite annonce requérant des dons d'argent pour l'achat d'une voiture à roulettes destinée à une aveugle, enceinte, cancéreuse et j'en passe, racontera Bernard. La façon parfaitement ignoble, entrecoupée de rires gras et de commentaires inqualifiables, dont nous avons traité ce cas tragique laisse déjà entrevoir le Desproges futur. »

Les élucubrations explosent de partout.

« De ces soirées ponctuées d'intermèdes musicaux assez glauques, il est difficile de faire une description précise dans la mesure où l'assistance était suffisamment pétée pour être heureuse mais pas assez lucide pour sauvegarder son esprit critique, conclura Morrot. Jusqu'au bout, Desproges a gardé le goût de ces réunions de potes apparemment anodines mais au cours desquelles, l'alcool aidant, chacun se livrait un peu plus qu'à jeun. »

Pierre en vient presque à imaginer qu'il fera carrière à *L'Aurore* ou dans un quotidien similaire. Il se voit passant ses journées à détourner des informations du monde entier et ses soirées à défaire le monde qui ne mérite que sarcasmes.

Tel un petit poisson, il est dans son eau. Tout va bien pour lui. Que personne ne vienne agiter le bocal.

Mais...

[24](#). Licencié pour faute professionnelle d'après Annette Kahn.

[25](#). Il finira ses jours à Bourgueil. De même pour son épouse.

[26](#). Jacques Prévert.

[27](#). Marcel Leclerc, chef de la 1^{re} brigade territoriale depuis le 1^{er} janvier 1992. Il terminera sa carrière en tant que préfet puis, officiellement en retraite, animera des stages à l'ENA.

[28](#). Au passage, Pierre Desproges prend un malin plaisir à évoquer sa chère rue Godot-de-Mauroy où, manquant de se faire coincer par la police, Jacques Mesrine prit un otage à la sortie d'un bar.

[29](#). On ne dit pas encore « politiquement correct ».

COMMENT RAPPORTER LES PÉTARDS QU'ON A SOI-MÊME LANCÉS

Jacques au bain

« Cette émission va s'appeler *Le Petit Rapporteur*. C'est un journal hebdomadaire qui va fusiller l'actualité sous un angle comique. C'est une façon de voir l'actualité assez inédite, comme je la vois moi en tant que rédacteur en chef. Ce sera le petit journal humoristique du dimanche. »

C'est en ces termes que, le 6 janvier 1975, Jacques Martin dévoile son nouveau projet qui a failli s'intituler *Dimanche Martin*³⁰. Un journal télévisé satirique. Une forme de révolution à une époque où le petit écran stagne sous la tutelle du pouvoir. Certes, depuis l'écatement de l'ORTF il n'existe plus de ministère de l'Information mais les gens en place continuent de surveiller de très près ce qui se fait et se dit dans la lucarne préférée des Français. Le plus censeur du lot reste le ministre de l'Intérieur, le bedonnant Michel Poniatowski, dont Martin apprécie fort peu les méthodes.

Le pouvoir d'un président de chaîne est énorme. Et celui de TF1, Jean Cazeneuve, se méfie des facéties de Jacques qui, par le passé, a plus d'une fois livré bataille contre la censure. Méfiance accrue par le fait que l'animateur souhaite passer en direct. Ce qui interdit tout contrôle avant diffusion. Martin défend son idée avec brio. Cazeneuve se dit que le risque est faible car Jacques réclame le dimanche après le journal télévisé de 13 heures, heure à laquelle les Français sont censés se trouver autour de la table, aux champs ou en train de remplir leur hebdomadaire devoir conjugal. Rares, donc, sont ceux fixés devant le tube cathodique. Fine analyse qui tend à prouver ses compétences présidentielles.

Jacques emporte l'affaire. Il prend soin de ne pas préciser qu'il a jeté les bases de cette émission avec son ami Jean Yanne mais que ce dernier, pris par sa carrière cinématographique, s'est finalement désisté. Ce que les amateurs d'humour déjanté ne peuvent que regretter. Yanne-Martin cela aurait forcément

provoqué une explosion. Mais Cazeneuve n'aurait sans doute pas pris le risque de leur donner carte blanche. Faut pas abuser.

Maître Jacques

De six ans l'aîné de Desproges, Jacques Martin est déjà un vieux routier de la radio et de la télévision. Il fit ses débuts dans le petit écran dès 1964 et apprit à louvoyer entre les barrages de la censure. Faisant mine de s'assagir, il a même présenté le fade *Midi magazine* avant d'en céder le micro à Danièle Gilbert.

Déjà, il y faisait démonstration d'un humour inhabituel.

« Un jour, à *Midi magazine*, j'avais mis une vitre entre la caméra et moi, raconta-t-il, et j'avais annoncé en direct : “Bonjour c'est midi, je vais nettoyer l'intérieur de votre écran.” Puis, j'avais aspergé la vitre d'un produit spécial et passé un chiffon... Eh bien j'ai reçu 600 lettres qui disaient : “Merci bien, j'y vois bien mieux avec mon poste depuis que vous l'avez nettoyé de l'intérieur !” »

Depuis, il a fourmillé d'idées mais sans forcément rencontrer les faveurs du public. Sa précédente trouvaille, *Taratata*, associait musique classique, variétés et sketches humoristiques^{[31](#)}. Échec total. On ne mélange pas les torchons et les serviettes^{[32](#)}.

Ce n'est pas son seul fiasco récent. Le film *Na !* qu'il a écrit, réalisé et interprété n'a pas fait long feu dans les cinémas. Un bide retentissant. Il faut dire que le sujet, qui traitait du troisième âge, n'avait rien d'affriolant.

« Après l'arrêt de *Taratata*, il tourne comme un lion en cage chez nous dans l'hôtel particulier de la rue Berlioz, témoignera sa compagne Danièle Evenou. Adossé à la porte-fenêtre qui donne sur la petite cour intérieure, vêtu d'un vieux peignoir attaché avec une pince à linge, il rumine sans cesse le fait d'être sous-employé à la télévision. Il réfléchit à haute voix, tape du pied et fume comme un fou en faisant délicatement tomber à l'aide de son index les cendres de sa cigarette dans la poche de son peignoir transformée pour l'occasion en cendrier. »

Côté humour, Jacques revendique pour pères spirituels Francis Blanche et Fernand Raynaud. Sa devise : « Il faut rester insolent. La fin de l'insolence, c'est le début de la vieillesse. »

Il vise le grand public et ne s'en cache pas. L'humour réservé à un petit parterre ne l'intéresse pas.

« Il existe en France deux genres qui assurent une certaine réussite : l'intellectuel et le populaire, explique-t-il. Le premier divertit une centaine de personnes qui s'obligent à comprendre ce qui est incompréhensible. Le deuxième concerne la majorité des Français qui ne sont pas aussi bêtes qu'on veut bien le croire. J'ai choisi ce second style que je dépoussière de toute vulgarité. J'aime le populaire, et le résultat est bon puisque les intellectuels me méprisent. »

C'est en visant ces Français moins bêtes qu'on veut le faire croire, qu'il crée *Le Petit Rapporteur*.

Comme prévu, le lancement a lieu sur TF1 le 19 janvier 1975 à 13 h 20, heure à laquelle le bon peuple se détend, panse garnie. Un public qui n'a aucune idée de ce qu'il va voir mais espère s'amuser un peu.

Un drôle d'éléphant portant des bottes exhibe une banderole sur laquelle est inscrit le titre de l'émission. Son dos est caché par une couverture où apparaissent les noms des créateurs : Jacques Martin et Bernard Lion. Petite musique guillerette. Rien de plus. Une sobriété qui cache sûrement quelque chose.

« Voici donc le numéro 1 de notre journal hebdomadaire, *Le Petit Rapporteur*, annonce Jacques Martin qui a tombé la veste et desserré sa cravate rouge comme pour montrer qu'il est très affairé. Qu'on ne se méprenne pas, il s'agit bien d'un vrai journal fait avec de vrais journalistes recrutés par mes soins et avec soin. Les documents que nous allons vous présenter sur les sujets que nous avons décidé de traiter sont tous authentiques. Ces sujets ont d'ailleurs paru à la une des journaux de la presse écrite ou de l'actualité télévisée. Nul n'ignore, en effet, qu'un bon journal se fabrique toujours en piquant les meilleures idées des confrères. Mais alors, me direz-vous, en quoi *Le Petit Rapporteur* est-il différent des autres ? Eh bien, nous avons décidé de traiter l'actualité par le petit bout de la lorgnette et notre but est de vous montrer que, vu sous un certain angle, on peut sourire de tout, même des informations les plus sérieuses. Si l'humour et la tendresse arrivent à transparaître de notre petit magazine, nous aurons atteint notre but qui est de rester fidèles à la devise inscrite au fronton de notre journal et qui résume de façon claire et nette notre volonté commune : "Sans la liberté de flatter, il n'est pas d'éloge blâmeur."... »

Cette introduction un peu longue n'apporte pas grand-chose. Les lettrés ont compris que Martin a inversé la célèbre devise de Beaumarchais³³, reprise par *Le*

Figaro : « Sans la liberté de blâmer, il n'est point d'éloge flatteur. »

Ensuite, maître Jacques présente son équipe. Effectivement, elle n'est presque composée que de journalistes encartés donc authentiques : Stéphane Collaro (ex-journaliste sportif³⁴), Pierre Bonte (spécialiste de la France rurale sur Europe 1), Jean-Charles (connu pour ses livres dérivés de sa *Foire aux cancrs*), Robert Lassus (chef des informations à RTL et roi du calembour), Piem³⁵ (dessinateur humoristique au *Figaro*), Philippe Couderc (critique gastronomique). Plus un siège inoccupé au cas où le président de la République déciderait de faire une visite impromptue.

L'émission dure cinquante minutes. Elle comporte plusieurs rubriques dont « La cuisine bourgeoise », « Le tambour », « La petite semaine de Piem », « Tiercé et religion », « Le prix des footballeurs », « L'obus de Verdun »...

Le résultat semble plaire au grand public.

L'heure des sondages et de l'audimat n'a pas encore sonné mais les directeurs de chaînes glanent des réactions un peu partout. Les reportages se sont révélés plutôt bon enfant. Humour de potache dont Martin, pourtant très érudit, est friand.

L'ensemble de la presse acquiesce, y compris le peu iconoclaste *Figaro* : « Les séquences présentées par les journalistes que Jacques Martin a réunis autour de lui ne sont pas faites pour plaire à tout le monde. Souvent, elles égratignent les puissants du jour, bousculent les tabous, s'attaquent aux bastions apparemment inexpugnables de notre système. À la télévision, elles rendent un son nouveau. »

Au fil des semaines, *Le Petit Rapporteur* trouve son rythme de croisière. L'inutile et fort peu photogénique Jean-Charles est vite écarté ; Piem gagne en importance à la fois avec ses dessins et avec des reportages qu'il commence à proposer. Les téléspectateurs affluent. Une première estimation attribue plus d'une vingtaine de millions de fidèles à ce journal satirique. Record incroyable. Qui met la direction de TF1 dans une situation délicate : impossible de censurer une émission possédant un tel impact. Or Martin et son équipe s'attaquent de plus en plus aux hommes politiques, d'où d'inévitables grincements de dents. Dans les couloirs du pouvoir, l'humour se raréfie.

« Le *Washington Post* a consacré un très long article en disant qu'en Amérique ce genre d'émission ne passerait pas, rappellera Martin. Car on poussait l'insolence envers les hommes d'État très loin. On a fait des coups extraordinaires ! »

Le Petit Rapporteur poursuit sur sa belle lancée jusqu'aux vacances d'été.

Cœur de Pierre

Le 15 mars 1975 naît Marie, première fille de Pierre et Hélène.

Marie ? Difficile de faire plus catholique comme prénom. Pourtant l'enfant ne sera jamais baptisée. Pas plus que sa cadette, Perrine, qui agrandit le cercle familial vingt-deux mois plus tard. Du fait d'un paternel qui croit de moins en moins en Dieu.

« Je n'y crois pas, avouera Pierre. Mais c'est de sa faute. Pour des raisons qui m'échappent, je le soupçonne de ne pas vouloir que je croie en lui. Je crains même que lui-même ne croie pas en moi. »

Dès le début de la grossesse d'Hélène, Pierre se montre un mari attentionné, prévenant. Il met tout en œuvre pour que chaque jour se passe bien. La naissance de Marie lui ouvre des univers qu'il ne soupçonnait pas. Elle lui ouvre presque son cœur. En tout cas, elle le lui agrandit. Pierre va immédiatement se passionner pour ses deux filles, s'amusant avec elles mais aussi, puisque telle est sa nature, s'inquiétant pour elles.

Dans sa vie, comme il y a eu un avant et un après Hélène, il y a désormais un avant et un après Marie. Avec sa venue, il n'est pas touché par la grâce... mais pas loin.

Chasseur d'esthètes

À la rentrée, Robert Lassus et Philippe Couderc font savoir qu'ils souhaitent recouvrer leur liberté. Et quittent *Le Petit Rapporteur*. Martin doit leur trouver des remplaçants. Il cherche des nouvelles têtes. C'est sur ce principe qu'il avait recruté Stéphane Collaro, viré du service des sports pour cause de mauvaises plaisanteries à répétition.

Il a déjà eu l'occasion de travailler, pour rire, avec un jeune acteur remarqué dans *La Caméra invisible* et qui a notamment été dirigé au cinéma par Jean Yanne³⁶ et Michel Audiard³⁷ – deux solides références qui valent mieux qu'un long curriculum vitae : Daniel Prévost. Cet homme possède un indéniable grain de folie et paraît capable de tous les culots. Parfait. Il est engagé *in petto*. Reste à lui trouver un alter ego.

Comme beaucoup, Jacques est un fan des petites nouvelles de la dernière page de *L'Aurore*. Il connaît Desproges de réputation et le rencontre à l'occasion d'un déjeuner. Copieux et de qualité comme Jacques les apprécie et, il s'en rend compte à cette occasion, Pierre aussi. Le courant passe. Ensemble, ils mettent au point le personnage que devra jouer le nouveau venu. *Le Petit Rapporteur* va désormais compter deux comiques exubérants : Collaro et Prévost. Pour les contrebalancer, il faut un journaliste ne souriant jamais et débitant des énormités d'une voix monocorde. L'équivalent humain de Droopy !

« Je suis plutôt de nature pitre, bon vivant. Martin m'a demandé de garder ce rôle sinistre, je l'ai fait, expliquera Desproges. On était bien d'accord avec Martin de garder ce personnage en plateau, donc il n'était pas question de sourire. »

Jacques sent qu'il a trouvé une perle rare.

« Quand j'ai vu arriver Desproges, il avait quelque chose, il était différent des autres, affirmera-t-il une décennie plus tard. C'est un garçon inattendu. S'il fallait le comparer à quelqu'un je penserai au personnage central de *Trois hommes dans un bateau* qui prépare toujours des farces à retardement. Dès qu'il aura perdu un peu de sa méchanceté de surface, ce sera un très grand humoriste. »

Affublé du label officiel de critique littéraire, Pierre se voit proposer un contrat identique à tous les autres animateurs : 1 500 francs par émission³⁸.

Les réunions de travail, pompeusement baptisées « conférences de rédaction », ont lieu chaque lundi. Non dans les locaux de TF1 mais au domicile de Martin qui occupe un coquet hôtel particulier rue Berlioz (16^e). L'ambiance s'y veut bon enfant, autour de charcuterie lyonnaise et de vins de la vallée du Rhône qu'affectionne le maître des lieux. Derrière ses sourires et ses bons mots, Jacques reste le patron. De toute l'équipe, il est celui qui a le plus longtemps pratiqué la télévision et croit le mieux connaître « son » public. Surtout, il sait qu'en cas d'échec, il sera le premier à payer les pots cassés. Ses prises de bec avec ses collaborateurs sont parfois homériques mais il a toujours le dernier mot. Pierre Desproges l'apprendra à ses dépens.

Ce chroniqueur au regard de chien battu apparaît pour la première fois le dimanche 26 octobre 1975, à l'occasion du trentième numéro de l'hebdomadaire satirique.

« Nous avons cette semaine un petit nouveau qui nous vient du journal *L'Aurore*. On le leur a pris comme ça pour le dimanche », précise Jacques Martin.

À l'instar du reste de l'équipe, Pierre est condamné à chanter, en chœur, *La Pêche aux moules*, devenue l'hymne de l'émission. Et doit attendre trente minutes pour présenter son premier reportage, *Histoire auvergnate*. Il s'agit de mettre en avant un écrivain totalement inconnu. En l'occurrence Marcel Angelvin.

« C'est un auteur auvergnat infiniment comique qui écrit aux éditions Lou Pais un ouvrage qui s'appelle *Moun pais, moun patuess* », annonce Pierre d'une voix sépulcrale.

Sous un chapelet de saucisses auvergnates, il interviewe ce « monsieur Marcel » qui, pour l'occasion, a revêtu une tenue traditionnelle : « Il n'est pas exagéré de dire que vous incarnez tout l'humour auvergnat. On vous a même surnommé, et ce n'est pas pour rien, l'Alphonse Allais du Massif central. »

Pierre demande à Marcel de raconter une anecdote « qui a beaucoup fait rire Danièle Gilbert ». L'auteur s'exécute dans son patois natal, incompréhensible des non-initiés. Heureusement, un traducteur permet au *vulgum pecus* de comprendre toute la subtilité d'une consternante histoire de chats.

Le reportage se clôt sur le visage fermé d'un Desproges se contentant de dire « Voilà ».

Les dés sont jetés. Il impose à la fois son personnage de pince-sans-rire et son humour totalement décalé. Aucune provocation, aucune moquerie apparente mais la confrontation de deux univers qui n'auraient jamais dû se rencontrer : celui d'un journaliste plus que démotivé et celui d'un auteur confiné dans son patois. Rien pour les réunir, l'un regardant l'autre comme un extraterrestre.

La première apparition de Pierre Desproges au *Petit Rapporteur* étonne et détonne. Même Jacques Martin ne peut s'empêcher de commenter : « C'est étonnant, c'est une autre forme d'humour. »

Dès la fin de l'émission, Jacques Martin dit à Pierre : « En un dimanche tu es vu par plus de monde que Louis Jovet dans toute sa carrière³⁹. »

Desproges le prend au mot. Son deuxième reportage – programmé pour le 9 novembre – va porter sur sa propre popularité. Il aborde des gens dans la rue en leur proposant de leur signer des autographes : « Je suis le nouveau critique littéraire de la télévision, vous ne voulez pas que je vous signe un autographe ? »

Bien entendu, personne ne le reconnaît. La plupart l'envoient bouler. Un brave monsieur, qui affirme ne jamais regarder la télévision le dimanche, accepte un autographe plus une photo, allant même jusqu'à en réclamer une deuxième pour une amie...

En visionnant cette audace, le rédacteur en chef est abasourdi. Déjà qu'*Histoire auvergnate* l'avait à peine déridé, ce deuxième *opus* ne le fait pas rire du tout. Dans le doute, Martin accepte de le passer à l'antenne. Dans la coulisse, le bruit court déjà qu'il songe à virer Desproges. Techniquement, il peut le faire quand il veut : les contrats de chaque chroniqueur ne sont valables que pour une émission, reconduits semaine après semaine. D'ailleurs, il l'a déjà fait : Pierre Douglas⁴⁰ n'eut droit qu'à un unique passage⁴¹ avant d'être définitivement remercié.

Françoise sans gant

Par astuce, par bonheur, mais sûrement pas par hasard, Pierre Desproges dispose d'un autre atout dans sa manche : son second reportage pour le 9 novembre. Pour lequel il endosse pleinement sa fonction de critique littéraire. L'interview d'une auteure – bien plus célèbre que l'auvergnat typique : Françoise Sagan. Un morceau de bravoure qui va devenir d'anthologie.

Les deux protagonistes sont installés autour d'une table ronde. Sagan, fidèle à son image, tient une cigarette à la main, un verre posé devant elle. Première question : « Françoise Sagan, comment ça va la petite santé ? » Du rarement entendu sur une chaîne de télévision française ! Ensuite Pierre s'intéresse à la robe que porte son invitée (« C'est pas mal comme tissu, ça, c'est quoi ? », « Ça se lave comment, à l'eau tiède ? »), à ses vacances (« Vous étiez en vacances, là, je sais pas où... ») – ce qui lui permet d'évoquer ses propres vacances (« J'ai mon beau-frère qui est près de Limoges, vous voyez ? ») jusqu'à exhiber des photos de son chien, de divers copains. Il enchaîne en acceptant, sans conviction, un tilleul avec des « mouillettes pour tremper »...

Six minutes de pur délire qui vont propulser la notoriété de Pierre Desproges. Sagan-Desproges entrera très vite dans la belle histoire de la télévision française.

« Je suis allé assez sournoisement l'interviewer en me présentant comme reporter littéraire à TF1, avouera Pierre. C'était vrai, en plus ! Je n'ai pas précisé dans quelle émission, c'est tout. Je ne sais pas si elle a fait semblant de parler à un imbécile ou si elle a vraiment cru que j'en étais un, mais il y a eu une espèce de complicité surprenante. Seulement voilà : j'étais inconnu et je bénéficiais de l'effet de surprise. Non seulement Sagan ne savait pas que j'étais le rigolo notoire que je suis devenu mais personne ne le savait. Ce qui est génial chez

Sagan, c'est qu'elle a joué le jeu sans le jouer. C'est-à-dire qu'elle a servi de clown blanc de façon très professionnelle. Pour que j'aie l'air bien con, il fallait qu'elle ait cette attitude, qui n'était pas un jeu du tout. Elle l'a senti parce qu'elle a un don comique extraordinaire... J'en ai parlé par la suite avec elle. Au début elle était vraiment atterrée par la sottise du personnage. Puis, elle s'est demandé si ce n'était pas un gag. Après l'avoir compris, elle a continué à jouer le jeu, ce qui prouve que c'est une immense comédienne et que, en plus, c'est quelqu'un de très chaleureux et très gentil. Elle aurait pu déconner elle aussi et ça aurait tout foutu en l'air. »

L'auteure de *Bonjour tristesse* donnera sa propre version des faits, et de ses sentiments en ce jour étonnant où, attendant un critique littéraire de facture classique, elle se retrouve face à un hurluberlu : « J'ai pensé qu'il n'allait pas très bien. Je me disais : "Pauvre garçon, dans quel état il est... Il ne tourne pas rond..." Je ne savais pas quoi faire pour lui. Il était sympathique, il n'avait pas l'air méchant. Il me parlait de son beau-frère ; ça me paraissait logique mais un peu déplacé. J'avais peur que ça dure très longtemps, c'est tout. Mais je n'allais pas le chasser... Jusqu'au bout, il a joué le jeu. Puis, il s'est levé et m'a dit : "C'était une blague !" Mais qu'est-ce qui était une blague ? J'étais complètement égarée. Il m'a bien eue. »

Loin d'être rancunière, l'auteure mettra un point final à cette « blague » autour d'un bon plat et d'une bonne bouteille.

« Quelques jours après, elle a fait quelque chose d'héroïque, poursuivra Pierre. Elle suivait un traitement contre je ne sais pas quelle faiblesse hépatique, un traitement sans alcool, et elle m'a invité à dîner en tête à tête chez elle. Elle a ouvert un mouton-rothschild 47 que je n'oublierai jamais et elle a bu de l'eau en face de moi ! Donc c'est quelqu'un d'immensément généreux. »

L'interview idiote existait déjà. Rendue notamment célèbre par le duo Jean Poiret-Michel Serrault⁴². Mais jusqu'à présent c'était l'interviewé qui passait pour un crétin non l'intervieweur. Oser s'attaquer à la corporation des journalistes paraît culotté, surtout à la télévision où ils sont tout-puissants. Or, pour Pierre c'est justement une façon de désacraliser l'interview, d'en montrer les limites et de mettre en évidence ces poseurs de questions qui se croient plus importants que la personne qu'ils interrogent⁴³.

Non seulement cette vraie-fausse interview va sauver la tête de Desproges face à son exigeant rédacteur en chef mais, de plus, elle va exploser comme une bombe d'humour. Tout le monde en parle, en reparle. Ajoutant des répliques qui

n'existent pas, rallongeant la scène, transformant des détails, comme on le fait des contes qui se colportent de bouche-à-oreille...

En très peu de temps, Desproges devient l'une des vedettes du *Petit Rapporteur*, donc de la télévision française.

« Ma soudaine popularité m'a vraiment fasciné, dira-t-il. C'est d'ailleurs assez injuste. Ce que je veux dire, c'est que je raisonne toujours en journaliste. Or, il y a des tas de gens dans la presse écrite qui ont du talent mais qui restent inconnus toute leur vie. Alors que là il suffit de montrer son minois sur un plateau de télévision pour devenir célèbre. Moi, j'ai montré mon groin et très vite on m'a reconnu, je suis vraiment devenu une vedette. Il faudrait être vraiment faux jeton pour dire que c'est désagréable. Surtout qu'être connu dans une émission comique ça se traduit par le fait que, dans la rue, on croise des gens qui vous font des sourires. Ce qui est quand même assez étonnant dans cette ville où les gens sont assez sinistres. »

Il n'y a pas qu'à Paris où on lui sourit. Un peu partout en France aussi. Y compris à Saint-Gilles-Croix-de-Vie, lieu privilégié de ses villégiatures. On l'y aborde aussi. Tentative pas forcément couronnée de succès. Un jour, un jeune habitant le reconnaît sur la plage et s'approche pour lui demander, timidement, s'il est bien M. Desproges. Réponse de l'intéressé : « Et toi, t'es Tarzan ? »

Caprice de star...

Pierre Desproges enchaîne reportage sur reportage, parfois avec son désormais complice Daniel Prévost. Il en va de même quand il est question d'interroger le turbulent Jean-Edern Hallier, prix Goncourt 1976. Toujours flanqué de son écharpe, cet auteur qui aimerait tant passer à la postérité de son vivant accueille les deux journalistes sans savoir vraiment à qui il a affaire. D'entrée, il se montre aussi pédant que confus : « L'écrivain est un peu comme le paysan prolétarisé avec ses pommes de terre. »

Heureusement pour lui, les deux cuistres ne relèvent pas. Ils ont mieux à faire : s'engueuler sur la conception de leur métier. Daniel reproche à Pierre ses questions « déplacées ». L'autre lui rappelle qu'il est le critique littéraire de l'émission et qu'en tant que tel il fait ce qu'il veut. Le ton monte, les baffes manquent de pleuvoir. Hallier, qui n'est pas fou, tente de calmer le jeu tout en

restant à l'image, détail extrêmement important pour lui. Hélas l'interview vire au pugilat entre les deux confrères. Pour le plus grand plaisir des spectateurs...

Ailleurs, Prévost et Desproges auditionnent une speakerine, sèment la pagaille dans une boucherie...

Angèle à Pierre fendre

Pierre est désormais bien installé au sein de l'équipe. Quoiqu'étonné par son subit succès, Jacques Martin ne regrette plus son choix. Chaque semaine, l'émission attire de nouveaux spectateurs.

Desproges a plus d'un tour dans son sac et plus d'une chanson dans sa malle aux souvenirs. Il propose de nouvelles rengaines, dignes de succéder à la déjà légendaire *Pêche aux moules* qui n'a pas laissé que des bons souvenirs. En effet plusieurs prétendus artistes l'ont mise en disques. Dont un « chanteur⁴⁴ », sans aucun lien avec l'émission, qui fit fortune grâce à elle.

Ces comportements, qu'il compara à des vols (même s'il n'est en rien propriétaire de la chanson) offusquent Jacques Martin. Il couche son ressenti sur le papier : « Avions nous prévu cela, nous autres du *Petit Rapporteur*, humbles et modestes violettes de l'information télévisées, avions-nous prévu cela lorsque nous entonnâmes en quintette et gestes appropriés à la clef, cette naïve comptine toute à la gloire de ces mollusques comestibles que des zoologistes marins – et pourquoi ne pas dire « distingués » ? – ont rangés une bonne fois pour toutes sur l'étagère des bivalves de la grande vitrine des mytilidés ; avions-nous prévu que cette *Pêche aux moules-moules-moules* serait chantée à longueur de journée par plus de dix-neuf millions de Français, ravis et conscients de participer à un canular de dimension nationale ? Canular dont le comique réside dans la démesure même de la puissance des moyens de l'audiovisuel mis au service d'une démarche entièrement gratuite. Gratuite, voilà le mot lâché qui n'a plus cours à notre époque. Gratuit, c'est bien là ce qui gênait un certain nombre de “Monsignes de la triple croche” qui naviguent dans les eaux fangeuses du delta où l'on cultive en naissains le 45-tours. Quoi, quoi, quoi, ça leur plaît la moule, qu'ils se disent... Ah ! Y z'aiment vraiment la moule... Qu'on va te leur en coller de la moule. Et, sans avoir la politesse d'attendre notre imprimatur (que nous n'eussions pas donnée d'ailleurs), accordéonneurs, musicos, rastaquouères de la dièse, malfrats du bémol, se sont gaiement jetés sur notre *Pêche aux*

moules, nous laissant juste les coquilles, leur beau regard tourné vers les dividendes que rapporte un refrain quand il devient populaire. »

Or, cette pêche ayant été miraculeuse pour d'autres, il convient de lui trouver des substituts. Desproges s'en charge. Il a gardé des souvenirs musicaux de son enfance et de son court passage chez les scouts.

« Je n'ai rien créé mais j'ai rapporté, cette chose inoubliable qui s'appelait *Ra petit peta petit patapon*, que je n'ai pas inventée, c'était une vieillerie, expliquera Pierre. Ensuite, il y a eu *Mlle Angèle* qui me venait de ma petite enfance. »

Après avoir été chantée en direct à l'antenne par toute l'équipe du *Petit Rapporteur*, cette *Angèle* va faire le tour de France.

Les paroles n'ont pourtant pas de quoi réveiller Voltaire ou Hugo :

« *Je frappe au n° 1*

Je d'mande mam'selle Angèle

La concierge me répond :

Mais quel métier fait-elle ?

Elle fait des pantalons

Des jupes et des jupons

Et des gilets de flanelle

Elle fait des pantalons

Des jupes et des jupons

Et des bonnets de coton

Ah – ah – ah – ah

Je ne connais pas ce genre de métier

Allez voir à côté. »

Paroles répétables à l'infini...

Il s'agit bel et bien d'une comptine pour enfants, même si Desproges l'a fredonné du temps où il était scout. Un disque existe déjà avec sur une face *Mlle Angèle* par les Chanteurs du dimanche et sur l'autre *Dans la troupe* par la chorale du scoutisme français.

Son succès est tel que Jacques Martin décide d'en faire un double 45-tours dont il signe lui-même la (fausse) critique musicale : « Dès les premières mesures, l'indigence des textes, la surprenante médiocrité de la musique, conjuguent leurs efforts pour empêcher le thème de se développer et pour le maintenir volontairement au niveau de la rue, là même où il a pris naissance. »

La chanson suit l'incroyable popularité de l'émission. Un rendez-vous dominical fédérateur, comme disent les têtes pensantes.

« Dans les premiers mois de 1976, écrira Pierre Bonte, les chiffres d'audience se sont envolés. Un sondage réalisé en mars par la Sofres, à la demande de *Télé 7 jours*, révèle qu'un Français sur deux nous regarde régulièrement. 92 % se déclarent satisfaits. 72 % aiment l'image des Français que donne l'émission. L'engouement est tel qu'un imprésario propose à toute l'équipe de passer en première partie à L'Olympia ! Invitation déclinée, bien sûr. »

Dans son édition du 16 février 1976, le très sérieux quotidien *Le Monde*, par l'entremise de Pierre Viansson-Ponté, se penche sur le phénomène : « On sourit ou l'on hausse les épaules. On rit de bon cœur ou avec un peu de gêne. On s'amuse ou l'on se choque. On déguste ou l'on ne comprend pas. À la limite, peu importe. L'écran, comme un miroir tendu, renvoie notre propre image puisque, si nombreux, des millions d'entre nous, tant bien que mal, se reconnaissent. »

La notoriété du *Petit Rapporteur* grimpe si vite que l'équipe est invitée à participer à la rédaction du numéro de *Lui* « Spécial Télévision » daté de février 1976. Les textes n'y étant pas signés, il est difficile de réattribuer leur paternité. Il n'est pourtant pas difficile de deviner la plume de Desproges derrière le texte intitulé *Un rien de ma chienne* qui débute ainsi :

« La chienne de Pierre Desproges est affligée d'une tête de berger allemand sur un corps de balai, avec des pattes Louis XV rabougries. C'est un Pégurier des lagunes d'Abyssinie, espèce d'autant plus rare qu'il n'y pour ainsi dire pas de lagune en Abyssinie. Malgré sa hideur atavique et son cul bas, cette bête, qui répond au nom de Julie les jours où elle est de bon poil, a un QI singulièrement élevé. Les yeux fermés, elle est parfaitement capable de reconnaître un cuissot de chevreuil d'un poireau vinaigrette. Elle lèche les godasses des bouchers de détail et hurle à la mort quand elle voit Danièle Gilbert à la télé... »

Petit monde

Jamais totalement adepte de l'humour de son collaborateur, Jacques Martin lui offre néanmoins une nouvelle rubrique portant sur l'actualité internationale. Il s'agit tout bonnement de reprendre ce qu'il fait à *L'Aurore* et de lire devant la caméra des informations insolites, entièrement réécrites : « République fédérale allemande. M. Herman Liebe, l'un des inventeurs allemands du vibromasseur,

met actuellement la dernière main à un petit appareil dont le pape a d'ores et déjà condamné l'utilisation : le vibromonfrère. »

« États-Unis. *Serrons les coudes*. C'est le titre du nouvel hymne de l'association des femmes violées de New York. »

« Nouvelle-Zélande. Richard Ruppert, 41 ans, est certainement le roi du détournement. En moins de cinq ans, il a réussi à détourner successivement une mineure, 10 000 dollars, et un avion. Et quand on lui en parle, il détourne la conversation. »

« Bulgarie. Un pigeon voyageur a parcouru la distance Sofia-Tarnovo en 5 h 10 min. Quand on connaît la distance qui sépare Sofia de Tarnovo, c'est fascinant. Quand on ne la connaît pas, on s'en fout⁴⁵. »

Cet intermède fort peu télégénique, qui n'amuse pas en haut lieu, ne dure qu'un temps.

L'art du cochon

En cours d'émission, il arrive à Pierre de se lâcher. Et d'imiter le cochon avec une vérité criante. Pour parvenir à un tel exploit, il a pris des cours exotiques dès son enfance. Dans le Laos où il vécut ; là où le cochon était roi⁴⁶.

Cette faculté lui vaut le titre envié de « spécialiste du cochon » mais, surtout, le pousse à collectionner tout ce qui se rapporte à cet animal à la queue tire-bouchonnée. Pour plaisanter, des amis commencent par lui offrir des figurines. La collection s'agrandit vite. Pierre prend cette nouvelle fonction très au sérieux et achète de son côté quantité d'objets cochons. Au total, plus de 350 pièces qu'il exhibe dans des vitrines, dont un cochon en or massif et un autre en platine.

Luis Rego, futur avocat de la défense, comptera parmi les témoins fascinés par cet étalage porcin : « Il m'a invité à dîner chez lui quelquefois, où j'ai pu admirer sa magnifique collection de cochons exposés dans le salon, dont une partie sur son piano à queue. Il y en avait de toutes sortes : en terre cuite, en bois, en fer, en porcelaine, en plastique, en composite. Il doit bien y avoir une explication psy des causes de la fascination du cochon, étant donné qu'ils ont des explications pour tout. Malheureusement pour vous, je ne la connais pas. »

Desproges n'est pas psy mais voici ses raisons : « Pour moi, le chien c'est une vague relation, ce n'est pas de l'amour, raille-t-il. En revanche, l'animal cher à

mon cœur, c'est le cochon. Je crois que le cochon est la plus noble conquête de l'homme, avec la femme. »

Certes. Mais parmi les nombreux quadrupèdes plus ou moins proches des bipèdes humains, pourquoi le cochon ?

« Je méprise les hommes, répond Pierre. Et comme les hommes détestent les cochons, j'aime les cochons. »

C.Q.F.D.

Fleuron de son bestiaire : un porc en *porc-elaine* qui lui vient de Hollande⁴⁷. Avec cette particularité de chanter des chansons de marins dès qu'on lui appuie sur le ventre. Ceci en vertu du sacro-saint principe : « dans les porcs d'Amsterdam, y a des marins qui chantent »...

Pierre, pourtant aussi grand amateur de dictionnaires qu'il l'est de porcelets, oublie de préciser le nom officiel d'un amateur de cochons : suidéphile (ou suillophile)⁴⁸.

Contes faits

Côté reportages télévisés, s'offrant toutes les audaces, Pierre Desproges reçoit, presque malgré lui, des louanges inattendues. Pour l'émission du 21 décembre du *Petit Rapporteur*, il imagine un conte de Noël à sa façon. Arpentant les rues de Paris, il demande aux gens s'ils peuvent héberger un couple dont la femme est enceinte et le mari charpentier. Précision : ils sont juifs. Les interpellés n'y voient que du feu mais refusent en bloc. Tous, sauf Abdel Kader qui tient un petit restaurant arabe. Il s'annonce prêt à les nourrir et à les loger.

« C'est pas des Français, lui signale Pierre.

– N'importe quelle race c'est pareil.

– C'est des Juifs.

– C'est pareil. Français, Noirs, Américains... nous sommes tous pareils ! »

Dès le lendemain de la diffusion de ce reportage, les lettres de félicitations affluent à TF1, y compris de hautes autorités civiles et religieuses. Le trop brave Abdel Kader recevra un prix pour sa générosité spontanée.

Douze ans plus tard, Jacques Martin conviendra : « Je crois que c'est le sujet qui m'a le plus bouleversé de ma carrière télévisuelle. C'était vrai. On rentrait dans un jeu sans savoir comment il finirait. »

Jacques a dit

La vie n'a rien d'une succession de contes de Noël. Dans la coulisse du *Petit Rapporteur*, le torchon commence à brûler entre Martin et Desproges. En tant que rédacteur en chef – de plus en plus chef et de moins en moins rédacteur, aux dires de ses collaborateurs – Jacques a la mainmise sur tout ce qui sera diffusé à l'antenne. Les réunions à son domicile sont chaque fois plus tendues. Il est le patron et tient à le rappeler.

« Malheureusement, témoignera Danièle Evenou, son caractère gâche parfois les séances de travail. Jacques prend la mauvaise habitude de hurler pour un oui ou pour un non. Toute l'équipe redoute ses colères et ses coups de gueule. »

Concernant Pierre Desproges, le tatillon patron trouve qu'il va trop loin ; son goût pour l'absurde risque de dérouter les téléspectateurs. De son côté, le reporter commence déjà à s'ennuyer, six mois seulement après ses débuts dans l'équipe.

« Ce rôle de pince-sans-rire, qui, en fait, était un rôle de sinistre bafouillant, était très limité, estimera-t-il. Ça s'est limité à quelques interviews ; on ne peut pas éternellement le faire. Je crois que ça a lassé pas mal de gens, à commencer par moi. »

Ses relations avec Jacques Martin se tendent chaque semaine davantage jusqu'à frôler la rupture.

« Nous étions tous accoutumés à subir les critiques et même les engueulades de Jacques, au moment où il venait visionner nos sujets terminés dans la salle de montage de la SFP⁴⁹, rapportera Pierre Bonte, mais Desproges, qui avait acquis en quelques mois une notoriété considérable et une assurance proportionnelle, les endurait de plus en plus mal. Leurs ego surdimensionnés se révélaient difficilement compatibles. »

Le vase de la discorde déborde quand, coup sur coup, Jacques refuse trois sujets proposés par son acolyte.

« Il n'y a pas eu de dispute mais il s'est trouvé que pendant deux ou trois semaines je n'ai pas présenté de sujet, alors que j'avais tourné des films, racontera Desproges. Je suis le premier à reconnaître que deux de ces films ne valaient rien, ils n'étaient pas drôles ; le dernier amusait pas mal de gens. Ce n'est pas très racontable, c'était un gag visuel. Donc, deux dimanches de suite, j'ai fait de la figuration intelligente. Au bout de trois, je suis parti mais sans claquer la porte. »

L'un des sujets censurés a pour victime le général Bigeard. Cet ancien parachutiste qui a fait campagne en Indochine et en Algérie est entré en politique par la porte du secrétariat à la Défense. Friand de médias, il aime les formules à l'emporte-pièce. Pierre va le voir pour, en cours d'interview, lui demander s'il ne pourrait pas faire un « petit quelque chose » pour son neveu qui souffre d'avoir été incorporé à Vincennes alors qu'il habite Neuilly. « Ce qui fait quand même dix stations de métro », précise-t-il. Se moquer de l'armée ? Imaginer qu'un général devenu homme politique puisse distribuer des passe-droits ? Que nenni ! Aux oubliettes ce sujet mensonger, au pilori son auteur félon.

Pourtant, Jacques Martin ne s'est pas montré hostile. Pour ce peu militariste, se moquer d'un haut gradé, de surcroît secrétaire d'État à la Défense, apparaît plaisant. Mais Bigeard a compris qu'il était tombé dans un piège. Il lance ses troupes à l'offensive, fait sonner le ban et l'arrière-ban, exerce une pression terrible pour empêcher la diffusion de ce reportage. Et gagne la partie. Les militaires n'aiment pas faire rire à leurs dépens, mais comment pourraient-ils faire rire autrement ?

Un autre reportage imaginé par Desproges gêne Martin.

Errant dans les rues de Paris, Pierre tombe sur un ouvrier en train d'effacer des graffitis sur les murs de l'église Saint-Sulpice, en plein cœur de Saint-Germain-des-Prés. Il décide d'aller lui parler. Mais l'homme, qui manie une sableuse, porte un casque antibruit et n'entend rien. Loin de se démonter, Pierre court dans la droguerie la plus proche acheter une bombe de peinture. Et s'en sert pour écrire sur le mur de l'église un grand « Ça va ? »...

Jacques sourit dans un premier temps mais, peu avant le démarrage de son émission, préfère supprimer ce reportage dans lequel Desproges affiche un comportement fort peu civique. Apologie du graffitiisme sauvage ? Seulement il oublie d'en prévenir l'intéressé... qui lui en tient rigueur et rancœur tenaces.

Au final, pour l'*opus* n° 54, en date du 4 avril 1976, Desproges bricole un sujet à la va-vite, traitant du marketing dans les marchés. Après avoir interrogé des spécialistes du marketing et du merchandising, il s'en va proposer leurs fumeuses théories auprès des marchands de quatre-saisons qui n'y comprennent goutte (« Vous n'utilisez pas les techniques modernes du merchandising pour vendre vos citrons ? »).

Ce sujet n'est proposé qu'à la quarantième minute d'une émission qui en compte cinquante-deux. Pendant tout ce temps, Desproges ne dit pas un mot et la caméra s'attarde rarement sur lui. Jacques fait quasiment la présentation de cette séquence à la place de Pierre qui paraît emmuré.

Le reportage présente peu d'intérêt. Du niveau d'un journaliste stagiaire. Alternance de plans montrant d'un côté les spécialistes du marketing et de l'autre les marchands haranguant les badauds. Difficile d'y reconnaître la patte de Desproges. Où est passé l'intervieweur de Françoise Sagan ? Seuls exploits : obtenir une réponse explicite d'un commerçant, « Et mon cul c'est du poulet ? » et la conclusion d'une brave dame : « C'est de la merde ! » Conclusion que Pierre utilise sans doute à double sens. Il sait son sujet très moyen mais n'en a cure. Il est déjà dehors.

Le chant du départ

Une semaine plus tard, les téléspectateurs sont surpris par l'absence de Pierre dans leur lucarne dominicale. Et encore plus par le fait que Jacques Martin n'y fasse aucune allusion.

Ayant appris qu'aucun de ses sujets ne serait programmé, Desproges a refusé de faire de la figuration – même intelligente – et a quitté le studio dans une colère homérique, une demi-heure seulement avant le début de l'émission.

Il n'y reviendra plus jamais.

Désormais l'équipe du *Petit Rapporteur* se compose d'un rédacteur en chef et de quatre journalistes.

Pierre a traversé la lorgnette pour en ressortir par l'autre bout.

« Je ne m'amusais plus et je n'amusais plus les autres, synthétisera-t-il de manière diplomatique. Martin était très content de lui. Moi, je suis généralement content de moi. Mais on n'est pas forcément contents l'un de l'autre. »

Plus sincèrement, et plus tard, il conviendra avoir refusé toute forme de censure. Dans les faits, il n'a jamais supporté les « suggestions » de Martin sur le montage de ses reportages et encore moins ses « demandes » de coupes. Touché en plein cœur quand Jacques jetait son travail à la poubelle lui collant un zéro pointé comme s'il était un cancre las.

Au fond, les deux humoristes ne portent pas le même regard sur *Le Petit Rapporteur*. Son créateur veut suivre une unique lignée : rester dans un humour irrévérencieux sans jamais déborder des frontières qu'il a lui-même fixées. À gauche, la frontière du populisme et de la vulgarité⁵⁰. À droite, la frontière d'un élitisme abscons. Desproges, pour sa part, voudrait profiter du formidable tremplin qu'offre cette émission pour essayer des choses nouvelles, tenter des

formes d'humour inhabituelles. Une touche de surréalisme dans une cour de potaches, une pincée de réflexion poétique dans le gigot aux haricots du dimanche. Pierre souhaiterait humer l'air frais des degrés supérieurs, Jacques le retient. Incompatibilité d'humour. L'un ne pouvant se plier aux exigences de l'autre se devait de partir, ne serait-ce que par respect pour son propre honneur⁵¹. Ce qu'il fait en claquant cette symbolique porte du studio...

Quant à ses relations avec Jacques Martin, elles ne cesseront d'être en dents de scie. Plus jamais, ils ne travailleront ensemble mais Pierre sera bien obligé de reconnaître que Jacques a donné un sacré coup de pouce à sa carrière. Pour autant, il ne digérera jamais certaines attitudes, certains comportements : « J'ai un certain mépris pour les gens qui ne sont pas fâchés avec Jacques Martin, affirmera-t-il. C'est quelqu'un qui n'est pas facile à vivre. Il faut le subir. C'est quelqu'un qui m'a apporté énormément mais il est dur à vivre. C'est singulièrement manquer de dignité que de rester assis en dessous de quelqu'un qui vous emmerde pendant six mois. À un moment il faut savoir dire au revoir. Je n'en pouvais plus, j'étais mal à l'aise chez moi, j'en oubliais de manger – ce qui est extraordinaire – de boire – ce qui est fabuleux – et de baiser ma femme – ce qui est incroyable. Alors je suis parti. »

Pierre Desproges ne rapportera plus. En tout cas, plus pour Jacques Martin.

³⁰. Titre qui sera repris ultérieurement pour une série d'émissions forcément dominicales.

³¹. Dans lesquels Daniel Prévost sévissait déjà.

³². Dans une formulation légèrement différente, Jacques Chancel réussira beaucoup mieux avec son *Grand Échiquier*.

³³. Dans *Le Mariage de Figaro*.

³⁴. Viré de l'ORTF en 1974.

³⁵. De son vrai nom Pierre de Barrigue de Montvallon.

³⁶. *Tout le monde il est beau, tout le monde il est gentil*.

³⁷. *Elle cause plus, elle flingue*.

³⁸. Environ 1 150 euros actuels.

³⁹. Ce qui est faux si l'on prend en compte tous les films auxquels a participé Juvet.

⁴⁰. Dont les initiales auraient pourtant dû lui porter chance.

⁴¹. Le 15 juin 1975.

[42.](#) *Clément Laprade, explorateur, entre autres.*

[43.](#) Travers déjà fréquent à la télévision qui, par la suite, ne cessera de prendre de l'ampleur.

[44.](#) Le pingouin Nestor (une marionnette !) qui vendit plus de 700 000 vinyles.

[45.](#) À vol d'oiseau, la distance entre les deux villes est de 220 kilomètres, ce qui place la vitesse du volatile à 42,5 km/h. Pas vraiment un exploit puisqu'un pigeon voyageur vole en moyenne à 50 km/h en cas de fort vent de face et peut atteindre des pointes jusqu'à 120 km/h !

[46.](#) Ce qui ne signifie pas forcément que le roi du Laos était un cochon.

[47.](#) Le pays, non le futur président.

[48.](#) Alors que les amateurs de cochonnes sont de banals obsédés sexuels.

[49.](#) Société française de production.

[50.](#) Pierre ira jusqu'à reprocher à Martin de verser dans une certaine facilité (« J'aurais effectivement pu faire "étoile à matelas, toiture en zinc" et puis "poil, bite, zob"... ») mais c'est dénaturé l'humour de Jacques aux jeux de mots plus subtils et au refus de tout terme plus grossier que vulgaire.

[51.](#) Ne pas « s'abaisser à des choses qui ne plaisent pas », dira Pierre.

COMMENT FAIRE FEU DE TOUT BOIS SANS SE BRÛLER LES AILES

La mare aux harangues

Six mois de présence au *Petit Rapporteur* ont changé la vie de Pierre Desproges. Sa soudaine notoriété a mis en lumière son humour particulier, son physique lui aussi particulier et son attitude tout aussi particulière. Dans le monde du spectacle, il fait figure d'extraterrestre. Alors que tous les autres cherchent à plaire ou, à tout le moins, se faire remarquer, lui semble préférer agir dans le feutré, presque loin du regard des autres.

Il reprend ses écrits à *L'Aurore*, délaissés pour cause de télévision. Surfant sur sa popularité, une maison d'édition, Julliard, souhaiterait publier un best-of de ses meilleures chroniques⁵². Titre envisagé : *Le Petit Rapporteur*. Difficile de faire plus racoleur. Mais ce titre est désormais déposé. Pas grave, l'ouvrage paraît sous le label *Le Petit Reporter* ! Premier livre avec le nom de Pierre Desproges en couverture. Après être entré dans les foyers, il entre dans les librairies.

Désormais « installé » dans ses fonctions d'auteur, l'intéressé profite benoîtement de sa maison de la rue de la Mare (20^e) dans le quartier coloré de Belleville, où il réside depuis début 1978.

Une artère de 670 mètres au riche passé cinématographique. En son extrémité sud-ouest, elle s'ouvre sur une passerelle (dite passerelle de la Mare) enjambant la voie ferrée de la petite ceinture. Dans *La Métamorphose des cloportes* (1965) de Pierre Granier-Deferre, elle s'appelle pont de la Mare. Arthur (Maurice Biraud) l'emprunte pour se rendre chez un cordonnier. Plus tard, Maréchal (Lino Ventura) y passe à la recherche d'Edmond (Charles Aznavour). Mais cette passerelle est surtout célèbre pour avoir été traversée par les trois héros de *Jules et Jim* (1962), de François Truffaut, qui y gambadent joyeusement. Des photos le prouvant ont fait le tour du monde.

La maison Desproges se distingue par sa bibliothèque bien fournie. Par sa discothèque aussi. Contenant l'intégrale des œuvres de Georges Brassens. Achat

récent puisque, à la faveur du déménagement, Pierre s'est rendu compte que, parce que trop écoutés, ses disques étaient abîmés. Ne supportant pas la médiocrité, même sonore, il a tout racheté.

Sur un plan animalier, outre sa collection de porcins, il y est entouré par ses chiens – Naf-Naf, Vavache et Spa – et par son lapin.

« Mes chiens, explique-t-il, je les ai eus tout petits. Ils ont été abandonnés par leur mère, qui était une épagneule et qui est partie avec un chanteur épagneul. Elle a laissé tomber ses petits et c'est ma poule, cette adorable petite bête, qui les a recueillis sous son aile. Ce sont des chiens complètement *ampoulés*, si je puis m'exprimer ainsi, qui ne mangent que comme les poules. Le soir, ils se couchent comme les poules : à 4 h 30 en hiver, à 9 heures en été. Ils rentrent tous dans le poulailler et c'est le chant du coq qui les réveille le lendemain matin. Mais ils ne pondent pas, je tiens à la préciser. »

Retour de femmes

Dans cette demeure, Pierre aime autant la compagnie des animaux que celle des femmes. En revanche, il redoute celle des congénères de son sexe.

« À la maison je fais souvent des dîners où je m'arrange pour être seul avec quatre femmes, dont la mienne, avoue-t-il. J'ai peu d'hommes vraiment amis. Je ne suis bien qu'avec des hommes féminins qui ne parlent pas toujours de leur durite. »

Peu à l'aise au milieu d'hommes pour qui la réussite se compte au nombre de conquêtes féminines, il leur préfère les sourires féminins.

« Si la virilité c'est le foot, la bagnole, la boxe et la guerre, je ne me sens pas du tout viril, concède-t-il. Je me sens très féminin et je me plais beaucoup plus dans la compagnie des femmes pour bien des activités – y compris pour faire l'amour –, que dans la compagnie des hommes. Mais je ne serai jamais féministe convaincu. Les femmes du MLF m'emmerdent. Tous les militants m'ennuient, tous les gens qui croient détenir une certitude m'ennuient. C'est vrai, quand même, que l'antiféminisme c'est un racisme aussi stupide que tous les autres. Il a été décidé que les femmes étaient des êtres inférieurs. Bon, c'est vrai qu'elles courent moins vite sur le cent mètres mais c'est bien la seule infériorité qu'elles ont sur les mâles. »

Fidèle à ses habitudes du contre-pied, du salto arrière et de la contradiction cinglante, il affirme ailleurs : « Je suis violemment féministe. La preuve : il m'arrive de coucher avec des femmes et je ne travaille qu'avec des femmes. Pour pouvoir les fouetter. Il est vrai que, quand j'en rencontre une qui est intelligente et spirituelle, j'aimerais aussi qu'elle soit belle et que le porte-jarretelles lui aille bien. »

Nouvelle ligne de conduite dont il déviara peu : « Je suis très féminin, rappellera-t-il. Je n'ai pas l'esprit de zinc, ni l'esprit poil aux pattes, ni l'esprit football. Je suis consterné par la violence, la vitesse, la guerre et les sports d'équipe. J'aime bien cueillir les fleurs et m'occuper de mon basilic. »

Et d'asséner en guise de conclusion : « Même chez les femmes il y a des connes ; c'est pas pour ça qu'on est antiféministe. Il faut voir l'humanité comme elle est : il y a des cons partout. »

Bonnes ondes

Très attentif à tout ce qui se passe dans les médias – surtout quand c'est original – Jean-Louis Foulquier est un assidu de la rubrique « Bref » de *L'Aurore*. Séduit par le fait que son auteur y cultive « un humour intelligent, pas vulgaire, audacieux et anti-réactionnaire », il décide de lui offrir un micro, dans le cadre de son émission *Saltimbanques*, présentée en public et en direct.

Pierre Desproges est invité à y lire de courtes mais amusantes chroniques. Cela lui permet de découvrir de l'intérieur le monde de la radio. Un monde qui le passionne car – surtout sur France Inter – le verbe y est roi. Il ne s'agit pas de faire couler des notes à travers des robinets à musique mais d'éveiller l'attention de l'auditeur, voire, dans le meilleur des cas, de susciter son intérêt.

Patricia Martin, autre collaboratrice de *Saltimbanques*, se souviendra de l'extrême sérieux de l'humoriste au travail : « Quand il arrivait en studio, il avait bossé comme un dingue, il fallait aller vite. Il était angoissé mais tellement tendre, délicieux et talentueux que je trouvais mon bonheur. »

Desproges a trouvé une nouvelle passion : la radio. Vecteur idéal pour y faire résonner ses textes. Mais *Saltimbanques* le déçoit vite. En effet, il y est obligé d'y côtoyer les chanteurs « à la mode », venus faire la promotion de leur dernier disque. Or lui, l'amoureux de Brassens et de Vialatte, en apprécie bien peu. Cette

cohabitation finit par lui donner de l'urticaire et il préfère partir plutôt que de passer son temps à se gratter devant les invités.

Acteur studieux

René Goscinny est l'un des premiers à vouloir utiliser le talent de Pierre ailleurs qu'à l'écrit. Étant l'un des pères d'Astérix et d'Iznogoud, il sait ce qu'humour veut dire. En tant que rédacteur en chef de *Pilote*, il a un nez de pointer pour dénicher les nouveaux talents. N'a-t-il pas propulsé des auteurs comme Reiser, Gotlib, Claire Brétecher et tant d'autres ? Desproges l'intéresse.

Depuis longtemps, René veut percer sur le petit écran, lui qui a tant réussi dans le monde de la bande dessinée. Il a l'idée d'une mini-chronique narrant en une dizaine de minutes la vie quotidienne d'un Français moyen. Un ton corrosif mais pas méchant qui devrait plaire au public. TF1 lui laisse carte blanche. Jean-Claude Arnaud, de la Comédie-Française, est engagé pour incarner ce M. Bouchard de belle allure mais gaffeur et en proie aux tracasseries de la vie courante.

Pour quatre épisodes de la première saison, Goscinny demande à Desproges de faire l'acteur. Un emploi totalement nouveau. Certes, Pierre a composé un personnage avec la complicité de Jacques Martin mais de là à jouer la comédie, dire le texte d'un autre... Après tout, René lui-même s'improvise acteur⁵³ dans cette mini-série, alors pourquoi pas Pierre ?

Dans *Le Déjeuner d'affaires*, le nouveau venu incarne Bertin, collègue de travail de Bouchard. En attendant leurs convives, les deux hommes se laissent aller à boire un « petit whisky » qui sera suivi par quelques autres. Le déjeuner tourne à la dégustation gastronomique dans lequel les affaires sont bannies... Pierre reprend ce personnage de Bertin dans *Crème et châtiment* où la nourriture tient à nouveau une grande place. Encore un déjeuner d'affaires mais sa prestation y est beaucoup plus brève... Dans *Le Ridicule*, il est un présentateur de jeu télévisé fort peu motivé. Enfin dans *Statistiques*, il devient... prêtre. Qui tente de procéder à un mariage en dépit des pleurs d'un bébé.

Desproges se sent-il acteur ?

Ses passages devant la caméra l'ont « beaucoup amusé » selon ses propres dires mais il sait qu'il a encore du chemin avant de rivaliser avec Alain Delon ou Louis de Funès. À l'écran, son manque d'expérience est par trop aveuglant.

Comparé à celui, assuré, d'un Jean-Claude Arnaud, sa gauche prestation fleurit bon un certain amateurisme. Toutefois, avec un peu de concentration et beaucoup de soutien, il devrait pouvoir avancer vite. D'autant que l'envie le tenaille.

Quittant l'humour pour le drame, il joue un maire dans *Voici la fin, mon bel ami*⁵⁴ osant traiter, indirectement, de la guerre d'Algérie... quinze ans après les faits. Le rôle principal, celui d'un journaliste, est tenu par Jean-Luc Bideau. L'histoire n'a rien à voir avec Maupassant et tourne autour des troubles d'un reporter, pris entre son métier et ses sentiments amoureux.

Pierre y incarne, donc, le premier magistrat d'une petite ville. Officiant sous le portrait présidentiel de Giscard. Cravate à carreaux rouge et blanc, gilet rouge, veste bleue. Un maire qui parle d'une voix hésitante, regarde plus souvent ses doigts que ses interlocuteurs. À se demander comment il a fait pour être élu. Mais l'action se déroulant en Bretagne, ceci explique sans doute cela.

Étonnamment, à la suite de cette époustouflante prestation (qui ne dure qu'une unique scène), Pierre ne reçoit aucune proposition probante émanant du cinéma ni de la télévision. De son côté, il ne cherche pas à les provoquer. Préférant virevolter d'un média à un autre, telle une abeille butinant sous un air léger.

Car, en dépit de ces incursions devant les caméras, il se sent journaliste et tient à le rester.

« Faire l'acteur m'a énormément amusé, admet-il, mais, finalement, ce n'est plus du journalisme. Tant qu'on a toujours 51 % de ses revenus qui proviennent du journalisme, on a le droit de rester journaliste et de garder sa carte de presse. »

Pour l'heure et pour longtemps, il est fier d'appartenir à la disparate corporation des journalistes et d'exercer ce métier qui lui convient et le protège.

Monsieur Loyal

Pierre n'est pas au bout de ses bonnes surprises. À la demande de Bruno Coquatrix, grand manitou du lieu, il se retrouve, en juillet 1976, sur la scène de L'Olympia. Non pour y jouer des sketches mais pour y présenter Nicole Croisille. Ce qu'il fait avec décontraction et bons mots.

En réalité, il a accepté ce poste sans trop y réfléchir. Un appel de Coquatrix lui suffit. Quand cet homme réputé pour ses gros cigares et son franc-parler l'invita

à devenir « monsieur Olympia », il accepta d'emblée. Non pour le poste mais pour le lieu. Habitant à quelques centaines de mètres, il est passé des centaines de fois devant, levant toujours la tête pour regarder les spectacles à l'affiche. Tous les grands se sont produits ici, et quelques moins grands. Monter sur la scène, même en tant que présentateur, n'a rien d'une expérience comme une autre. Jusqu'à présent, la tâche incombait à l'humoriste Jean-Marie Proslier mais, face à l'indisponibilité de celui-ci, Bruno a envie de donner un ton différent aux petits textes d'introduction. Nouveau souffle et nouvel humour.

Pierre est aux anges de se retrouver sur la scène du plus célèbre music-hall de France. Ici, il est dans son quartier. Donc comme chez lui.

Luron et larrons

Satisfait de la prestation de son nouveau, quoique singulier, Monsieur Loyal, Coquatrix lui demande de récidiver quelques mois plus tard. Cette fois, il s'agit de présenter un jeune comique dont la célébrité grimpe en flèche : Thierry Le Luron. Entre les deux hommes, le courant va passer à 200 000 volts.

Le Luron aime se moquer, pas forcément gentiment, des gens en place, qu'ils fassent partie de la politique ou du show-biz. À grand renfort d'imitations, il met en exergue leurs travers, les rabaissant à un juste niveau, parfois plus bas que terre. En cela, il partage totalement les aspirations de Desproges qui ne supporte ni les fats ni les nantis. Politiquement aussi, ils sont proches, se situant plus du côté droit de l'hémicycle. En revanche, sur un plan sexuel, ils sont très différents.

Présentateur nullement condescendant, Pierre concocte l'un de ces textes irritants dont il a secret : « Mesdames et messieurs, dans un instant vous allez pouvoir applaudir l'imitateur Le Luron. C'est un assez bon imitateur mais moins bon que moi quand même. Car je suis le seul imitateur au monde capable d'imiter mon beau-frère Georges. Voulez-vous que je vous imite mon beau-frère Georges ? (...) Maintenant, je vais vous imiter mon père qui a un cancer de la gorge. C'est très difficile d'imiter l'accent cancéreux⁵⁵. »

Tout le monde dans la salle ne rit pas...

Pierre y présente également deux comédiennes : Catherine Allégret, fille de Simone Signoret et Évelyne Grandjean dont il apprécie particulièrement la facétie.

Le Luron s’amuse tellement à écouter Desproges délirer qu’il lui demande très vite de participer à son spectacle. Fin imitateur du président Valéry Giscard d’Estaing, Thierry envisage de construire une fausse interview. Or, il se souvient parfaitement de celle de Françoise Sagan orchestrée par un Desproges en très grande forme. Exactement ce qu’il lui faut. Pierre accepte de devenir une sorte de « Jacques Chancel débile » – selon ses propres termes –, faisant ainsi un grand pas vers l’univers des sketches. Celui-ci démarre par des questions sur l’armée et fonctionne très bien sur le public pourtant exigeant de L’Olympia. L’interviewer a l’air idiot et le faux Giscard ressemble à ce qu’a toujours été le vrai.

Sur un strict plan financier, l’entreprise s’avère juteuse. Débutant parmi les artistes, Pierre n’a pas honte de dire combien il gagne. Par la suite, il se montrera nettement moins disert. Donc voici les chiffres : à *L’Aurore*, il empochait un salaire d’environ 3 000 francs par mois. De son côté, Coquatrix lui offre 2 000 francs... par jour ! Sacrée différence. Du genre qu’on ne peut pas refuser. Pierre le refuse d’autant moins qu’il a de l’admiration pour l’artiste Le Luron. Pierre est aux premières loges pour noter l’énorme travail qu’il fournit pour amuser, attentif aux moindres détails. Thierry est un pro pratiquant la haute voltige. Son nouvel acolyte à tout à gagner à travailler à ses côtés. L’association fait mouche et perdure hors des strictes limites de L’Olympia.

Dès janvier 1977, le duo se retrouve à la télévision avec un loufoque *Entretien au coin du feu*.

D’emblée, Pierre, dans son rôle désormais fétiche de journaliste maladroit, annonce qu’il remplace au pied levé Jacques Chancel, alité pour avoir avalé un grand échiquier⁵⁶.

« Monsieur le Président, d’abord je voudrais vous mettre à l’aise : s’il y a des questions qui vous embarrassent, vous pouvez toujours me filer des coups de latte dans les métatarsiens. »

Pendant l’entretien, ce questionneur se gratte la jambe, s’endort, s’embrouille dans ses notes... Avant de conclure : « Monsieur le Président, on pourrait peut-être aller dîner parce que moi j’en ai un peu marre ! »

Le succès est tel que le duo est réclamé sur toutes les chaînes de télévision (il n’y en a que trois) et dans toutes les émissions. Les deux amuseurs en profitent pour commenter l’actualité politique.

Devenus quasi inséparables, les duettistes persévèrent au cours de l’été. Dans une grande tournée en province qui préfigure son prochain grand spectacle parisien, Le Luron entraîne Desproges pour des *Entretiens* sans cesse renouvelés.

Leur association ne s'arrête pas là. Thierry convie son complice à œuvrer à ses côtés sur les ondes de France Inter pour l'émission hebdomadaire [57 Des parasites sur l'antenne](#). Le reste de l'équipe est composé de Bernard Mabilie, Bernard Pilot et Lawrence Riesner, ancien partenaire de Pierre Dac, Jean Yanne et Jacques Martin. Sans oublier la présence féminine assurée par Évelyne Grandjean. Au menu : imitations, nouvelles du monde entier, reportages, canulars téléphoniques, etc.

Dans le bocal de la Maison de la radio, Pierre se sent comme un poisson dans l'eau.

Variétés avariées

Hélas, toute médaille a son revers. Affamé de publicité, Thierry Le Luron est prêt à participer à toutes les émissions. Toutes, cela veut dire aussi n'importe lesquelles. Le puissant Guy Lux, jamais à court d'idée, aime inviter des comiques qui égayent le bon peuple. Thierry se précipite devant ses caméras entraînant dans son sillage son complice Pierre.

Ceux qui connaissent bien Desproges, journaliste à *L'Aurore*, pourfendeur des médiocrités, ennemi des spectacles pour masses populaires, ne peuvent que s'étonner de le voir participer à *l'Interneige* du 5 mars 1977.

Maître du jeu, Guy y invite Pierre à présenter un sketch. Comme à son habitude, Lux lit ses fiches. Seulement il les lit mal et l'appelle Pierre Desgraupes au lieu de Pierre Desproges. Le mal désigné conserve son calme et entame la lecture d'une (fausse) lettre d'amour que Jean de la Fontaine aurait écrite à une certaine Marie-Thérèse. Lettre volée, dit-il, aux Archives nationales qui contient cette formule : « Je veux qu'entre mes bras vous soyez, Marie-Thérèse, celle qui rit quand on l'embrasse. » La seule phrase de tout le sketch qui arrache un petit rire à Guy Lux. En regagnant sa place, Pierre comprend, si besoin en est, qu'il n'est pas fait pour ce genre d'émission. Dans l'avenir, il s'efforcera de les éviter comme la peste...

Mais, dans l'immédiat, il n'a pas les coudées franches. Le Luron continue de le pousser sur les plateaux. Après Guy Lux voici Danièle Gilbert. De Charybde en Scylla. Mais, cette fois, Pierre a préparé ses munitions. Quitte à participer à une émission indigente, selon ses critères, autant proposer quelque chose du même niveau. Le voici donc avec une chanson volontairement idiote, pour ne

pas dire débile : « J'ai voulu apporter mon écot à la chanson française en interprétant une chanson de moi qui a un texte, qui va assez loin sur une musique assez forte, annonce-t-il. C'est une chanson qui traite d'un problème grave qui est celui de la petite enfance. »

Le refrain en est :

« C'est quoi qu'il a le bébé ?

Il a bobo le bébé ?

Où ça bobo le bébé ?

Bobo cucul le bébé. »

Le fond n'est pas loin. Du spectacle de bas patronage, de l'humour de potache froid. Qui peut comprendre que tout cela est volontaire de la part d'un auteur capable de phrases très alambiquées ? En chantant cette niaiserie, Desproges met en exergue la pauvreté des « variétés » françaises. Danièle Gilbert n'y voit que du feu.

Pierre ira plus loin : transformant cette chansonnette en 45-tours. Sur la pochette duquel il apparaît en chemise fleurie. Alain Souchon réussira de bien meilleures ventes avec son *Allô maman bobo*... Il est des bobos qui font plus d'effet que d'autres.

Un digne fils

Soudain, le cinéma s'intéresse à Pierre. Par l'intermédiaire d'un film à petit budget réalisé par Michel de Vidas⁵⁸, jusqu'alors connu comme dessinateur : *Nazis dans le rétro*⁵⁹.

Pierre y devient Albert Hitler, le fils (pas trop caché) du Führer. Il se rend dans la ville natale de son géniteur, Braunau, à la recherche d'éléments biographiques. Là, il fait la connaissance d'une vieille dame. Ensemble, ils parlent d'Adolf. Mais un Adolf aux antipodes des portraits classiques : comique troupier, chanteur de music-hall, danseur de tango, psychanalyste raté, Don Juan transi et grotesque, artiste incompris de ses contemporains... Le tout entrecoupé de quelques images d'archive.

Cette pochade satirique – pour laquelle Desproges a participé à l'écriture des dialogues – sort sur les écrans français le 25 mai 1977.

Les auteurs ne sont pas au bout de leurs (mauvaises) surprises. Là où ils s'attendaient à un pavé dans la mare, ils ne provoquent même pas une ridicule sur une eau calme. Ce film n'intéresse personne. Surtout pas les exploitants qui, en cette même 25 mai, préfèrent miser sur un atout américain : *La Guerre des étoiles* ! Les très, très, très rares critiques qui osent jeter un œil sur ce fourre-tout relèvent quelques scènes hilarantes dans un ensemble de mauvais goût.

Petit clin d'œil : *Nazis dans le rétro* apparaît sur les écrans le même jour que *Le Camion...* de Marguerite Duras ! Dès lors, Pierre sera bien placé pour affirmer : « Marguerite Duras n'a pas écrit que des conneries... elle en a filmé aussi ! »

Sommé de s'expliquer, il finira par avouer : « Je suis complètement injuste avec elle. Vous savez, c'est de la caricature ce que je fais... Cela dit, pour être tout à fait franc, je ne suis jamais arrivé à rentrer dans un livre de Marguerite Duras et ça me rend furieux parce que j'ai des amis que j'estime qui aiment Duras. Alors je me venge assez bêtement de façon infantile en disant "J'aime pas Duras !" »

Le produit manufacturé par Michel de Vidas ne bénéficie que de très peu de salles. Son échec commercial ne favorise pas la percée de Pierre sur grand écran...

Néanmoins, il affirmera recevoir beaucoup de propositions. Trop. Il effectue un tri drastique. Grosses farces et comédies aux pieds de plomb ne sauraient le sustenter.

« J'ai trop envie de faire du bon cinéma et j'ai la chance de vivre de ma plume, déclarera-t-il. Donc, je ne ferai pas du cinéma n'importe comment. Parce que je me suis aperçu qu'en France, quand tu es catalogué rigolo, les choses qu'on te propose sont, à la limite, indignes – je n'ai pas peur d'employer le mot. Quand on me contacte – ça m'arrive souvent – on me dit : "On va faire un film rigolo qui va s'appeler *Si t'es pas con fais voir ton truc* ou *Plus beau que machin du meurs*⁶⁰."... J'ai une espèce d'inquiétude et je demande : "Vous êtes sûr que ce n'est pas une pantalonnade ?" "Ah non, c'est complètement pour vous." On m'envoie le scénario. Je lis que mon rôle c'est le cousin du gendarme, je tombe dans un seau de charbon dès le début, après je prends une bouse de vache sur la tête, je suis dans un placard en caleçon... Je ne veux pas faire ça. Si j'avais faim, pour nourrir ma famille, je ferai peut-être ce genre de choses mais je me paye le luxe de dire merde à ces gens-là. »

Le septième art pourrait faire appel à lui non seulement pour ses hypothétiques talents d'acteur mais aussi pour ses confirmés talents d'auteur. Il

sait inventer des situations et écrire des dialogues. Mais...

« Aux États-Unis, si on pense que quelqu'un a une écriture cinématographique, on lui commande un scénario, soulignera-t-il. C'est-à-dire qu'on le met sur un atoll du Pacifique avec trois vahinés et douze caisses de champagne. On lui donne six mois, un crayon à bille, du papier, du soleil et on lui dit "Faites-moi un scénario." En France, moi on m'a dit "Dites donc, Pierre Desproges, entre vos *Flagrants délires*, vos bouquins et *Cyclopède*, » vous ne pourriez pas m'écrire un scénario ?" Je refuse parce que je n'ai pas le temps de faire de la soupe. »

Drôles de saisons

La télévision continue d'intéresser, voire d'attirer, Pierre Desproges. À condition d'y trouver des émissions dignes de son talent.

*Quatre saisons*⁶¹ lui donne l'occasion de renouer avec des reportages surréalistes dans la veine de ceux du *Petit Rapporteur*.

À l'occasion de l'ouverture de la chasse, il revêt une tenue de chasseur et arpente les rues de Paris à la recherche du gibier. Il interroge les badauds au sujet de bêtes sauvages circulant dans les rues. Dans le même état d'esprit, il se rend à l'hippodrome de Boulogne avec la ferme intention de tirer sur les chevaux.

Pour un autre reportage, au lendemain des énormes crues de la Garonne, Pierre réussit une pêche miraculeuse dans le canal Saint-Martin sous les yeux étonnés de Parisiens d'un certain âge. Il leur montre sa prise : un poisson de belle taille qu'il tente de leur vendre. Mais personne n'est capable d'identifier la bête. Certains parlent d'un goujon d'autres d'un turbot, d'autre encore d'une sole...

Pour un faux journal télévisé (qu'il présente lui-même), il interviewe un collectionneur de confettis⁶² moustachu et portant béret basque joué par Daniel Prévost...

Dans le cadre de l'émission du 1^{er} avril 1979, Desproges crée l'un de ses plus célèbres jeux de mots. Il y explique, exemple à l'appui, comment faire cuire des carottes en toutes circonstances : « Vous n'avez pas de casserole, vous n'avez pas d'eau, comment faire cuire ses carottes ? Eh bien c'est simple : pour 6 personnes vous comptez 9 carottes... Les carottes sont neuf... À ce moment vous ôtez une carotte. Les carottes sont que huit ! »

En dépit de ces trouvailles, l'expérience tourne court. *Quatre saisons* n'a pas l'impact du *Petit Rapporteur*.

Pan sur la planche

Heureusement, il reste le théâtre.

L'entente entre Pierre et Évelyne Grandjean – rencontrée dans les coulisses de L'Olympia et appréciée grâce à des travaux radiophoniques communs – est telle qu'ils décident d'écrire et de jouer des sketches ensemble. Ce qui aboutit au spectacle *Qu'elle était verte ma salade*, présenté au théâtre Quatre cents coups à compter du 28 décembre 1977⁶³.

L'un des sketches, *Le banc*, montre un homme s'excusant auprès d'une femme de ne pas la draguer. La conversation dégénère : « Entendons-nous bien : je n'ai rien contre vous personnellement, seulement, maintenant, avec les mœurs d'aujourd'hui, si on ne vous fout pas tout de suite la main au cul, on passe pour un pédé ! »

Plus cette fable printanière : « C'est le printemps, y a une pigeonne qui se pointe. Elle se pose sur la branche. Évidemment, comme c'est le printemps, la pigeonne, elle se sent toute drôle. Là-dessus y a un pigeon qui arrive. Alors, automatiquement, la pigeonne elle en peut plus.

– Et ça roucoule ! Normal.

– Non, justement ! Ça roucoule pas forcément. Parce que le pigeon, lui, il a peut-être d'autres choses à faire. Il peut réfléchir à des machins... Ou alors il est branché sur des moineaux... Ou alors il gamberge sur l'environnement... Ou alors il a un bouquin vachement intéressant et il a envie de le lire tout seul peinard sur son banc sans personne pour l'emmerder ! »

Ce nouveau duo est convié à la télévision, dont Pierre devient de plus en plus un habitué. Malgré une évidente complicité, Évelyne et Pierre ne vont pas très loin. L'individualiste Desproges n'est jamais à l'aise avec un ou une comparse. Le travail en groupe, même réduit à sa plus simple expression, n'est pas pour lui.

« Chaque fois que j'ai essayé, je me suis planté, remarquera-t-il. J'en ai pourtant souvent eu envie. J'ai essayé à deux, avec une bonne comédienne. On a fait un café-théâtre ensemble, ce n'est pas quelque chose dont j'ai honte, c'était pas mal. Mais à deux, on a écrit trois quarts d'heure de spectacle en six mois

alors que tout seul, en deux mois, je fais du meilleur travail. Ce n'est pas de sa faute, ni de la mienne. »

La petite gonze à l'aise

L'Olympia n'étant jamais loin, Pierre y retourne pour assurer la présentation de Dalida qui se présente pour son sixième spectacle en cet endroit.

« Il y a eu Dalida et Nicolas Peyrac en vedette américaine, rapportera-t-il... J'ai écrit une biographie de Dalida qui racontait qu'elle avait connu Peyrac dans les chiottes de l'hôpital Cochin. Son frère me courait après dans les couloirs de L'Olympia avec un couteau, Coquatrix faisait un rempart de son ventre. »

Pierre fournira une explication plus détaillée de ses relations tendues avec le frère et manager de la célèbre chanteuse au regard biaisé.

« J'ai été poursuivi dans les coulisses par Orlando qui voulait me faire la peau et disait comme un leitmotiv : "Il nous emmerde celui-là avec ses humourteries. Il dit que ma sœur et moi on a un accent. C'est pas vrai !"... »

Pierre termine l'année en présentant ses vœux à la télévision... avec une indéniable avance.

« Dans quelques instants, nous allons être les premiers au monde à vous souhaiter une bonne année, environ treize heures avant tout le monde. C'est une grande première. C'est aussi une initiative courageuse d'Antenne 2 qu'il faut saluer ici. Attention : bonne année ! Joie, allégresse, alléluia. »

Distel, disent-elles

Toujours attiré par le petit écran, tel un papillon cynique, Pierre persévère et gagne ses galons. Bien entendu, il ne goûte pas toutes les émissions et sait qu'il peut s'y brûler les ailes, mais se montre incapable de résister. À lui de trouver sa voie dans les couloirs labyrinthiques des chaînes hertziennes.

Durant l'été, 1979, il accepte de retourner du côté des variétés en participant au *Sacha Show* de Sacha Distel. Son humour n'y passe pas toujours très bien. Ainsi, quand il parodie les journaux d'actualité avec ce genre de formule : « Aux

antipodes, c'est actuellement l'époque des sports d'hiver. En Afrique du Sud, on construit des téléphériques pour monter les Blancs en neige. »

Il écrit aussi des sketches pour Sacha, qui s'est toujours rêvé acteur⁶⁴. Pour l'un d'eux, le jeune Daniel Auteuil prête son talent dans le rôle du ministre de l'Armement. Face à lui, le président du Mouvement écologique de France (Distel). Pierre s'est réservé le rôle du journaliste, arbitre du débat. Lequel dure peu. Le ton monte si vite que le ministre s'emporte et abat devant les caméras son détracteur.

« La conclusion de Monsieur le Ministre bien que brève en fera réfléchir plus d'un », analyse finement le journaliste.

Plus intéressant est son grand reportage à Monaco. Il n'est pas présent sur le rocher pour interviewer le prince Rainier ni pour s'intéresser à la vie tumultueuse de Stéphanie mais pour « couvrir » un festival de cinéma. Pas n'importe lequel : le 225^e festival annuel du film pornographique⁶⁵. Un film a particulièrement retenu son attention. Il en propose un vigoureux résumé : « L'histoire, bouleversante dans sa simplicité, éclaire sobrement le drame humain de 11 sténodactylographes, magistralement interprétées par les majorettes de Monaco, et 14 représentants de commerce vivant en communauté dans un lit de 140 dans le plus complet dénuement. Un matin, on sonne à la porte. C'est le facteur. Plus précisément les facteurs puisqu'ils sont 9, magistralement interprétés par les Compagnons de la chanson... »

En ce même été 1979 – précisément à compter du 21 juillet – Pierre revient aussi sur France Inter. Chaque samedi matin, il anime une heure durant *Du varech dans mes espadrilles*. Pas très loin, finalement, de Pierre Dac et de son *Gruyère qui tue*⁶⁶. Son humour grinçant protège les auditeurs des coups de soleil.

Poursuivant sur cette lancée qui désarçonne auditeurs et téléspectateurs, à la rentrée, Pierre Desproges s'impose, un temps seulement, comme l'un des « amuseurs » du petit écran. Participant à des émissions-jeux telles que *Les Inconnus de 19 h 45*, *Les Jeux de 20 heures*, *Les Paris de TF1*... Pas forcément le dessus du panier mais des prestations rémunérées.

⁵². 560 en tout.

⁵³. Il présente chaque épisode à la manière d'un Alfred Hitchcock.

⁵⁴. Primitivement intitulé *Voulez-vous vous taire*.

⁵⁵. Ces deux dernières phrases seront reprises pour un sketch de son spectacle au Théâtre Fontaine.

[56.](#) Fine allusion à l'une des émissions phares de Chancel.

[57.](#) Tous les samedis matins.

[58.](#) Pour qui ce sera l'unique long métrage. Par la suite, il deviendra producteur exécutif, participant notamment au dénué *L'Île des sirènes* réalisé par Just (*Emmanuelle*) Jaeckin sur un scénario de... Jean-Michel Ribes !

[59.](#) Et non pas *Nazis dans le métro* qui est le titre d'un polar de Didier Daeninckx paru en 1996. Le film a également été exploité sous le titre *La Face cachée d'Adolf Hitler*.

[60.](#) Allusion à l'inoubliable *Plus beau que moi, tu meurs* (1982) de Philippe Clair dans lequel Aldo Maccione a le privilège de jouer deux rôles.

[61.](#) « Magazine des loisirs » (tel est son intitulé officiel) d'Henri Slotine d'une durée de trente minutes (il passera à soixante minutes pour sa dernière saison). Diffusé sur France 2. Premier numéro : 24 septembre 1978. Dernier numéro : 4 décembre 1981.

[62.](#) Il en possède 257 843, « tous classés » précise-t-il.

[63.](#) Dans le même temps, Desproges et Grandjean accompagnent Le Luron à Bobino. Ce qui fera dire à Pierre : « À Bobino, je servais la soupe à un petit nain qui a un talent d'imitateur certain. »

[64.](#) Et qui fit un peu de cinéma.

[65.](#) Purement imaginaire, bien entendu, puisque le cinéma n'a pas encore cent ans !

[66.](#) Titre de l'une des saisons de l'illustre *Signé Furax*.

COMMENT DEVENIR PROCUREUR SANS AVOIR SUIVI UN SEUL COURS DE DROIT

La cour prend garde

L'idée de divertir avec un procès d'assises n'est pas nouvelle. Dans les années 1950, elle fut notamment exploitée par le duo Poiret-Serrault. Jean incarnait un président un peu revêche face à un Michel en maladroit avocat de la défense.

« Est-ce que dans la solitude de mon client, on ne pourrait pas voir une excuse à son misérable forfait ?

– À votre avis ce serait une excuse suffisante pour avoir plongé la veuve Potard dans un bain d'acide citrique ?

– À mon avis, c'est suffisant.

– C'est ça, oui... Seulement s'il fallait que tous les gens qui sont en mal d'affection plongent les dames dans des bains d'acide citrique, on n'en sortirait plus. »

Ce sketch fit beaucoup rire et expliqua pourquoi le duo incarna deux spécialistes du prétoire sur grand écran⁶⁷. Néanmoins, dans le cinéma français, les procès restent essentiellement des moments tragiques comme le démontre *La Vérité*, d'Henri-Georges Clouzot ; entre autres. On ne se moque pas des handicapés, donc de la justice qui est aveugle.

À la même époque que les facétieux Poiret-Serrault, Radio Luxembourg proposa *Le Tribunal*, conçu par Pierre Ferrary et Robert Picq. L'accusé y était systématiquement le même, le lampiste Leguignon (Yves Deniaud) et l'émission était enregistrée dans un cabaret, en présence de spectateurs.

Amuser avec des effets de manche ? L'idée est bonne. Surtout pour la radio où, par la force des choses, le verbe prime sur le geste. Ce beau concept germe dans le cerveau sans cesse en ébullition de Claude Villers. Un véritable homme de l'onde. Après des débuts dans la presse écrite – où, comme Desproges, il sévit dans la rubrique des « chiens écrasés » –, il a goûté aux plaisirs de la radio grâce à José Artur dont il fut l'assistant dans son inusable *Pop Club*. Volant de ses propres ailes, Claude devint l'une des voix de France Inter, tout en sévissant

aussi, de temps à autre, à la télévision. Apte à aborder des sujets les plus sérieux, il a souvent l'œil qui frise et son humour semble prêt à jaillir à tout moment. Il a conscience que la radio peut et doit être à la fois un vecteur d'information et de distraction.

Un procès pour rire titille ses zygomatiques. Et lui rappelle des souvenirs. Il en a usé des heures dans les tribunaux à assister à des procès de petite et moyenne délinquances. Des affaires vite expédiées par des juges surchargés. Toutefois, Claude pense moins à ces *ersatz* qu'aux grands procès qui ont marqué l'histoire judiciaire française. Avec leurs plaidoiries dignes d'entrer dans les annales et leurs joutes verbales entre parties opposées. Des textes percutants. N'est-ce pas ce qui passe le mieux à la radio ?

Ainsi qu'il le soulignera : un tribunal est aussi une salle de spectacle.

« Tout y concourt, précise-t-il : le rituel, les lumières, la sono, le silence dans la salle, les costumes, les différences de menuiserie, le président au centre, les uniformes tout en haut de la scène et, en dégradé, en pyramide comme pour la Sainte-Trinité, le procureur, l'accusé, l'avocat, sans oublier les témoins, le public... »

Il trouve rapidement un titre à son nouveau projet : *Le Tribunal des flagrants délires*. Et s'offre le rôle de président du tribunal. Les accusés seront des vedettes de la chanson ou de l'écran voire des personnalités politiques. Reste à trouver les deux ennemis jurés : procureur et avocat de la défense. Le premier sera chargé d'enfoncer le clou, le second de l'arracher de toute la force de sa conviction. Mot d'ordre : rien de sérieux.

Villers connaît le talent de Desproges et apprécie sa manière d'écrire. Il estime, non sans raison, que Pierre est le mieux placé pour restituer la dimension absurde de sa prose. À lui la douloureuse mission de charger l'accusé, voire de le surcharger.

Au départ, Pierre est dubitatif. Loin de manifester un enthousiasme délirant. Il faut le subtil talent de Claude Villers, et un roboratif déjeuner dans un bon restaurant des Halles, pour le faire vaciller. En donnant son accord, le désormais procureur Desproges entre dans la magistrature le front haut et le verbe acéré. Sans la moindre notion de droit, ce qui n'a aucune importance.

Le choix du défenseur paraît plus surprenant : Luis Rego. Un ex-Charlot qui a quitté le groupe au moment où il triomphait au cinéma. Privilégiant sa carrière d'acteur à celle de chanteur, il a créé son propre one-man-show (*Le dernier sorti nettoie la salle*) et a joué dans de nombreuses comédies sur grand écran, s'adaptant à tous les styles d'humour, du *Führer en folie* aux *Bronzés*.

Ainsi se constitue la fine équipe. Sous la haute surveillance de la productrice Monique Desbarbat.

Mais Villers a des exigences surprenantes : il veut un vrai tribunal ! Plus exactement un décor de tribunal reconstitué dans l'un des studios de la Maison de la radio. Avec un président haut perché, un procureur et un avocat se faisant face, un accusé réfugié derrière sa « barre » en bois. Pour parfaire l'illusion, il commande des costumes. Y compris pour les acolytes de l'ombre (assesseurs, huissiers) dont le pianiste, Georges Rabol, qui sera habillé en gendarme. Il deviendra ainsi le seul gendarme qui accompagne l'accusé au piano et non au violon⁶⁸.

Au bureau de la comptabilité, on lui rit au nez, qu'il a fort. À quoi bon des costumes que personne ne verra ? Mais le futur président n'en démord pas : tous les intervenants seront plus motivés donc plus crédibles dans les tenues *ad hoc*. Et il a parfaitement raison. On ne peut faire d'effets de manche avec un blouson en Skaï. On ne peut pas pérorer dans un polo crocodilisé. Grâce à ces artifices, les personnages vont vivre à travers le poste de radio et la France va se passionner pour ces faux procès retentissants. Aux oubliettes l'abbé Cauchon et Fouquier-Tinville, voici les nouveaux maîtres du barreau.

C'est justement à l'occasion des essayages de costumes que Pierre Desproges fait la connaissance de son futur adversaire Luis Rego. Le procureur aussi doute de l'utilité de ces tenues. Et s'en prend au président :

« Dis donc, Claude, faut vraiment qu'on se mette en costume ?

– Faut faire un effort, j'essaie de faire une émission originale avec un décorum de tribunal. »

Pour parfaire l'illusion d'un authentique procès, et bétonner le show, chaque émission sera précédée d'une véritable enquête. Assesseurs et juge d'instruction seront chargés d'interroger (par téléphone) accusé et témoins, de réunir des coupures de presse, essentiellement composées d'interviews. Grâce à cela, se monte un dossier transmis aux différentes parties qui y puiseront (ou non) leur inspiration.

Tout est prêt. *Le Tribunal des flagrants délires* bénéficie d'une fenêtre quotidienne de 11 heures à midi. Concrètement, il remplace l'émission de Thierry Le Luron, trop occupé par ailleurs.

Accusé, levez-vous !

La série démarre le 15 septembre 1980. En direct.

« Mesdames, messieurs, la cour !... L'avocat de la défense : Luis Rego... Le procureur général de la République : Pierre Desproges... Le président : Claude Villers... »

Les plaidoiries sont écrites, les autres interventions improvisées. Chacun joue sur sa propre gamme.

« Nous étions trois personnes avec des points de vue différents embarquées dans la même histoire, expliquera Rego, ce qui donnait naturellement le prétexte à s'invectiver et à déconner. »

Ce premier épisode fonctionne comme un numéro zéro, un galop d'essai. Choses et gens doivent trouver leurs marques. Pierre Perret se prête de bonne grâce au rôle d'accusé. Il a de la répartie et semble imperméable à toute vexation. Lui reprocher de « maltraiter la langue française » le fait marrer. Desproges et Rego fourbissent leurs armes. Claude Villers, en véritable maître du jeu, *drive* ses deux acolytes qui n'osent pas encore marquer leurs réquisitoires de leurs personnalités.

Qui dit procès d'assises dit jurés. Au nombre de cinq. Choisis dans le public clairsemé qui assiste à cette première.

Au bout d'une heure, l'affaire est bouclée.

Dans les jours suivants, d'autres invités vont se succéder : Gilles Vigneault, Jean-Pierre Cassel, Bernard Haller, Claude Chabrol, Jean-Louis Trintignant, Henri Tisot... Face à eux, le procureur Desproges se complaît dans sa belle tenue de scène ou, plutôt, de prétoire. « Je ne me suis jamais senti aussi bien, dira-t-il. J'ai commencé à oser hausser le ton, oser gueuler. J'avais une robe rouge et noire de procureur qui m'aidait beaucoup, avec ses effets de manche. J'ai osé même, quelquefois, commencer à ôter mon nez rouge ; pas pour faire la morale aux gens mais pour être vrai. »

Côté auditeurs, les réactions sont inquiétantes. Des plumitifs mal embouchés se gaussent de cette parodie qui ne parvient pas à leur arracher un sourire. Plus vindicatifs, des auditeurs, ayant rangé leur sens de l'humour dans le même tiroir que leur béret basque et leur croix de feu, s'indignent que l'on puisse accuser des artistes de méfaits outrageants. Ça renaude dans le landerneau.

Même Claude Villers se met à douter. Il s'interroge sur le bien-fondé de son idée. Craignant d'avoir visé trop haut. Pour autant, il refuse de jeter sa toque de président par-dessus les moulins et persévère. Lui s'amuse beaucoup, cela se sent à l'antenne. Serait-il le seul ?

Hélas, les faits se liguent contre lui. À la Maison de la radio, durant ces premières semaines, le public qui participe à l'émission se fait rare.

« Parfois, on était plus nombreux sur scène que dans la salle, rapportera Villers. Le tribunal a été long à démarrer. Avec Monique, on se disait : “Qu'est-ce qu'on va faire en janvier ?” Et puis, d'un seul coup, on a senti les gens qui arrivaient. En octobre⁶⁹, on a reçu Léo Ferré ; nos invités faisaient une chanson à la fin et c'est tout. Il chante *Que reste-t-il de nos amours de Trenet*. Il n'avait pas voulu me dire quelle chanson il avait choisie. Il m'avait simplement demandé un piano. À la fin de l'émission, il descend, se met au clavier et chante. On n'entend pas une mouche voler. Et après, il y a eu sept minutes d'applaudissements. C'était un vendredi. Le lundi, il y avait la queue à la porte B. »

Effectivement, derrière les râleurs, toujours prompts à monter au créneau de leur mécontentement, se forme une masse chaque jour plus compacte, formée d'anonymes qui prennent plaisir à tourner le bouton de leur transistor à 11 heures pour écouter ces turbulents qui tirent à mots portants. Oui, l'émission récolte enfin le fruit de ses efforts : la presse non conformiste applaudit, auditeurs et spectateurs se ruent et rient. On en vient à refuser du monde aux portes de la Maison de la radio. Ce tribunal est en passe de devenir une institution. La justice à la Villers n'est pas sourde et raffole des rires et des applaudissements.

Les couperets tombent

La fausse machine juridique, qui semblait avoir du mal à démarrer, trouve son rythme de croisière et dépasse même la vitesse autorisée. Desproges et Rego s'autorisent saillies et jeux de mots qui peuvent surprendre, y compris en ce début de nouvelle décennie. Ils ont décidé de se focaliser de moins en moins sur l'accusé pour pouvoir profiter à plein de la tribune qui leur est offerte. Résultat : ils parlent de tout et, surtout, de n'importe quoi.

« Au début, expliquera Luis Rego, la tentation était de brocarder l'invité. Moi ça m'embêtait de rire des gens qui faisaient le même métier que moi. Je me suis donc vite dégagé de cette contrainte pour faire ce que j'avais envie de faire. Et personne ne m'en a empêché, personne ne m'a dit que je faisais fausse route, donc j'ai continué. Tant que je faisais rire le public, j'avais toutes les libertés. C'est pourquoi je préférais titiller les politiques et les animateurs télé, que je mets dans le même sac. J'attaquais les premiers parce que personne n'osait le

faire et les seconds, parce que j'en avais assez de leur plein pouvoir et de leur propagande quotidienne. »

Procureur général et avocat de la défense savent aussi qu'ils doivent rivaliser d'audace.

« Forcément, ils se tiraient la bourre, témoignera Claude Villers. Ce sont des comédiens, ils ont chacun leur ego. Le problème que j'avais, c'était que Pierre passait systématiquement avant Luis. Du coup, Pierre me disait souvent "C'est Luis qui finit l'émission en vedette !", tandis que Luis me disait "Je suis obligé de faire aussi bien que Pierre." Il y avait donc une émulation entre les deux. Mais je les avais engagés car je pensais qu'ils formaient un bon duo. »

De son côté, Rego conviendra : « Il y a toujours de la rivalité. Un succès trop bruyant de votre coéquipier se transforme vite en souffrance, ce n'est pas possible autrement. On veut toujours être à la même hauteur que l'autre. Je n'étais pas jaloux de son succès, mais je faisais des pieds et des mains pour qu'il ne récolte pas tous les éloges. C'était compliqué pour moi, car il passait juste avant. Alors, j'écrivais mes textes avec cette contrainte en tête. Parfois, j'avais une idée de jeu de mots ou de blague sur un invité, mais je ne les gardais pas car, connaissant Pierre, je savais qu'il allait les faire juste avant moi ! »

Rivalité mais non opposition. Pour preuve : avocat et procureur tente de collaborer. Main dans la main, cœur sur la main, etc. Ce qui manque de se terminer par main dans la figure...

« Avec Luis Rego, nous avons tenté d'écrire ensemble une plaidoirie-réquisitoire pour *Le Tribunal des flagrants délires*, racontera Desproges. C'était horrible, on s'est enfermés quatre jours à la campagne, il a failli me tuer. Je suis peut-être trop autoritaire. »

Pourquoi « peut-être » ?

« En dehors du boulot, écrira Rego, on a souvent rigolé ensemble lorsque je l'emmenais en voiture et le déposais place de la République. (...) Il était agréable à vivre, comme camarade de travail, parfait. Je regrette peut-être de ne pas lui avoir assez dit que j'appréciais son talent, son impertinence. »

Luis refusera de souscrire à la thèse du « clown triste » qui colle déjà à la peau de Pierre : « Je pense que c'était quelqu'un de plutôt équilibré, dira-t-il. C'était un père de famille attentif avec ses deux filles qu'il adorait. Il avait un côté familial très prononcé. »

Justice expéditive

Les invités – ou plus exactement les prévenus – viennent de différents horizons : des humoristes (Jean Poiret, Jean Yanne, Guy Bedos, Romain Bouteille...), des chanteurs (Charles Aznavour, Juliette Greco, Renaud, Robert Charlebois...), des acteurs pas forcément classés comiques (Georges Wilson, Michael Lonsdale, Bernard Fresson, Bernard Giraudeau...) des dessinateurs (Uderzo, Gotlib, Lauzier, Cabu...), des écrivains (Jean-Edern Hallier, Françoise Mallet-Joris, Jean d'Ormesson, René Barjavel), des sportifs (Guy Drut, Henri Pescarolo, Alain Prost, Yannick Noah...), des journalistes (Yves Mourousi, Serge July, Maurice Siegel...), des scientifiques (Haroun Tazieff, Bernard Kouchner...)... sans oublier un clown (Achille Zavatta) et un mime (Marcel Marceau) !

Pierre a la joie d'accueillir Pierre Doris⁷⁰. Toujours aussi rondouillard et égrillard. Mais non Georges Brassens.

Le bouche-à-oreille fonctionne à la vitesse d'un missile et ce tribunal devient ce qu'il est convenu d'appeler un rendez-vous incontournable. De plus en plus nombreux sont les Français à délaisser leurs activités pour tendre leur oreille du côté de France Inter sur le coup de 11 heures. Le rendement de l'économie hexagonale chute une heure par jour.

La télévision veut profiter de cette locomotive. Dès janvier 1981, Antenne 2 propose à France Inter de filmer une adaptation de son tribunal dans un décor de plus grande envergure.

L'enregistrement a lieu dans le grand studio 102 de la Maison de la radio, réaménagé pour l'occasion. L'accusé n'est autre que Jean Carmet à qui l'on reproche de s'être trop souvent compromis dans des films médiocres. Il aurait, de ce fait, « porté atteinte à l'honneur des citoyens français et donné une mauvaise image de la France ». Cinq jurés sont chargés de statuer sur son sort. Les témoins sont Alain Souchon et Laurent Voulzy, qui en profitent pour pousser la chansonnette⁷¹, mais aussi Michel Legrand et Georges Conchon⁷². En tant que commissaire de police, Paul Préboist est présent pour rappeler dans quelles circonstances il a alpagué l'accusé. Le cadre en fut la chaste exposition *Le Nu masculin chez les Grecs* au cours de laquelle M. Carmet eut un comportement suspect à la fois devant les statues anciennes et devant trois jeunes visiteuses. Tout porte à croire que le prévenu ait voulu comparer son anatomie avec celles des Grecs antiques.

Contre toute attente, cet épisode – prévu pour être diffusé le 10 avril à 20 h 30, heure de grande écoute⁷³ – est subitement déprogrammé pour « outrage aux bonnes mœurs ».

« Nous n’avons jamais eu de censure à la radio et là, à cause d’un petit directeur – décédé depuis, paix à son âme – cette émission n’a jamais été diffusée, racontera Claude Villers. La raison qui nous a été donnée de manière officielle à l’époque était qu’à un moment, Desproges avait dit le mot “quéquette” et qu’à cause de ça, nous ne pouvions passer à la télé en *prime time*... La version officieuse était la présence dans l’émission de l’écrivain Georges Conchon qui faisait un portrait de Mitterrand et de Giscard à la veille des élections présidentielles. Il parlait notamment de l’attentat de l’Observatoire⁷⁴, un épisode de notre histoire particulièrement ridicule. Et donc, pour passer l’émission, il fallait couper ça. J’ai refusé. »

D’un côté, il y a effectivement une fausse altercation entre Paul Préboist, témoin, et le procureur. Le premier parle de *sexe*. Le second le corrige en lui recommandant de dire *quéquette* :

« C’est alors que le prévenu a montré son sexe.

– Vous pouvez dire *quéquette*, monsieur le commissaire. »

Or, cette *quéquette* gênerait les responsables. Ce qui paraît hallucinant. Certes, *quéquette* est officiellement un mot d’argot à l’origine assez floue. Mais c’est aussi un mot d’enfant entendu dans bien des cours de récréation. En la matière, il est des substantifs nettement plus triviaux !

D’un autre côté, il y a aussi, effectivement, Georges Conchon qui s’en prend ouvertement à Giscard d’Estaing, remettant au goût du jour la troublante affaire des diamants de Bokassa⁷⁵. Évoquer les aléas du président en place à un moment où les sondages lui sont de moins en moins favorables ne paraît pas de bonne politique. D’où, probablement, la suppression de la diffusion.

Pour sa part, Pierre s’en tiendra toujours à la première version qu’il trouve plus amusante : « Le mot *quéquette* a en effet été prononcé, je crains par moi. Paul Préboist, qui faisait l’un des témoins de l’émission a dit le mot *sexe*, qui est très vulgaire. Je lui ai fait remarquer qu’il pouvait dire *quéquette*. Ça a été très mal reçu par Antenne 2. Le mot *quéquette* est très bien compris des enfants jusqu’à quatre ans, quatre ans et demi mais, après, on oublie et un directeur de chaîne ne sait plus ce que c’est. »

Le Tribunal des flagrants délires ne deviendra jamais une émission télévisée.

Son président ne le regrettera pas vraiment. Selon lui, son produit est d’abord conçu pour la radio : « Je pense que le format de l’émission était trop long pour

la télé, conclura Villers. Enfin, et c'est une opinion personnelle, je pense qu'à la télévision, on "entend" les choses. À la radio, on les "écoute". Le *Tribunal* avait besoin d'être écouté pour être vraiment efficace et je n'avais pas envie de faire de la simple radio filmée. Donc, je ne pense pas que cette émission de télévision aurait bien marché. Et puis je me sentais plus libre à la radio. »

Un procureur pro

Une heure de radio quotidienne impose un rythme de travail soutenu. Pour sa part, Pierre Desproges arrive à la Maison de la radio vers 9 heures afin de participer à la mise en place et aux répétitions. Ses textes ne sont jamais soumis à la moindre censure préalable. Il en reste le maître absolu, le seul autorisé à déplacer une virgule ou ajouter un mot.

Puis vient le direct qui ajoute tension et attention.

L'après-midi est consacré à la lecture de l'épais dossier d'instruction et à la rédaction de la plaidoirie du lendemain. Pour certains collaborateurs de cette parodie de justice, le *nervous breakdown*²⁶ guette. Claude Villers s'érige en hérétique et réclame que chaque procès soit désormais enregistré. Mieux : deux émissions enregistrées à la suite l'une de l'autre, trois après-midi par semaine²⁷. Ceci afin d'évacuer le stress et de travailler de manière plus détendue. Désormais, à tout moment, le président peut stopper l'enregistrement, imposer une pause. L'ambiance bon enfant y gagne et la qualité n'y perd pas, bien au contraire.

Défendre lot primé

Sur France Inter, le programme continue de fédérer de nouveaux auditeurs. Il est indéniable que son premier bénéficiaire est Pierre Desproges. Bien qu'aucun sondage sérieux ne soit effectué, il semble bien que le gros du public arrête toute activité pour l'écouter lui, plus que les autres. N'en déplaise à Claude Villers et Luis Rego, pourtant brillants. Le surprenant phénomène qui avait marqué Le Petit Rapporteur se reproduit. Pierre apparaît de plus en plus comme un cas à part, donc un cas que l'on remarque.

En février 1981, l'hebdomadaire du parti socialiste, L'Unité, lui consacre un long article : Le grand air de la calomnie, sous-titré : Même sur France Inter, où on écoute plus souvent la déférence que la différence⁷⁸, on peut écouter l'insolence. Pierre Desproges y sévit tous les jours. L'auteur, Jean-Paul Liégeois, s'y lance dans un véritable réquisitoire (pour rire) contre le procureur radiophonique : « À la radio, il est carrément à l'antenne chaque matin. En compagnie de ses complices Claude Villers et Luis Rego. Et, chaque jour, on peut, hélas ! mesurer l'ampleur du désastre. Un ravage ! Un cyclone ! Desproges ne respecte rien ni personne. Il s'en prend à tous les puissants. Il n'épargne aucune notabilité. Scandale des scandales : contrairement aux fleurons de notre télévision, aux Duhamel, Elkabbach, Zitrone, Lefèvre et autres Bourret, il ne s'autocensure pas ! Circonstance aggravante : il a l'outrecuidance de se vanter de cette liberté. Il dit à qui veut l'entendre : "J'aime bien vivre dans un pays où je peux faire ça." Où s'arrêtera-t-il ? Qui l'arrêtera ? Car les faits sont accablants. Jamais je n'ai eu entre les mains un dossier de preuves aussi épais... Du président de la République, l'accusé Desproges a osé dire : "Giscard se présentera aux élections en mai parce que la chasse est fermée." D'un des méritants leaders de l'opposition : "Georges Marchais est tellement lèche-cul que, pendant que ses camarades du STO⁷⁹ cassaient la croûte ou faisaient la sieste, il allait peindre des croix gammées sous les ailes des Messerschmitt pour que ça fasse plus joli." De notre si gentille Danièle Gilbert : "On ne tire pas sur une ambulance sauf si elle est dedans". (...) Laissera-t-on le prévenu cracher sur tout ce qui fait la fierté de notre nation ? Laissera-t-on Pierre Desproges désacraliser nos dirigeants, nos militaires, nos chanteurs, nos speakerines de télévision, nos jockeys et notre presse ? Lui laissera-t-on encore longtemps à disposition les ondes nationales pour démoraliser la patrie entière ? La loi nous protège contre les poseurs de bombe. Il serait temps qu'elle nous protège aussi contre ceux qui commettent régulièrement des attentats à l'humour. »

Et de conclure en s'adressant à d'imaginaires jurés : « En réduisant Pierre Desproges au silence, vous libérerez la France de son ennemi public numéro un : l'humour libre. Je ne vous demande pas sa tête. Je ne vous réclame que sa langue et ses deux mains. »

On parle de lui, on cite ses mots, on répète ses phrases. La consécration. Presque la gloire.

Avec ses revers.

Lors d'une émission, Pierre s'attaque directement à *Minute*, journal d'une droite extrême : « Pour un journal qui n'est pas spécifiquement sartrien, son

contact n'en donne pas moins en même temps les mains sales et la nausée⁸⁰. »

Le président Villers agite sa clochette : « Monsieur le Procureur ! »

Dès la fin de la diffusion de l'émission, le directeur de publication de *Minute* attaque France Inter en diffamation. Et gagnera le procès, obligeant la station de radio à verser le franc symbolique.

Pierre Desproges fait souffler un vent nouveau de l'humour provoquant des tempêtes qui font vaciller, voire s'effondrer, les idées reçues.

⁶⁷. Dans *La Française et l'Amour*, mais il s'agissait d'avocats spécialisés dans les affaires de divorce.

⁶⁸. La formule est de Claude Villers.

⁶⁹. Il s'agit en réalité du mois de décembre (l'émission fut diffusée le 24) !

⁷⁰. Doris décédera le 27 octobre 2009, deux jours avant de fêter ses 90 ans.

⁷¹. *Somerset Maugham* en duo.

⁷². Prix Goncourt 1964 pour son roman *L'État sauvage* (Albin Michel).

⁷³. On ne dit pas encore « *prime time* ».

⁷⁴. Nébuleuse affaire dans laquelle Mitterrand était impliqué.

⁷⁵. L'alors président de la République française s'était vu offrir des diamants par Bokassa, l'empereur autoproclamé de Centrafrique. La polémique reposa d'abord sur la réalité de ce « don », puis sur la valeur exacte de ces diamants et sur l'usage que Giscard en fit.

⁷⁶. On ne dit pas encore *burn out*.

⁷⁷. Lundi, mercredi et vendredi.

⁷⁸. Allusion au slogan publicitaire de France Inter : « Écoutez la différence ».

⁷⁹. Service du travail obligatoire.

⁸⁰. Sur scène, Pierre modifiera cette phrase au profit de : « Il est plus économique de lire *Minute* que Sartre. Pour le prix d'un journal, on a la nausée et les mains sales. »

COMMENT PROFITER DE SA NOTORIÉTÉ SANS JAMAIS GALVAUDER SON TALENT

Pierre et Pierre

Jamais inactif, Pierre Desproges se démultiplie.

Pour son plus grand plaisir, il redevient acteur à part entière. Au cinéma ! L'échec de *Nazis dans le rétro* l'ayant un peu échaudé, il a décidé de ne plus participer qu'à des productions solides. Or, celle de *Signé Furax* l'est.

Une adaptation des délires radiophoniques de Pierre Dac et Francis Blanche, il faut oser. Marc Simenon⁸¹ ose. Avec l'aide de Xavier Gélin⁸², il écrit un scénario où une foultitude de personnages va se bousculer. Aucune véritable star au générique mais pléthore de gens connus : Michel Galabru, Mylène Demongeot, Pierre Mondy, Jean-Pierre Darras, Daniel Gélin, Michel Constantin, Jacques Fabbri, Georges Géret, Bernard Haller, Paul Preboist, Jean Le Poulain... Plus Coluche et Pierre Desproges.

Financièrement le projet est difficile à monter et il faut le soutien de tous ces noms pour le concrétiser.

Parce qu'épouse de Marc Simenon, Mylène Demongeot est particulièrement impliquée dans les préparatifs de cette loufoquerie. Elle trouve le rôle idéal pour Pierre : « Lui aussi accepte de nous rejoindre dans le film, écrira-t-elle, mais on ne sait pas trop quoi lui faire faire comme personnage. J'ai alors une idée dont je suis fière : lui faire interpréter le rôle du présentateur, qui, pendant le journal télévisé du matin, s'adresse aux sourds-muets par le langage des signes. Il fait n'importe quoi avec ses mains, mais il est irrésistible. Comment sommes-nous devenus amis, je ne m'en souviens plus, mais amis, nous l'étions. Comme ça ! Spontanément ! Juste des atomes crochus ! C'est très important, les atomes crochus, vous savez. Ça existe vraiment. Cette amitié immédiate, ce contact qui se passe de mots. »

Alors que la France entière connaît Desproges pour ses textes minutieusement rédigés et ses mots choisis, il va, donc, jouer un rôle muet ! Sacrée gageure. Mais que ne ferait-il pas pour Pierre Dac ?

À l'écran, il devient un journaliste quelque peu surexcité et un chouïa débraillé (il a défait son nœud de cravate) chargé d'annoncer l'inquiétant retour de Furax, « l'aventurier légendaire, l'homme aux 600 crimes et aux 1 000 visages ». Il cède bien vite la parole au ministre (Jean-Marc Thibault) dont il traduit gestuellement les propos. Une prestation d'à peine plus d'une minute, qui sera prolongée par un « bonus » au générique de fin.

Signé Furax sort le 1^{er} avril 1981, ce qui n'est pas une coïncidence. Il n'atteint, hélas, pas le score espéré, devant se contenter de 886 028 spectateurs dans l'Hexagone. Pas mal mais loin d'être exceptionnel. La grande comédie de l'année caracole à plus de sept millions d'entrées. Mais elle est signée par un expert en la matière, Francis Veber. Son titre : *La Chèvre...*

Président donneur

En attendant que ce même Veber ou un cinéaste de sa trempe lui offre un rôle important, Pierre entame une collaboration avec le journal *Pilote* qui, depuis le départ de René Goscinny, a complètement changé de ton, se voulant plus incisif et, forcément, moins grand public.

Le nouveau rédacteur en chef est Guy Vidal. Il connaît bien les écrits de Pierre puisque son père était journaliste à *L'Aurore*. Les deux hommes se rencontrent et Guy découvre que Pierre est un grand amateur de bandes dessinées, avec une préférence pour Lucky Luke.

Il est embauché en tant que collaborateur occasionnel. S'amusant à rédiger à la fois des textes et des scénarios, mis en images par Coutelis ou Cabanes. Les titres en sont éloquents : *L'ambiance est à l'angoisse*, *La ratatouille est un plat qui se mange froid*, *Comment rompre en politique avec un certain brio...*

À l'approche des élections présidentielles, il se régale de prédire *1981 : un imbécile à l'Élysée*. Quel que soit le vainqueur, il ne risque pas de se tromper. Dans la foulée, il en profite pour croquer des portraits de quatre grandes personnalités politiques du moment : Valéry Giscard d'Estaing, Georges Marchais, François Mitterrand et Jacques Chirac. Un quatuor de choc. Trois ont accédé ou accéderont à la magistrature suprême, le quatrième devant se contenter du poste de secrétaire général.

La présidentielle de 1981 est la grande affaire du pays. Benoîtement confiant, Giscard se montre convaincu qu'il va être reconduit dans son fauteuil

présidentiel. Il oublie de prendre en compte le ras-le-bol des Français, la multiplication des « affaires » le concernant et la hargne de son principal adversaire. Entre les diamants de Bokassa et les coups de griffe de Mitterrand, Giscard est écharpé. Malgré cela, en mai 1981, l'élection du leader socialiste constitue une véritable surprise. L'Hexagone bascule à gauche. Du jamais vu depuis le Front populaire. Les dents grincent et les capitaux fuient.

Desproges, loin d'être un inconditionnel du nouveau locataire de l'Élysée, se déchaîne par *Pilote* interposé. Il fait feu de tout bois : *Et Lamartine, c'est du poulet ?*, *Les Arabes, c'est comme les Juifs : ça s'attrape par la mère*, *Comment mourir sans avoir l'air d'un con*, *Hommage à Albert la sourdine génial inventeur de la minute de silence*, *Sachons vieillir sans déranger les jeunes*, *Royalties et barbarie*, *Sans sons et Dalida*, *Que faut-il entendre exactement par l'expression « retournement de veste »*, etc.

Étranges étrangers

La plume de Pierre fait mouche. *Charlie Hebdo* le sollicite pour publier d'autres textes de son choix. Cousin ou frère de *Hara-Kiri*, cet hebdomadaire a gardé l'esprit libertaire de mai 1968. Bien que se revendiquant apolitique ou, plus précisément contre toutes les politiques, *Charlie* – comme tout le monde l'appelle – est autant à gauche que *L'Aurore* est à droite. L'un de ses slogans demeure « Un pour tous, tous pourris ! » Après avoir soutenu la candidature de Coluche aux présidentielles, il est toujours en quête de nouvelles terres à explorer. Surtout, il cherche à attirer un plus large lectorat. Car il refuse toute publicité et ne survit que grâce aux ventes en kiosques et aux abonnements. De gros problèmes de gestion font craindre pour son avenir. Pierre Desproges compte parmi les personnalités qui pourraient aider à redresser la barre.

Le facétieux auteur décide de s'attaquer bille en tête à un sujet tabou : les étrangers. Ces fameuses gens venues d'ailleurs dont on sait, depuis Fernand Raynaud, qu'ils viennent « manger le pain des Français ». Titre de cette rubrique : *Les étrangers sont nuls*.

Bien entendu, Pierre se défend de toute forme de racisme. Il précise d'ailleurs : « Je ne suis pas raciste, surtout depuis que je vis avec deux aspirateurs de couleur. »

Tout le monde y passe :

Maltais (« Désuète et volontiers monogame, la Maltaise a généralement la peau brune et pulpeuse, et ses hanches de guitare en font un instrument accord, au lit comme à la plage. »)

Quatareux⁸³ (« Toutes proportions gardées, force nous est de constater qu'il y a dix fois moins de bougnoules au Qatar que dans les Bouches-du-Rhône. »)

Singapourris⁸⁴ (« Les Singapouris sont appelés ainsi parce qu'ils ne sont pas frais, à cause de l'Équateur qui passe souvent par Singapour où son empreinte torride moisit sur pied sauf les culs-de-jatte, ça va de soi. »)

Swazilandais⁸⁵ (« Pour l'insolite, nous noterons que le Swaziland est le seul pays du monde dont la capitale (Mba-nane) ne possède aucun monument au Soldat inconnu. »)

Si chacun en prend pour son grade – y compris les non gradés – certaines formules laissent percer les véritables pensées de l'auteur : « L'humour anglais souligne avec amertume et désespoir l'absurdité du monde. L'humour français se rit de ma belle-mère. »

Au fond, Pierre se sent plus proche des enfants de sa majesté que des fils de la République.

À noter l'existence, selon lui, d'un ouvrage intitulé *Comment vivre heureux en attendant la mort*, qu'il attribue au professeur Léon Métastasenberg.

En dépit de la présence de ce nouvel auteur et de quelques autres dans les colonnes de *Charlie Hebdo*, l'hebdomadaire est acculé à la faillite. Obligé de mettre la clef sous la porte. Ce que regrette Desproges dans une ultime rubrique consacrée aux Français. Il y cloue au pilori les journalistes de *France-Soir* et du *Figaro* qui se plaignent de la trop grande place qu'accorde la télévision à la disparition annoncée de *Charlie Hebdo*. « C'est la fin du monde », conclut un Pierre toujours optimiste.

Un coup dans les urnes

L'arrêt de *Charlie Hebdo* pose une question ; à quoi servent les socialistes désormais au pouvoir si les journaux de gauche disparaissent et ceux de droite reprennent du poil de la bête ?

Au contraire de nombreux artistes, Pierre n'a jamais pris position pour aucun des candidats. D'ailleurs, il n'a pas voté aux présidentielles. « Je ne vote pas,

affirme-t-il. Je trouve que c'est un devoir civique de ne pas voter quand on a les choix que l'on a actuellement. »

Dans l'une de ses chroniques futures – évoquant les élections législatives de mars 1986 –, il appellera carrément à la révolte : « Dès le saut du lit, le 17 mars, faites comme moi : pissiez. Le 17 mars, nous allons pisser. Nous allons pisser pour éliminer nos toxines. Nous allons également pisser pour éliminer des sels minéraux. Pour éliminer nos toxines, nous allons pisser dans les urinoirs de couleur bleue et pour éliminer nos sels minéraux, nous allons pisser dans les urinoirs de couleur rouge. Attention, attention : il s'agit d'une élimination à un seul tour, le même jour nous pisserons pour l'élimination de nos vessies et pour l'élimination de nos lanternes. Le 17 mars, faites comme moi : pissiez ! »

La manière dont il a raillé Valéry Giscard d'Estaing – que ce soit dans ses duos avec Thierry Le Luron ou dans de nombreux textes et interviews – laisse à penser qu'il ne le porte pas dans son cœur. Il faut dire qu'entre ces deux hommes il y a un passé. Et un passif. En mai 1974, jeune journaliste à *L'Aurore*, Pierre fut mandaté pour assister à plusieurs meetings de Valéry, candidat à la présidence (alors crédité de 51 % des voix). C'est dire s'il connaît le sujet pour l'avoir pratiqué de près.

Pour autant, il ne paraît pas apprécier davantage l'ermite errant qui vient de s'installer dans les lambris élyséens. « Mitterrand me fait rire parce qu'il ne croit pas un mot de ce qu'il dit, estime-t-il. Dès qu'il l'ouvre, je me dis : “le salaud, il pense complètement à autre chose !” Il dit “la France”, il tient une rose et il est tout à fait ailleurs. J'en ai autant au service de Giscard. Je n'ai aucune conscience politique. Les vrais problèmes – les affamés et les trop nourris – tous les gouvernements s'en foutent. »

Et d'ajouter : « Si vous pouvez me dire comment on reconnaît Mitterrand de Giscard ou de Chirac, si vous avez un détail qui les sépare l'un de l'autre... Pour moi, c'est le même mec qui fait Chirac et Mitterrand : ils se foutent complètement du bien-être de l'humanité, du progrès de l'homme. »

Le militaire et le pacifiste

Oui, bien peu de politiciens trouvent grâce aux yeux scrutateurs de Pierre Desproges. Il prend plaisir à les tailler en pièces et à montrer du doigt leurs innombrables défauts. Tous dans le même panier de crabes.

À deux exceptions près. Pas dans le même camp.

L'une est Charles de Gaulle. Dans son *Dictionnaire superflu*, Pierre lui consacrera un article, évoquant notamment sa disparition qui a laissé plus qu'un vide. « Depuis, nous n'avons plus de grand homme, mais des petits qui grenouillent et sautillent de droite et de gauche avec une sérénité dans l'incompétence qui force le respect. » Le général se retrouvera présent aussi dans *L'Almanach Desproges* où, cette fois, il sera question de sa démission en date du 28 avril 1969⁸⁶ suite à l'échec du référendum (« Les gluants de gauche et les pourris de droite renaissent à l'espoir de poser leur incompétence sur le trône enfin vacant »).

« C'était un énorme orateur, conclura Pierre, un type extraordinaire, un acteur, une gueule, c'est inouï. Et depuis, c'est vrai, il n'y a que des petits crapauds qui sautillent. C'est un type qui ne s'est pas sali. Je ne crois pas. Il avait une idée complètement mystique et dingue. Je n'ai jamais voté pour lui non plus. Je ne suis pas gaulliste mais je le place au hit-parade des bons acteurs, des gens pas sales, pas compromis... »

L'autre est Jean Jaurès, non seulement épargné mais quasiment encensé dans le même *Dictionnaire superflu* : « homme de gauche intelligent et honnête ».

Un homme à droite, un homme à gauche, l'équilibre paraît respecté.

Politique polémique

Ces deux attachements politiques paraissent insuffisants aux yeux des analystes assermentés. Pour faire court, observateurs dorés sur tranche et autres politologues patentés classent Desproges à droite.

Certains vont jusqu'à le qualifier d'anarchiste de droite.

La formule reste imprécise. Car, par définition, l'anarchisme se refuse d'appartenir à une tendance politique, tout en réfutant la plus infime once d'autorité. Impossible de figurer dans un classement rigide gauche-droite. L'anarchisme dit de droite reste une notion confuse, voire fausse, dans laquelle sont sans cesse jetés les noms de personnages politiquement embarrassants car inclassables : Michel Audiard, Jean Gabin, mais aussi Marcel Aymé, Claude Autant-Lara, Henri-Georges Clouzot, Antoine Blondin, Jean Yanne, José Giovanni, Roger Nimier, Alain Delon, Pascal Jardin...

Pascal Ory, qui consacra plusieurs études à ces « anarchistes », estime qu'ils sont autant pessimistes que les anars de gauche sont optimistes. Mais l'anarchisme de droite n'existe pas. Aucun programme, aucune colonne vertébrale. Dans son livre sur les gauches françaises, Jacques Julliard fit le point : « On comprend dans ces conditions que l'anarchisme de droite, si l'on tient à l'expression, ne saurait constituer une vraie famille politique. Non seulement il n'a pas de programme, si élémentaire qu'il soit, mais il est dans l'embarras dès qu'il est sommé de donner une contrepartie positive à toute cette négativité. Aucune couche sociale ne saurait se reconnaître en lui, si ce n'est à l'échelle individuelle. Il faut se résigner à voir en lui le contrecoup littéraire souvent brillant d'une arrogance contenue, mêlée de pessimisme et de découragement. Cette sensibilité-là est aux antipodes du véritable esprit libertaire⁸⁷. »

Vrai que Pierre est pessimiste : « Je suis totalement pessimiste. Par exemple quand on me dit : “Tes enfants ont grandi”, je dis : “Non, elles n'ont pas grandi, elles ont vieilli”... »

Il se sent une certaine attirance, d'ordre poétique, pour les mouvances anarchistes : « J'ai beaucoup de tendresse pour les anarchistes. Ce sont des rêveurs, des utopistes. Ils croient encore qu'on peut fonctionner sans les flics ! Moi pas... » Sa forme d'anarchisme s'apparente à celle de Georges Brassens qui disait : « Un anarchiste est un homme qui traverse scrupuleusement entre les clous, parce qu'il a horreur de discuter avec les agents. »

Quant à le classer à droite, cela s'apparente à une facilité pour ne pas dire à un raccourci. Bien sûr, Pierre Desproges affiche certains stigmates appartenant à l'hémisphère droit. Son dégoût de tout ce qui est populaire semble le propulser parmi les élites. Haro sur la valetaille et la plèbe. Il déteste les divertissements bas de gamme, voire bas de plafond, tels que le football et la plupart des émissions de télévision. Allant plus loin, il se méfie du comportement des foules que ce soit dans un stade ou dans des bureaux de vote. Ce sont les masses populaires qui ont porté Adolf Hitler au pouvoir. Son rejet est tel qu'il inclut la démocratie. Que la voix d'un *quidam* décérébré ait autant de poids que la sienne l'indispose au plus haut point. Il a fait sien la moitié de l'aphorisme de Winston Churchill : « La démocratie est le pire des régimes ». Fermant volontairement les yeux sur la deuxième moitié : « À l'exception de tous les autres ».

« Je suis contre le droit de vote en général, déclare-t-il. J'ai une position assez tranchée. Je ne comprends pas qu'on laisse voter les gens parce qu'ils se trompent tout le temps. Finalement, la démocratie c'est la pire des dictatures

dans la mesure où c'est la dictature du plus grand nombre. Quand on connaît le plus grand nombre, on n'a pas envie de le laisser voter. Quant à la dictature d'un seul, que voudraient les gens d'extrême droite ou d'extrême gauche, ce n'est pas très sain non plus. »

De droite aussi, son acharnement contre l'intelligentsia de gauche représentée à une extrémité par Louis Aragon, à l'autre par Yves Montand avec, dans un milieu fluctuant, François Mitterrand.

De droite, selon lui, son côté loup solitaire ou mouton s'échappant du troupeau pour mieux bêler. « J'ai un goût de la solitude qui n'est pas de gauche, assure-t-il. Quand on a un regard seul sur le monde, on ne peut pas être à gauche. Mais ce n'est pas pour ça qu'il faut me classer à droite. »

De droite toujours, son choix de vocabulaire et la construction de ses phrases. Loin de céder aux facilités de l'argot et de sombrer dans un langage plus racoleur que populaire, il va chercher ses mots dans les recoins des dictionnaires et cisèle des phrases qui risquent de donner le tournis aux non-initiés.

Toutefois, à y regarder de près, sa posture n'est pas forcément ancrée à droite. Il se met souvent à la place du petit peuple pour se gausser des politiciens de tous bords. S'il feint le racisme ce n'est surtout pas pour épouser les idées d'une droite qui a poussé le monde à la guerre et les juifs dans des camps d'extermination. Son rejet total de la classe politique le classerait, effectivement, plus du côté des anarchistes.

Bref, il est à la fois partout et nulle part, sans cesse mobile sur l'échiquier politique pour éviter de se voir accoler une étiquette forcément gênante. De toute façon, il ne ressent aucun besoin d'être vissé à un endroit précis.

« Il y a deux choses que je hais autant, c'est la droite et la gauche, assène-t-il. Je ne suis de très loin, ni de l'une ni de l'autre. J'ai du mal à agresser plutôt les gens de gauche que les gens de droite parce que, pour moi, c'est le même sac de vipères, le même néant, la même malhonnêteté. »

Néanmoins sa haine des communistes semble le classer à droite. Car il les déteste, et le verbe est faible. Il les honnit, il les repousse de toutes ses formes. Non sur un plan idéologique mais sur un plan pratique. Ce que les Russes ont fait au nom du communisme le révolte et le révolte. Inutile de rappeler les purges de Staline pour s'en convaincre, il n'est qu'à jeter un œil du côté du rideau de fer. Derrière les stakhanovistes de pacotilles grouille un peuple opprimé et affamé. Pour Pierre, ce communisme-là n'est rien qu'un autre visage du fascisme.

Pour autant, il est loin d'adhérer aux thèses d'une droite extrême : « Si on me donnait le choix entre Le Pen et n'importe quel autre sauf Marchais, j'irais voter pour n'importe quel autre sauf Marchais : là, je n'ai vraiment pas le choix. »

Cette droite musclée et virulente lui inspire les pires méfiances : « La droite est une affaire de médiocrité. Le Pen en vit de la médiocrité. Moi, je ne me situe ni d'un côté ni de l'autre. »

Conclusion : « Politiquement je pars dans des directions opposées parce que je n'ai pas envie qu'on me cerne. Et comme, de toute façon, je n'ai pas de message politique à donner à qui que ce soit, ce n'est pas plus mal. »

L'une de ses formules, présente dans le sketch *Alors, bon, qu'est-ce qu'on fait ?*⁸⁸ fera florès : « Je suis le contraire d'un artiste engagé. Je suis un artiste dégagé. »

Il préfère s'installer là où les autres ne sont pas. À contre-courant de tous. Il est le poil à gratter qui démange, le son discordant qui déchire les tympanes, le jeteur d'acide sur les plaies béantes, l'observateur qui ne hurle pas avec les loups mais crie son désespoir. Surtout, il garde la belle lucidité des humoristes vis-à-vis de la classe politique. Dégoût, écœurement, lassitude, rejet... aucun mot n'est assez fort pour qualifier ce qu'il ressent au plus profond de lui. Ah que le monde serait meilleur sans ses appointés du pouvoir. Les vieux dinosaures aux dents longues qui rayent les parquets des ministères et des assemblées.

Un utopiste, finalement.

Et un individualiste acharné : « Ma haine du groupe s'est confirmée au service militaire, rappelle-t-il. Ça avait commencé bien avant, quand, à l'âge de 7 ans, on essayait de me faire jouer au football. Ce n'est pas la haine du football, c'est la haine du groupe. J'ai l'impression que, quand les individus se multiplient, les intelligences se divisent. C'est pour ça que je ne participe pas à une manif, que je ne signe pas une pétition. Même si on manifestait pour la survie de mes enfants, je n'irais pas. Le dessinateur belge Philippe Geluck a une très belle phrase, que je devrais mettre sur mon mur : "Quand quelqu'un partage mon opinion, j'ai l'impression de ne plus avoir qu'une demi-opinion." C'est ce que je ressens, à tort ou à raison. »

Faudrait-il le résumer en un mot, l'on irait chercher « déception ». Le genre de déception qui apporte des aigreurs et des mouvements d'humeur. Une déception proche de la clairvoyance et, donc, d'un certain fatalisme. « Je suis très déçu, admet-il. Par moi et par autrui. Donc ce n'est pas de la misanthropie puisque le vrai misanthrope méprise le genre humain. Moi, je suis trop attentif à ceux qui m'entourent. »

Court rire (rien ne sert de)

L'arrivée des socialistes au pouvoir change beaucoup la donne. Y compris au tribunal pour rire de France Inter.

D'abord, en « hommage » à Robert Badinter, nouveau ministre de la Justice, Luis Rego est affublé, par son détracteur Desproges, du sobriquet : « l'avocat le plus bas d'Inter ».

Ensuite, il est temps d'inviter Coluche. Cela n'a pu se faire auparavant car le comique en salopette fut longtemps candidat aux élections. Avant de jeter l'éponge mais non le gant de boxe. Redevenu déconneur professionnel, il a le droit d'être « inculpé ». Le 20 mai. Les charges sont lourdes : escroquerie, publicité mensongère, usurpation de fonctions, outrage à la fonction présidentielle, abus de confiance, désertion, abandon de poste, opportunisme. En gros, le tribunal lui reproche de s'être servi d'une fausse candidature présidentielle pour faire de la publicité à la fois pour lui et pour ses produits (sketchs, livres, films...).

Le premier échange entre l'accusé et le procureur se place sur un plan politique :

« Quel effet ça te fait, Desproges, d'être dans l'opposition maintenant ?

– Ça m'excite. »

Les deux hommes ne partagent pas les mêmes opinions. D'un côté, Coluche a ouvertement invité à voter Mitterrand, de l'autre Pierre n'a donné aucune consigne, se voyant mal défendre un politicien forcément douteux à ses yeux. En ce 20 mai, il se sent d'ailleurs de plus en plus isolé. Villers et Rego sont hommes de gauche, favorables au nouveau président. Claude a poussé le zèle jusqu'à animer la grande fête socialiste de la place de la Bastille, le soir du 10 mai 1981. Dans ce cénacle, Desproges, estampillé de droite, est plus ou moins montré du doigt. Seul son humour le protège encore.

La première question du procureur reste sur un même plan : « Je voudrais demander à M. Colucci⁸⁹ pourquoi il a demandé de voter Mitterrand entre les deux tours ? »

Mais il n'y a aucun duel entre les deux hommes, même à fleurets mouchetés. Chacun joue sa partition sans se préoccuper de l'autre. L'un mise sur son sens de la repartie, l'autre sur un texte longuement réfléchi. Dans son réquisitoire, Pierre fait de nombreuses références à la gauche, à ses « amis » socialistes et communistes, à Roger Hanin ci-devant beau-frère du « nouveau président ».

Hanin devient d'ailleurs l'homme clé de son discours. Après une longue digression – dans laquelle intervient Mère Teresa –, il en arrive enfin à s'occuper de l'accusé du jour : « Qui est ce sombre pitre, naguère rond, gras et rose et boudiné dans sa salopette ? » Il lui reproche ses origines italiennes et d'avoir abandonné la course à la présidentielle. Pour son final, il délaisse Coluche, préférant tirer sur Giscard et Michel Droit qui sont des cibles plus faciles. La grande confrontation à laquelle s'attendaient certains auditeurs n'a pas lieu. Dommage.

En privé, le procureur Desproges n'est pas un fan de Coluche, même s'il ne peut que saluer son culot. Il trouve qu'il en fait trop, qu'il galvaude son talent. Avait-il besoin de se frotter aux hommes politiques ? Ce sentiment va s'accroître dans les années à venir.

Ainsi quand Coluche fera de la radio, Pierre, en tant qu'auteur, dénoncera une évidente facilité : blagues éculées, textes bâclés, repartie niveau café du commerce. Pierre sait que Coluche a du talent, il l'a maintes fois prouvé, mais regrette que, trop souvent, il ne prenne pas son métier au sérieux et se contente de meubler le vide avec de l'humour à l'almanach Vermot.

Gloubiboulga

Au cours de cette période charnière, Pierre Desproges revient à la télévision là où personne ne l'attend : dans une émission pour enfants.

Pour *L'Île aux enfants*, qui révéla Casimir, il crée le personnage du professeur Corbiniou, homme de bon conseil : *Comment répondre au téléphone*, *Les macaronis farcis au poulet...* Des rubriques courtes (quatre minutes) et gentiment loufoques.

Exemple : La recette de l'eau chaude.

« Pour obtenir de l'eau chaude à partir de l'eau froide, il nous faut un certain nombre d'ustensiles, notamment une casserole, un plat à four, un chinois, une paire d'escarpins pointure 36 de préférence, et une écumoire. Tout d'abord il faut de l'eau froide que nous allons chercher au robinet. Si vous avez un robinet, vous prenez l'eau au robinet. Si vous n'avez pas de robinet, vous la prenez au puits ou alors vous demandez à un voisin ; tout le monde a un voisin qui possède de l'eau... Il faut compter environ 600 grammes d'eau pour neuf personnes. Cette eau froide n'étant pas pure, pour l'épurer, nous allons nous servir de

l'écumoire et enlever les grumeaux. Ensuite on la passe au chinois pour encore plus de perfection. Maintenant nous avons une eau parfaitement pure. Nous allons la porter à ébullition grâce à un instrument conçu pour cela qui s'appelle le four. Nous allons laisser l'eau chauffer dans ce four pendant environ un certain temps, entre une demi-minute et six heures. Une fois ce temps écoulé, vous sortez notre eau qui, normalement, doit être chaude. Maintenant il y a un procédé facile pour accélérer le refroidissement qui consiste à verser délicatement, et en pluie, quelques glaçons. Ensuite il faut la laisser mariner toute la nuit et attendre jusqu'à demain, si vous le voulez bien⁹⁰. Le lendemain matin, nous constatons que notre eau est froide. »

Le tout à grand renfort d'eau renversée un peu partout. Une méthode qui fait irrésistiblement penser à celle de *La cuisine à l'eau* de Pierre Dac et Francis Blanche où la démonstration se terminait par une véritable bataille aqueuse...

Desproges a découvert *L'Île aux enfants* parce que sa fille Marie en est fan. De plus, depuis quelque temps, Hélène, enceinte de Perrine, passe une partie de son temps devant la lucarne. Pierre aime partager ce moment familial et, à son grand étonnement, apprécie ce programme pour les petits. Alors, dans l'unique but de faire plaisir à Marie, il est allé offrir ses services à cette île où l'on consomme à foison du gloubiboulga...

Pierre papa. Il le sera par deux fois. Prenant cette fonction au sérieux tout en le désacralisant. Père et mère même combat, même approche. « Je n'ai jamais essayé d'analyser vraiment, mais je suis persuadé que les notions de père et de mère, en tant que mâle et femelle peuvent très bien s'interchanger totalement, estime-t-il. Sauf, évidemment, que le mâle ne peut pas être enceint. Mais à partir de la naissance du gosse, je suis persuadé qu'on peut parfaitement interchanger les rôles, et que la mère peut aller travailler dehors. »

Acteur dans *L'Île aux enfants*, Pierre se sent de mieux en mieux dans ce métier et souhaiterait participer à plus de productions cinématographiques. C'est pourtant la télévision qui l'invite le plus souvent. Ainsi il interprète un journaliste dans *La Chanson de Tiber*, téléfilm musical en deux parties, auquel participent de nombreuses personnalités de la musique : Joe Dassin, Catherine Lara, Colette Renard, William Sheller...

Tournée cour

Le Tribunal des flagrants délires continue sur sa singulière trajectoire. Réclamé en province, il se délocalise. Plusieurs émissions sont enregistrées dans différentes villes face à un public toujours trop nombreux pour la salle prévue. Ces procès deviennent des spectacles très prisés. La troupe ne passe pas inaperçue.

« Durant son existence, *Le Tribunal* fut amené à se balader à travers toute la France, écrira Claude Villers. De Perpignan à Montpellier, à Rouen, Montluçon, Nantes, Moulons, Vannes... Dans tous les sens, toutes les provinces. Chaque fois, une véritable caravane : camions, voitures, vans ! Du grand cirque. Très souvent, Pierre, Luis et moi partagions le même véhicule afin de mettre au point certaines de nos interventions pour le soir à l'étape. Cette cohabitation n'allait pas sans heurts parfois. Par exemple, je ne me souviens pas de Desproges au volant (il me semble qu'il n'avait pas son permis ou tout au moins qu'il n'aimait pas conduire⁹¹). Rego et votre serviteur se relayaient pour piloter tandis que notre procureur grognait sur la banquette arrière si l'un de nous se permettait de fumer. Je l'entends encore nous menacer de « mourir sous peu d'un cancer ». Il avait raison, fumer tue ! Et pas toujours celui qui fume. Mais nous n'en étions pas encore là ! Ces tournées étaient également prétextes à divers incidents et même accidents : pannes, nuits d'hôtel sans sommeil en raison du temps que nous passions au bar avec l'équipe, moments de solitude, de lassitude, de fatigue, vols de matériel (la tête du cambrioleur en découvrant, dans la malle arrière d'une de nos voitures, la panière contenant nos robes de magistrat et l'uniforme de gendarme, d'ailleurs vite retrouvés le matin même par la maréchaussée sur un parking voisin !), fâcheries d'un moment, mais surtout fous rires de tous les instants et canulars incessants. »

Sur ce, la saison 1980-1981, au cours de laquelle la France a changé de visage, se termine. Comme prévu, fin mai est diffusée la dernière émission du *Tribunal des flagrants délires*. Place aux vacances.

Tout le monde, à commencer par les auditeurs, pense que ce programme sera reconduit dès la rentrée prochaine. Eh bien non. La faute à Claude Villers. Il entame des négociations avec France Inter pour allonger la durée du *Tribunal*. On tarde à lui répondre. Au même moment, un proche ami qui vient d'être nommé à la direction de RMC lui propose d'y devenir conseiller pour l'information et les programmes avec carte blanche pour tout changer. Le président du tribunal saute sur l'occasion et rend sa toge.

Après une saison de jugements à l'emporte-pièce, le palais de justice radiophonique ferme ses portes.

[81.](#) Fils de Georges.

[82.](#) Fils de Daniel.

[83.](#) Les habitants du Qatar sont en réalité des Qatariens.

[84.](#) Est-il besoin de préciser ?

[85.](#) Plus simplement, les habitants du Swaziland sont des Swazis.

[86.](#) Dans ledit *Almanach*, une coquille, jamais corrigée dans les éditions ultérieures, situe cette démission en 1960 !

[87.](#) *Les Gauches françaises* (Flammarion, 2012).

[88.](#) Théâtre Grévin.

[89.](#) Colucci est le vrai nom de Coluche.

[90.](#) Référence à une célèbre formule de Lucien Jeunesse à la fin du *Jeu des 1 000 francs*.

[91.](#) Effectivement, Pierre n'a jamais eu de permis de conduire.

COMMENT ENTRER DANS LE MONDE DE L'ÉDITION PAR UNE PORTE NON DÉROBÉE

Pierre et manuel

La rentrée littéraire 1981 est marquée à la fois par la sortie d'*Anne-Marie* de Lucien Bodard, prochain prix Goncourt, et par celle du plus indispensable *Manuel de savoir-vivre à l'usage des rustres et des malpolis* signé Pierre Desproges. Son premier « vrai » livre puisque *Le Petit Reporter* n'était qu'un recueil de ses articles parus dans *L'Aurore*.

Existent déjà divers guides des bonnes manières, dont la sémillante baronne Nadine de Rothschild se fera une spécialité, mais Pierre tient à apporter sa pierre à l'édifice. Apprendre à vivre en société lui paraît indispensable. Pour se faire, il convient de respecter certaines règles d'apparence, de courtoisie et de bonne entente.

« Ça traite des bonnes manières parce que plus ça va, plus les gens sont généralement grossiers, explique-t-il. Surtout les gens qui sont un peu cons et fumiers. Alors j'ai écrit un livre pour leur apprendre les bonnes manières. »

Grâce à lui, la civilisation avancera d'un grand pas pendant que la cuistrierie reculera d'autant. Bien entendu, en réalité rien de ce qui est écrit dans ce manuel n'est sérieux et nombreux y sont les égratignés, tant il est vrai que le sieur Desproges n'est pas forcément le mieux placé pour dispenser des règles de savoir-vivre. Mieux vaut un bon jeu de mots qu'un mauvais conseil.

Les lecteurs y apprennent pourtant énormément de choses ô combien utiles dans leur quotidien : les bonnes manières à la guerre, comment aborder une jolie femme, pourquoi aborder une femme laide⁹², comment vieillir sans déranger les jeunes, comment se marier poliment, etc.

Fier du résultat, le désormais écrivain se plie aux règles de la promotion. Il traîne d'émission de télévision en émission de radio où on se contente de lui demander de lire des extraits de son ouvrage. Les questions pertinentes brillent par leur absence. Personne ne se soucie de savoir comment il a procédé au choix de ses sujets, si l'inspiration lui est venue facilement ou s'il a sué sur la page

blanche, ni même si son éditeur a exercé un droit de censure. En dépit de son talent, Pierre reste, aux yeux de ses confrères, un amuseur, un faiseur de bons mots, un spécialiste de la saillie verbale. Raisonnablement un peu court. Comment ne pas voir l'écrivain qui se cache derrière chaque paragraphe ?

L'intéressé n'est pas dupe. Il a bien compris les exigences de la phase commerciale. L'unique but est de vendre du bouquin, non de s'ériger en phraseur. Et son livre va se vendre. Non seulement de son vivant mais encore longtemps après sa mort. Une réussite qui mériterait de le faire entrer à la Pléiade, voire à l'Académie française à titre posthume, ce qui serait un ultime pied de nez pour des immortels.

Surtout, le succès de ce premier *opus* va pousser Desproges à récidiver et à revenir plus ou moins régulièrement dans les bacs des libraires, pour les plus grands plaisirs, financiers, de ceux-ci. « J'écris des bouquins essentiellement pour nourrir ma famille, déclarera-t-il en 1986. Je fais des livres qui se vendent très bien ! » C'est exact. Tout au moins dans la deuxième partie de cette assertion. Pierre va s'imposer comme auteur à gros tirage, ce qui ne signifie pas du tout que ces écrits méritent d'être brûlés dans une cheminée adéquate.

Gare au gorille

Sur ce, Georges Brassens casse sa pipe⁹³.

Et la chanson française n'en sort pas grandie.

« C'est peut-être parce que la langue française est mon outil de travail que je n'apprécie pas qu'on la casse, soulignera Pierre. Or, j'entends en français des choses consternantes. Pourtant, je ne suis pas fermé. J'écoute de tout, y compris du rock... Je ne crois pas être grabataire ou sénile mais, parfois, je me prends à penser qu'on n'a pas fait grand-chose depuis vingt ans, ce qui est complètement con. Brassens, pour moi, c'était plus qu'un chanteur. C'était une très belle langue – pour en revenir toujours à mon obsession – même s'il a manqué de folie. »

Plus tard, il emploiera cette formule – qu'il casera, en le remaniant très peu, dans un de ses textes de scène : « Le jour de la mort de Brassens j'étais bouleversé. Vraiment au bord des larmes... Alors que, c'est marrant, mais le jour de la mort de Tino Rossi j'ai repris deux fois des moules⁹⁴. »

Comme beaucoup, Pierre conservera précieusement en lui certaines réflexions du Sétois dont l'inoubliable « Le temps ne fait rien à l'affaire ; quand on est con,

on est con. »

Pierre sur le rocher

Dans le même temps, Desproges se tient prêt à sauter sur toute bonne occasion radiophonique. Son ancien président de tribunal, Claude Villers, l'emmène à RMC où il lui confie une émission hebdomadaire destinée à succéder à celle jusque-là tenue par la sémillante Denise Fabre. Il va y avoir du changement !

Comme complices, Pierre choisit un journaliste, Michel Denisot, et une actrice à la voix aiguë et à la poitrine abondante, Valérie Mairesse.

Ainsi naît *Si c'est pour la culture, j'ai déjà donné*. Encore un titre alambiqué qui rappelle les grandes heures de la radio : *Qu'est-ce qu'on peut faire d'autre à cette heure-là, un dimanche matin ?* (Francis Blanche), *Quand j'entends le mot culture, je sors mon transistor* (Jean Yanne), *On n'est pas là pour se faire engueuler* (Coluche)...

Devant s'occuper de tout, Pierre n'a plus le temps de rédiger des chroniques. Il demande à son ami Jean-Louis Fournier de le faire à sa place, proposant ses propres textes. Ils tourneront autour des animaux et de saint François d'Assise⁹⁵ !

L'émission se distingue par son feuilleton, *Le Pavillon des catarrheux* dans lequel Michel incarne un docteur, Valérie une infirmière, dont on ne cesse de préciser qu'elle est nue sous sa blouse, et Pierre un médecin atteint d'un cancer. Humour grinçant.

Et à RMC quand ça grince ça fait beaucoup de bruit.

Avant d'être l'une des radios phares du sud de la France, cette station se veut l'emblème de la principauté monégasque. Or le catholicisme y est religion d'État. Donc on ne se moque pas des catholiques. On ne se moque pas non plus du prince Rainier ni des princesses, même si elles chantent. On ne se moque pas des vieux, très nombreux sur le rocher. On ne se moque pas des riches, des joueurs de casino, des yachtmen, des concessionnaires Rolls Royce, des bétonneurs de l'immobilier, des soirées caritatives, de l'équipe de foot locale, de... Bref, le mieux c'est de ne pas se moquer. Comment faire ?

Le problème grimpe d'un cran quand un invité, après avoir enregistré une émission, demande que celle-ci ne soit pas diffusée. Il en a le droit. À condition de rembourser tous les frais et les salaires correspondants. Ce que fait Jacques

Séguéla, estimant, un peu tardivement, que sa place de publicitaire n'est pas dans une émission satirique.

Claude Villers et Pierre Desproges se rendent vite compte des limites de leur champ d'action. Vanter les mérites du rocher et faire de l'humour passe-partout n'entrent pas dans leurs envies. À ce jeu-là, Denise Fabre était effectivement bien meilleure. Le chef et l'animateur savent que leurs jours sont comptés. Soit ils reprendront leurs libertés dès qu'ils le peuvent, soit ils se verront désigner les frontières de l'État avec consigne de ne plus y revenir...

Ils optent pour la première solution.

Ribes ou le dingue

Jamais inactif, Pierre continue de collaborer à Pilote, livrant des textes aux titres délirants : Éloge funèbre de l'inventeur du collant pour dames, Merde à la démocratie, Faut-il euthanasier les aquaphiles ?, Les bicentennaires célèbres : aujourd'hui Jonathan Sifflé-Ceutrin, inventeur du pain pour saucer... Sans oublier le glacial mais lucide La vie, une maladie à évolution lente.

Quand pointe l'année 1982, ce turlupin ne peut s'empêcher de rappeler : « 1982 c'est l'année du con parce qu'il y a 110 ans qu'est né le général Gamelin⁹⁶, qui commandait les troupes françaises en 39-40. C'est un personnage très, très con. »

Mais sa principale préoccupation du moment le dirige vers la télévision. Grâce à Jean-Michel Ribes, homme de théâtre qui s'intéresse de très près au petit écran.

Les deux hommes se sont déjà croisés en avril 1981 à l'occasion d'un tribunal délirant. Pierre avait alors déclamé : « Jean-Michel Ribes est un authentique pionnier, mesdames et messieurs les jurés. Voilà un homme qui n'a pas soixante-cinq ans et qui a déjà plus fait pour la connaissance du théâtre contemporain que Rika Zaraï pour la promotion du boudin oriental. »

Ribes a envie d'une émission fourre-tout basée sur un humour décapant et largement irrévérencieux. Une manière de se moquer des travers de la société actuelle et de ceux qui la dirigent. Pas très loin, finalement, des délires des Monty Pythons sur la BBC. Titre : *Merci Bernard*. Contre toute attente, il parvient à mener son projet à bien.

Il racontera comment il a réussi à convaincre Serge Moati, récent directeur des programmes de FR3, de lui laisser carte blanche : « Je lui propose un magazine de vingt-six minutes, un vrai magazine où tout est faux, tout est fou. Intitulé *Merci Bernard*, je lui montre quelques images que j'avais tournées, pilote sous-titré *Humour libre*. Il me répond qu'il n'a pas d'argent, mais que si nous pouvons produire sans argent, il est d'accord. C'est un type qui ne dit ni oui ni non Moati, il se planque, sauf que nous, on est d'accord avec son plan pourri. Trop envie de remettre dans le petit écran les barricades de la rue Gay-Lussac et de lancer des pavés sur l'Audimat. Tout le monde vient presque gratos, on parvient à produire l'émission. À la vue du premier numéro, Moati est effrayé. Nous y racontions entre autres la journée d'un exhibitionniste. Trop tard, le ver est dans le fruit. On vient de péter la vitre. »

Pour consolider son projet, Jean-Michel a besoin d'auteurs solides. Son alter ego Roland Topor est en première ligne. Ensemble, ils font appel à des gens de *Pilote* (Gébé), *Charlie Hebdo* (François Cavanna) et quelques autres. Dont Pierre Desproges. L'équipe se met au travail et invente des sketches, des faux reportages, des documentaires absurdes, etc. *Merci Bernard* n'a pas fini de surprendre.

« Le génie de *Merci Bernard* consiste à inverser les conventions sociales, à retourner les stéréotypes tout en gardant les codes et les apparences d'une situation donnée pour la miner de l'intérieur, soulignera Macha Séry dans *Le Monde*. Il s'agit, par exemple, de pousser à l'extrême des stéréotypes pour en expurger le ridicule, comme ce dîner de cons commenté par un entomologiste, ce match sur terre battue et double mixte d'insultes et grossièretés opposant une paire américaine à des duettistes français ou cette expédition menée par Daniel Prévost pour tuer les derniers animaux en voie d'extinction. Autre fait de société, ces femmes atteintes de la fièvre du jeu qui misent leur pilule contraceptive à la roulette et rentrent chez elle dans un taudis crasseux où les attendent une dizaine de marmots. *Merci Bernard* ? Un petit catalogue d'humeurs et d'horreurs très drôle : le scandale des enfants martyrs libérés par la police ; des P.-D.G. en culotte courte obligés de porter un costume trois-pièces, travaillant clandestinement à diriger de grosses compagnies ; le racolage, déjà, de la télévision incriminé dans une parodie de programme de télé réalité avant la lettre où un homme assassine des passants si une majorité de téléspectateurs appuie sur le bouton "crime" de leur récepteur. Pour le bouton "rire", regardez *Merci Bernard*. »

Le premier épisode est diffusé le dimanche 4 avril 1982 à 20 heures sur FR3. C'est-à-dire la tranche horaire jusqu'alors réservée à Benny Hill avec ses gags potaches et ses filles peu habillées. Dire que les téléspectateurs sont surpris est très en deçà de la vérité. On peut difficilement imaginer humours plus dissemblables que celui de Ribes et celui de Hill. *Grosso modo* l'un vise en haut, l'autre vise plus bas. Le grand public français est décontenancé. Certains s'indignent de devoir payer leur redevance audiovisuelle pour un « tel spectacle ». Ça raille dans les chaumières, ça vitupère dans les campagnes. Rendez-nous les petites culottes des filles de Benny !

Pour une fois, la direction de FR3 ne cède pas et *Merci Bernard* poursuit sa route. Il faut dire que les indices d'écoute sont excellents. Des comédiens chevronnés viennent prêter main-forte, dont Jacques Villeret – qui s'amuse à camper des personnages toujours différents – André Dussolier, Roland Giraud, Daniel Prevost, Michel Blanc, Christian Clavier, Gérard Jugnot, Bernadette Lafont...

En hommage à Jean Yanne et à son film *Tout le monde il est beau, tout le monde il est gentil*, Desproges fait sa première apparition dans l'émission en blouse blanche de scientifique-testeur⁹⁷ : « J'ai testé pour vous l'annuaire du Lot et Garonne. C'est une honte. »

Rien de plus. Difficile de faire plus concis.

Pierre y crée aussi le personnage de Gérard Champs-Élysées, malpolitologue. Individu chargé d'apprendre les bonnes manières au téléspectateur lambda. Il a probablement lu un certain manuel de savoir-vivre récemment publié...

Sa première leçon consiste à savoir « gérer » des jumeaux : « Il ne faut jamais inviter deux vrais jumeaux à un dîner mondain. Un seul suffira largement. Comme ça, il mangera deux fois moins et il dira deux fois moins de banalités que si on avait invité son frère, vu qu'ils sont rigoureusement identiques. »

Ce Gérard reviendra à deux reprises pour répondre à des questions aussi essentielles que *Comment mourir sans dire de conneries* et *Comment présenter ses amis*...

Jamais à court de délire, Pierre invente l'association des poulpistes de France, qui regroupe les amateurs de poulpe sur la tête. Preuve à l'appui, c'est-à-dire bestiole à tentacules sur le crâne, il démontre les avantages et les plaisirs de cette pratique et regrette que certains réclament l'interdiction des poulpistes sur les plages. Un beau poulpe naturel a pourtant bien plus belle allure qu'un bonnet de bain synthétique.

En dépit de ces joyeusetés, Pierre Desproges ne parvient pas à s'intégrer totalement à la bande. Il reste encore et toujours un solitaire qui déteste le travail d'équipe autant qu'il déteste le regard des autres sur son travail. Il a besoin d'une totale liberté tel un cheval sauvage s'égayant sur les chemins de traverse de l'humour. Foin de licol ni de selle, laissez-le galoper.

« Je ne supporte pas la médiocrité chez les hommes, confesse-t-il. C'est pourquoi je suis misanthrope. J'aime trop les hommes !... Une boutade, évidemment. Mais c'est vrai que je suis exigeant pour moi, pour les autres... J'ai une envie de perfection. »

Son individualisme forcené l'interdit de participer à des sports de groupe, à des réunions de plus de deux personnes, de penser comme la majorité et même de s'habiller comme tout le monde⁹⁸. Quoique sur ce dernier point, il ne fasse pas montre d'une fantaisie débridée, privilégiant le blouson de cuir au costume trois-pièces. Preuve qu'au fond il reste un journaliste reporter.

En l'espace de quelques semaines, Pierre se désintéresse de *Merci Bernard*. Parce qu'il ne s'y sent pas heureux.

« Je ne supporte pas d'être malheureux même cinq minutes, dira-t-il. Je n'ai pas le temps, j'ai plein de trucs à faire. Dès que je suis un tout petit peu malheureux, je m'en vais. »

Il reconnaît tout de même : « Je suis hystériquement individualiste. Ce qui ne veut pas dire égoïste. »

Sa dernière prestation, qui porte sur le tennis à Roland-Garros, est proposée le 25 avril, moins d'un mois après la création de cette émission satirique. Il part sans tambour ni trompette. Sans scandale ni phrase vengeresse. Il ne dira jamais de mal de Jean-Michel Ribes. Néanmoins, ils ne travailleront plus jamais ensemble, ni à la télévision, ni au théâtre, ni au cinéma.

Pierre ne déserte pas la lucarne pour autant. Il se tourne vers *Les Enfants du Rock*, émission culte d'Antenne 2 créée par Pierre Lescure, où il se sent plus à l'aise.

Dès le mois de juin, il y propose des conseils, fortement inspirés de son propre ouvrage et dans la veine de ce qu'il aime faire : *Comment apprivoiser un leader socialiste, Comment ne pas s'ennuyer au lit...* Mais sa participation n'excède pas le cadre d'une unique émission.

À la minute

Dans la coulisse, constatant qu'à FR3 on est ouvert aux idées novatrices, M. Desproges Pierre, ci-devant humoriste patenté, estampillé surréaliste, fourbit ses armes.

Avec l'aide du réalisateur Jean-Louis Fournier et avec le soutien de Serge Moati, directeur des programmes et conseiller de François Mitterrand, il prépare *La Minute nécessaire de Monsieur Cyclopède*. Un dérivé pour adultes du professeur Corbiniou et de ses faussement bons conseils. Une suite logique de Gérard Champs-Élysées et divers autres sages que Pierre a créés pour le petit écran de manière trop éphémère.

Il ne l'avouera jamais mais cette *Minute* se veut aussi une réponse à une émission télévisée antérieure. Durant les années 1967-1968, un physicien membre de l'Académie française avait droit à son rendez-vous mensuel, pompeusement intitulé *Le Quart d'heure de Louis Leprince-Ringuet*. Qui, comme son nom l'indiquait, durait au minimum dix-sept minutes. Le grand homme aux cheveux coupés courts et aux oreilles démesurées y pérorait sur tous les sujets, étalant devant le spectateur médusé toute l'étendue de sa culture. Fumant la pipe, pour montrer l'exemple, flanqué d'un énorme vase rempli de fleurs en guise de décoration derrière lui, il dissertait en compagnie de Pierre Desgraupes donnant l'envie à tous les enfants de ne jamais devenir adultes et à tous les adultes de couper la télévision pour écouter la radio, voire, pour les personnes les plus atteintes, à noyer leur ennui dans l'alcool. Heureusement pour lui, et pour la survie de l'Hexagone, Cyclopède provoquera des réactions différentes.

Jean-Louis s'impose vite comme le précieux complice de Desproges. Enfin quelqu'un avec qui Pierre peut travailler en toute confiance et en toute liberté. Ce fils de médecin, qui officie à la télévision, est réputé pour son humour et son audace. Les deux hommes ont véritablement un coup de foudre d'amitié et ne se quittent plus.

Fournier, qui possède une maison dans l'Oise, y entraîne son nouvel ami dans des balades jamais sérieuses où la poésie se mêle à la folie. Il va devenir à la fois le conseiller artistique, le garde-fou et le faire-valoir de Pierre Desproges. Grâce à eux, avec eux, Monsieur Cyclopède va voir le jour et marquer bien des esprits.

Retour de (coups de) bâton

Événement de portée mondiale : le retour du *Tribunal des flagrants délires* est annoncé sur France Inter pour janvier 1982.

Lassé par la censure régnant sur RMC et par les idées trop « bien-pensantes » à son goût qui y flottent, Claude Villers a quitté le navire monégasque et n'a su résister aux sirènes de France Inter. On le veut, on le réclame et on accède à ses exigences. Y compris celle d'allonger la durée de l'émission qui, débutant toujours à 11 heures, se terminera désormais à 12 h 45 juste avant le céléberrime *Jeu des 100 francs*.

Cet allongement provoque quelques bouleversements dont la présence d'une fausse experte en psychiatrie, le docteur (parfois appelé professeur) Folie. Qui devrait s'appeler la doctoresse puisqu'il s'agit de la journaliste Jeanne Folly.

Pierre Desproges répond illico oui à l'idée de reprendre du service en robe de procureur. Et pour cause, ses prestations sur les ondes monégasques se sont vite écourtées. À force de subir des remarques qui cachaient mal des reproches qui, eux-mêmes, cachaient mal de menaçants conseils, il a pris le taureau par les cornes et la porte par ses gonds. Un poil rancunier, l'humoriste épinglera à plusieurs reprises le prince Rainier et ses descendants. Toutefois, Pierre omettra de souligner que ledit prince est un des rares chefs d'État à se déplacer avec Grace.

Mieux vaut la froideur revigorante du studio de la Maison de la radio que la chaleur glaciale des terrasses monégasques. Revoici le Torquemada des ondes, le Fouquier-Tinville de France Inter. Ça va saigner !

Mon Dieu

Pour marquer le début de l'été, *Le Monde* publie une chronique de Pierre Desproges, modestement intitulée *Si j'étais Dieu*. L'auteur y explique, entre autres, que s'il disposait de pouvoirs divins, il commencerait par abolir la mort, ce qui dénote une nature généreuse.

« En ce qui concerne l'abolition de la mort, elle m'apparaît à l'évidence comme une réforme de première urgence, dans la mesure où la plupart des humains renâclent farouchement à la seule idée de quitter ce bas monde, même quand leur femme les trompe à l'extérieur, ou que les métastases les bouffent de l'intérieur. J'irais même jusqu'à dire que c'est sa mortalité qui constitue la grande faiblesse du genre humain. Un beau jour, on entame une partie de

pétanque avec des copains, sous les platanes bruissant d'étourneaux, l'air sent l'herbe chaude et l'anis, et les enfants jouent nus, et la nuit sera gaie, avec de l'amour et des guitares, et puis voici que tu te baisses pour ajuster ton tir, et, clac ! cette artère à la con te pète sous la tempe, et tu meurs en bermuda. Et c'est là, mon frère, que je pose la question : à qui est le point ? »

Le point est toujours pour la mort. Pierre ne va, hélas, pas tarder à s'en rendre compte.

Cour toujours

Le retour du *Tribunal* ne passe pas inaperçu. Par milliers, des oreilles sont aux aguets, des doigts prêts à appuyer sur le bouton du poste. Pléthore de bureaux, d'entreprises en tout genre vont voir leur efficacité diminuer, voire chuter, entre 11 heures et 12 h 45.

L'équipe apparaît en pleine forme, les reparties fusent et les plaidoiries sont toujours écrites au cordeau. Personne n'a envie de sombrer dans la facilité.

Le succès de cette émission éveille l'intérêt de nombreuses personnes. Y compris des cinéastes. Claude Berri, grand manitou du septième art français à la fois en tant que producteur et réalisateur, envisage de faire une comédie centrée sur un tribunal. Il souhaite filmer Claude Villers et son équipe afin de s'inspirer de leur travail. Il envisage même de faire collaborer le président, le procureur et l'avocat de la défense à l'écriture du scénario. Coluche – qui est sous contrat avec Berri – est annoncé dans le rôle principal. Grosse production en vue. France Inter et Villers acceptent.

Comme lors de la deuxième partie de la saison 1, l'équipe du *Tribunal* enregistre, trois fois par semaine, deux émissions à la suite. Le mardi 28 septembre 1982, Berri installe ses caméras sans connaître les noms des invités. Surprise : il s'agit d'une part de Jean-Marie Le Pen, de l'autre de Patrick Poivre d'Arvor.

La venue du leader du Front national a suscité une vive polémique. N'étant pas parvenu à réunir le nombre suffisant de signatures, Jean-Marie ne put concourir lors des dernières élections présidentielles. Néanmoins, il continue de donner de la voix. Mais ses opinions pour le moins tranchantes dérangent. Faut-il ou non lui offrir une nouvelle tribune ? Même placée sur la haute surveillance

de Claude Villers ? Après tout, d'autres leaders politiques ont été précédemment invités, pourquoi pas lui ?

« J'avais eu une réaction un peu sotte, confessa Desproges. J'avais dit à Villers : "Si ce monsieur vient à l'émission, moi, je n'ai plus envie de rire"... »

Pas si sotte que cela puisqu'il déclarera par ailleurs : « Le Pen, comme tous les extrémistes, me fait peur. Les extrémistes ne peuvent aller plus loin que les humoristes. Seulement, les humoristes sont des gens qui doutent. Les extrémistes, eux, se servent d'une cause pour brandir un drapeau et utiliser des fusils. »

Jean-Marie n'est pas le seul visé. Pierre précisera par ailleurs : « Je m'étais opposé à Villers en disant : "Moi ça m'embête de faire une émission avec des gens comme Le Pen ou comme Marchais, parce que, pour moi, ce sont des extrémistes, donc des intolérants. »

Villers maintient la présence Le Pen et Desproges finit par l'accepter. À lui de trouver les mots qui vont porter.

Le président du FN se dépense beaucoup pour ne pas être une personnalité comme les autres. Il ne se déplace jamais sans sa garde rapprochée constituée de gros bras qui ont appris leur métier dans les rizières plus que dans les garden-partys. Jean-Marie ne se déplace pas non plus sans une horde de militants, prête à investir les bancs du studio d'enregistrement. Il ne saurait en être question rétorque le président Villers qui devine déjà les débordements d'un public habitué à semer la zizanie. Climat tendu, menace d'annulation de l'émission font prendre beaucoup de retard. Le Pen cède. Seules dix personnes de son entourage sont autorisées à assister à l'enregistrement. À condition de laisser leurs armes aux vestiaires. Non au figuré mais au sens propre. Claude a remarqué que les gardes du corps de Le Pen sont tous lourdement équipés. Or, la seule arme autorisée dans l'enceinte du tribunal est l'humour. Qui ne semble pas appartenir à l'arsenal de ces messieurs. Après de nouvelles palabres, donc un nouveau retard, l'émission peut, enfin, débiter.

Quand vient sa plaidoirie, Pierre Desproges sonne la charge :

« Belges, Belges,
Extrémistes, Extrémistes,
Mon président français de souche,
Mon émigré préféré,
Mesdames et Messieurs les jurés,
Mademoiselle Le Pen, mademoiselle Le Pen,

Mademoiselle Le Pen, madame Le Pen,
Public chéri, mon amour. »

Tout au long de son propos, il va beaucoup parler du racisme et très peu de Le Pen. Il racontera une histoire de chauffeur de taxi raciste et appellera Georges Brassens à la rescousse pour dénoncer les imbéciles heureux⁹⁹. Par ce biais, il s'en prend à la fois aux xénophobes et... aux chauffeurs de taxi qu'il n'a jamais portés dans son cœur : « C'est une vie carcérale la vie dans un taxi, expliquera-t-il ultérieurement. On est enfermés. On est sous un despote à roulettes qui vous oblige soit à fumer et à supporter son tabac, soit à ne pas fumer. Et qui vous laisse mourir de froid en ouvrant sa fenêtre ou à crever de chaud. »

Contrairement à ce que voudra la légende, au cours de cette plaidoirie, il ne lance pas la formule – si souvent reprise : « On peut rire de tout mais pas avec tout le monde » (ou « avec n'importe qui », selon des versions). En réalité, Pierre pose deux questions : « Premièrement, peut-on rire de tout ? Deuxièmement, peut-on rire avec tout le monde ? » Syntaxe légèrement différente. À la première question, il répond par l'affirmative : « Oui, on peut rire de tout, on doit rire de tout. De la guerre, de la misère et de la mort. Au reste, est-ce qu'elle se gêne, elle, la mort, pour se rire de nous ? Est-ce qu'elle ne pratique pas l'humour noir, elle, la mort ? »

Pour la deuxième question, il est plus circonspect, convenant que la proximité avec certaines personnes ne lui donne aucune envie de rire : « La compagnie d'un stalinien pratiquant me met rarement en joie. Près d'un terroriste hystérique, je pouffe à peine et, la présence, à mes côtés, d'un militant d'extrême droite assombrit couramment la jovialité monacale de cette mine réjouie dont je déplore en passant, mesdames et messieurs les jurés, de vous imposer quotidiennement la présence inopportune au-dessus de la robe austère de la justice sous laquelle je ne vous raconte pas. »

Tout compte fait, Le Pen s'en sort plutôt bien. Même si l'auditeur sent que le sujet ne cesse de tourner autour de lui, le président du FN n'est jamais désigné comme cible et encore moins comme tête de Turc. Luis Rego, pourtant censé être son avocat, se montrera plus mordant et dressera une glaciale *Journée d'un jeune fasciste*. Un texte d'anthologie¹⁰⁰.

Pas de véritable affrontement, donc. Restera pour la postérité cette formule sur le rire de tout avec tout le monde. Une formule que réfutera en partie son auteur. Avec illustrations à la clef : « Récemment, dit-il, j'ai refusé d'aller à Moscou pour une émission d'Antenne 2 – une bonne idée d'ailleurs – qui avait pour but

de déconner un peu dans les rues moscovites. J'avais, par exemple, l'idée d'aller au mausolée de Lénine et de leur demander : "Qu'est-ce qu'on joue ce soir ?"... Seulement, je n'ai pas envie de rire avec une situation qui me glace trop. Aller se faire cuire un œuf sur la tombe du soldat inconnu, on risque une nuit de taule. Pisser sur le tombeau de Lénine, on risque soixante-dix ans de goulag. C'est pas tellement marrant... Mais j'irais plus loin. Il y a une expression qui dit : "On ne tire pas sur une ambulance"... sauf s'il y a Patrick Sabatier dedans !... Oui, on ne peut pas rire aux dépens de n'importe qui. On peut rire des forts mais pas des faibles. »

Grâce à Claude Berri, cette émission et celle, beaucoup plus sereine, avec Poivre d'Arvor, sont filmées pour l'éternité. Néanmoins, le projet de film ne se concrétisera jamais.

Le cinéma demeure l'un des rares vecteurs dans lequel Pierre Desproges ne parviendra pas à s'immiscer. Ni en tant qu'acteur, ni en tant qu'auteur. En cela, il diffère complètement de Coluche qui aligne succès sur succès.

À nouveau, le tribunal s'exporte dans les provinces, trois semaines durant. Salles combles, comme de bien entendu.

Docte heure

Quand il n'est pas à écrire des plaidoiries aux formules cinglantes, Pierre peaufine son nouveau personnage. Un monsieur qui n'aura pas de prénom.

Cyclopède n'est certes pas un patronyme très répandu. Origine douteuse. Probablement issu des cyclopes qui évitent de se fourrer le doigt dans l'œil. Peut-on y voir un osé raccourci sur des cyclopes pédérastes ? La question restera à jamais en suspens. Tout en acceptant la notion de cyclope, Pierre préfère parler d'un dérivé d'« encyclopédie ». De là à y voir un jeu de mots cachés : le lent Cyclopède dit...

Ce nouveau bonhomme de la télévision est pour le moins étrange, portant un costume noir d'une autre époque, une chemise blanche et un nœud de papillon [101](#) rouge. Il se distingue aussi par une énorme fausse fleur rouge à la boutonnière. Ne lui manque qu'une touche de bleu pour jouer les patriotes. Mais c'est qui ce Cyclopède ?

Afin d'y répondre, plus ou moins, Pierre écrit un texte à destination de la presse : « Je m'appelle Pierre Desproges. J'occupe le plus clair du temps qui

m'est imparti en attendant la mort, à faire semblant d'être amusant publiquement, sur les ondes radiophoniques ou télévisuelles qui m'abritent épisodiquement sous leur antenne. Depuis la disparition des *Shadoks*, je rêvais secrètement de produire une émissionnette, en lieu et place des susnommés, dont l'ambition serait de déchaîner un minimum d'hilarité chez mes contemporains boursouflés d'angoisse à l'approche du tiers provisionnel et de la Troisième Guerre mondiale. L'idée m'est venue de créer, d'écrire et de jouer moi-même les aventures d'un conseiller pompeux, chafouin, cynique, surréalistico-anarcho-farfeluesque, qui s'appellerait Cyclopède pour des raisons qui m'étonnent moi-même. Chaque épisode, destiné à être diffusé quotidiennement, week-end compris, durerait moins de deux minutes, et la réalisation en serait confiée au réalisateur Jean-Louis Fournier que, seule, la virulence de mon hétérosexualité m'a empêché, à ce jour, de demander en mariage. Nous avons soumis le projet à Serge Moati qui opina. »

Sans l'accord de Moati, cette « émissionnette » n'avait aucune chance d'exister. Sur aucune des rares chaînes de la télévision française. On eut pu croire que tout cela nécessita d'âpres négociations, de douloureuses retouches, d'innombrables rendez-vous. Pas du tout.

« C'est exemplaire. D'une simplicité biblique, affirmera Pierre. J'ai proposé mes sketches à Serge Moati qui a dit oui. Quand on pense que les gens font des pieds et des mains pendant des mois voire des années pour essayer d'imposer une émission... »

Moati est un inconditionnel de Desproges et, dans la mouvance des changements d'après mai 1981, souhaite donner à France 3 un ton inédit, moderne et décapant. À ses risques et périls.

Ce Monsieur Cyclopède aux airs pas forcément catholiques surgit dans la lucarne le lundi 29 novembre 1982 pour parler... du pape ! *Vérifions l'infailibilité du pape*, tel est le thème du jour.

Le générique est déroutant : gros plan sur le balancier d'une horloge comtoise où a été collé le portrait d'un Cyclopède souriant. Un tic-tac couvert par une sonnerie. Enfin le voilà celui que personne n'attendait mais que tout le monde espère. Le décor est minimaliste. Monsieur paraît coincé dans le fond d'une pièce avec une plante verte derrière lui. Un décor de speakerine¹⁰². Cyclopède parle. Sans sourire mais en dodelinant comme pour mieux appuyer ses propos. Et il ne parle pas pour ne rien dire. Le pape c'est quand même pas de la roupie de sansonnet. En cette décennie naissante, la France reste encore la fille aînée de l'église, donc plus ou moins la cousine du pape. Ou sa grande sœur. Certains

estiment qu'elle n'est plus qu'une lointaine parente, en état de déliquescence avancée. Les oreilles des téléspectateurs sont tendues, les mirettes grandes ouvertes.

« L'Église catholique affirme que le pape est infaillible, assène Monsieur Cyclopède dont nul ne connaît les références universitaires ni la fonction précise. Ça reste à prouver, diront les sceptiques et les francs-maçons. Eh bien, justement, rien n'est plus simple que de prouver l'infailibilité du pape. Vous pouvez le faire vous-même, sans sortir de chez vous ; pour le prix d'un billet de train de Vierzon¹⁰³. Il suffit pour cela d'avoir le pape sous la main. »

Et ô surprise, le pape est là. Présent face à Cyclopède. Vêtu de blanc mais assis de dos, sans doute par timidité ou du fait de l'incompétence crasse du réalisateur. L'homme à la fleur rouge va-t-il l'interviewer ? Non. Il préfère le soumettre à un test implacable. Il tend ses deux poings fermés et lui demande : « C'est dans quelle main ? » Le pape hésite. Désigne le poing gauche. Bingo ! Le pape est bel et bien infaillible. Brillante démonstration qui se conclut par un sourire de Cyclopède et cette réplique qui va devenir la signature de l'émission : « C'est étonnant, non¹⁰⁴ ? »

Ça y est, c'est parti.

Comme le prouve ce premier *opus*, Pierre sera rarement seul dans ces minutes. Il aura pour principale partenaire la comédienne Dominique Valadié, ex-élève du Conservatoire et future sociétaire de la Comédie-Française.

Monsieur Cyclopède va ouvrir pour le public le grand livre de savoir universel, dont il tourne les pages avec sérieux et gravité. Grâce à lui les Français se coucheront moins bêtes. Soir après soir, sa minute va devenir de plus en plus nécessaire. Au point que moult spectateurs vont se demander comment ils ont pu si longtemps s'en passer. Uniquement des sujets de la plus haute importance que nul autre n'avait osés traités : *Sachons faire ronronner une secrétaire trilingue, Insonorisons une Andalouse, Rendons hommage à Victor Hugo sans bouger les oreilles, Rentabilisons un général de brigade entre-deux-guerres mondiales, Sachons distinguer une gardienne d'immeuble d'un oléoduc, Concubinons dans la trépidance avec une star du muet...*

Merci Monsieur Cyclopède.

⁹². « Il y a un seul cas où il est convenable d'aborder une femme laide. C'est pour lui demander si elle ne connaît pas l'adresse d'une jolie femme. C'est tout ce qu'il y a à dire sur le sujet. »

⁹³. Le 29 octobre 1981, une semaine après son soixantième anniversaire.

[94.](#) Pour un sketch écrit en vue de son troisième spectacle (hélas inédit), il changera noms propres et plat :
« Le jour de la mort de Coluche, j'ai eu beaucoup de peine. Alors que – je ne sais pas pourquoi – le jour de la mort de Dalida, j'ai repris deux fois des nouilles. »

[95.](#) Et seront publiés en 1994 sous le titre *Le Pense-bêtes de saint François d'Assise* (Payot).

[96.](#) Ce brave Maurice vit effectivement le jour en septembre 1870.

[97.](#) Dans le film, un personnage identique était joué par Daniel Prévost.

[98.](#) « La caractéristique vestimentaire du con consiste en un besoin irrésistible de s'habiller comme tout le monde. » (*Manuel du savoir-vivre*)

[99.](#) « Quand sonne le tocsin sur leur bonheur précaire, Contre les étrangers tous plus ou moins barbares, Ils sortent de leur trou pour mourir à la guerre, Les imbécil's heureux qui sont nés quelque part. »

[100.](#) L'émission sera diffusée le mardi 28 septembre 1982.

[101.](#) Ce nœud de papillon pourrait faire supposer un audacieux raccourci entre *Minute* et papillon !

[102.](#) Ou un « hommage » à Louis Leprince-Ringuet ?

[103.](#) Pris par son sujet, Cyclopède oublie qu'il s'adresse à la France profonde, y compris des habitants de Dunkerque, Perpignan ou... Vierzon, pour lesquels le prix d'un tel billet de train n'est pas du tout le même.

[104.](#) Qui deviendra vite « Étonnant, non ? »

COMMENT FEINDRE DE S'ÉPANOUIR À L'OMBRE DE LA GRANDE FAUCHEUSE

Fer justice

Accaparé par la télévision et par diverses autres activités, Pierre Desproges tire ses dernières cartouches à *Pilote*. Il ne s'entend pas avec le nouveau rédacteur en chef, successeur de Guy Vidal, qui cherche à le brider, pour ne pas dire le contrôler.

Pour cette dernière salve, ses sujets de Pierre sont toujours aussi virulents : Hommage trouducal, Lettre ouverte à une beauté fatale, Apprenons le geste qui sauve : euthanasions les snobs, Ascenseur pour les chafouins, Membrake le magicien...

Contre toute attente, Pierre va aussi quitter *Le Tribunal des flagrants délires*. Il estime en être la vedette principale et souhaite être traité comme tel.

Concrètement, il exige un plus gros cachet. France Inter lui rétorque que lui et Luis Rego sont les mieux payés de tous les animateurs de Radio France. Et alors ? Pierre n'en a cure. Il sait que si l'émission était transportée sur une radio privée (RTL, Europe 1 voire RMC), il empocherait beaucoup plus. Il s'en ouvre à Claude Villers, coproducteur, qui ne peut satisfaire ses exigences. Les règles de la radio nationale sont strictes, au moins encore pour un temps.

Autre reproche, quasi syndical : les conditions de travail. À plusieurs reprises l'invité a été changé en dernière minute, obligeant procureur et avocat à revoir leur copie. Or, tous deux s'appliquent à ciseler leurs textes. Ils y passent du temps et n'ont aucune envie de bâcler pour se plier à une mauvaise organisation. « Je travaille comme un artisan, explique Pierre. Je suis très méticuleux, soigneux, besogneux même. Je pèse chaque phrase, chaque mot et je passe des heures dans les dictionnaires. J'ai des Quillet, des Robert, des Larousse. J'aime bien les dictionnaires. »

Ces modifications intempestives expliquent pourquoi il évoque de moins en moins les accusés, préférant traiter de sujets généraux. Peu lui importe qui se

trouve assis sur le banc face à lui si l'envie lui prend de parler de gastronomie, de politique ou de son beau-frère...

Dans ce climat tendu, fin 1982 de nouveaux contrats lui sont proposés. Pierre y découvre, à sa stupéfaction, qu'en les signant, il « offre » à France Inter l'intégralité de ses réquisitoires. Notamment pour les diffuser sous forme de disques. Brader ainsi sa plume ? Il n'en est pas question. On ne touche pas à ses textes ! Auteur à part entière il est, auteur à part entière il restera. Les galvaudeurs de prose, les profiteurs de ses envolées n'ont qu'à bien se tenir. L'ire de Pierre ne connaît plus de limite. Il harcèle Claude Villers au téléphone. Jusqu'à la rupture.

Le président du tribunal affirmera¹⁰⁵ qu'un énième appel fait déborder le vase de sa propre patience. Usé par les reproches, réclamations, doléances de celui qu'il croyait son complice, il entre à son tour dans une colère noire et lui signifie son renvoi immédiat. De son côté, le procureur préférera soutenir qu'il a rendu sa robe dans un grand geste théâtral.

Qui a craqué le premier ? Le créateur du *Tribunal* qui aurait viré subitement son employé ? L'auteur qui aurait quitté son prétoire en guise de protestation ? Peu importe. Toujours est-il que le 1^{er} février 1983, Pierre Desproges lance son dernier réquisitoire face à l'accusée, la romancière Régine Deforges. Le tribunal va s'en trouver changé et les flagrants devenir moins délirants.

Pour autant, Pierre ne ferme pas la porte des négociations. Dans une lettre datée du 26 février, conjointement adressée à Villers et à Jean Chouquet, directeur de Radio France, il s'affirme prêt à reprendre l'émission dès le 7 mars, « malgré la consternante pingrerie de votre administration et le peu d'estime qu'affiche France Inter à l'égard de ses collaborateurs ». Hélas, il est trop tard. Claude est las de ses sautes d'humeur. Il sent que Pierre restera à jamais insatisfait, réclamant toujours plus : plus de liberté de création, plus d'argent... Le ver est dans le fruit et Claude Villers n'a plus goût à croquer la pomme. Le procureur de la République Desproges est condamné à aller exercer ses talents ailleurs. Et cette décision est sans appel. Pierre est désormais *persona non grata* au palais de justice radiophonique.

Mais l'affaire fait des vagues. Plusieurs magazines, dont *Le Nouvel Observateur*, s'en mêlent donnant la parole tantôt à l'un, tantôt à l'autre. Les deux membres du barreau règlent leurs comptes par presse interposée. Ils ne se rencontrent plus. Ils finiront par se réconcilier, bien plus tard, à l'occasion du mariage d'un ami commun. Dans un restaurant, comme cela se fait entre gens de bons goûts et de bonnes fourchettes.

D'autres organes de presse font sonner le tocsin. Tel *Le Monde* qui réclame le retour de Pierre : « Si Claude Villers n'a plus envie de s'amuser avec Pierre Desproges – ce sont ses propres termes –, c'est son affaire. Mais qu'une dispute stupide entre les deux affreux jojos mégalos de France Inter ait pour résultat de nous priver du procureur général le plus drôle, le plus farfelu, le plus fou que la France ait connu, alors non. Trois fois non. Les auditeurs, eux, ont encore envie de s'amuser avec Pierre Desproges, et son départ, c'est donc aussi leur affaire. Qu'on se le dise ! (...) »

Cette histoire laisse des traces. Pierre, qui en est à l'origine, se forge une réputation d'homme peu malléable. Pour sa défense, il reprend la formule brandie par Jean Gabin, Lino Ventura et consorts : « On dit que j'ai mauvais caractère, j'ai un caractère, point ! » Un peu court, tout de même. On peut refuser de se laisser marcher sur les pieds tout en restant conciliant. Paraît-il...

Quid du *Tribunal des flagrants délires* ? L'émission perdure avec d'autres procureurs¹⁰⁶. Mais les auditeurs désertent par grappes de plus en plus compactes. À la fin de la saison le prétoire est fermé. La justice reste aveugle mais perd son sourire.

Le son des choses

Quant à Monsieur Cyclopède, il est de plus en plus d'actualités.

Son auteur a des exigences qui déroutent son entourage. « Il fallait l'aimer beaucoup pour travailler avec lui parce que c'était vraiment dur, dur, dur, témoignera Jean-Louis Fournier, son plus proche collaborateur. Les *Cyclopède* c'était vraiment très rigolo à regarder, à faire ça l'était un peu moins. Fallait vraiment prendre sur soi... Il était maniaque. Il avait une inquiétude permanente, et cette inquiétude permanente, il la fixait toujours, pas sur l'essentiel, c'est-à-dire la fiabilité des sketches ou son jeu, c'était toujours sur des choses accessoires. Par exemple, il fallait de la grenadine ; si c'était de l'orangeade, ça ne marchait pas... Alors je lui donnais de la grenadine et je lui disais : “Pierre, tu sais bien, ta véritable inquiétude de toute façon c'est pas que ce soit jaune ou rouge, t'as peur que tu ne sois pas bon !” Au bout d'un moment, il avait compris, mais il continuait... »

Ne trempant jamais sa plume dans la mièvrerie, ses textes ne cessent d'être incisifs. « Il y avait une volonté délibérée de provoquer, admitra Desproges.

Mais je dis toujours, pour me défendre, que la première personne que je provoque, généralement, c'est moi. Il y avait, donc, un goût de provoquer mais il y avait aussi un vent de liberté qui soufflait sur cette chaîne à cette heure-là. »

Il a conscience que son Cyclopède dérange parce qu'il ne fait rien ni ne dit rien comme tout le monde. Son originalité fait sa force. Il est inclassable.

« Le but de l'émission, c'était de partager les imbéciles en deux : les imbéciles qui n'aimeraient pas et les imbéciles qui aimeraient, rappellera-t-il. C'est la seule émission qui m'ait valu des agressions dans la rue : des gens qui m'attrapaient par le veston. Je n'ai jamais vraiment compris pourquoi... Il y a aussi des gens qui m'ont demandé "À quoi sert cette émission ?" "C'est pour quoi faire ?". Ils ne savaient pas si c'était une émission littéraire, si ça avait un rapport avec *50 millions de consommateurs*... »

Le gros du peloton des téléspectateurs et des critiques ne juge pas cette minute aussi nécessaire qu'elle l'affirme. Ainsi Jean-Georges Samacotz qui, dans *L'Alsace*, écrit : « Au détour de l'horloge comtoise un certain Pierre Desproges qui se croit très drôle nous apprend en trois phrases comment faire ronronner une secrétaire trilingue disant les yeux au ciel "La vache, quel pied !". Et ça dure une minute. Nécessaire ou pas, cette minute-là nous semble gâchée. Les grands sabots de Desproges sonnent creux. Le fade Cyclopède boîte bas... »

De son côté, Jacques Martin, homme de télévision attentif estimera : « C'était réservé à une toute petite fraction de l'auditoire. »

Ce à quoi, l'intéressé répondra : « J'aime mieux être bien dans ma peau et plaire à une petite élite plutôt que de faire une émission où je ne serai pas à l'aise mais qui plairait à un plus grand nombre de gens. Je ne veux pas faire de pub à Sabatier mais il y a des émissions comme ça qui me les gonflent. »

Pierre est d'autant plus étonné des attaques dont il fait l'objet qu'il estime avoir mis de l'eau dans son vin, y compris le vin de messe. Même s'il reconnaît volontiers son plaisir de choquer. « Dans les plus abscons – et quand je dis "abs", je pèse mes préfixes ! – de *Cyclopède*, il y avait un besoin de choquer, de provoquer "brechtiennement" parlant. Par exemple : celui où je donnais la recette du Chihuahua-melba. Ça m'était venu après que Bardot m'ait énervé avec ses phoques. Alors, je mettais le chien à bouillir avec des condiments. "Quand l'eau frémit, le Chihuahua aussi." C'était bâti à partir d'un prétexte. *Idem* avec la *Minute* intitulée *Comment reconnaître un communiste d'une chaise* ? J'avais toujours une intention, alors que Pierre Dac, que j'ai beaucoup admiré, pratiquait l'absurde pour l'absurde. Sans application, je veux dire. »

Les lettres de protestation tombent comme des halberdes, voire comme des couperets. Si une certaine frange apprécie, les téléspectateurs moyens demeurent d'indécrottables réticents et le font savoir.

« *Le Tribunal des flagrants délires* allait beaucoup plus loin que *Cyclopède*, estimera Pierre. Mais c'est de la télévision... Ça a déclenché, effectivement, quelques réactions... haineuses est peut-être un grand mot... Ça a déplu parce qu'il se passe un phénomène que je ne comprends pas : quand les gens regardent quelque chose qui leur déplaît, il leur vient mille idées sauf celle de changer de chaîne ! Ça ne leur est jamais venu à l'esprit. Alors, ils écrivent. Moati a reçu des lettres – ce qui est tout à fait intéressant sociologiquement – de gens qui disaient “Comment pouvez-vous nous faire supporter cette émission ?” Or, ça durait une minute trente, générique compris, c'est-à-dire même pas le temps de lacer ses godasses ! Que le mot “supporter” vienne à l'esprit des gens, ça prouve qu'il ne leur vient absolument aucune autre idée comme bouger, aller faire pipi ou baiser leur femme... C'est un manque de tolérance qui m'étonne un peu. Mais c'est vrai que, quand on passe à la télévision, on entre chez les gens – on est sous le géranium ou sous le berger allemand en plâtre qui a été gagné à la foire –, on est chez eux. Si on dit un gros mot – que ce soit « Dieu » ou « trou du cul » – ils sont choqués. Leur chien qui passe est choqué et ça me retombe dessus. »

Chancelier chancelant

Force est de reconnaître que Pierre ne tente rien pour éviter les critiques. Ses délires ne font pas dans le détail et ne cherchent jamais à caresser la chevelure des chères têtes blondes dans le sens de la coupe. Il se veut absurde, donc hors norme. Dans une France à l'esprit désespérément cartésien, ça ne peut que coïncider. De l'autre côté de la Manche, Desproges aurait essuyé moins de tirs nourris au conformisme.

« Les gags ou les propos me semblaient pourtant clairs pour éviter toute méprise, s'étonnera-t-il. Eh bien imaginez que la minute qui avait pour thème *Comment vieillir sans déranger les jeunes* a bel et bien été ressentie par certains comme irrévérencieux à l'égard des vieux ! Moi qui souhaitais m'en prendre à ces jeunes particulièrement égoïstes et désinvoltes à l'égard des personnes âgées... »

L'agacement général monte d'un cran au soir du 1^{er} avril 1983. La minute du monsieur au nœud papillon rouge a pour thème : *Humilions le chancelier Adolf Hitler*. Vaste programme. Et ce n'est pas un poisson d'avril.

« Dans le peloton cliquetant des ordures galonnées qui ont fait trembler le monde sous la terreur infernale de leur tyrannie hystérique, Adolf Hitler vient largement en tête », assène Cyclopède avant de demander : « Un être aussi abject est-il capable du moindre sentiment humain ? »

La démonstration qui suit montre un Desproges déguisé en Hitler avec uniforme et petite moustache. Croisant des passants qu'il salue poliment, il n'obtient aucune réponse. Moralité : Hitler souffrait quand on ne lui disait pas bonjour.

Ce n'est pas la première fois que l'on se moque d'Adolf. Au cinéma, il a même été traité à toutes les sauces jusqu'au navrant *Führer en folie*¹⁰⁷ où Henri Tisot¹⁰⁸ singeait le chancelier. Alice Sapritch, l'Eva Braun de ce film, s'était efforcée de défendre cette totale aberration en ces termes : « Peut-être que des dictateurs se diront qu'il y aura des acteurs qui vont les mettre en boîte. Alors, ils se diront : "Faisons attention pour l'Histoire, ne soyons plus dictateurs"... » On croit rêver.

Donc Hitler peut être sujet de comédie. Mais pas à la télévision. Et surtout pas dans un sujet s'efforçant de le faire passer presque pour un homme comme les autres, capable de sentiments humains. Si tout le monde imagine bien qu'Adolf devait avoir la larme à l'œil quand l'un de ses chiens se foulait la patte ou quand il écoutait certaines chevauchées de Wagner, personne ne veut le savoir. Un salaud intégral reste un salaud intégral, qu'il soit amateur de Max du Veuzit ou de compositions florales.

La minute de trop. Une minute de bruit. Les attaques fusent de toutes parts. D'autres minutes vont siffler comme des cocottes.

Tout le monde il est beau...

D'autres sujets font monter la rancœur d'un cran. Au final, on en veut moins à Desproges de tenter d'amuser avec un fou sanguinaire que de se moquer de la religion. À travers *Cyclopède*, celle-ci n'est pourtant visée qu'à doses homéopathiques.

« Il est stupéfiant de mesurer l'intolérance du public pour les plaisanteries concernant certains sujets réputés tabous, s'insurge-t-il. On peut se moquer des infirmes, des Juifs, des Arabes ; on peut ridiculiser les obèses, les homosexuels ou les radins ; on peut évoquer la guerre, l'amour ou la politique mais surtout, surtout, on ne doit pas piper mot sur le bon Dieu et la religion catholique. Démontrer par un gage que le pape n'est pas forcément infallible, que la Sainte Vierge, trop émue pour penser à serrer la main de l'ange au moment de l'Annonciation, n'était pas très polie, ou que le lion s'est refusé à manger une sainte Blandine décidément trop maquillée, cela passe mal, très mal, à la télévision. »

Jean Michel di Falco, délégué général de *Chrétiens-Médias*, organisme de communication de l'Église catholique, s'affirme choqué par les attaques de plus en plus nombreuses des humoristes à l'encontre de Dieu et Jésus. Père et fils sont devenus des cibles de choix, affirme-t-il. Et Pierre Desproges fait partie des impies.

« On n'est pas d'accord parce que ça touche au sacré, poursuit le délégué, ça touche à des valeurs profondes sur lesquelles un grand nombre de gens et de Français ont construit leur vie, ça peut choquer des jeunes et je crois qu'il est difficile d'accepter ce type d'humour-là. »

Reprenant le flambeau, le cardinal Lustiger se lance dans une véritable croisade pour faire revenir les comiques dans le droit chemin, celui de la sainte Église catholique et apostolique. Il réclame le respect de Dieu et de la religion. Le quotidien *La Croix* s'impose comme fer de lance de cette énième bataille. Des débats sont organisés, auxquels n'est convié aucun comique. Pourtant sont visés Jacques Martin, Guy Bedos, Coluche et, bien entendu, Pierre Desproges.

En guise de réponse, ce dernier rédige une lettre ouverte à Jean-Marie Lustiger, qu'il lit devant les caméras de la télévision. L'intervention est filmée chez lui, dans son salon, avec un (faux) cochon en premier plan, un tableau représentant une femme nue¹⁰⁹, mis en évidence sur le mur :

« Cher Seigneur,

Qu'il me soit permis de m'indigner ici véhémentement contre les insupportables attaques portées régulièrement à la télévision contre mon athéisme militant par vos camarades de goupillon. Il est intolérable, deux siècles après la séparation de l'Église et de l'État, dans un pays qui pousse la laïcité officielle au rang d'institution nationale que des anti-athées hystériques accaparent l'antenne de la télévision le dimanche matin avec des émissions intitulées, je cite, *La Messe du dimanche*, dans laquelle les minorités athées, non

priantes, non bigotantes et mal bêtifiantes sont méprisées et bafouées – je pèse mes mots – au profit de grotesques manifestations incantatoires d’une secte en robe dont le monothéisme avoué est une véritable insulte à Darwin, aux religions gréco-romaines et à ma sœur qui est bouddhiste dans un bordel de Kuala Lumpur. Je précise que j’envoie une copie de cette lettre à Dieu et que ça va chier ! »

Pierre Desproges ne cherche pas à se faire des amis. À la limite, devenir l’humoriste le plus haï de France ne lui déplairait pas. D’autant que, pour son plus grand étonnement et une indéniable satisfaction, son renom lui vaut de belles surprises : « Pendant la diffusion de *Cyclopède*, racontera-t-il, je descendais les Champs-Élysées. On me claque la main aux fesses. Je me retourne et je vois une fille superbe qui me dit : “Étonnant, non ?” ! Celle-là, je l’aurais bien emmenée huit jours sur mon bateau à voile ! »

Refrain à main

Entre-temps, Pierre apparaîtrait là où personne ne l’attend : dans les bacs des disquaires. Un 45-tours avec d’un côté *Ça, ça fait mal à l’ouvrier* et de l’autre *Oremus camarades*. Il y chante ses propres textes¹¹⁰. Du moins il essaie. Il ne risque pas de faire concurrence à Johnny Hallyday ni à Yves Montand.

Des chansons pour rire, bien sûr. Des chansons un peu engagées aussi. Dans la première, il oppose les prolétaires aux nantis. D’où ce passage :

« Insouciant dans sa limousine
Charles-Édouard, le fils du docteur,
Traverse la ZUP chafouine
Où s’étioilent les travailleurs
Il écrase le chien de Georgette
Au coin de la rue des Communards
Et jetant vingt sacs à la fillette :
“T’as qu’à t’racheter un autre bâtard !”... »

La musique y est réduite à son strict minimum, hésitant entre un rock déchiré par un groupuscule d’une banlieue abandonnée et une fin de bal musette. Cette ritournelle dure quand même 4 minutes 46. Sans surprise, elle ne grimpe pas haut dans les hit-parades.

Pierre promet, mais un peu tard, qu'on ne l'y reprendra plus.

Livres ouverts

L'été dardant ses rayons de soleil, il est temps de prendre des vacances. Studieuses.

« Cet été, pour lire sur la plage, j'emporte l'annuaire de la Haute-Vienne et l'intégrale des œuvres de Lacan, annonce Pierre Desproges. Je recherche plus un délassement qu'une quête culturelle ou une satisfaction artistique dans la lecture. L'annuaire de la Haute-Vienne – je parle de l'édition 1982, pas de l'édition 1981 qui est nulle... je pense que ce livre, plus ceux de Lacan, ce sont deux formes de littérature assez semblables dans la mesure où les mots, dans l'un comme dans l'autre, s'enchaînent les uns aux autres sans aucune logique ni raison apparente. Le sommeil vient vite. Contrairement aux autres barbituriques, il n'y a pratiquement pas d'accoutumance. »

En réalité, il compte plus travailler que dormir sous l'influence soporifique des écrits de Jacques. Il a du pain sur la planche : terminer la rédaction d'un nouveau livre *Vivons heureux en attendant la mort*, dont la parution est prévue pour décembre.

« Je mets beaucoup de temps à écrire car je suis plutôt du genre besogneux, avoue-t-il. Comme beaucoup de vieux cons, je suis assez lent. »

Son rare temps libre, il le consacre effectivement à la lecture. « Je peux oublier de manger, admet-il, je peux oublier de faire l'amour, je peux oublier de boire – pas souvent – mais je ne peux pas oublier de lire. Je ne peux pas vivre un jour sans lire. »

Ses ouvrages de chevet ne sont pas ceux cités précédemment. « Je suis assez classique comme lecteur, dit-il plus sérieusement. La jeune littérature m'emmerde assez souvent. Sollers m'ennuie, Queffelec me navre, Marguerite Duras, pour moi, est morte il y a une trentaine d'années, Bernard-Henri Lévy a du talent mais il est gonflé, il faudrait lui enlever le soufflet... Alors je lis Marcel Aymé, Vialatte, Céline... Tout ce que je lis de récent ce sont les dictionnaires. J'ai une collection de dictionnaires invraisemblables. Il y a de l'humour dans le Robert, il n'y en a pas dans le Larousse. »

Parmi ses auteurs de chevet figure Georges Simenon : « Ce que j'admire chez quelqu'un comme Simenon, dit-il, c'est que – contrairement à moi qui suis

obligé de m'entourer d'un tas de guirlandes, d'adverbes et d'adjectifs, pour arriver à faire passer des sentiments –, il économise un très beau vocabulaire pour faire des choses bouleversantes. »

Pas de surprise, en revanche, dans son rejet de Philippe Sollers : « Philippe Sollers, un trouducologue abscons qui dédie son incompétence littéraire en supprimant les virgules pour faire croire qu'il a du talent. C'est méchant mais pas tout à fait vrai : je suis sûr qu'il a du talent mais il fait semblant de ne pas en avoir. »

Et toujours aucune ouverture du côté de Marguerite Duras : « De même que je n'aime pas les courgettes à la fraise, je n'arrive pas à aimer Duras. »

Sa passion pour l'écrit lui permet de dresser des comparaisons entre ouvrages de la même veine. Ainsi, fin décembre, quand, pour l'émission *Droit de réponse*, Michel Polac lui demandera de désigner le livre qu'il a le moins aimé au cours de l'année, Desproges sortira du lourd. Du costaud, même. Limite indigeste. L'annuaire du Vaucluse ! En direct, il lui reprochera la page 2127 : « À Carpentras, le nombre d'Arabes qu'il peut y avoir ! » Et de commencer à lire la liste alphabétique. Les réactions de téléspectateurs offusqués menaceront de faire sauter le standard de l'émission.

Pas un mot, en revanche, au cours de cette même émission, sur l'annuaire de la Haute-Vienne. Deux régions, deux mesures...

Cet annuaire du Vaucluse fera longtemps parler de lui. Le courroux enflera. Particulièrement du côté des associations pour la défense des immigrés. Alors Pierre, sincèrement désolé, en battra sa coulpe dans le cadre de l'émission *Mosaïque*, justement destinée aux minorités.

« J'en ai vraiment un peu gros sur le cœur, confessa-t-il. J'ai voulu faire de la provocation imbécile. C'est mon rôle, je suis payé pour ça les trois quarts du temps. Mais je n'avais pas envie de faire de la peine aux Maghrébins de Carpentras. Je m'en fous, je les aime bien les Maghrébins de Carpentras. »

Certains lui rappelleront qu'avant de les aimer, il devrait apprendre à les connaître.

Mâle Heureux

Son propre ouvrage n'a rien à voir avec un annuaire. Il ne parle ni de Carpentras, ni de Limoges.

Vivons heureux en attendant la mort.

Pierre n'est pas le premier à employer le mot « mort » dans un titre. Il compte des précédents célèbres. Céline avec son *Mort à crédit* mais aussi Robert Merle (*La mort est mon métier*), Arthur Miller (*Mort d'un commis voyageur*) et Agatha Christie (*Mort sur le Nil*) !

« Beaucoup de gens sont obsédés par la mort parce qu'ils sont attachés à la vie, explique-t-il. Je n'ai pas envie de mourir, c'est pour ça que je n'oublie jamais l'idée de la mort. »

Il considère par ailleurs que mort et rire sont intimement liés, presque les deux côtés d'une même médaille.

« Je trouve insupportable, déplacé, que nous puissions mourir, dit-il. J'aimerais qu'on m'invite un soir de Toussaint à *Apostrophes* sur le thème de la mort. Entouré de croque-morts, on pourrait fabriquer une belle émission sur la mort et donc sur le rire. »

Au fil des pages, il parle de ses obsessions et de ses bêtes noires (racistes, médecins, végétariens, coiffeurs, jeunes, chauffeurs de taxi...). Il règle certains comptes en brandissant un cynisme décapant. La mort en reste le personnage principal, combattue par la dérision et l'ironie. Ce faisant, Pierre se rapproche encore plus d'un certain humour anglais, cinglant mais lucide, du genre de celui défendu par les Monty Python.

Dans ce panorama, les femmes se trouvent épargnées : « La femme est importante, puisque c'est elle qui assumera la continuité de l'espèce jusqu'à la fin du monde, s'il le faut, sans bouger les oreilles. »

Le résultat, parce que brillant, reçoit les éloges de la critique et les *satisfecit* d'un public de plus en plus nombreux.

Dans *Le Quotidien de Paris*, Geneviève Dormann estime que l'auteur « ressuscite l'humour de droite » grâce à son ton « fait d'anarchie et d'irrespect pour l'argent, la gloire et les vanités en tout genre. Humour qui n'exclut parfois ni l'outrance ni ce que les concierges appellent "le mauvais goût", mais où l'on reconnaît la trame d'un ancien élève des pères qui a appris ses déclinaisons. »

Pierre affiche un sourire figé à l'idée d'être traité d'humoriste de droite. Les deux mots le gênent. Il va pourtant être forcé de s'y habituer.

Quant à son livre, il part bien. Très bien. En moins de six mois, ses ventes dépassent les 155 000 exemplaires. Main dans la main, l'humour et la mort se révèlent excellents vendeurs.

[106.](#) Dont Éva Darlan et Serge Papagalli.

[107.](#) De Philippe Clair (1973).

[108.](#) Connu de la France entière en tant qu'imitateur quasi officiel du général de Gaulle. Le fait qu'il joue Hitler peut amener à des conclusions audacieuses...

[109.](#) Ce tableau est bel et bien celui qui orne le salon de la maison Desproges ! Il s'accompagne d'une fausse plaque d'identité imaginée par Pierre : « *L'Assomption d'Eva Braun* par Adolf Hitler, 1889-1945 ? »

[110.](#) En collaboration avec Jean-Louis Pick (pseudonyme de Jean-Louis Fournier) pour l'un des deux.

COMMENT GRIMPER VERS LA GLOIRE À PARTIR D'UN TAS DE PLANCHES

Saint Guy

Au moment où il se pose mille questions sur son avenir, Desproges est propulsé vers la scène par son ami Guy Bedos qui lui met le nez dans une évidence : si Pierre veut éviter les foudres de la censure, autant s'adresser directement au public. Les théâtres et autres salles de spectacles sont faits pour cela. Position que l'intéressé partage à mille pour cent : « J'en ai assez de passer sous les fourches caudines des censeurs de tout poil, dit-il. J'en ai assez de montrer mes conneries à un producteur de télévision avant de m'exhiber sur une scène. Je veux dire, les gens qui me disent "Non, attention, t'as écrit un gros mot, là. On ne dit pas *Dieu*, on ne dit pas *bite*, on ne dit pas *liberté*..." j'ai assez donné. Alors là, le seul censeur que je trouve tolérable, c'est le public. »

Ipsa facto, fort d'une expérience de plus d'une décennie, Bedos devient son conseiller, son soutien, son mentor et, surtout, son ami.

« Guy Bedos m'a vraiment poussé, admet Pierre. C'est assez émouvant par rapport aux relations qu'on a souvent dans ce métier. Voilà un garçon qui fait le même métier que moi, qui le fait mieux et avec plus d'expérience – mais imaginez que ça marche : je deviens de la concurrence pour Bedos ! – qui m'a donné tout son temps, tout son talent, toute son énergie pour m'aider à répéter. Parce qu'il m'aime, il le dit dans le dossier que nous avons donné à la presse. Il dit que nous nous embrassons, que nous nous aimons. Nous n'allons pas jusqu'au contact sexuel à cause des risques de sida mais Bedos faut pas me l'abîmer sinon je peux tuer. »

Les deux hommes avaient commencé par se renifler à la radio du temps où l'un jouait les procureurs et l'autre le témoin ou l'accusé. « J'ai connu Bedos par les *Flagrants délires*, racontera Pierre. Il est venu deux fois à l'émission et la deuxième fois qu'il est venu – je me rappelle c'était à Grenoble puisqu'on tournait l'émission en province –, il est rentré à Paris et m'a appelé pour me dire qu'il avait été ému par certaines choses. Je me suis dit : "Voilà un garçon très

occupé qui s'intéresse à mon cas et qui m'a écouté." Ça m'a touché... Par la suite, il m'a invité à voir son spectacle au Gymnase et il m'a invité à souper. C'est au cours de ce souper que je me suis laissé aller à lui dire : "Quand je te vois sur scène, il y a des moments où je me demande si je n'oserai pas en faire autant." Il a posé ses couverts, il m'a regardé dans les yeux et m'a dit : "Si tu fais ça, mon pote, je t'aiderai"... Il m'a donné le théâtre pour répéter, il m'a aidé à trier dans mes textes, il est venu me voir répéter. Et, surtout, il a ri de mes conneries. »

Desproges a toujours été admirateur de Bedos. À la fois de son talent, de son incroyable don de l'improvisation, de son pouvoir de repartie mais aussi de sa voix. Pour lui, Bedos c'est d'abord une voix. Une voix qui porte dans un théâtre. Or lui, Pierre, craint que sa propre voix ne dépasse pas le troisième rang. Il n'aime pas pousser sur ses cordes vocales et craint de rester monocorde. Guy le rassure.

« Bedos est l'honnête homme du music-hall, ajoute Pierre. Je l'ai toujours aimé, depuis que je l'ai vu avec Sophie Daumier. La seule chose que je regrette un peu c'est qu'il soit engagé politiquement sur une voie de garage. Il serait encore plus fort s'il se débarrassait de ça. Mais il croit qu'il est de gauche. Moi je suis sûr de ne pas être de droite. C'est toute notre différence. »

De son côté, Guy écrira : « Il me faisait rire, je le faisais rire. Le monde était pour nous un grand bahut dont nous aurions été les cancre mouqueurs. Ne jamais assassiner l'enfant qu'on a été. C'était notre slogan. »

Aux yeux de Bedos, Desproges n'est pas véritablement un comique. Plutôt un fantaisiste, à la rigueur un humoriste, surtout « un écrivain qui peut dire ses textes à haute voix sur une scène ».

Ils exercent le même métier mais sont, finalement, très dissemblables. Jacques Martin, qui les connaît tous deux, expliquera : « Bedos est un comique qui attaque, ce n'est pas le cas de Desproges. Lui a toujours une tête, on dirait que tous les malheurs viennent de lui tomber dessus. Il a l'air innocent aussi, même quand il dit quelque chose de très méchant. Car il peut être méchant. »

En 1986, sous les plumes complémentaires de Jérôme Garcin et Patrice Delbourg, *L'Événement du jeudi* dressera un portrait croisé de ces deux trublions : « L'un réfléchit un peu et parle beaucoup. L'autre marmonne dans son coin et ne se livre qu'à regret. L'un est plutôt schizo et laisse ses mots gambader en toute liberté. L'autre est franchement parano, tatillon sur la restitution de son discours, en lisière du vieux beau. Tous deux portent des mocassins. L'un est plus élégant que l'autre. L'un est de gauche, l'autre n'est pas de droite. L'argent

bien sûr, ils pensent qu'il en faut, sinon la pauvreté serait insupportable. Devant son aîné, volontiers professeur d'instruction civique, Pierrot fait semblant d'acquiescer à tout, mais il n'en pense pas moins. Dur d'être en ménage avec un réactionnaire de gauche... Le plus typé a biberonné à Zola, le plus chafouin ne jure que par Vialatte. Tous deux ont un fond artisan, voire paysan. Une paire de jolis solos. Pierrot hait les vieux, les jeunes et n'aimerait jouer que pour son miroir. Quand ils n'auront plus qu'une paire de fesses pour grincer, ils iront dormir au square. »

Ce même hebdomadaire cite un duel à mots non mouchetés entre les deux amis. Desproges lance les hostilités :

« Tu es engagé, je suis dégagé. Je ne vois pas une virgule de différence entre la gauche et la droite, ce qui prouve que j'ai la fibre plus républicaine que toi.

– T'as qu'à t'engager dans la garde à cheval !... Mais nous avons en commun d'être tout à fait libres, de n'avoir aucun contremaître. D'où le label « artificiel » parce que les gens ont besoin de toujours tout classer.

– Anar de droite !

– Libertaire de gauche ! »

Plume, plume, tralala

La véritable cheville ouvrière de cette mue vers les tréteaux se nomme Daniel Colling. Homme de spectacle, organisateur de tournées de chanteurs, ex-propriétaire du Théâtre de la Gaîté-Montparnasse, il est l'un des cofondateurs du Printemps de Bourges, qui connut sa première édition en 1977. Surtout, il est le producteur de Guy Bedos et connaît bien les exigences du one-man-show.

Face au cas Desproges, il se montre un peu circonspect. Son ami Jean-Pierre Moreau s'efforce de le convaincre : « Mais Daniel, tu ne te rends pas compte ! Il est énorme, ce mec ! Quel talent ! En plus, c'est une star en puissance, Il a claqué la porte des *Flagrants délires* pour je ne sais quelle raison mais il est hyper médiatisé. Tu ne risques rien. Je ne peux pas t'assurer que tu rempliras, mais je suis sûr que tu ne peux pas perdre de fric. Fais-moi confiance, je le sens en acier ce truc, j'en suis sûr. »

Colling accepte une rencontre avec cette future star.

« Desproges a séduit Colling en douze secondes, conclura Moreau. Colling louait quelques mois plus tard le Théâtre Fontaine pour le premier one-man-

show desprogien et, à partir de là, – soit de l’automne 1983 jusqu’à l’épouvantable nuit du 18 avril 1988 où Pierre est mort de son cancer à l’Hôpital Américain –, nous avons vécu, Daniel et moi, une aventure humaine et professionnelle comme on n’en rencontre pas deux. »

L’équipe est désormais constituée. En peu de temps, elle va imposer une nouvelle forme de comique.

De son côté, Pierre fait confiance à ces spécialistes, même s’il éprouve toujours des difficultés à s’imaginer seul sur les planches. Va-t-il réussir à captiver un auditoire pendant toute la longue durée d’un spectacle ? Tout en respectant sa propre intransigeance : pas question de faire le gugusse mais, au contraire, de donner vie à sa prose.

« Ça ne me démangeait pas tout à fait, ajoute-t-il. Je suis quelqu’un d’assez négatif et ce sont surtout des raisons négatives qui m’ont poussé à faire ça. Moi mon métier c’est d’écrire. Parce que je suis écrivain, pas écrivain. Que je passe ensuite en radio, en télévision ou sur scène c’est ce que j’appelle le service après-vente. Seulement, en télévision, quand on veut passer une heure, il faut passer sous un tas de fourches caudines. On en a des lumbagos après, tellement c’est dur. Alors qu’en scène il n’y a qu’un censeur : c’est le public. Qui vient ou ne vient pas. S’il ne vient pas, il a raison, s’il vient il a raison aussi. C’est la seule censure tolérable, à mon avis. »

Écrivain ? Un nouveau mot à ajouter au dictionnaire ? Derrière écrivain, écrivain ? Non. Le mot existe déjà depuis le XIX^e siècle, et il le sait bien¹¹¹. Il désigne tout simplement une personne qui aime écrire. À différencier de l’écrivassier qui est celui « qui écrit beaucoup et mal ».

« Je préfère le mot « écrivain » parce que j’écris pour la scène, pour la radio, pour la télévision, pour mes enfants, pour mes amants, pour mes maîtresses, pour la littérature, si l’on peut appeler cela de la littérature, développe-t-il. Tout ce que je fais passe par l’écriture. Écrivain c’est à la fois trop restrictif et trop pompeux. Je suis quelqu’un du verbe. Je suis quelqu’un qui vit du verbe... Je suis complètement archaïque. J’ai un frileux respect du langage. Je ne suis pas pour autant contre l’évolution et les apports de mots étrangers dans les langues, mais à condition qu’ils aient une vraie raison d’être. »

Il espère que, sur scène, le verbe le protégera de la vindicte populaire.

« Mon réquisitoire quotidien dans *Le Tribunal des flagrants délires* était déjà un one-man-show en public, dira-t-il. Je me suis aperçu que ça plaisait à pas mal d’imbéciles. »

L'idée de se retrouver seul en scène l'intrigue et même l'inquiète un peu. N'est-ce pas le comble de l'outrecuidance ?

« Ça l'est un peu, en effet, convient-il, d'oser supputer que l'on va empêcher les gens de dormir en leur racontant des "banalités" pendant une heure et demie ! C'est prétentieux, suffisant ! Et sidérant ! »

Pour attirer le public dans les salles, il faut du neuf. À l'auteur de trouver idées et formules chocs que l'acteur fera vivre sous les feux de la rampe.

« J'ouvre un cahier, j'écris dessus *Cahier de one-man-show* et je couche mes idées, raconte Pierre. Quand je sais que j'ai un sketch à écrire, je me mets au boulot. J'ai une case ouverte en permanence. Comme une alarme, une lampe allumée. Je suis en état d'alerte. Tout me sert : magnéto, bouts de papier pliés en quatre... »

Ses idées, c'est-à-dire une ribambelle de bouts de papiers, se retrouvent dans un classeur estampillé OMS (one-man-show). Des jeux de mots consternants aux trouvailles fulgurantes, ils sont là, attendant d'être sélectionnés par le maître pour avoir l'immense privilège d'être prononcés sur scène. Parfois, Pierre en tire un et y cherche le gag. Ce qui a pu le faire rire un moment, le consterne un autre. Sa sélection est drastique. Seul le dessus du panier l'intéresse.

Planches pour rire

Titre, non officiel, du spectacle : Un cri de haine désespérée où perce néanmoins une certaine tendresse^{[112](#)}.

L'une des premières sorties de la haine. Que Pierre brandit comme un flambeau.

Et l'apparition d'une tendresse qu'il s'amuse aussitôt à réfuter : « Sous des dehors de brute, je cache un cœur de fumier. »

Guy Bedos est présent durant la phase de préparation et de répétitions, apportant corrections et avis pertinents. « Je lui ai lu mes textes et il m'a regardé répéter, m'a donné son temps, son intelligence pour me guider en scène – je ne dirais pas « mettre en scène », résumera Pierre. Il m'a plutôt aidé à enlever certaines choses et m'a surtout donné confiance. »

Cette confiance se concrétise par un effet imparable : le rire.

« La première chose qu'il [Bedos] a fait c'est qu'il a rigolé, poursuivra Desproges. Et quand M. Bedos rigole de quelqu'un sur une scène on peut penser,

sans être outrageusement prétentieux, qu'on est un peu rigolo quelque part. »

Sur le rire se construit une collaboration efficace. Sans ego, sans atermoiement. Amuser reste dans la ligne de mire.

« Pierre avait le stylo et moi j'avais les ciseaux, précisera Bedos. Comme je suis un "client" pour lui et que je ris à presque tout ce qu'il fait, quand je riais un peu moins, il n'insistait pas, il coupait. »

Guy pousse son ami à la simplicité, l'empêchant d'accumuler accessoires et artifices de décor.

« J'avais tellement la trouille, au début que j'avais prévu des costumes, des décors insensés pour me protéger, admettra Desproges. Petit à petit, Bedos m'a dit : "T'es sûr que t'as besoin d'une guillotine ? T'es sûr de vouloir t'habiller en rouge ? T'es sûr de tenir à cette forêt de sapins ?" ... »

Et Pierre de tout supprimer.

L'une des difficultés inattendues consiste à mémoriser un texte alambiqué fait de phrases construites au cordeau. Impossible d'y remplacer un mot par un autre ni de démonter une réplique. « Ça m'a coûté énormément de travail de l'apprendre, admet Pierre le comédien. Je suis quelqu'un d'assez velléitaire : une fois que j'ai écrit quelque chose j'aime bien le jeter et passer à autre chose. Là, je me suis abruti sur un texte d'une heure trente qui est d'une grande beauté formelle et qui ne manque pas de finesse ni d'humour. »

Pierre après pierre, le spectacle se construit. Et le trac déboule au grand galop. Comme à la grande époque du *Petit Rapporteur*.

« J'étais un inconnu tout à fait obscur projeté devant vingt millions de spectateurs tous les dimanches, rappelle-t-il. J'étais complètement dans le brouillard. Mais j'ai quand même eu moins le trac que lorsque je suis monté la première fois en scène pour mon spectacle : une lecture au Gymnase pour Bedos et cinquante copains ! »

Normal d'avoir le trac pour un angoissé chronique : « J'ai toujours peur de mourir sous les bombes, dit-il, j'ai toujours peur que mes enfants soient enlevés, j'ai toujours peur que ma femme ait mal quelque part. Je suis angoissé¹¹³ ! »

Longs cheveux et grandes oreilles

Sur les conseils de son désormais producteur Daniel Colling, Pierre teste son show en province, sachant le public de la France profonde moins exigeant et

moins pédant que son homologue parisien. Il traîne du côté de Sedan et d'autres villes, dévoilant des textes pour la plupart inédits. Les spectateurs sont conquis même si certains s'étonnent.

« Il y a des gens qui viennent me voir après le spectacle et me disent : “Ah mais c'est pas du tout *Cyclopède* !”, témoigne Desproges. Mais je n'ai jamais voulu faire *Cyclopède*, ce serait idiot de ma part. Une heure trente de ce personnage qui ne bouge pas et dit “Étonnant, non ?”, vous imaginez ?... Mon spectacle est plus gesticulant, plus gai, plus pimpant, plus pétillant, plus champagnesque... Pour être tout à fait honnête, j'ai repris deux ou trois textes du *Tribunal des flagrants délires*. Je parle aussi de l'actualité mais d'une manière large. Je ne prends pas, comme Guy Bedos, l'actualité de l'heure d'avant sur laquelle il improvise. C'est du génie : il est capable d'être très brillant sur un fait qui s'est passé un quart d'heure avant ! Moi, c'est plus large – je ne dis pas que Bedos est étriqué ! À part un ou deux personnages comme Leprince-Ringuet que j'attaque personnellement – mais c'est pas de ma faute, il me file des boutons ! –, j'attaque des catégories socioprofessionnelles. Ce qui est courageux de ma part. Les coiffeurs, par exemple, en prennent plein la gueule mais il n'y en a pas encore eu un qui m'a crevé les yeux avec ses ciseaux. »

Qu'a-t-il contre cette profession éminemment capillaire qui permet à tant d'hommes et de femmes d'arborer des casques ondulés aux reflets troublants ? Parce qu'il les assaisonne ces braves coiffeurs (« À l'instar du pou, le coiffeur est un parasite du cheveu¹¹⁴ »). Pourquoi tant de haine ?

« J'ai plus d'affection pour bien des crapauds que pour mon beau-frère ou mon coiffeur, par exemple, constate-t-il. Je ne sais pas d'où ça vient. »

Finalement, au cours d'un *Apostrophes*, il lâche le morceau à Bernard Pivot : « J'ai horreur qu'on me tripote la tête par-derrière, en me racontant des conneries dans le dos¹¹⁵. »

Qu'a-t-il contre Louis Leprince-Ringuet, membre de l'Académie française, grand officier de la Légion d'honneur, grand-croix de l'Ordre national du mérite, commandeur des Palmes académiques ? Qu'il n'apprécie pas ses écrits, c'est son droit. Nul n'est obligé de lire son *Cours de physique nucléaire au Collège de France* ni même son *Grand Merdier ou l'espoir pour demain*. On a connu des ouvrages plus primesautiers.

Mais ce bien-pensant a commis un crime impardonnable aux yeux de Desproges : il a été l'un des porte-drapeaux de la croisade fomentée par Lustiger. Brandissant un Comité pour le respect des consciences, il a affirmé fort et clair

que certains sujets ne pouvaient ni ne devaient faire l'objet de moqueries. Sans le citer, il visait, entre autres, Pierre.

De plus, Louis a été encore plus loin. En mai 1983, en pleine polémique sur l'humour, la télévision eut l'idée d'organiser un débat mettant l'homme à l'habit vert face à Jacques Martin et Pierre Desproges. Mais Louis fit savoir qu'il était hors de question d'échanger ne fût-ce qu'un mot avec Pierre. La production d'*Aujourd'hui la vie* transmit la remarque au susdit en lui faisant comprendre qu'il n'était plus le bienvenu. Entre Louis et Pierre, le choix des producteurs avait été vite fait. L'un ayant plus d'appuis politiques que l'autre. L'émission eut lieu le 26 mai 1983. Thème : la chrétienté. Si Louis Leprince-Ringuet espérait s'en tirer avec le seul Martin, il en fut pour ses frais. Débat houleux. Au cours duquel Jacques s'en prit vertement à l'immortel allant jusqu'à lui suggérer de revêtir une chemise noire et de créer des camps de concentration !

Depuis ces imbroglios, Pierre n'a de cesse que de se venger. Il ne va pas se contenter de railler la prose du spécialiste en physique nucléaire mais aussi se gausser de son allure, son phrasé et son physique. Car cette sommité a le front dégarni et les oreilles décollées, ce qui pourrait le faire ressembler à un coléoptère écrasé sur une vitre. Certes, les Immortels sont rarement des prix de beauté et l'on est censé ne s'intéresser qu'à ce qu'ils ont dans la tête. Quoi qu'il en soit, ce Louis devient la bête noire de Desproges. Qui tire sur lui à boulets rouges. Parlant d'érotisme, il ajoute : « un érotisme trouble qui n'est pas sans évoquer Monsieur Louis Leprince-Ringuet si ses oreilles étaient des couilles[116](#) ». En d'autres temps, l'affaire se serait réglée sur un pré au petit matin. Entraîné sur le terrain de l'humour, Louis ne trouvera jamais les armes pour se défendre.

Autre champ que Pierre laboure de son humour dévastateur : les jeunes. Cette entité qui a pour unique point commun de ne pas avoir encore franchi la ligne des 30 ans. Ces jeunes dont il fut mais dans lesquels il ne se reconnaît plus. Ce dont il s'excuse... à moitié. « C'est de mon vieillissement dont je parle, j'attaque les jeunes, mais je me mets dans la position du type vieillissant qui s'aperçoit qu'il n'aime plus les jeunes, affirme-t-il. Quand je trouve que les jeunes sont souvent de jeunes imbéciles, j'en demande un peu pardon aux jeunes, parce que je me demande si ce n'est pas moi qui vieillis, donc c'est moins violent que ce qu'on peut croire... Cela dit, c'est vrai, c'est mon côté vieux con, mais je le revendique. Je suis assez désolé quand je vois que les gens de 18 ans sont d'une inculture à faire peur. Je n'ai pas honte de le dire, ça m'ennuie que les gens ne sachent pas qui sont Giono, de Gaulle ou Verdun... Ils n'en ont jamais entendu

parler, ils ne savent pas si ce sont des stations de métro ou des marques de boissons fraîches, et ça m'agace un peu... Je vais vous dire une phrase qui va prouver que je suis vieux : de mon temps on apprenait des choses et l'on s'en servait ! »

Ah, la culture. Il ne faut pas le lancer sur ce sujet. Ça lui file des aigreurs, des envies de génocide. Lui provoque des formules à l'emporte-pièce¹¹⁷. Comment peut-on vivre sans culture ? Comment supporte-t-on de rester un béotien hébété planté devant les portes ouvertes de la culture avec un regard de scolopendre énucléé ?

« Je cultive de plus en plus un certain mépris pour la non-culture triomphale, rappelle Pierre. Il y a une espèce de triomphalisme de la nullité de l'inculture qui m'exaspère. En ce moment, par exemple, il y a pas mal de chanteurs qui se targuent de ne pas savoir où est la Réunion comme si c'était un diplôme de ne pas savoir, de massacrer la langue. Ça devient des médailles qu'ils triment. »

Fou de la rampe

De sujet en sujet, de diatribes en colères, sur scène, Pierre Desproges ne suit aucun fil rouge, préférant se laisser bercer par ses envies. « C'est une sorte de conférence qu'il fait, explique Guy Bedos. Ce n'est pas une suite de sketches. Il ne quitte pas la scène pendant une heure trente... Il est complètement irrespectueux et je trouve que c'est bien parce que depuis quelque temps même les comiques ont tendance à se prendre au sérieux. Et je ne dis pas ça seulement pour moi. »

Tout est bon pour Desproges. Les têtes de Turcs sont si nombreuses qu'il n'a même pas à se pencher pour les ramasser. Y compris celles dont il ne connaît que les aspects extérieurs. « Je parle de choses que je n'ai pas vues, confesse-t-il. Si on ne parlait que de ce qu'on a vu, est-ce que Giscard parlerait des pauvres ? Est-ce que le pape parlerait du stérilet de ma belle-sœur ? Est-ce que les communistes parleraient de la liberté ? Est-ce que je parlerais des communistes ?... »

Exemple : il ne connaît pas vraiment son presque collègue Yves Montand. N'a jamais travaillé à ses côtés et n'a jamais eu l'occasion de ferrailer avec lui autour de ses idées politiques. Mais Montand est partout, assénant des conseils au bon peuple. On finira même par parler d'une possible candidature de l'acteur-

chanteur-ex-amant de Marilyn aux présidentielles (françaises) ! Montand autrefois communiste, signataire de l'Appel de Stockholm¹¹⁸ et, depuis lors, un peu perdu sur l'échiquier politique.

« Regardez Yves Montand qui prêchait pour Staline il y a quinze ou vingt ans, rappelle Pierre. Maintenant il prêche contre... Ils ne savent pas très bien ce qu'ils font ces gens-là, ils ne sont jamais adultes politiquement. Ce n'est pas notre métier je veux dire. »

Derrière l'humour, l'écrivain reste journaliste. Pierre se sert de ses textes pour faire passer certaines informations.

« Par exemple, quand je parle des progrès scientifiques et que je dis que, maintenant, on peut aller en moins de trois heures de Moscou à Varsovie, il y a une information scientifique, politique et morale¹¹⁹. »

Et d'ajouter : « Quand on a été journaliste dans un quotidien, ça vous marque à vie et j'ai souvent l'impression qu'il va m'arriver des bricoles si je ne suis pas au courant toutes les demi-heures de ce qui se passe dans le monde, constate-t-il. C'est vraiment un tic journalistique. Alors que je me fous complètement de ce qui se passe à Soweto ou en Grèce ! »

¹¹¹. Même si au cours de diverses interviews, il affirmera en être l'inventeur.

¹¹². Le show n'a pas de titre mais cette formulation fait partie du sketch final, *Résumé du spectacle*.

¹¹³. Le trac fera l'objet d'un sketch inédit prévu pour son troisième spectacle.

¹¹⁴. *Vivons heureux en attendant la mort*.

¹¹⁵. Formule tirée, au mot près, de son spectacle au Théâtre Fontaine.

¹¹⁶. Spectacle de 1984.

¹¹⁷. Selon lui, les incultes forment « une bande de légumineuses surgelés du cortex » (Réquisitoire contre Reiser).

¹¹⁸. En 1951, cet appel (en fait, une pétition internationale), d'origine et de soutien communistes, visait à interdire l'armement nucléaire, lorgnant plus vers les États-Unis que vers l'URSS.

¹¹⁹. Il s'agit surtout de clouer la science au pilori. Dans son sketch, la phrase « C'est grâce aux progrès fantastiques de la science que désormais l'homme peut se rendre, en moins de trois heures, de Moscou à Varsovie » est aussitôt suivie par « Et, si y avait pas la science, si y avait pas la science, malheureux cloportes, boursofflés d'ingratitude aveugle et d'ignorance crasse, si y avait pas la science, combien d'entre nous pourraient profiter de leur cancer pendant plus de cinq ans ? »

COMMENT ŒUVRER À LA FONTAINE SANS ÊTRE FABULISTE

Saine scène

Pierre Desproges s'installe au Théâtre Fontaine à Paris. Endroit ambitieux car contenant six cents fauteuils. Rien ne prouve qu'un débutant dans le métier, fut-il M. Desproges, arrivera à la remplir.

Les spectateurs viendront-ils s'abreuver à l'eau claire de cette fontaine ?

La première a lieu le 12 janvier 1984.

À la fin de la représentation, l'amuseur réclame une minute de silence. « Pour les camarades du métier de spectacle qui n'ont pas de travail ni... de talent », précise-t-il.

La critique l'attend au tournant, dont Philippe Meyer de *L'Express*, qui le suit depuis ses débuts. « Qu'il parle d'Yves Montand, du cancer, des prouesses érotiques de l'homme postmoderne, des coiffeurs, des embrassades des gens du spectacle, d'Aragon – qui fut éteint avant d'être feu –, ou des artistes provisoirement sans travail parce que provisoirement sans talent, Desproges ne respecte que la grammaire. Et encore ! S'il traite bien la syntaxe, la morphologie lui inspire des distorsions de mots très tordues, des accouplements d'idées très difficiles, comme choisir entre la gauche et Mitterrand. Cette première apparition sur les planches n'est pas sans défaut, ceux du néophyte qui craint de s'éloigner de son texte et donne parfois l'impression de raideur, un rythme un peu relâché et une tendance à se rassurer en imitant les attitudes scéniques de Guy Bedos : la même manière de parcourir le plateau et, souvent, les mêmes gestes. On n'en assiste pas moins à la confirmation d'un comique du quatrième type, les trois autres étant Devos, Bedos et Coluche. »

Dans *Le Quotidien de Paris*, Valérie Lejeune écrit pour sa part : « Veste blanche, chemise grise, micro-cravate, rien dans les mains, et dans la poche un trombone sur l'inutilité duquel il daube pendant cinq bonnes minutes, l'auteur de *Vivons heureux en attendant la mort* ressemble à un enfant malin, mal élevé, insolent et heureux de vivre. Jusqu'où vais-je bien pouvoir aller, semble-t-il se

dire en nous gratifiant d'emblée d'un sourire de renard. Avec l'air faux-cul qu'avait, au lycée, le prof de maths, juste avant de nous flanquer une interro surprise. »

Et Claude Fléouter dans *Le Monde* : « À l'exemple de W.-C. Fields, le comique de Pierre Desproges s'appuie sur des sarcasmes, des digressions délirantes, un sadisme flegmatique, mais mêle à la violence des diatribes de brusques échappées humaines, des vibrations émotionnelles que la pudeur ne parvient pas à dissimuler complètement. (...) Son récital est une conversation de près de deux heures sans entracte, un jeu permanent aux dépens des arbitraires de la vie et des différents cultes que notre société entretient. »

Les *satisfecit* sont nombreux. À lire la critique officielle, l'examen de passage est réussi avec quelques « peut mieux faire » à la clef. Du côté du public, il se déplace en nombre et le succès va grandissant.

Cette fois c'est sûr : Desproges s'est trouvé.

« Il faut avoir de l'humour et de l'exhibitionnisme pour faire le métier que nous faisons, constate-t-il. On peut très bien en avoir beaucoup et ne pas l'exhiber. Il y a aussi des gens qui ne sont pas drôles mais qui sont de grands récepteurs d'humour : on en a dans nos publics, on se sent parfois en communion totale avec eux. »

En conquérant Paris, Pierre a gagné le sien. Il intègre le petit clan des saltimbanques qui, de Raymond Devos à Guy Bedos, sont capables d'attirer les spectateurs sur leur seul nom. L'exercice était périlleux. Il s'y est lancé sans filet et a offert une démonstration de haute voltige. Desproges s'impose à la fois comme le Monsieur Loyal, le clown blanc, l'auguste mais aussi le dresseur de mots, le baladin, d'un cirque entrouvert sur les tares du monde.

Gai Pierre

Comment qualifier cet inclassable homme de scène ? Il répond lui-même :

« Humoriste, c'est un mot grave et prétentieux comme philosophe ou spécialiste : je ne suis pas spécialiste de l'humour. C'est par humilité que je ne veux pas être humoriste. En revanche, c'est par vanité que je ne veux pas être comique. Un comique c'est un type qui a le nez rouge, qui pète à table, qui se met une fausse barbe : ça me glace totalement. »

Ni humoriste, ni comique ? Quoi alors ? Chansonnier ?

« J'ai horreur de l'idée et du mot, répond-il. Ils sont entachés de bassesse. Les chansonniers sont des sous-pamphlétaires, des bas flatteurs qui font semblant d'écorcher. Ils ne risquent pas d'aller trop loin : ils sont couchés ! Je préfère, par exemple, Francis Blanche à Pierre Dac. En plus de l'absurde et du maniement du verbe, il avait une agressivité permanente, qui est anti-chansonnière. »

L'humour chansonnier avec ses blagues faciles et ses plaisanteries de cafés du commerce ne trouvent aucune grâce à ses yeux : « Ce qui me révulse, précise-t-il, c'est la politique avec un petit "p". Parler de la faim dans le monde, c'est évidemment un langage politique. Mais, par petit "p" j'entends le fait de se moquer de Mitterrand parce qu'il est con ou de tel ministre parce qu'il est gros. Même moi, je le fais un petit peu ; on est toujours un peu démagogue dans ce métier. Mais cela rend le discours tellement éphémère. En visant, je ne dis pas plus haut mais différemment, on s'assure au moins une éternité de huit jours ! »

Le terme qui semble mieux lui convenir est *spirituel*. Ses traits d'humour sont avant tout des traits d'esprits. De véritables concertos de bons mots sans jamais être des concettis.

Contraint de se définir, Pierre préfère évoquer son premier vrai métier, le seul avec lequel il s'est senti, et se sent toujours, en osmose : « Je suis journaliste et je l'ai toujours été. Que je fasse de la télévision, de la radio ou de la scène, je me situe toujours en tant que journaliste, surtout par rapport à la plume. J'ai un grand respect, qui est totalement esthétique et qui n'est pas moral du tout, pour les gens qui écrivent bien. Par exemple Jean Cau, dont je ne partage pas toutes les idées – j'ai même peu de chance d'en partager une –, j'ai un grand respect pour sa plume et il me fait frémir. Ce type me fout des frissons dans le dos. »

En clair, Pierre défend plus l'auteur qu'il est que l'interprète qu'il est devenu. S'il se produit sur scène, ce n'est pas pour récolter des bravos mais pour rendre vivants ses propres textes sans les dénaturer. Qui d'autre, mieux que lui, pourrait restituer leur puissance et se faufiler dans les nombreux virages que cache chacune de ses phrases ? Pierre préfère que l'on rie à ses mots plutôt qu'à ses gestes.

Mort du rire

Pendant ce temps, Monsieur Cyclopède revient sur FR3 le 6 février 1984, apportant, comme il aime à le faire, sa minute nécessaire.

Mais voici que le 21 février Adolf Hitler revient à la charge, ou retourne à la décharge : *Évitons de sombrer dans l'antinazisme primaire*.

« De nombreux Français moyens ont un préjugé défavorable à l'égard des nazis, rappelle Cyclopède. Savez-vous que non seulement Hitler était nazi mais que, en plus, quand il était en vacances, il faisait pipi dans la mer ? »

À nouveau, Pierre apparaît grimé en Hitler mais cette fois version maillot de bain.

Comme toujours cette apparition est totalement inattendue. Les téléspectateurs n'y sont pas préparés. Voir un Hitler débarqué chez eux comme un banal vacancier un peu gauche les surprend. Et les irrite aussi. Du moins pour certains.

Cette minute explosive est la minute de trop. La goutte (de schnaps ?) qui fait déborder le tonneau de l'exaspération. Beaucoup, en haut, en bas, au milieu de l'échelle sociale, estiment que l'humoriste en fait trop. Trop grinçant, trop cynique, trop loin. Plus personne n'ose s'avancer pour sauver la tête de Pierre Desproges. Ses minutes sont comptées.

Le dernier des 97 épisodes de *La Minute nécessaire de Monsieur Cyclopède* est diffusé le 16 mars. Officiellement, son créateur prend ses distances parce que trop accaparé par son propre spectacle. Parfois il avance une autre explication : « Je n'ai pas du tout envie d'être catalogué à vie Monsieur Cyclopède. Souvenez-vous de Jean-Claude Drouot : quoiqu'il fasse aujourd'hui, il sera toujours Thierry la Fronde ! »

Mais, dans la coulisse, tout le monde sait que c'est faux : il a été purement et simplement sacrifié. À la télévision, moins il y a de remous mieux se portent ses dirigeants. Cette espèce de professeur étonnant à la fonction mal définie disparaît des petits écrans. La France respire et les aficionados affichent un sourire crispé.

Pierre enrage mais reste occupé. Il ne sait plus où donner du stylo.

Divins vins

Journaliste il est, journaliste il est. Un prestigieux magazine fait appel à ses services : *Cuisine et vins de France*. Tout est contenu dans le titre. Proposer au lecteur des recettes bien françaises et parler de spécialités locales, à commencer par ces breuvages qui font la fierté du pays. Pas question d'y traiter des patates à l'eau ni du picrate qui rend aveugle. Excellence et qualité sont de rigueur. Que vient faire Desproges dans un tel univers ?

Se considérant comme un bon vivant voire un gourmet, appréciant les plaisirs de la table, il y a sa place.

« Mon défaut c'est d'être gourmand, dit-il, ma qualité c'est de bien faire la cuisine. »

À l'instar des grands férus de la table, il défend l'art des mets : « C'est très important de bien manger. Personnellement, je me suis toujours méfié des gens qui n'aimaient pas les plaisirs de la table. »

Œnologue amateur mais éclairé, il sait goûter la qualité d'un vin. Il possède surtout une cave appréciable autant par sa qualité que par sa quantité, environ un millier de bouteilles.

Il sait en parler, mêlant sa passion des mots à celles des raisins. Comme en témoigne cette élégante formule : « Rien que de voir à travers la robe, ça donne envie de boire et c'est pourquoi le vin est femelle et le bien boire érotique. »

Son éducation en la matière débuta au début des années 1960. Jusqu'alors Pierre ne portait pas un vif intérêt aux produits de la vigne. Quand son père accepta une mutation à Bourgueil, tout changea. Car Bourgueil c'est le fief des vins de Touraine. Dont le plus ardent défenseur est, depuis des années, Jean Carmet, enfant du pays. Le bourgueil, c'est aussi un vin d'appellation contrôlée [120](#) recherché par tous les amateurs. Or, pour marquer l'achat d'une maison par ses parents, l'ancien propriétaire, qui connaissait les bonnes manières, déboucha une bonne bouteille. Un château-margaux 1928. Le jeune Pierre mania le précieux objet avec si peu de délicatesse qu'il comprit, aux regards courroucés fondant sur lui, que le vin ne se limitait pas au gros rouge du bistrot. Il retint la leçon. Et en prit d'autres, jusqu'à devenir une fine bouche.

Guy Bedos se souviendra de leur première rencontre, autour d'une table d'amis communs : « Je n'oublierai jamais le cours magistral d'œnologie qu'il nous avait infligé, un peu abscons pour moi, mais qui m'inspire depuis chaque fois que je vais commander mon vin chez Nicolas. Côté pinard, je lui dois tout. À la différence près que, inversement à lui, je n'ai jamais été séduit par le "vin de garde". Le grand bordeaux à déboucher dix ans après, pas pour moi. Trop méfiant. Trop impatient. La vie m'a tragiquement donné raison : il est mort sans avoir eu le temps de vider sa cave. »

Pour Pierre, le vin est à la fois enchantement et jeu.

« Avec Jean-Louis Fournier, on se fait des dégustations à l'aveugle, raconte-t-il. L'autre jour, j'ai parié ma cave, que j'ai failli perdre – le cauchemar – parce que je lui avais soumis un merlot roumain 1974, excellent. Les vignerons roumains, qui sont salariés, se foutent du temps que ça prend à "prendre" ; ils ne

chaptalisent pas, sont artisanaux et laissent vieillir lentement. Bref, il goûte et me dit, ce con : “C’est un vin de l’Est”. Heureusement qu’il n’a pas pu préciser plus pointu... »

Du vin à la table, il n’y a que l’espace d’une nappe, que franchit rapidement Pierre en se mettant aux fourneaux.

« Oui, je fais souvent la cuisine, dit-il. Beaucoup de plats à base de pâtes : j’ai mis au point un mélange de viandes et d’herbes pour faire une sauce de style bolognaise. Si j’en suis venu à la bouffe, c’est par besoin de travail manuel. Pour que l’activité cérébrale soit bonne, il faut se détendre dans le travail manuel. Or, je suis affligé d’une tare : je suis un gaucher contrarié et je suis dyslexique. Cela me gêne pour bricoler. Devant mon incapacité à fabriquer des bibliothèques ou des porte-revues, je me suis mis à la bouffe. »

La carte qu’il s’est inventée compte quelques spécialités dont le pâté de sardines de Croix-de-Vie à la Desprogiennne. L’indispensable élément étant importé directement de Vendée. Si possible par ses beaux-parents qui tiennent toujours commerce là-bas.

« Ça a beaucoup de gueule, ça séduit tout le monde, affirme-t-il. Un tiers de terrine de sardines à l’huile d’olive de Saint-Gilles-Croix-de-Vie, les meilleures. On écrase dedans le même poids de beurre, on ajoute du concentré de tomate mélangé à du ketchup. Filet de vinaigre, jus d’un demi-citron, estragon, fenouil, aneth et moutarde, ail écrasé, poivre et sel, on pétrit et on met au frigo jusqu’à ce que ça durcisse un peu. Le goût de la sardine est si violent qu’il domine. Ça se tartine. C’est l’orgasme en bouche. »

D’autres plats plus élaborés aussi : « Le homard aux petits légumes. C’est très long à faire, très cher – un homard par tête. Il faut d’abord tout décortiquer : les pinces, la carcasse, la queue, les genoux, les oreilles, tout... »

Comme souvent, ses premiers grands souvenirs culinaires remontent à son enfance.

« Ma grand-mère, une pied-noir, faisait un pain perdu – mais pas pour tout le monde –, et un plat de poivrons en lanières. Des rouges et des verts. Il faut toujours mélanger, que ça colore, que ça chante à l’œil. »

À la fin d’une interview¹²¹, Elisabeth de Meurville, rédactrice en chef du prestigieux *Cuisine et vins de France*, propose à ce maître queux d’y écrire des chroniques. Desproges repousse l’idée, prétextant un manque de temps. La jeune femme finit par le convaincre en lui proposant de la payer en liquide c’est-à-dire en bouteilles de rouge ou de blanc, selon son choix. Voilà comment, à compter de septembre 1984, Pierre Desproges devient rédacteur dans le magazine.

Officiellement, il est chargé de proposer ses propres recettes. Concrètement, il invente des plats infaisables (et probablement immangeables), parle de personnages imaginaires, croque des anecdotes loufoques et défend les grands vins. Il sait trouver les mots. Ainsi quand il se souvient d'un figeac 71 : « Rouge et doré comme peu de couchers de soleil. Profond comme un la mineur de contrebasse. Éclatant en orgasme au soleil. Plus long en bouche qu'un final de Verdi. Un vin si grand que Dieu existe à sa seule vue. »

Cette belle rubrique se déploie sous le titre *Encore des nouilles*, contrepèterie osée que bien peu remarquent.

La cuisine mène à tout, y compris à la politique et à la séduction. Pierre Desproges le prouve en analysant un sondage tout à fait sérieux de la SOFRES publié dans son désormais mensuel favori, *Cuisine et vins de France*. Il porte sur les plats préférés des Françaises en fonction de leurs penchants politiques : « Si vous voulez draguer une femme RPR¹²² de 40 ans, vous lui servez en apéritif du champagne ; c'est impératif, résume-t-il. Elle adore le champagne. Des coquilles Saint-Jacques, beaucoup. De la sole normande. Que vous arrosez de nouveau de champagne, alors qu'à mon avis c'est une faute de goût – on ne devrait pas servir de champagne à table. Mais elles aiment bien ça les femmes RPR de 40 ans. Vous ne lui donnez pas de fromage ; ça ne sent pas bon. Vous lui remettez du champagne à la place du fromage. Et vous terminez par une charlotte aux fraises... Pour draguer une femme communiste de 50 ans, il faut tout lui servir en rouge : Martini, les femmes communistes aiment le homard qui est rouge également, le gigot saignant, le bordeaux. Comme fromage, elles préfèrent le camembert – je ne voudrais pas citer de marque mais là je suis obligé – le camembert Lepetit à étiquette rouge ; et la charlotte aux fraises. Personnellement, je ne drague pas les femmes communistes de peur d'attraper la rougeole... »

Ce nouveau chroniqueur culinaire n'a pas menti en prétextant un emploi du temps trop chargé. Moins d'un an après sa première rubrique, il est obligé d'arrêter. D'autant que sa cave est déjà bien remplie.

¹²⁰. Depuis 1937.

¹²¹. Chez Guy Savoy.

¹²². Rassemblement pour la République, parti de Jacques Chirac, donc de droite.

COMMENT AMENER UN HUMOUR NON ÉCULÉ DANS LES COINS LES PLUS REÇULÉS

Tournée générale

Le spectacle du Théâtre Fontaine fonctionne au mieux. Chaque soir, c'est salle comble ou presque. On se bouscule au portillon, on en redemande. Pierre Desproges en est le premier surpris.

N'ayant aucune envie de se cantonner au rôle de « comique parisien », il décide de partir en tournée dans toute la France. Et quand il dit « toute la France », c'est vraiment le cas. Jusque dans des communes trop souvent délaissées. Là où seule la télévision l'a fait connaître. Alors que la plupart des artistes se contentent d'une cinquantaine de dates, lui en programme deux cents ! Répartis sur dix-neuf mois, de juin 1984 à décembre 1985.

Il va arpenter les routes de l'Hexagone, découvrir des salles de toutes tailles, des publics de tous horizons. Un véritable représentant de commerce. Mais son commerce à lui, c'est l'humour et ce n'est pas un produit toujours facile à vendre.

Cette tournée il la démarre par Limoges. « Parce que ça rime avec Desproges », s'amuse-t-il. Mais surtout parce que ça le rapproche de son cher Limousin, donc de ses racines.

Débute pour lui un nouveau quotidien. Face à des gens sans cesse différents. Contrairement à certaines idées reçues, il n'y a pas d'un côté les Parisiens, forcément blasés, et, de l'autre, les provinciaux, forcément diminués intellectuellement, mais bien toute une faune bigarrée où se bousculent des intellectuels, des bons vivants et des indécrottables obtus. Pierre, qui connaît une partie de cette France que l'on dit profonde, la redécouvre jour après jour.

« Sociologiquement, dit-il, la vie en tournée est assez intéressante. Je comprends que ça porte à la tête de certains jeunes. Quand on arrive dans une ville de province, on est le roi. On est adulé dans les hôtels, les restaurants, sur scène... Si on n'a pas d'humour, on peut se prendre pour quelqu'un d'intéressant. Mais le drame des tournées en province – je le dis pour mes

camarades –, surtout quand on fait cette chose un peu intimiste qu'est un one-man-show, c'est que, malheureusement, il y a de plus en plus de ces monstruosités qui s'appellent des salles omnisports dans lesquelles c'est tout juste si les gens s'arrêtent de jouer au basket quand vous vous exprimez. En revanche, dans des petites villes comme Morlaix, Pau, Nevers, il y a encore des petits théâtres en rond dans lesquels on a envie de passer sa vie. »

En province, il y a des obligations. Plus petite est la ville, plus contraignantes elles sont. Après la représentation, il y a le pot offert par le directeur du théâtre. Des invités, rarement triés sur le volet, s'approchent de la vedette pour lui témoigner, maladroitement leur sympathie. Suivent des invitations à dîner. Lancées par le maire ou une personnalité locale.

« Il y a des gens qui vous invitent parce que ce que vous faites ça leur plaît et ils ont envie d'en parler, raconte Desproges. Et puis il y a ceux qui vous amènent parce que ça fait joli. Ils invitent tous les copains qu'ils n'ont pas vus depuis cinq ans et vous êtes le bibelot. Vous pouvez mourir d'un cancer devant eux, ils n'en ont rien à secouer ; l'important est que vous soyez là et que vous fassiez joli sur le guéridon. Je suis complètement tragique dans ce genre d'endroit. »

Camarade caméra

Les dons scéniques de Pierre se confirment représentation après représentation. Il se montre chaque jour un peu plus à l'aise, occupant la scène avec une chaleureuse décontraction. L'acteur ne se cache plus derrière l'auteur, il le devance presque.

Pourtant les professionnels de l'image continuent d'hésiter à l'engager en tant que simple comédien. Fabrice Cazeneuve en a le courage pour le premier épisode de la série *Intrigues* intitulé *L'Œil du mort*.

Rien de comique et tout de policier puisque l'histoire est tirée d'une nouvelle de William Irish¹²³. Le héros en est un jeune garçon, Orphée, en possession d'un œil de verre quasi magique qui l'aide à résoudre des enquêtes. Il propose ses services à son père, inspecteur de police en quête de réussite pour obtenir un avancement.

Pierre joue le père en question, M. Clech. Un rôle récurrent en perspective ? Non car cet épisode, diffusé le 10 janvier 1985, grimpe peu sur l'échelle des taux d'écoute. La série *Intrigues* sera mise au rebut à peine après avoir commencé.

Une expérience pour Desproges.

Un souvenir aussi : il en gardera le clap de tournage. Non pour lui raviver des souvenirs mais parce qu'il comporte le mot « mort » qui lui est cher...

Pierre commence à comprendre que le métier d'acteur ne l'attend pas. Tant pis. Après tout, il n'est pas le seul humoriste à ne pas avoir réussi dans la fiction. Raymond Devos – lui aussi virtuose des mots et des phrases – ne s'est jamais imposé sur grand écran, même quand il s'est agi de retranscrire son propre univers¹²⁴.

Au lieu de rester indéfiniment assis près de son téléphone dans l'illusoire espoir de l'appel d'un producteur aussi fortuné qu'éclairé¹²⁵, Desproges préfère s'occuper de son destin lui-même.

La tournée de son spectacle l'accapare.

Québec dans l'eau

La France lui paraissant bientôt trop petite, il va se produire en Suisse.

Et au Canada.

Durant l'été 1984.

Pas une bonne idée. Dans la belle province, les Montréalais le connaissent surtout de réputation. Ils savent qu'il fait rire la France – ou tout au moins une certaine partie – et vont le voir plus par curiosité que par engouement. Or, le sens de l'humour de Desproges les désarçonne. Les 2 000 spectateurs présents ne relèvent que la méchanceté apparente et ne font pas l'effort de grimper jusqu'au deuxième voire troisième degré. Pour eux, Pierre n'est qu'un monsieur pas très glamour qui balance vacheries et énormités avec une voix chevrotante. Une espèce de donneur de leçons qui semble n'aimer personne.

Dès le départ, la partie est mal engagée. Comme il le fait à chaque représentation, le one-man-shower commence par railler le public. N'ayant pas pour habitude de payer pour se faire insulter, de nombreuses personnes se lèvent et quittent la salle. Bruyamment. Les autres espèrent de meilleurs moments. Qui ne viennent pas. Les rires sont rares, les soupirs de lassitude nombreux. Fiasco sur toute la ligne.

« J'ai fait un très mauvais calcul, conviendra Pierre. En France, pas mal de gens savent que je pratique une sorte d'humour un peu glacé ; les gens étant prévenus, ils en redemandent. Mais pour un public qui n'est pas au courant...

J'ai commencé avec : "Vous savez que vous êtes ridicules, tous là, assis comme ça, vous êtes grotesques." Il y en a qui ont commencé à se lever, gênés. Ils se demandaient si c'était de l'humour, si ça n'en était pas... J'aime bien cultiver un goût du bide mais là j'ai été trop loin. »

Oser l'humour glacé dans un pays enneigé, il faut être givré.

Pierre, qui a déjà du mal à s'imposer en tant que prophète en son pays comprend qu'il ne le sera jamais sur les terres du nouveau monde¹²⁶.

Pourtant, comme la charité bien ordonnée, la moquerie commence par soi-même, et Pierre aurait aimé rappeler cette évidence aux cousins de la belle province : « Le premier devoir des humoristes c'est de savoir se moquer d'eux-mêmes, alors je commence par moi et je peux balancer aux autres après. »

Mots de tête

Quand il n'arpenne pas le bitume, Pierre turbine à domicile.

Des textes de Desproges, tout le monde en réclame. À commencer par son éditeur. Non que celui-ci cherche à faire passer l'auteur à la postérité, mais il est bien placé pour savoir que sa prose se vend bien. Autant en profiter.

Le sollicité se lance dans un *Dictionnaire superflu à l'usage de l'élite et des bien nantis*. Une œuvre légère dans tous les sens du terme. Qu'il présente lui-même dans sa préface : « Voici le plus petit dictionnaire du monde. Il existe sur le marché des dictionnaires imprimés tout menu. Mais, à y regarder de plus près, ils comportent, sous un format réduit, un très grand nombre de mots. Celui-ci est le seul à ne comporter qu'un seul mot par lettre de l'alphabet. À titre de comparaison, je signalerai au lecteur que la dernière édition du *Petit Robert* comporte 2 000 pages, soit, à raison, d'une moyenne de 20 mots par page, 40 000 mots ! Ce qui revient à dire que le *Dictionnaire superflu à l'usage de l'élite et des bien nantis* comporte 1/20^e de moins que son plus sérieux concurrent. »

Bon écrivain mais piètre mathématicien, Pierre oublie que son dictionnaire compte deux parties : noms communs et noms propres, donc deux fois 26 mots ! Ce à quoi s'ajoutent ses locutions latines et étrangères, publiées dans des pages roses comme dans la grande tradition du *Petit Larousse*. Et puis 2 000 moins 26 ça fait 39 974.

Les vrais professionnels des dictionnaires ne lui tiennent pas rigueur d’oser proposer un ouvrage si peu fourni. Alain Rey, qui veille aux destinées du *Petit Robert* et de sa famille, écrira à ce propos : « Desproges s’enorgueillissait du fait que son dictionnaire comportait “39 994 mots de moins que son plus sérieux concurrent”. Idée admirable que celle qui consiste à célébrer un tel ouvrage par l’exclusion de la plupart des mots, en général immondes, imbitables, mal foutus, imprononçables, inécrivables, pénibles, chiants, j’en passe..., qui encombrant les pages de tous les lexiques “concurrents” (sûr que Desproges employait ce mot honorable parce qu’il commence par *con*). Choisir comme *con* et *current* primordial, le dico que j’eus l’insigne honneur et la peine extrême de composer avec une troupe misérable de mes semblables, sous le fouet impérieux d’un éditeur cupide, c’était un hommage d’homme à homme où je ne m’y connais pas. »

Chaque définition est illustrée par un même tableau, dont seule la légende change : un dessin d’après une toile de Jean-Paul Laurens, *L’Empereur Maximilien du Mexique avant son exécution*¹²⁷. Ça fait classe.

Le résultat est très inégal et sent sinon le travail bâclé au moins l’œuvre prise un peu à la légère. Certains mots n’occupent que quelques courtes lignes, laissant une page à moitié blanche. Le record revient à Warsawa (Varsovie) à la définition ultracourte : « ville polonaise où les arbres ont le droit de pousser la nuit ».

Art roman

En réalité, l’écrivain Desproges est bien plus préoccupé par un autre projet, de plus noble envergure : son premier roman.

Il a commencé à l’écrire au cours de l’été 1984.

« C’était une période estivale, je ne faisais rien d’autre qu’écrire et aller faire un tour en planche à voile », affirmera-t-il.

La fiction représente pour lui un nouveau domaine à explorer. Même si celle qu’il développe ne respecte aucune norme.

« C’est un peu tout : une saga rurale, un roman policier, un bréviaire érotique, un conte fantastique, un essai pessimiste, un livre d’humour, résumera-t-il. Il y a du suspense aussi. Quand je l’ai écrit, je craignais que le suspense ne fonctionne

pas bien alors je le racontais partout mais il apparaîtrait que les lecteurs sont fascinés par ce suspense alors je ne peux pas vous en dire plus ! »

En quarante jours – ce qui prouve que ses vacances sont plus longues que l'ouvrier moyen – il pond soixante-dix pages. Et se sent devenir écrivain.

« J'ai vécu les lieux communs des écrivains, ajoutera-t-il. Notamment le fait d'inventer des personnages et de s'y attacher. Donc se lever le matin en se demandant "Qu'est-ce qu'il va faire aujourd'hui ?" C'est complètement sidérant. »

Autre lieu commun : l'angoisse de la page blanche.

« Le vertige de la page blanche ce n'est pas de l'affabulation, confirme-t-il. C'est affolant de commencer et de se dire : il m'en faut 220 pages ! Et ce n'est pas du tout dans ma nature. Je suis très malheureux. Je veux tout, tout de suite. Je n'achète jamais un pantalon s'il faut le raccourcir. »

Signoret m'était contée

Il est en train d'apposer les dernières touches à son livre quand on tombe une nouvelle qui bouleverse l'Hexagone : le décès de Simone Signoret. Actrice, auteure, militante et femme d'Yves Montand. Les médias s'émeuvent, les journaux sortent des numéros spéciaux. La tristesse est de rigueur. Jusqu'au président Mitterrand qui fait parvenir à la famille (et à la presse !) un télégramme ainsi libellé : « C'est avec tristesse que la France apprend ce matin la mort de Simone Signoret. De *Casque d'or* aux droits de l'homme, comédienne et écrivain, elle aura parlé pendant plus de quarante ans aux cœurs des Français. Au nom de tous ceux qui l'ont aimée et respectée, en mon nom propre, je vous présente mes condoléances affligées. »

Trop c'est trop. Pierre en a vite assez de ce ramdam médiatique. Le côté « béatification » l'horripile. Signoret, dont nul n'a jamais nié les talents d'actrice, se retrouve presque élevée au rang de sainte Simone, oubliant son fichu caractère et certaines de ses prises de position politiques. Pierre s'insurge. En réalité, son mouvement d'humeur ne vise pas Signoret en particulier – qu'il continue de respecter – mais un comportement plus général.

« J'ai lu une presse au moment de sa disparition, dira-t-il. Une espèce d'hystérie collective ! Et là je trouve que c'est du devoir du clown de répliquer. Il n'y a rien qui ne me fasse plus peur que l'idolâtrie des foules. »

En partant, Simone laisse un veuf, Yves Montand. Qui, sûr de lui, continuera d'ânonner des opinions politiques sans cesse changeantes.

« Montand est un crétin, et, malheureusement, Signoret n'est plus là pour l'empêcher de dire et faire des conneries », jugera Desproges.

[123.](#) Dont plusieurs romans ont été adaptés par le cinéma français : *La Sirène du Mississippi* (François Truffaut), *J'ai épousé une ombre* (Robin Davis).

[124.](#) *La Raison du plus fou* qu'il coréalisa.

[125.](#) En 1986, il participera à un court métrage, *Triple sec* d'Yves Thomas, dans lequel il se contentera de jouer un des clients d'une brasserie.

[126.](#) Juste retour des choses : en 2015 une compagnie théâtrale québécoise mettra en scène une sélection de textes du maître sous le titre *Le Projet Desproges*.

[127.](#) Le titre exact en est *Derniers Moments de l'empereur Maximilien avant son exécution*. La peinture date de 1883 et se trouve au Musée de l'Ermitage de Saint-Pétersbourg.

COMMENT PASSER DU ROMAN FÉMININ À UNE MÂLE CHRONIQUE

Les cas tombent

Des femmes qui tombent, premier roman de Pierre Desproges, paraît en novembre 1985. Neuf mois seulement après le *Dictionnaire superflu*.

Ça parle de femmes, donc.

Mais pourquoi tombent-elles ?

« C'est un titre qui est volontiers ambigu, admet l'auteur. On peut penser que ce sont des femmes qui succombent. Eh bien non, ce sont des femmes qui tombent. C'est-à-dire qu'à un moment elles sont debout et l'instant d'après elles sont par terre ! »

La grande majorité ne se contente pas de tomber, elle file directement dans la tombe. Car ça massacre entre les pages, ça fait pas dans la dentelle. Ou à la limite, de la dentelle pour un massacre¹²⁸.

« Elles meurent les unes après les autres de morts violentes, précise Pierre. D'abord par une ou par deux, ensuite par paquets de cent, c'est épouvantable... Un psy ivre mort dirait que je suis misogyne alors que je ne suis pas misogyne, j'ai seulement un certain mépris pour les bigotes laïques aux seins bandés mais ce n'est pas de la misogynie, bien au contraire... Ce que je voulais dire quand j'ai été interrompu par moi-même malgré des remarques réitérées, c'est que ce qui m'amusait c'était de décrire la fin du monde à travers la fin des femmes. Parce que le monde sans femme meurt de lui-même. L'homme a beau être en avance sur les missiles et le cancer, il ne peut pas se reproduire sans les femmes, alors que sans homme c'est très possible, il suffit de garder une éprouvette. Il n'y a pas besoin de garder Superman, une éprouvette suffit. »

Bizarre cette obsession de la fin du monde chez les comiques. Jean Yanne lui-même avait commis un livre joyeux intitulé *L'apocalypse est pour demain* et Guy Bedos a sorti un *En attendant la bombe*...

Mort omniprésente chez Desproges. Obsession galopante. Jusqu'à ce titre car le verbe *tomber* est très proche du substantif *tombe*. Ces femmes qui tombent

évoquent des tombes qui s'ouvrent...

Pour attirer le chaland, le responsable de ces chutes en série se fend d'une « quatrième de couverture », comme on jacte en termes éditoriaux, plus sibylline qu'explicative : « Après avoir lu ce livre, mon éditeur, ma sœur et ma femme me demandent pourquoi l'aubergiste Gilberte a la tête enfermée dans un sac plastique, au moment où son corps pendu est découvert dans le cellier. Je réponds que je n'en sais rien. Peut-être s'agit-il d'un ultime geste de coquetterie assez compréhensible de la part d'une femme qu'on devine accorte mais pudique et qui aurait jugé inconvenant de montrer une langue au premier découvreur de cadavre venu ?

Mais peut-être pas.

C'est un mystère.

Il faut parfois laisser traîner des mystères à la sortie des livres.

Aux derniers chants de l'*Odyssée*, qui célèbre le retour à Ithaque, l'auteur n'évite-t-il pas, et avec quelle délicatesse, de s'étendre sur la surprise d'Ulysse décelant une odeur d'*after-shave* au fond du lit conjugal enfin retrouvé ?

Le lecteur aura compris que ce livre, *Des femmes qui tombent*, est en réalité un humble mais profond hommage rendu à Homère et à sa cécité. »

L'ouvrage démarre plus ou moins comme un polar avant de s'orienter vers le bizarre, la science-fiction aux accents de fantastique, l'explosion de tout réalisme. Il peut faire penser à des films bancals comme *La Cité de l'indicible peur* du brouillon Jean-Pierre Mocky, la drôlerie en plus.

Comme dans la plupart des premiers romans, la part d'autobiographie n'y est pas négligeable. Une partie de l'action s'y déroule dans un village du Limousin qui fait penser à Châlus, à condition de connaître.

Nul besoin de sortir de la Sorbonne pour comprendre que le fond compte beaucoup moins que la forme. L'écriture pèse plus que l'intrigue. Parfois la syntaxe cache des trous béants. Pierre Desproges n'est ni un scénariste ni un raconteur d'histoires. C'est un homme de mots, de phrases. Il les cisèle, les triture, les déchire pour parvenir à ses fins. À la lecture, l'ivresse vient non de rebondissements époustouflants mais d'un délire de formules qui s'entrechoquent. L'humour grinçant reste tapi derrière chaque virgule, prêt à surgir pour arracher le lecteur à la monotonie. Les critiques patentés ne s'y trompent pas qui saluent tous la verve de l'auteur et font mine d'oublier le manque d'épaisseur de son canevas.

Alors que les éloges tombent de partout, comme les femmes du roman, élevant Pierre au rang d'authentique romancier, Desproges continue de railler.

« Pour reprendre un mot de Sempé, qui a fait le joli petit dessin de couverture, ce livre peut se décrire simplement comme un long cri d'amour à 150 000 exemplaires. »

S'il veut atteindre ce tirage, il faut vendre. Et pour vendre, il faut assurer une sacrée promotion. Chose qu'il n'arrive toujours pas à faire. « Je ne sais pas parler de mes livres, dit-il. Je peux vous parler de Sollers mais pas longtemps parce que c'est un peu chiant. Il ne devrait pas écrire. Il est bien habillé, bien coiffé, mais il ne devrait pas écrire... »

Pierre Desproges écrivain ? Toujours pas. Il lui est impossible de retenir son esprit potache, coussin péteur et lâcheur de pétards. Son roman contient des images détonantes telle : « Elle était d'une banalité de nougat en plein Montélimar. »

« Il y a un abus de la métaphore, du jeu de mots, convient-il. Mais j'ai un nez rouge, j'en vis bien, je ne vais pas l'ôter comme ça. J'enlèverai mon nez rouge quand j'entrerai à l'Académie française ; ça ne va pas avec le képi vert. »

Il a d'autant moins envie de siéger auprès de ces quarante pseudo-confrères que s'y trouve toujours le séillant Louis Leprince-Ringuet.

Question récompense, une prestigieuse lui vient d'ailleurs. De Suède. Les écoles locales décident d'apprendre le français à leurs chères têtes blondes à travers des textes modernes de Marcel Aymé et Pierre Desproges. Ce dernier en est flatté. On le serait à moins.

Des femmes qui tombent est loin d'être le best-seller espéré. Pierre est admis en tant qu'amuseur mais non en tant que romancier. Exactement comme Michel Audiard, quelques années auparavant, avec son pourtant magnifique *La Nuit, le Jour et toutes les autres nuits*. Tous deux en ont ressenti une certaine amertume. Mais là où le dialoguiste persévéra, l'homme de scène renonce. Il range sa veste de romancier au placard et ne l'en ressortira jamais.

Haine de hyène

Si le romancier est délaissé, le chroniqueur est réclamé. Ses saillies sont sollicitées un peu partout. À commencer par la radio. France Inter se rappelle à son bon souvenir. *Le Tribunal des flagrants délires* est resté dans toutes les mémoires et son indice d'écoute continue de briller dans les archives de la radio. Pour cette raison, M. Desproges est invité à revenir aiguiser son savoir-faire.

La pointe du stylo acérée, il déboule avec un concept dérivé de ses écrits antérieurs : *Chroniques de la haine ordinaire*.

Le titre est fort¹²⁹. Violent. Il ne s'agit plus de boutades, de persiflages ni de pasquinades ni même d'une lassitude, d'un événement passager ou d'un ras-le-bol intensif mais d'une haine.

« Mon but, explique Pierre, est de pousser une longue plainte désenchantée. Afin de massacrer à la hache les idées reçues. Le ton choisi sera celui de la perfidie forestière, car seule la langue fourchue d'un homme des bois pourra venir à bout de la langue de bois des Français de souche. »

Le mot « chroniques » n'est pas présent par hasard. Il est un hommage à Alexandre Vialatte qui s'est toujours considéré comme un chroniqueur et qui, avec une régularité de métronome, livra 898 chroniques au quotidien auvergnat *La Montagne*. Toutes originales et détonantes.

Les plus fins observateurs remarquent que, chez Pierre, il s'agit plus de colère que de haine. Ainsi Michel Didym – qui mettra en scène plusieurs spectacles basés sur des textes de Desproges – estimera : « C'est un état de colère que les anciens Grecs, Platon par exemple, qualifiaient de vertu, en ce sens que les humains ont la possibilité d'organiser la colère de façon raisonnée, de l'engager dans des actions justes pour modifier les choses alors que les animaux n'ont que des réactions épidermiques, circonstanciées. C'est donc une colère salutaire, nécessaire. Chez Desproges, cette colère a la suprême élégance d'être teintée d'humour. »

Dès qu'on lui demande si le rire panse ses plaies les plus profondes, Pierre répond : « Non, pas mes plaies profondes, mes plaies superficielles, comme l'ivrogne qui boit pour oublier qu'il a honte de boire. »

Haineuses ou colériques, ses chroniques sont très attendues.

Dans *Le Monde*, Alain Woodrow les annonce en rappelant : « Monsieur Cyclopède est de retour. Plus nécessaire que jamais. Et pour cinq minutes au lieu d'une. Pas à la télé, mais à la radio. On l'entendra tous les soirs de la semaine sur France Inter, juste avant les informations de 19 heures, pour une *Chronique de la haine ordinaire* qu'il annonce déjà comme “une longue plainte désenchantée”. Personne n'est indifférent à l'humour de Pierre Desproges. Mélange d'humour noir, grinçant, et de “non-sens” à la Lewis Carroll. Les gens adoraient ou détestaient *La Minute nécessaire de Monsieur Cyclopède*, sur FR3. Elle divisait les Français en deux – pire que les *Shadoks* ! – d'un côté, “les imbéciles qui aiment, de l'autre, les imbéciles qui détestent”, pour citer Desproges, qui était

agressé dans la rue ou interrogé sentencieusement sur “l’utilité” de son émission. »

Dans *Le Figaro*, Renaud Matignon s’interroge : « Beaucoup se souviennent encore de sa prestation sur FR3. *La Minute nécessaire de Monsieur Cyclopède* avait choqué à juste titre de nombreux spectateurs. Sous prétexte d’humour, Desproges s’attaquait bien sûr à la famille et aux institutions, tournant en dérision tout à la fois le pape, l’armée et les têtes couronnées... Les auditeurs accepteront-ils d’être choqués à tout propos et pas toujours avec esprit ? »

Trop de questions inutiles. Seul Pierre dispose des réponses. Elles sont nichées dans ses textes, enfouies dans son imagination. Il veut surprendre. Il va y arriver avec brio.

Cette activité quotidienne nécessite en amont une construction dans la dentelle, encore elle. « Pour cinq minutes de ma verve, je passe des heures dans les transcendances de l’écriture, rappelle-t-il. C’est du travail. Il ne faut jamais oublier de considérer cet angle-là. »

Un travail pour lequel il est habitué.

« Il faut que je trouve une chute au bout de six minutes, explique-t-il. *Cyclopède* c’était au bout d’une minute trente. Alors, effectivement, on met plus de temps à faire une toile à l’huile qu’une gouache. Mais l’effort, la concentration sont identiques. Sauf que, étant velléitaire par nature, je suis plus à l’aise sur les petites distances. »

Ordinaire peu banal

Le lancement de cette nouvelle fusée Desproges est programmé pour le 3 février 1986, juste avant le journal de 19 heures, dit de grande écoute. En moins de cinq minutes, l’auteur a le droit de dire tout ce qu’il veut (ou presque) concernant soit l’actualité soit des généralités de son choix. Il ne va pas se gêner.

Première du lot : *Bonne année mon cul*. Évoquer la nouvelle année, un mois après sa naissance révèle soit un certain culot soit une certaine inconscience. Ou les deux.

Pierre termine cette première chronique par une formule qu’il réutilisera, quitte à la transformer au gré de ses envies : « Quant au mois de mars, je le dis sans aucune arrière-pensée politique, ça m’étonnerait qu’il passe l’hiver^{[130](#)}. »

Formule hommage à Alexandre Vialatte qui terminait ses chroniques par un surprenant : « Et c'est ainsi qu'Allah est grand ».

Oubliant sa haine au profit d'un dégoût généralisé et d'une causticité permanente, Pierre vogue de sujet en sujet, au gré de ses envies, de ses humeurs, de ses lectures.

« Ce qui m'amuse, dit-il, c'est d'essayer de ne pas faire deux fois la même chose. Alors quelquefois j'écris des petits essais drolatiques et quelquefois j'écris des essais philosophiques d'une grande portée. »

S'ensuivent, parmi beaucoup d'autres : La drogue c'est de la merde, Dieu n'est pas bien, Criticon, Catherine et le boucher, Les compassés, Les gens n'ont pas d'humour, Lettre ouverte aux cuistres, La belle histoire du crapaud-boudin...

Sans oublier un inévitable *Cancer*¹³¹, sujet clef dans le parcours de l'auteur. Cette fois, il lit une lettre d'une auditrice atteinte d'un cancer – dont on ne sait si elle est authentique, inventée ou légèrement trafiquée. Cette dame lui recommande de continuer à rire de tout, y compris d'une maladie devenue première cause de mortalité en France, avant la machette, l'empoisonnement par la mort-aux-rats et l'écoute des discours politiques.

Du cancer, il en était déjà fortement question dans son livre *Vivons heureux en attendant la mort*.

« J'ai beaucoup écrit sur le cancer et j'ai beaucoup ri sur le cancer, admet Desproges. Et j'ai écrit ce livre au moment où quelqu'un qui m'était très cher est mort d'un cancer. Ça peut paraître paradoxal mais je ne le crois pas. »

Peut-on vraiment rire du cancer ?

« Le rire est un exutoire, ajoutera-t-il, et je ne comprends pas qu'on dise qu'il ne faut pas rire de ce qui fait mal. Ça fait moins mal quand on en a ri. À la fin de l'été quelqu'un que j'aimais énormément est mort d'un cancer. Ce sont des choses dont il faut rire. Moi, quand je parle du cancer, je parle de mes proches, pas des proches d'autrui. »

La victime en question n'est autre que sa belle-sœur Françoise – sœur d'Hélène –, qu'il aimait beaucoup. Elle s'est battue contre un cancer, sous l'œil du professeur Schwartzenberg. Quand la mort finit par frapper, Pierre en tint rigueur au médecin, qui devint un personnage récurrent dans ses chroniques, commentaires et sketches.

Le choc fut tel que Desproges se mit à beaucoup parler du cancer. En contrepartie, le cancer fera de plus en plus parler de lui.

Mal au cœur

Desproges flingue à tout va. Dans ses chroniques comme dans ses interviews.

Autre maladie qu'il juge néfaste : la sensiblerie. Depuis quelque temps, il constate que toutes les causes sont bonnes pour réunir des artistes autour d'une chanson ou d'une manifestation dite à but humanitaire. Les Américains ont lancé la mode avec la rengaine *We are the world*¹³², sous-titrée *USA for Africa*, destinée à « combattre » la famine en Éthiopie. En France, Coluche a enfin réussi à concrétiser ses Restos du cœur. Tout cela agace Pierre.

« J'ai aussi envie de me payer saint Coluche, annonce-t-il. Il y a une surenchère dans la gluance : disques pour l'Éthiopie, Médecins sans scanner... Je vais ouvrir les Restaurants du foie pour les nouveaux riches : si vous avez des surplus de verveine ou de biscottes sans sel, n'hésitez pas à me les faire parvenir... Ce n'est pas Coluche qui me gêne, c'est la sensiblerie, la mièvrerie ambiante, les gens qui se privent des mémoires de Patrick Sabatier pour acheter le disque pour l'Éthiopie... Personnellement, j'ai mes pauvres, ça me donne bonne conscience, mais je ne les exhibe pas et ça me gêne que les autres le fassent. »

Ce mouvement qui, en regroupant les bonnes volontés, cache les vrais problèmes, l'horripile chaque jour davantage. Il ne manque jamais une occasion de lui donner des coups de griffes assassins : « Je trouve, je pèse mes mots, qu'il y a une obscénité à montrer sa charité à tous les passants comme on montre son cul. Je veux dire qu'on peut très bien faire le bien autour de soi. Moi, je ne me mets pas en avant forcément parce que je suis contre, mais j'ai mes pauvres, et je ne les montre pas à tous les passants. J'ai vu cette émission sur les Restaurants du cœur où il y avait un producteur de disque qui a ramassé des maquettes, pas à lui d'ailleurs, et qui les a bidouillées, triturées, qui a mis des applaudissements bidons pour faire un disque puis qui a profité de cette émission sur les affamés pour vendre son disque. Je ne sais pas si c'est humainement très joli. »

Même après la subite disparition de Coluche à cause d'un putain de camion qui n'aurait jamais dû se trouver là, Pierre se refusera de changer d'avis et de chanter avec les chœurs : « Coluche que j'aimais beaucoup m'a un peu gonflé une fois mort au travers de l'exploitation qu'on en faisait. Il y a un saint Coluche, ça me gonfle, ce type-là n'était pas un saint. »

Poussant la polémique encore plus loin, Desproges se déclare contre le principe des Restos du cœur. Sa propre philosophie le situe ailleurs. Du côté de

la Chine. Et de son proverbe : « Quand un homme a faim, mieux vaut lui apprendre à pêcher que de lui donner un poisson ». Nourrir les nécessiteux lui paraît indispensable mais les aider à se prendre en mains, à devenir autonomes, lui semble tout aussi important. D'autant que, selon lui, on ne peut pas se contenter de les nourrir en hiver (période clef des Restos du cœur) et les oublier le reste de l'année. Non, tout ce micmac ne lui convient pas.

Sa prise de position se résume en deux phrases : « C'est bien de donner à bouffer aux gens encore qu'il faudrait mieux leur apprendre à l'obtenir. Et ça, ça relève de l'État. »

Voilà le vrai coupable désigné : l'État. Autrement dit les pouvoirs publics, les hautes instances, les nantis, les parvenus, les cons.

« Les gens devraient se mobiliser eux-mêmes, ce qui est un peu utopiste, remarque-t-il. Ou alors c'est aux pouvoirs publics de le faire. Moi je suis prêt à donner sur mes impôts, sur ce qu'on voudra pour que les gens ne crèvent pas de faim. »

Les politiques restent encore et toujours dans sa ligne de mire. Les payés à rien foutre, les menteurs patentés, les aveugles par profession. À eux de faire leur boulot, estime-t-il. Grassement payés pour gérer la cité, qu'ils commencent par gérer la pauvreté. Le reste n'est qu'emplâtres sur des jambes de bois.

Et puisque le voilà lancé sur le sujet, il en profite pour sortir une provocation supplémentaire : « J'avais une idée l'autre jour. C'était d'aller pendant le week-end avec des copains cambrioler les Restaurants du Cœur pour me faire une réserve de petits pois... Mais je ne le ferais pas, parce que ce serait de mauvais goût. »

Pour autant, Pierre Desproges n'est pas contre l'engagement humanitaire des saltimbanques. Ainsi, le 18 mai 1984, il officiera en tant que présentateur au Zénith de Paris pour un spectacle en faveur d'Amnesty International destiné à dénoncer la torture dans le monde. « Artistes contre la torture » réunit de nombreuses personnalités de la chanson française : Alain Bashung, Jane Birkin, Juliette Greco, Jean Guidoni, Sapho, etc. Hélas, la salle est loin d'être comble, ce qui blesse Pierre : « Je trouve vraiment dégueulasse qu'on arrive à remplir les hippodromes où on voit des chevaux se courir après, montés par des imbéciles qui leur donnent des coups de pied dans le ventre ; on remplit les stades de foot où il y a d'autres imbéciles qui tapent dans des ballons et on n'arrive pas à remplir complètement cette salle du Zénith... Les sous qui vont à Amnesty ce n'est pas de l'argent qui va être distribué à des roitelets orientaux pour se faire

des palais de marbre, ça va vraiment aider les gens qui se font pincer les ongles dans certains pays ! »

Pas très cathodique

Dans la longue liste des aigreurs haineuses de Pierre Desproges continue de stagner la télévision. Plus exactement une certaine télévision jamais à court de bassesses. Dont celle qui récupère malhabilement la mouvance humanitaire dans l'unique but de faire de l'audience.

Moins il le regarde, plus le petit écran lui inspire du mépris.

Dans leur interminable course à l'audience, les chaînes, prenant de plus en plus exemple sur ce qui se fait de pire aux États-Unis, puisent dans la fange pour amener du monde. Avec un symbole au sourire étincelant : Patrick Sabatier. animateur surdoué aux questions si creuses que l'on y cherche en vain une once de signification. Cette vedette du petit écran n'est pas du goût de Pierre. Pas plus que ses émissions dites « grand public ». À commencer par son *Jeu de la vérité* où il force des célébrités, ou étiquetées telles, à répondre aux abrutissantes interrogations de spectateurs engoncés dans les fauteuils de leur médiocrité.

« J'aime mieux mourir dans d'atroces douleurs que d'aller poser mon cul à côté de gens comme Sabatier. » annonce clairement Desproges.

N'étant pas à une contradiction près, dans le même temps il défend son ami Bedos qui, à l'instar de Coluche et de tant d'autres, a accepté de participer à ce *Jeu de la vérité*. Selon lui, le cas Bedos est différent : il est venu défendre une cause. Celle de ses opinions politiques, ancrées à gauche, et de ses coups de gueule à répétition. Et puis Bedos s'est souvent compromis avec Guy Lux, alors pourquoi pas Sabatier ?

S'il n'aime pas Sabatier – ce que bien peu pourraient lui reprocher –, le succès de cet animateur doré sur tranche inquiète Desproges.

« Les gens qui regardent Sabatier, qui aiment ça, sont les mêmes qui élisent le président de la République et les députés, rappelle-t-il. J'ai très peur de ça. »

Au moins les députés sont élus par le peuple. Ce qui n'est pas le cas des sénateurs. Entités bizarroïdes dont personne, hormis quelques initiés, n'a jamais vraiment compris le mode de désignation. Encore moins nombreux sont ceux qui ont saisi l'utilité de cette institution.

« Qu'est-ce que c'est le Sénat ? demande Pierre. À quoi ça sert ? C'est des types qui rotent, qui pètent, qui font des gueuletons. Ils ne servent à rien ! »

La télévision, spectacle de masse, le terrorise. Dans son souci de réunir le plus grand nombre, elle nivelle par le bas. Le plus petit dénominateur commun est forcément la médiocrité, voire la veulerie. Pierre pousse le bouchon très loin. Invité à lire certains de ses billets d'humeur dans l'émission télévisée *Taxi*, il en profite pour honnir le tube cathodique : « La télé, d'État ou pas, c'est la loi scélérate des hit-parades et des tops 50 c'est-à-dire la loi des requins froids et des débiles anglo-maniaques et fossoyeurs de la chanson qui pense. C'est le droit à l'apothéose pour les Rika Zaraï emperlousées gloussantes, reconverties en dondons paramédicales et trempeuses de cul dans des bidets de verveine. »

Et de conclure par une formule cinglante : « D'État ou pas, la télé c'est comme la démocratie. C'est la dictature exercée par le plus grand nombre sur la minorité. Dommage qu'on n'ait jamais rien trouvé de mieux que les drapeaux rouges ou les chemises noires pour en venir à bout. »

Comment peut-il s'étonner que les programmeurs des émissions de télévision ne se bousculent pas pour l'inviter ? Incompétents, populistes mais sûrement pas masochistes. D'autant que Pierre assène ces vérités dans un cadre où il se retrouve seul à parler. Sans contradicteur face à lui. Il persifle et signe.

L'art 7 du plaisir

Au détour de ces chroniques apparaissent des travers qu'on ne lui connaissait guère. Dont l'amour d'un certain type de films. Desproges défenseur du septième art. Il n'a pas oublié ses premiers émois nés quand une troublante Bernadette Lafont voguait sur la toile. Il a toujours aimé les œuvres qui, à des titres très divers, le touchent.

Ainsi avoue-t-il être amateur de Robert Mitchum qui s'est distingué dans des westerns, des polars, des films d'aventure et de guerre, entre autres : « Le regard est pointu mais fatigué. La voix, profonde comme un chagrin, lasse et désabusée, ébréchée à cœur par un demi-siècle de fureur alcoolique. »

Un bel hommage pour un monument du cinéma américain.

Pour autant, Pierre ne se veut pas cinéphile. Dans une autre chronique^{[133](#)}, il les honnit : « Qui sont-ils, les cinéphiles ? Sinon ces poussiéreux ectoplasmes de la culture dans le noir qui glissent gonflés de suffisance au-dessus du populaire, sur

le nuage opaque de leur ésotérisme ? Leur cerveau presbyte, recroquevillé dans la naphthaline, ne les autorise à comprendre que par le petit bout de leur entendement réactionnaire. Ça ne s'esbaudit que sur l'abscons, ça ne réalise qu'à retardement, quand De Funès est mort, qu'il avait le génie de Jerry Lewis. »

Et qui dit cinéphilie galopante dit Festival de Cannes. Que Pierre pourfend dans deux chroniques¹³⁴, se souvenant d'un film indigeste et déculotté (beaucoup de scènes de nus) signé par un réalisateur transalpin dont il refuse de dire le nom¹³⁵. L'œuvre lui donne autant la nausée qu'un livre de Jean-Paul Sartre mais le reste de la salle ne pense pas comme lui : « Je n'oublierais jamais le spectacle irréel qui suivit l'apparition du mot "fin". Quand deux mille sommités en uniforme de carcan sombre se levèrent solennellement pour applaudir avec une dignité sacerdotale les enculades grotesques et vaseuses de gros messieurs tout nus. Enfants de Charcot, jeunes gens épris d'aventures polaires, si vous voulez voir des pingouins ovationner des phoques, une seule adresse : allez à Cannes ! »

Tout Desproges est là : vindicatif mais sensible, prêt à dézinguer les faux philosophes et à encenser les vrais sincères. La haine cède bien souvent sa place à l'admiration, le sarcasme à la compassion.

Lettres au lettré

À travers ses chroniques radiophoniques, son humour jugé grinçant irrite les dentiers des conformistes, des culs-bénits et des amateurs de certains sports.

Des centaines de lettres arrivent à la Maison de la radio. Leurs auteurs y écrivent qu'ils ne l'aiment pas, il en a l'habitude.

« Ils étaient ordinairement haineux, c'était le but de l'émission, rapportera-t-il. J'ai été assez insulté, oui. Notamment par les footballeurs, les amis du football... Mais entre autres, pas seulement. »

Au fond, cela le rassure. Ça prouve qu'il n'a rien perdu de son mordant. L'humour consensuel, le rire bon enfant, la blague pour tous n'ont jamais été et ne seront jamais à son répertoire. Il s'est fixé une ligne de conduite – critiquer tout le monde quand bon lui semble – et n'en déviara pas.

« Il y a plein de gens qui ne sont pas d'accord avec moi, souligne-t-il. Je n'aime pas qu'on soit d'accord avec moi, j'aime bien me sentir tout seul. J'ai un goût du paradoxe. »

On lui reproche de ne rien respecter. Faux ! rétorque-t-il avec vigueur : « Il n'est pas vrai, monsieur, que je ne respecte rien. N'en prenez pas ombrage, et veuillez bien me croire, j'ai le plus profond respect pour le mépris que j'ai des hommes. »

Dans ce lot de râleurs, de mécontents, d'auditeurs à l'oreille sensible, les catholiques se taillent la part du lion. Pas ceux qui prient Dieu en cas de malheur mais les grenouilles de bénitier, les fous de la messe, les acharnés du goupillon. Ils en veulent à Desproges de se moquer de leurs institutions. D'autant plus écœurés qu'ils savent bien que le tourmenteur a été élevé dans la foi chrétienne. Il fait figure de traître. Qu'il tape sur les juifs ou les « bougnoules » – comme il ne cesse de les appeler –, ne provoque pas même une ride de mécontentement, mais l'Église !

« Le jour de Pentecôte, j'ai eu le malheur de faire un lapsus, affirme Pierre. J'ai dit : "Jésus monté comme un âne", au lieu de dire "Jésus monté sur un âne". J'ai rectifié immédiatement, mais j'ai quand même reçu des dizaines de lettres d'insultes. En France, il y a deux sujets auxquels il ne faut pas toucher : Dieu et les anciens combattants. »

Les pires étant, bien entendu, les anciens combattants catholiques.

L'aventure quotidienne de ces chroniques se poursuit jusqu'à l'été. Les auditeurs en profitent pour se refaire une santé et s'oxygéner les bronches au grand air breton ou à la puanteur des merguez de barbecue. Ils comptent sur Desproges pour les distraire dès la rentrée.

[128.](#) À ne pas confondre avec *Massacre en dentelles* de Michel Audiard.

[129.](#) On peut y voir une référence aux *Contes de la folie ordinaire* de Charles Bukowski.

[130.](#) Peu après le mois de mars, elle cédera sa place, avec diverses variantes, à « Quant à ces féroces soldats, c'est pas pour cafter, mais y font rien que mugir dans nos campagnes. »

[131.](#) Dont la diffusion a lieu un 1er avril !

[132.](#) Écrite par Michael Jackson et Lionel Richie.

[133.](#) *La pluritélvisionite*.

[134.](#) *Cannes et Re-Cannes*.

[135.](#) Probablement Pier Paolo Pasolini.

COMMENT BRILLER DANS UN MUSÉE DE CIRE SANS FONDRE SOUS LA CHALEUR DES PROJECTEURS

Jours de Grévin

Ça le démange.

Retrouver le public, lui balancer ses écrits, s'amuser avec lui, il ne peut plus s'en passer. L'écrivain est devenu bête de scène. Besoin irréprensible d'arpenter les planches. Alors il récidive. Neuf mois seulement après la fin de sa grande tournée provinciale, il reprend le chemin du théâtre.

Grévin cette fois. Une salle d'un peu plus de 200 places implantée au cœur du musée. Pas loin des statues de cire qui sourient béatement. Un petit bijou où, en des temps pas si lointains, Georges Méliès sidéra des naïfs par ses tours de prestidigitation. À l'époque, l'endroit s'appelait Le Cabinet fantastique, le bien nommé. Depuis, la salle s'est refait plusieurs jeunesse mais a conservé son rideau de scène dû à l'affichiste Jules Chéret.

« Le fait qu'il soit petit correspond assez bien au plan de carrière que je me suis fixé, affirme Pierre. Plus j'aurais de public, plus j'irais dans des endroits petits, parce que la vraie joie pour un acteur, c'est de faire attendre les gens dans la rue, ce n'est pas de s'exhiber. »

Pour marquer l'événement, l'auteur-acteur tourne deux fausses publicités. Sous l'égide et avec le soutien logistique de Canal+, partenaire du spectacle.

La première est une parodie de la pub pour les piles Duracell, celle où un animal à grande oreille ne cesse de jouer de la baguette. Dans cette nouvelle version, trois faux lapins jouent du tambour, face à trois accortes jeunes femmes déguisées en *bunnies*. Et ce slogan : « Les tests l'ont prouvé : dans une soirée moderne traditionnelle, les rigolos ordinaires s'essoufflent et cessent d'être rigolos au bout de quelques minutes. Alors que Pierre Desproges continue d'être rigolo pendant des heures et des heures. Pierre Desproges, le rigolo qui dure vraiment plus longtemps. »

La deuxième se gausse des réclames pour les lessives. Deux ménagères, plutôt bon chic bon genre, habillées en tenues de sport devisent autour d'un évier :

« Mais qu'est-ce que tu fais ma chérie ?

– Tu vois, Amandine-Josette, ma chérie, je lave le costume de scène de Pierre.

– Mais il salit beaucoup !

– Je pense bien, Amandine-Josette ma chérie, il se roule par terre tous les soirs à 20 h 30 au Théâtre Grévin, 10 boulevard Montmartre, métro rue Montmartre ou Richelieu-Drouot, relâche dimanche et lundi... Hélas, Amandine-Josette ma chérie, je n'arriverai jamais au bout de ces taches.

– Ne pleure pas Marguerite-Sophie ma chérie, pour ton linge, fais comme moi. J'ai un truc super.

– Oh ?

– J'utilise de la lessive !

– De la lessive ?

Quelques jours plus tard :

– Amandine-Josette chérie avait raison : depuis que j'ajoute de la lessive à mon eau de lavage, mon linge est moins sale après le lavage qu'avant. Merci la lessive ! »

Et Pierre Desproges d'intervenir *in fine* : « Elles sont vraiment très, très connes... »

Nobelliqueux

Place au spectacle.

L'auteur Desproges a pondu des textes neufs. Y incluant de nouvelles cibles. Dont Andreï Sakharov. Prix Nobel de la paix¹³⁶ quand même, ce qui n'est pas rien. Mais ses prises de position résolument pacifistes dans une Union soviétique encore farouchement communiste lui ont valu d'être assigné à résidence. Il est plus ou moins autorisé à clamer les dangers de son pays natal « surmilitarisé entre les mains d'une bureaucratie officielle d'État » mais n'a plus le droit d'en sortir. L'opinion internationale s'émeut. À l'exception du Français Pierre Desproges qui rappelle quelques vérités historiques et insiste pour que le passé de physicien nucléaire d'Andreï – longtemps surnommé « le père de la bombe H russe » – ne soit jamais oublié : « C'est un considérable gredin qui a passé le plus clair de sa vie à préparer l'autre moitié du programme d'anéantissement de

la planète. C'est un dangereux maniaque, ce type. D'accord, son Nobel lui a coûté cher. Mais il n'y a jamais bien loin d'un cher Nobel à Tchernobyl ! »

Même la tardive bonne foi du scientifique russe lui paraît suspecte.

Pierre en profite pour fourrer tous les savants dans le même panier de crabes : « Et ne me parlez pas de la non-responsabilité du savant face aux utilisations détournées de ses découvertes. Il y a autant de savants innocents dans le monde qu'il y avait de paysans persuadés d'habiter près de l'usine Olida dans les faubourgs de Buchenwald. Innocent Albert Einstein, qui a appliqué sa putain de théorie à l'énergie rayonnante ? »

Pierre sait de quoi il parle. Il a fréquenté Andreï par *L'Aurore* interposé. Au temps où, journaliste, il griffonnait pour ce quotidien, il était déjà beaucoup question des démêlés du physicien avec les autorités de son pays. Ainsi dans le numéro du 30 novembre 1973, les lecteurs avaient le choix entre un article sur l'éventuel départ de Sakharov pour les États-Unis et l'un des déjà fameux « Bref » de Desproges.

Cette prise de position ne sera pas du goût de tous. Le présent de Sakharov n'efface-t-il pas son passé ?

« Le drame, répond Pierre, c'est qu'aujourd'hui tout le monde pense la même chose d'une personne, perd son sens critique. C'est pour ça que je fais ce truc sur Sakharov sur scène, qui marche plus que jamais lorsque je dis qu'il ne faut pas oublier qui il était une crapule qui a inventé une bombe et qui, après, a dit : "Ah ! j'aurais peut-être pas dû !" [137](#)... »

Globalement, Desproges reste le pessimiste, pas toujours jovial, qu'il n'a jamais cessé d'être. Le monde l'inquiète, l'avenir le glace.

« La troisième guerre mondiale on est vraiment en plein dedans, estime-t-il. La seule différence c'est qu'au lieu que ce soit les petits jeunes gens de 18 à 20 ans qui ramassent des coups, c'est tout le monde. C'est les femmes de ménage, les ménagères, les anciens P.-D.G... C'est pas drôle. Mais, pour employer un mot terrible, c'est un peu plus moral. »

Sous le Guy

À nouveau, l'ami Bedos est présent pour l'épauler, l'aiguiller. Pierre a acquis une décontraction face au public mais doit rester vigilant sur la qualité de ses textes.

« J'avais prévu un texte exclusivement littéraire mais, sur les conseils de Bedos, je l'ai enlevé, avoue-t-il. Car, effectivement, comme dit Guy, "il ne faut pas que les gens s'installent trop. Il faut qu'ils soient aux aguets. Avec ce texte-là, qui est très bien, les gens vont se mettre en arrière." Oui, il faut faire la part du littéraire et du scénique. »

Pour annoncer son grand retour, l'amuseur rédige une boutade à destination des journalistes, des spectateurs et de tous ceux qui ont envie de le lire : « Après un triomphe époustouflant au Théâtre Fontaine à Paris l'hiver 84, suivi de deux tournées fracassantes dans 200 villes de la francophonie qui l'amenèrent jusqu'à Massy-Palaiseau en passant par Montréal et la Suisse romande, c'est pourtant pas le chemin, Pierre Desproges, le comique antipopulaire français, revient seul en scène, avec des inspirations et un pantalon rénovés. Ce nouveau spectacle, d'une facture un peu moins sophistiquée que le premier afin d'être un peu plus compréhensible à l'entendement des plus cons, se composera d'une série de vrais sketches avec des vrais morceaux de bravoure entiers dedans, reliés entre eux par une bassesse d'inspiration qui volera au-dessous de la ceinture du moindre nain, malgré quelques bouffées de tendresse qui pourraient se compter sur les doigts de la main du baron Empain. Ce sera un déballage exhibitionniste de sujets aussi variés que la psychanalyse, le racisme, les idéologies totalitaires et le trou du cul. »

Et de s'empresse de préciser qu'il n'a rien contre ce baron qui perdit ses doigts dans des conditions tragiques¹³⁸ : « Quand on tourne quelque chose ou quelqu'un en dérision, ça veut pas dire qu'on le méprise. J'ai été très touché par l'enfermement du baron Empain et par d'autres enfermements. »

Concrètement, la différence fondamentale avec son premier spectacle c'est qu'il s'agit désormais de vrais sketches et non de monologues.

Éclats télévisuels

Pour se prouver à lui-même que ses textes font toujours mouche, Pierre Desproges signe quelques nouvelles chroniques pour différentes émissions de télévision.

Pour *Taxi*, il traite de la privatisation de TF1 (« Je ne suis pas pour, je ne suis pas contre, je m'en fous », de la « bave du crapaud » (qu'il conclut par sa

formule « J'ai le plus profond respect pour le mépris que j'ai des hommes »), et de l'encombrant Michel Droit.

Pour *Pare-chocs*, il lit une lettre d'amour adressée à sa voiture qu'il ne conduira jamais puisqu'il n'a pas le permis de conduire...

Pas de quoi fouetter un char.

Scène rentrée

Pierre Desproges s'en va roder ses assauts au Théâtre Boulimie de Lausanne¹³⁹. Tout s'y passe bien. Les Helvètes rient. Confiant, il revient à Paris pour y ouvrir son bal de flingueur le 1^{er} octobre 1986.

Pierre Desproges se donne en spectacle. Salle comble.

Un spectacle *made in Desproges* à ne pas confondre avec d'autres qui ont pignon sur rue parisiennes : « Il y a plusieurs sortes de spectacle, précise Pierre. Le Casino de Paris sans plumes dans le cul, c'est ridicule. Mais moi avec une plume dans le cul, ça ne passe pas... Faut savoir se tenir. »

Les critiques sont à l'affût, peu désireux de faire des cadeaux à cet amuseur devenu, pour beaucoup, aussi indispensable que la minute d'un certain Cyclopède.

« Une heure trente, sans mi-temps, de dribbles avec les mots, de shoots sur les idées et de reprise de volée. Une heure trente de libre arbitre à tailler des shorts, à sortir de la mêlée, à faire équipe avec l'intelligence... Ah, s'il détestait moins le foot, on en ferait bien le "Pivot" de notre Onze de France. »

Alain Morel, *Le Parisien*

« Les mots et les dialogues sont corrosifs et toujours drôles. Le rire n'est ni celui du chansonnier ni celui du caricaturiste : il appartient à un personnage libéré de toute entrave, qui a des rapports fraternels avec Candide, qui joue avec délicatesse, parfois presque au ralenti, et qui est un virtuose du geste esquissé, hésitant. »

Claude Fléouter, *Le Monde*

« Pierre Desproges aime le langage, il le savoure, il construit chacun de ses sketches comme on dessine un personnage, comme on compose un roman. (...) Le comique de Desproges ne naît pas d'une indignation contre la société des hommes ; il ne milite pour rien. Ce rire est méchant, mais pour un peu il se fait fraternel, parce qu'il vient d'une révolte. »

Renaud Matignon, *Le Figaro*

Même ses potes de *Fluide glacial* entrent dans la partie, lui tressant d'impériales couronnes de lauriers : « Quelques sketches confinent au génie pur, notamment celui des cintres et celui de l'ascenseur. Sa pêche et son rythme assurent le reste. Il a pour lui sa jeunesse, la vache, il s'épate encore d'être devant le public vivant. Ça lui passera, vous verrez. Pour le moment profitez-en : Desproges n'est jamais aussi bon que quand il est en public, sinon dans des passages ultra-courts à la TV ou à la radio. On l'applaudit bien fort. »

Les observateurs salariés s'accordent pour constater qu'il a fait beaucoup de progrès en tant qu'homme de scène. Plus à l'aise, moins raide. Il a délaissé les tics pris à Guy Bedos pour mettre en avant les siens. Continuant de se montrer sincèrement gêné quand il profère une énormité, se reculant vers le fond de la scène pour mieux laisser exploser ses pétards. Ça, c'est pour le côté face.

Côté pile, sa loge devient son antre. Couvertes de photos. De sa famille mais aussi de « références » comme Brassens, Reiser et Bedos. Des clichés plus étonnants, comme cet éléphant mâle grimpant sur une femelle pour lui montrer, preuve à l'appui, en quelle estime il la tient. Un faire-part aussi. De décès. Qui fait sourire l'adepte d'humour noir qu'est Pierre. Il concerne la messe d'enterrement de Thierry Le Luron¹⁴⁰ et a été rédigé par son imprésario Paul Lederman : « Vous êtes prié d'assister aux obsèques de Thierry Le Luron en l'église de La Madeleine. Invitation valable pour deux personnes. »

Par le judas

Un vent de folie souffle sur son spectacle.

« C'est une folie qui m'est assez naturelle : tordu, distordu mais pas complètement braque, admet-il. Quand j'écris ou que je fais de la radio, ce qui doit faire marrer les gens, ce sont mes phrases très clean qui tout d'un coup tombent dans le ravin. Je suis à la fois bordélique, velléitaire et papillonnant, mais je compense ma folie en marchant dans les clous, en étant ponctuel et en collectionnant les dictionnaires. »

Il précise cependant : « C'est assez ambigu comme spectacle. Mais ça fait rire les imbéciles, c'est le but. Je ne suis pas ambigu mais j'ai une espèce de pudeur – qui ne se voit peut-être pas – qui fait que je n'ai pas tellement envie qu'on sache qui je suis vraiment. »

Ses textes font rire tout en dérangeant. Tel est leur but.

L'un en particulier. Il porte sur les Juifs. Et commence par « On me dit que des Juifs se sont glissés dans la salle » pour se poursuivre sur le même ton : « N'empêche qu'on ne m'ôtera pas de l'idée que, pendant la dernière guerre mondiale, de nombreux Juifs ont eu une attitude carrément hostile à l'égard du régime nazi. Il est vrai que les Allemands, de leur côté, cachaient mal une certaine antipathie à l'égard des Juifs. » Même s'il s'empresse de préciser « Attention ! Ne me faites pas dire ce que je n'ai pas dit. Je n'ai rien contre ces gens-là. » Il continue de lancer ses flèches, de tordre le cou aux idées reçues.

Il a conscience de dépasser une frontière mal définie. Celle dite de la bienséance et du bon goût. Mais il refuse de pratiquer l'humour de salon et ne cherche pas à séduire les belles marquises. Desproges met un grand coup de pied dans le séant des conventions.

Quelques décennies plus tard, en 2013, Alain Jakubowicz, président de la Ligue contre le racisme et l'antisémitisme, conviendra que ce genre de sketches serait censuré dans l'Hexagone : « Non, ça ne passerait pas, la Licra¹⁴¹ en demanderait certainement l'interdiction. Le seuil de tolérance n'est plus le même qu'à cette époque-là. On vit dans une période de crise et c'est vrai que dans les périodes de crise, l'humour n'est pas perçu de la même façon que dans la période des Trente Glorieuses, la société a changé. Nous sommes dans une période de repli identitaire, de repli communautaire. »

Autres temps, autres mœurs.

Pour sa part, Pierre Desproges avoue se poser rarement des questions sur le bien-fondé de ses sketches. Il savait, dès son écriture, que celui sur les Juifs allait mettre beaucoup de gens mal à l'aise. Tant pis. Ou tant mieux. Par contrecoup, il veut aussi mettre les Juifs face à certaines de leurs responsabilités. Ainsi a-t-il été choqué quand son amie la journaliste Anne Sinclair, parlant de son mari Dominique Strauss-Kahn, déclara : « Je n'aurais probablement pas pu tomber amoureuse d'un non-Juif. » N'est-ce pas faire preuve de restriction de la part d'une femme ouvertement antiraciste ? Pour Pierre, ce genre de propos n'est pas si éloigné de « Je ne donnerai jamais ma fille à un nègre ! » Alors, pour mieux pointer cette faille, il s'autocritique sur scène : « Moi-même, qui suis limousin, j'ai complètement raté mon couple parce que j'ai épousé une non-Limousine. » Sa propre épouse étant Vendéenne. Une manière bien à lui de casser les querelles de clocher, d'agrandir les visions étriquées, presque de dire « on est tous le Juif de quelqu'un »...

Ce faisant, il ne cherche à blesser personne.

« Je n'aime pas faire de la peine aux gens. Déranger, oui, mais pas blesser », précise-t-il.

N'étant jamais à une contradiction près, il déclare par ailleurs : « Je n'aime pas cette forme d'esprit crapoteux qui consiste à se moquer des gens en prenant soin de ne pas leur faire de peine. On est poli... Je ne pense pas qu'on puisse être drôle en étant poli. »

Bilan : « Je ne suis pas un moraliste, car un moraliste défend des idées. Moi, je n'ai pas l'intention de convaincre, je parle pour moi. J'essaie de ne pas vivre en contradiction avec les idées que je ne défends pas. »

Pierre Desproges ne s'en prend pas qu'aux gens, célèbres ou non. Il peut s'attaquer aussi aux objets. Juste retour des choses, certains l'ont attaqué en premier. Ainsi les cintres qui deviennent sujets d'un sketch entier, noblement intitulé *Ô vertige de la penderie béante sur l'alignement militaire des pelures incertaines aux senteurs naphthalines...*

« Je suis fâché avec les objets, admet-il. Je suis vraiment dyslexique et gaucher contrarié¹⁴². Chaque fois que j'essaie d'attraper une chemise dans un placard, je fais tout tomber. Et je me venge tous les soirs sur scène avec un sketch sur les cintres. J'y attaque haineusement le cintre qui pour moi est, avec Sabatier, l'un des ennemis de l'humanité. »

Aucun cintre ne se plaindra de ces attaques à répétition. Patrick Sabatier – qui, contrairement à ce que l'on pourrait croire, n'appartient pas à la famille des cintrés, non plus.

¹³⁶. Décerné pour sa « lutte pour les droits de l'homme, pour le désarmement, et pour la coopération entre toutes les nations ».

¹³⁷. Pierre aurait sans doute été outré d'apprendre, en 1988, la création par le Parlement européen d'un prix Sakharov « pour la liberté de l'esprit ».

¹³⁸. En janvier 1978, l'enlèvement du baron Empain défraya la chronique. Ses ravisseurs l'amputèrent d'une partie de l'auriculaire gauche.

¹³⁹. En 2014, ce même théâtre proposera une adaptation scénique de l'unique roman de Pierre Desproges, *Des femmes qui tombent*.

¹⁴⁰. Décédé le 13 novembre 1986.

¹⁴¹. Ligue internationale contre le racisme et l'antisémitisme.

¹⁴². Dans son spectacle du Théâtre Grévin, il préfère dire « gaucher contrariant » (« C'est plus fort que moi, il faut que j'emmerde les droitiers. »).

COMMENT DÉCOCHER SES FLÈCHES ET DÉCROCHER LA LUNE

Vainqueur vaillant

Avec son nouveau spectacle, Pierre Desproges a gagné une rude partie. Traditionnellement, les pros de l'humour s'exercent sur scène et, par la suite, publient des livres, recueils de leurs sketches et de leurs plus ou moins bons mots. Lui a réussi l'inverse : il a commencé par écrire avant de se produire sur scène. Certes, ses chroniques de la haine ordinaire, très présentes dans ce spectacle, ont été testées à la radio mais ce n'est pas tout à fait la même chose. Un auteur pur et dur n'est pas forcément la meilleure personne pour donner vie à ses textes. Surtout seul face au public. Or Pierre a gagné sur les deux tableaux. Son succès prouve qu'il ne s'est pas trompé et qu'il n'a pas trompé ses spectateurs sur la marchandise. Auteur et acteur. Pamphlétaire et humoriste. Philosophe et pourfendeur. Il est au sommet de son art. De sa carrière aussi. Tout semble lui réussir. L'avenir s'annonce comme un boulevard moqueté jonché de pétales de roses.

Hélas pour lui, dans son entourage, seuls deux proches résistent encore et toujours à son humour envahissant : ses propres parents !

« Dernièrement, racontera Pierre, après une émission que j'ai faite pour la télé avec Jérôme Garcin, ma mère a dit : "C'était bien, mais il n'avait pas de cravate." Voilà ce qu'elle avait retenu !... Mes parents ont toujours été comme ça. Lorsque Jacques Martin m'a appelé pour faire *Le Petit Rapporteur*, leur premier réflexe a été : "Ne quitte pas *L'Aurore*. Tu as une situation, tu es payé au mois, surtout ne t'en va pas". *Idem* lorsqu'au bout de six mois j'en ai eu marre. Malgré la preuve que j'ai non pas raison, puisque je n'ai jamais mené de combat, mais qu'enfin je vis bien ma vie, ils n'ont jamais compris. À 46 ans, je suis toujours pour eux un môme, un fantaisiste avec un bonnet d'âne qu'il faut continuer de surveiller, sinon il va encore quitter le ministère ! »

Toute médaille ayant son revers, Desproges, trop accaparé par la préparation puis la concrétisation de son one-man-show qu'il ne veut surtout pas bâcler,

abandonne ses chroniques quotidiennes sur France Inter. Les auditeurs s'en trouvent marris. Leur seul salut consiste à se muer en spectateurs afin de combler le vide sépulcral qui s'est creusé en eux.

C'est vrai qu'ils sont nombreux aux portes du Théâtre Grévin, nullement impressionnés par le statut de commandeur de l'humour qui auréole le locataire des lieux.

Pierre estime « tenir » son public. Il parvient à calmer les récalcitrants et faire taire les bruyants.

« Généralement, quand il y a des perturbateurs, je sais les moucher », affirme-t-il.

Il faut du métier et un sacré sens de la repartie pour y parvenir. Comme tous les artistes, Pierre supporte mal d'être dérangé. Il est présent sur scène pour fournir un travail, offrir un spectacle, non pour polémiquer avec des mal embouchés.

Certains soirs, pourtant, il a conscience d'aller trop loin. Et s'en rend compte trop tard. Ainsi quand un bébé d'à peine trois mois pousse des hauts cris sans se douter qu'il dérange une salle entière. Constatant que les parents ne parviennent pas à le faire taire, l'homme de scène s'en prend au niard. Allant jusqu'à le traiter de mongolien et de taré. Par ce biais, il obtient le résultat espéré : les géniteurs quittent le théâtre, leur enfant sous le bras. Aussitôt, Pierre comprend qu'il les a blessés. Il demande à une ouvreuse de les rattraper et de leur offrir des places pour une prochaine représentation. Et se dit même prêt à payer la jeune baby-sitter qui viendra garder le bébé...

Le théâtre Grévin ne désemplit pas. Après avoir satisfait une bonne partie de la population parisienne (et banlieue), Pierre s'en va porter sa voix jusque dans les provinces les plus reculées. Une tournée de presque deux ans.

Tout Chatou

En attendant de partir sur chemins et sentiers, en mai 1986, Desproges déménage pour s'installer dans une jolie maison à Chatou¹⁴³, banlieue chic de Paris ; à quelques encablures du Vésinet.

Guy Bedos affirmera que ce changement de cadre est dû à la profonde amitié qui les unit : « Il a forcé sa famille à déménager pour Chatou à seule fin d'approcher Vaucresson où j'avais casé la mienne. Même en été, exilés en Corse

ou aux Baléares, on le voyait débarquer avec sa tribu. Je l'entends encore :
“Comme c'est curieux, comme c'est étrange, et quelle coïncidence, nous avons justement loué une baraque ici !” Je n'ai réussi à le semer qu'en décidant d'embarquer ma smala pour fêter Noël en Laponie. Trop loin. Trop près de l'Union soviétique, à ses yeux. Pour lui, même la neige était rouge. »

Ce que ne dit pas Bedos, c'est que son camarade s'est aussi rapproché d'un golf, devenu sport favori de Pierre : celui de Rueil-Malmaison se situe presque en face de chez lui, de l'autre côté de la Seine. S'il avait été champion de natation, il n'aurait qu'à traverser le fleuve pour putter sur le green, au lieu de prendre sa voiture et de faire un énorme détour¹⁴⁴.

Chatou présente un autre avantage : son marché. Bien achalandé et bien fréquenté. Un plaisir pour le gourmet Desproges.

« Je prends mon grand vélo blanc et je fais le marché de Chatou le mercredi et le samedi, rapporte-t-il. Attention : je n'achète que des trucs raffinés, la viande, les épices, les herbes. Pour les gros trucs vulgaires comme le Splatch, le Platch, le Sopalin, les patates et les croquettes des chiens, c'est ma femme. Ne pas oublier : c'est moi l'artiste. »

Châlus, Challans, Chatou, la boucle est à moitié bouclée... Ce faisant Pierre devient Catovien, lui qui a refusé de rester catholique.

À Chatou, il se sent heureux, presque apaisé. Il a atteint son but : vivre pleinement de sa plume, dérider un large public. Sans jamais renier sa propre nature, ni cesser de brandir son épée pour blesser les fats.

Mal à Droit

L'année 1986 entre dans sa dernière ligne droite. Le mois de décembre ouvre froidement ses portes, poussant Pierre Desproges vers la chaleur des projecteurs de la télévision. Jérôme Garcin lui demande de participer à son émission *Boîte aux lettres* consacrée à François Léotard, ci-devant ministre de la Culture depuis le mois de mars.

L'intervention de Pierre est enregistrée au préalable dans la salle du Théâtre Grévin. Pour Léotard comme pour les téléspectateurs la surprise sera totale.

Le ministre se veut bonhomme. « On a besoin les uns les autres de gens qui nous fassent rire, et souvent à nos dépens », affirme-t-il en dévoilant sa blanche dentition.

Sur l'écran, Pierre y va franco. Il s'en prend d'abord à la fonction plus qu'à l'homme : « Il me semble que la culture n'a pas besoin de ministre, déclare-t-il. On devrait avoir un gérant de la culture. Comme il y a des gérants de cantine. Qui s'occuperait d'éviter qu'on ferme les théâtres publics mais qui ne se mêle pas de penser. Un ministre qui pense, c'est toujours dangereux. »

Cette théorie n'est en réalité qu'un complément de son refus général des subventions.

« J'ai un côté vieux con, admet-il par ailleurs. Je suis contre l'aide aux jeunes artistes. Non pas que je pense qu'il faut souffrir comme Rimbaud dans une sous-pente pour arriver à écrire mais laissons les artistes se démerder. »

Dans son élan, face à la caméra, Pierre se moque de la présence de Léotard dans une émission littéraire. Le François a beau être le frère d'un acteur célèbre, il n'a encore jamais publié le moindre ouvrage : « Je ne comprends pas très bien la présence de François Léotard dans cette émission qui est – je le rappelle à Jérôme Garcin – une émission où l'on reçoit des écrivains, et uniquement des écrivains, persifle Desproges. Or, je ne sache pas que François Léotard, qui est pourvu par ailleurs de nombreuses qualités – dont sa paire de jambes pour le marathon¹⁴⁵ – ait écrit – à part quelques procès-verbaux municipaux et autres textes administratifs – je ne crois pas qu'il ait écrit la moindre œuvrette. »

Ayant préparé son coup, Pierre feint de ressortir une vieille copie d'école : « J'ai trouvé un texte qui lui est attribué. C'est une rédaction qui a été faite par un élève de l'école communale de Fréjus, dans l'année scolaire 1953-1954, donc à une époque où François Léotard avait dix ans. Sujet de la rédaction : "Vous passez vos vacances chez votre grand-mère à la campagne. Racontez votre joie de découvrir la nature, le bon air et les animaux au pré." Voilà le texte : "Je passe mes vacances chez ma grand-mère à la campagne, je raconte ma joie de découvrir la nature, le bon air et les animaux au pré." C'est signé FL. »

Cette attaque n'est pas bien méchante. Tout cela reste bon enfant, même si le visé rit un peu jaune, rappelant que, à sa connaissance, hormis Malraux aucun ministre de la Culture n'a rien publié durant ses fonctions. Piètre défense qui tendrait à prouver l'incompétence généralisée de ces messieurs. A-t-on jamais vu un ministre des Sports qui n'aurait jamais quitté le fauteuil de son salon ?

Néanmoins, il n'y a pas de quoi fouetter un chat ni déclencher l'alarme.

Mais Pierre n'en reste pas là. Il ne se contente pas d'égratigner le ministre. Il s'en prend, plus vertement, à une autre de ses cibles favorites : Michel Droit. Ah non, il ne l'aime pas ce monsieur aux épais sourcils et au sourire réfrigérant, ce donneur de conseils limite Père la morale. Tout en restant ouvertement gaulliste

et obstinément noircisseur de pages blanches, Droit est, depuis mars 1980, membre de l'Académie française. Occupant un siège que Joseph Kessel ne lui a cédé que la mort dans l'âme. Or, en tant qu'homme au chapeau vert, Droit vient d'être nommé par ses pairs à la CNCL (Commission nationale de la communication et des libertés)¹⁴⁶. Concrètement il va être l'un des censeurs des médias. Et cela, Pierre ne le digère pas.

« J'espère que François Léotard n'a pas poussé pour que Michel Droit fasse partie de ce club, lance-t-il... Comment s'appelle-t-il ? Commission nationale des libertés ?... Je sais qu'il y a le mot *liberté* ; et le mot *liberté* à côté des mots *Michel Droit* ça me gêne un peu. Michel Droit est une vieille chose fripée qui devrait prendre sa retraite sur la tombe du général de Gaulle et pas nous emmerder. Il a fait son temps. »

Bien lancé, Desproges reprend une partie de son sketch où il fustige Michel Droit : « Voilà un homme qui ne va jamais aux toilettes sans éteindre la lumière. Alors quelquefois, il se trompe et s'essuie la figure. Les gens disent qu'il a mauvaise haleine, mais ce sont de mauvaises langues. »

Encore une vacherie à mettre à l'actif du brocardeur. Nul n'est plus capable d'en tenir un compte précis. À quoi bon ?

Comme l'on peut s'en douter, celle-ci n'amuse pas du tout M. Droit qui, désormais, a du pouvoir sur la télévision nationale. Il avait fait le dos rond quand Desproges l'avait ridiculisé un an auparavant dans l'émission *Taxi*, disant notamment de lui : « Plus glacé qu'un marron, moins érotique qu'une analyse d'urine. » Mais cette fois trop c'est trop. À nouveau, Desproges va connaître les foudres de la censure. Le Droit se sent souverain pour imposer sa loi.

Dès le lendemain de la diffusion de cette *Boîte aux lettres* qui n'est pas recommandée, Jérôme Garcin est convoqué au bureau de la directrice des programmes de FR3, Janine Langlois-Glandier. Il se fait tancer.

« Janine Langlois-Glandier avait considéré que c'était un crime de lèse-majesté », résumera le fautif.

Lèse-majesté ? Si Michel Droit est un roi, on se demande bien de quoi !

À partir de là naît une légende, en grande partie construite par Jérôme Garcin lui-même. Légende qui repose sur deux points : la disparition subite, et provoquée, de *Boîte aux lettres* et l'interdiction d'antenne de Pierre Desproges sur les ondes de FR3. La CNCL et l'Académie française auraient pesé de tout leur poids. On n'a le droit de se moquer ni des maniaques du ciseau ni des vieilles dames.

Le hiatus survient pile au moment où la CNCL procède à différentes nominations au sein de la télévision. Janine Langlois-Glandier n'est pas reconduite dans ses fonctions et les candidats soutenus peu discrètement par le ministre Léotard sont écartés.

Apprenant ce simili scandale, Pierre s'en donne à cœur joie et saute sur sa plume. Hors de question pour lui de présenter la moindre excuse : « Cette affaire renforce mon mépris pour le fossoyeur hystérique de toute forme d'humour qu'est Michel Droit. Je persiste et signe avec preuve à l'appui : associer le mot liberté au mot Michel Droit c'est carrément obscène ! »

Quant à son éviction elle l'amuse : « Je suis ravi d'être interdit de télévision. C'est bon pour mon image de marque et ça me permettra de sortir *Les Interdits de Desproges* ! »

Toutefois la vérité se révèle plus nuancée.

Primo : *Boîte aux lettres* n'est pas supprimée *ex abrupto*. Certes, FR3 bloque la rediffusion de l'émission avec François Léotard – qu'elle remplace par une autre ayant Alphonse Boudard pour invité. Mais ce programme, désormais placé sous haute surveillance, continue tout au long de la saison jusqu'en juin. Soit onze épisodes avec des invités de la trempe de Françoise Sagan, Julien Green, Pierre Perret et François Chalais. Il est vrai que le contrat de Garcin ne sera pas renouvelé pour la rentrée suivante. Il y aura bien disparition mais disparition tardive. Non au lendemain de la prestation de Pierre comme d'aucuns le feront croire.

Secundo : la mise à l'écart de Desproges ne dure qu'un temps. Certes, il ne sera plus jamais invité sur un plateau de FR3 national mais les nombreuses chaînes locales suivent leur propre parcours. Or le trublion est en tournée dans la France profonde. Tournée qui attire de plus en plus de spectateurs, donc tournée qu'il est difficile de passer sous silence.

Dans un premier temps, effectivement, les antennes locales de FR3 se contentent de diffuser des extraits du spectacle. Toujours les mêmes d'ailleurs. Puis, le 20 mai 1987, les équipes de Nantes brisent l'omerta. Plus de six mois après « l'affaire », estimant sans doute qu'il y a prescription, elles tendent le micro à M. Desproges. Interview consensuelle mais interview quand même. Le banni ne l'est plus.

En septembre des journalistes de FR3 officiant sur la côte Atlantique défient les autorités en invitant Pierre en direct. Même s'il ne cherche plus l'affrontement, celui-ci ne peut retenir un commentaire fielleux : « Michel Droit est un très brave type. Dommage qu'il ne soit pas malade. » Il s'en prend aussi à

un média qui lui a laissé un goût amer : « Actuellement, il n’y a plus beaucoup d’endroits dans les télévisions où l’on peut aller sans se salir. »

Les autres journalistes de province, plus courageux que leurs homologues parisiens, emboîtent le pas et poussent Desproges à se confier. Loin de se draper dans le manteau mité de la victime, l’interviewé tente de se refaire le portrait : « Il faut que les journalistes de France comprennent que je suis quelqu’un d’absolument doux et charmant, insiste-t-il. Je suis un agneau. Si mes gosses entendaient dire que je suis méchant, elles seraient mortes de rire. J’ai un personnage et une pratique de l’humour qui sont légèrement grinçants mais l’humour est grinçant, la vie est grinçante, ce n’est pas moi. Dans la vie courante, je sais parfaitement me tenir. »

Les professionnels de l’information feignent de le croire.

Au fond, Pierre n’a toujours pas réglé son lourd contentieux avec les médias ni avec ceux qui les surveillent voire les contrôlent. La censure, il en a eu plus que son lot. Il la connaît sous toutes ses formes, derrière tous les masques. Il connaît le fossé séparant les humoristes des têtes pensantes et des dirigeants.

« C’est une idée que je défends farouchement pour l’avoir vécue à travers mes expériences comme *Le Petit Rapporteur* et *Le Tribunal des flagrants délires*, explique-t-il. Dans les deux cas, les cuistres qui dirigent les chaînes de radio ou de télévision me disaient “Attention, vous allez passer à des heures de grande écoute. Méfiez-vous, il y a des enfants, des ménagères. Faut pas dire *pipi*, faut pas dire *caca*, faut pas dire *dieu*, faut pas dire *liberté*, faut pas dire gauche, faut pas dire droite. Restez au ras des pâquerettes.” Ils ne le disaient pas formellement mais c’est ce que ça voulait dire. Or, dans les deux cas, aussi bien avec Villers qu’avec Martin, on a prouvé exactement le contraire. On a fait deux émissions, une de radio, une de télévision, qui rameutaient – pour *Le Petit Rapporteur* – 19 ou 20 millions de téléspectateurs, sans essayer de nous abaisser sous le public, comme on a tendance à le faire en ce moment sur les trois principales chaînes à 20 h 30. Donc je suis formellement contre l’idée qu’il faille s’abaisser pour avoir un grand public. »

Ironie du sort : durant cette même année 1987, Michel Droit connaît des démêlés avec la justice en tant que membre de la CNCL. Accusé d’avoir favorisé Radio Courtoisie, il est mis en examen pour « forfaiture » et obligé de quitter son poste. Cette affaire-là se terminera par un non-lieu. Heureux de s’en sortir à si bon compte, Droit pourra retourner aux toilettes s’essuyer le front...

[144.](#) Un quart d'heure quand ça roule, ce qui est plutôt rare.

[145.](#) Grand sportif, François Léotard a couru plusieurs marathons.

[146.](#) Ancêtre du CSA.

COMMENT VIVRE EN HARMONIE AVEC UN ENCOMBRANT COLOCATAIRE DÉCAPODE

Haine comme Manuel

L'édition se tenant toujours en tapinois dans la vie de Pierre Desproges, en avril 1987, il propose le livre *Chroniques de la haine ordinaire* qui contient 41 [147](#) de ses chroniques de France Inter. Un parfum de réchauffé qui ne le dérange nullement.

Il effectue cependant une sélection draconienne.

« J'avais décidé, une fois les *Chroniques* faites de ne pas revenir dessus, explique-t-il. De ne rien réécrire. Donc j'ai trouvé plus ou moins heureusement un style qui était à la fois parlé et à lire et j'ai quand même ôté certaines chroniques qui étaient complètement dépassées, parce que l'actualité en était trop futile, et puis celles qui étaient trop radio et qui ne me paraissaient pas assez littéraires, pour employer un mot prétentieux. »

Les lecteurs se régalaient d'éléments puisés dans un quotidien vieux de plus d'un an [148](#). Le livre se termine sur cette formule éminemment desprogienne : « Quant à ce sang impur, je le dis, c'est pas pour cafter, mais y fait rien qu'à abreuver nos sillons. »

La chose publiée continue d'exercer une forme de fascination sur Pierre. Passer du stade d'écrivain à celui d'écrivain continue de le tarauder. Son premier roman ne l'a pas totalement satisfait. Aucun prix littéraire, aucune place dans la stratosphère des best-sellers, aucun mouvement de foule aux portes des librairies. Néanmoins, il continue de cogiter. Écrire, toujours écrire. Dans des conditions différentes.

« Avec mon prochain livre, explique-t-il, j'aurais tendance à vouloir qu'il n'y ait pas ma photo dessus [149](#). À la limite, si je pouvais, je prendrais un pseudonyme. Je l'ai dit, l'autre jour, au Seuil et ils ont sauté au plafond ! Tout ça parce que l'intelligentsia littéraire montre une espèce de mépris pour les gens en faisant semblant de croire que c'est grâce à notre notoriété que l'on vend du livre. Or, je sais maintenant que je me situe comme quelqu'un dont c'est le

métier d'écrire ; ce qui est différent de quelqu'un qui fait des boutades à la radio puis les couche sur le papier. »

Il est loin d'avoir éteint sa soif de livres. Ses nombreux projets rempliraient une bibliothèque.

Devil en ville

1987 reste presque totalement consacrée à sa tournée. Qui fait une halte au Printemps de Bourges, cher à son producteur Daniel Colling. En cette année, les deux autres grandes vedettes sont Charles Trénet et François Mitterrand – qui ne fait que passer et qui, hélas, ne pousse pas le zèle jusqu'à offrir un pot-pourri de ses chansons favorites.

Pierre se retrouve quasiment parrain de cette édition. Dès le mois de février, il participe à la « présentation officielle » du programme. Au Balajo, à Paris. L'occasion pour lui de croquer un discours pas piqué des hannetons. Discours d'ailleurs écrit à la dernière minute.

Il commence par y remercier Colling qui a « su faire du Printemps de Bourges ce qu'il est aujourd'hui, je veux dire un authentique et véritable bordel ». Son introduction se termine par cette formule qui brillera longtemps dans les cœurs des organisateurs : « À tous les amis de la musique de nègres et de la culture sous chapiteau, bonsoir ! »

Puis, il poursuit : « En l'absence de Coluche qui a été retenu par un cercueil et de mon confrère Guy Bedos qui participe en ce moment même à la remise du prix gauche-caviar à Laurent Fabius pour son livre *Je m'ai bien marré à Matignon*, en l'absence des rois du rire, c'est à moi, Mesdames et Messieurs, qu'échoit le redoutable honneur de présider cette grotesque mascarade promotionnelle et médiatique dont l'intérêt culturel n'échappera à personne.

En effet Mesdames et Messieurs, le Printemps de Bourges j'en ai rien à secouer, je hais le rock, je conchie la musique classique, le jazz m'éreinte et Jane Birkin commence à nous les gonfler avec ses regards désolés de mérou au bord des larmes.

J'ai reçu le dossier de presse de ce énième Printemps de Bourges. C'est avec consternation que j'ai pris connaissance du programme des réjouissances qui vont se dérouler chez les bouseux berrichons. Le croirez-vous : en dehors du

mien, aucun des noms d'artistes tous azimuts qui défilaient sous mes yeux ébahis ne m'était familier. »

Enfourchant son cheval de bataille favori, il égratigne Charles Trénet (« le Fanon chantant, ou Gustav Mahler du Balajo munichois »), se moque de la région du Berry (« Quel Berry ? Richard Berry ? Claude Berri ? Jules Berry ? Strawberry ? ») et de ses prétentions culturelles (« Quels instruments du Berry ? La bombarde à six trous ? La flûte à pompe ? La cornemuse berruyère à souffler dans les chèvres ? »). Comme on pouvait le craindre, il termine en recommandant aux Parisiens de ne pas aller foutre un orteil dans cette lointaine contrée française. Avant de balancer son point final, il ne peut s'empêcher de s'en prendre à la toujours séduisante Marguerite Duras qui n'a pourtant rien à voir là-dedans¹⁵⁰.

Lui-même est pourtant bel et bien à Bourges le jour dit. Au palais d'Auron où les spectateurs l'attendent avec impatience. Brillant de ses mille feux intérieurs, il vogue vers le triomphe. Quand crépitent les applaudissements, il repère un photographe de presse qui a vraiment l'air de s'ennuyer. « Chut, recommande Pierre au public, vous allez réveiller le photographe de l'AFP qui s'est endormi sur son sac. »

Le long des golfs clairs

De ville en ville, de show en show, Desproges a beaucoup à faire, énormément à dire. Il puise sur ses réserves d'énergie pour être au top soir après soir. À chaque retour à Chatou, il se détend en allant jouer au golf non loin de nantis vêtus de polos aux couleurs chatoyantes.

Le golf : une sorte de retour des choses. Presque une référence à sa propre enfance : « Ma maman me faisait porter des pantalons de golf, raconte-t-il. J'étais habillé en Tintin ! J'avais le pantalon de golf et les chaussures écossaises à l'heure où les premiers parvenus portaient des blue-jeans. Ça, j'en ai beaucoup souffert. »

Le pantalon de l'enfance n'est séparé de celui de l'âge adulte que par une différence de classe sociale. Désormais, Pierre affiche des signes extérieurs bourgeois. Seul son métier artistique l'empêche de partager des havanes avec hommes d'affaires et autres ténors du barreau.

« Pierre Desproges fut un des premiers à m’initier aux joies du golf, rapportera le chanteur Renaud. (...) Il m’avait convaincu qu’on pouvait trouver certaines satisfactions à taper sur une pauvre petite boule de quatre centimètres de diamètre à l’aide d’un objet contondant de forme bizarre, genre béquille, objet tiré d’un gros sac bien lourd porté par un ami silencieux, admiratif et à bout de souffle, et que la difficulté majeure de ce geste élégant était d’éviter de taper dans la grosse boule de douze mille kilomètres de diamètre posée sous la petite. Souvent, il m’affirmait qu’à certaines heures sur certains greens il y avait une si faible proportion d’êtres humains par rapport au reste de la planète que le taux d’imbéciles au mètre carré devenait presque supportable. »

La légende veut que ce soit en poussant une baballe dans le courant du mois de novembre, que Pierre Desproges ait ressenti une violente douleur dorsale. N’écoutant que son courage qui l’incite à rentrer chez lui, il finit par consentir à des examens médicaux. Du costaud. Pas la banale prise de tension ni le thermomètre rectal. Les hommes de science l’expédient illico à l’hôpital.

Là, le 18 novembre 1987, après une nouvelle batterie d’examens, des spécialistes l’enferment au bloc pour lui ôter une tumeur. Pas belle à voir. Les deux poumons sont atteints. Diagnostic implacable : une sale bestiole se régale à lui becter les éponges, semant des métastases sur son chemin. Le crabe.

L’ignoble, l’impitoyable cancer dont il s’est tant moqué, qu’il a si souvent décrié pour mieux l’exorciser, l’a choisi pour cible. Et ne semble pas près de vouloir le lâcher. Les hommes de l’art, qui ont regardé dans son intérieur, en ont tiré une conclusion peu encourageante : opération impossible. Trop tard. Trop atteint. Trop con, aussi.

En ce ^{xx}e siècle, un lourd point d’interrogation pèse sur le dos des familles : faut-il le dire ? Faut-il annoncer à un patient qu’il est atteint d’une odieuse maladie qui, à court terme, va le terrasser ? Bientôt, dans un ultime soupir, ses poumons fatigués le forceront à rendre l’âme.

Hélène, qui veille à la carrière et au bien-être de son Pierre depuis leur mariage, décide que non. Il n’en saura rien. Plus précisément, il sera conforté dans l’idée que l’ablation de cette tumeur a suffi à soigner son cancer. Résultat : son avenir s’annonce officiellement rose à condition de prendre quelques précautions sanitaires.

Pierre y croit. Ravi. À qui veut l’entendre, le désormais « guéri » Desproges parlera de « petite tumeur » enlevée à temps. Feignant d’oublier que même petite, une tumeur peut causer des dégâts irréparables.

La vie est belle.

La mort est proche.

Lignes de fuite

Bien que se sentant physiquement affaibli, Pierre continue de piaffer d'impatience. Il n'a de cesse de continuer son métier et de dérider un public qui l'attend dans plusieurs villes de France et de Navarre. La tournée n'attend pas. Mais connaît quelques soubresauts. Certaines dates sont reportées pour cause d'examens médicaux complémentaires. Pierre ne s'y plie pas de bonne grâce.

À ses yeux, les portes de sa carrière sont toujours grand ouvertes. À lui de les franchir pour dessiner son propre chemin.

Il caresse l'envie de devenir scénariste. Du cinéma, il ne garde que quelques épisodiques expériences mais, quand il voit les crétineries qu'aligne le septième art français, il se dit qu'il pourrait faire aussi bien sinon mieux. Des noms d'acteurs défilent dans son imaginaire : Jean Carmet, Gérard Depardieu. Bizarrement tous deux grands amateurs de Bourgueil, comme lui ! Quelques idées se bousculent aussi. Mais rien de concret. Et le temps commence déjà à lui manquer.

Parallèlement, il couche sur le papier de nouveaux sketches pour son prochain spectacle, alors qu'il n'en a pas encore terminé avec celui-ci. Dans l'un, rappel de sa cinéphilie ravageuse, il parle de Paul Newman, demandant ouvertement ce que les femmes lui trouvent de plus (et de mieux) que lui...

Il songe aussi à un nouveau livre dont il a déjà rédigé les grandes lignes : une série de portraits, incisifs, laudateurs – mais toujours sincères – de personnalités, célèbres ou non, qu'il a croisées au cours de sa déjà riche carrière. Il en a trouvé le titre : *Je les connais bien, je leur ai touché la main*¹⁵¹.

Mais avant de s'y consacrer totalement, il doit apporter les dernières touches à un autre ouvrage, plus singulier encore, qui l'amuse beaucoup : « Je suis en train de finir un anti-almanach Vermot, annonce-t-il. Il va carrément s'appeler *L'Almanach Desproges*, restons simples. Ce sera un véritable almanach avec sur la page de droite un semainier. Sauf qu'au lieu de mettre le saint de la semaine, on mettra le con de la semaine. Ça va de Mitterrand à Chirac en passant par Lalanne, Poivre d'Arvor qui est con comme la bite à sa marraine. Il y aura aussi des dictons que j'ai inventés mais dans le style des dictons classiques. Il y en a un que j'aime beaucoup, bien qu'il soit de moi : “À trop manger sa mère, on

devient orphelin”. Il y aura les pensées du jour les “ça s’est passé il y a cinq, dix, vingt ans”. Comme le Vermot. Je pense d’ailleurs que le Vermot va m’interdire parce que ça va ressembler énormément au Vermot ! »

Cette idée d’un almanach humoristique apparaît plus comme un hommage à Vialatte qu’à la bande à Vermot. Alexandre avait, dans les années 1960, rédigé un almanach volontairement décalé pour le magazine *Marie-Claire*¹⁵².

Un tel projet lui permettra d’aborder tous les sujets. Car Pierre est resté boulimique d’informations disparates. Son œil de journaliste continue d’être aux aguets. Les élections présidentielles approchent. Le déjà en place Mitterrand tarde à faire connaître sa position.

« Je pense que Mitterrand va se représenter, estime Pierre. On l’a un peu oublié mais son premier acte politique, quand il a pris le fauteuil de Giscard, ça a été de pisser autour de l’Élysée pour délimiter son territoire. Une fouine qui fait ça, elle ne s’en va plus après¹⁵³. »

Derniers feux

Le 9 janvier 1988, Desproges est l’invité de Michel Drucker sur le plateau de son émission de stars et de strass, *Champs-Élysées*. Il y est notamment chargé d’accueillir les invités dès leur descente de voiture. L’un des premiers est Michel Fugain. Sans que le chanteur ne puisse l’entendre, Pierre susurre dans son micro : « Je ne supporte pas Fugain ! » Un autre chanteur fait montre d’une personnalité controversée. « Gainsbourg devrait arriver... Dans quel état ?... C’est le seul génie qui ressemble à une poubelle », résume Desproges. Bien entendu, il ne dit mot de sa propre santé.

Quelques jours plus tard, il compte parmi les invités de Bernard Rapp sur le plateau de *L’Assiette anglaise*¹⁵⁴. Cette fois, d’entrée, Pierre tient à préciser qu’il ne se sent pas... dans son assiette.

« J’ai une côte cassée, affirme-t-il. C’est arrivé assez sottement. J’ai tourné une fausse pub pour les Nuls. Il s’agissait d’une publicité pour la bière. La réalisatrice avait pris des images du stade du Heysel¹⁵⁵ et ça se terminait par une bagarre de supporters. Je me ramassais un coup de matraque sur le dos et à la fin je disais, assis sur les cadavres du Heysel, en buvant une bière “On peut rester actif après une bonne bière.”... J’ai été puni par le bon Dieu. »

Explication un peu confuse. Sa façon de mal se tenir sur son siège ne correspond pas à celle d'une personne souffrant d'une côte cassée.

En revanche, la fausse publicité qu'il cite est avérée. Pierre y fait partie d'un groupe de supporters courant en hurlant avec la visible intention d'en découdre avec l'autre camp. À un moment, effectivement, il s'assied sur des marches, tout à côté d'un amas de corps dont la décomposition est déjà avancée. Il sort de sa poche une canette, boit une gorgée et, face caméra, annonce : « On peut rester actif après une bonne bière ». Affirmation ponctuée d'un rot sonore.

Il n'y a ni bagarre ni coup de matraque – même si certains supporters brandissent des bâtons de bois. Mais il y a – Alain Chabat le confirmera – tournage difficile. Pierre doit courir au milieu d'une (petite) foule, dévaler des escaliers, hurler des slogans. Il affirme être « fatigué » et demande que le nombre de prises soit réduit au minimum. Personne ne peut se douter que cette fatigue de façade cache un mal beaucoup plus pernicieux...

Ailleurs, les plus fins observateurs notent quelques signes de faiblesse. Sur scène, Pierre a des *ersatz* de défaillance. Que tout le monde, y compris lui-même, attribue à une forme d'abattement généralisé. Parfois, il prétexte un récent « accident » pour justifier le fait qu'il a besoin d'être assis. Son visage reflète les stigmates de la douleur plus que celle de l'épuisement.

Ce tour de France scénique lui pompe au moins autant d'énergie que son homologue cycliste. Pour Pierre c'est Tourmalet, Galibier et mont Ventoux tous les soirs. Sans compter les sprints, les échappées belles. Avec, toutefois, à certaines étapes, de belles récompenses. Le 25 février, après sa prestation à l'Hexagone de Meylan, dans la banlieue grenobloise, il se voit offrir un coffret de vins de bordeaux.

« C'est bien la première fois que je vois un directeur de théâtre qui n'est pas trop con », raille le récipiendaire en guise de remerciement.

Ailleurs – plus précisément à Saint-Nazaire –, il entame une discussion politique avec le maire qui penche à gauche :

« Qu'est-ce que vous avez fait de plus que la droite ? lui demande Desproges *ex abrupto*.

– On a supprimé la peine de mort !

– Oui, d'accord, mais ça concerne combien de personnes ? »

Bourg après bourg, le spirituel Desproges réunit un public toujours nombreux. Des nouveaux conquis viennent l'applaudir. De tout âge et de toute origine.

« Il y a de plus en plus de gens qui viennent me voir, constate-t-il. Je suis sur un bon chemin par rapport à ce que j'ai envie de faire. Parmi les gens qui

viennent, c'est vrai qu'il y a des intellectuels, il y a pas mal de professions libérales mais je crois qu'il y a de plus en plus de gens plus simples. »

Aux songe-creux qui osent s'étonner du fait que cette populace saisit les subtilités de ses phrases alambiquées, il répond : « Quand tout le monde galvaude la langue, quand tout le monde se vautre dans la médiocrité, les bons artisans sont reconnus. Je suis un artisan de la langue et les gens aiment bien ça. »

Le 26 mars résonne le coup de gong.

Sa dernière représentation a pour cadre la ville du roi René, Aix-en-Provence¹⁵⁶. Pierre devait s'y rendre en novembre mais ses complications médicales l'en avaient empêché. Peu rancuniers, les gens du cru l'accueillent avec le sourire. Ailleurs c'est à peine le printemps, ici c'est déjà l'été. Personnellement, Pierre n'est pas un incondtionnel de la Provence – qu'il s'est amusé à railler dans plusieurs de ses sketches¹⁵⁷ – mais quitte à mettre un point final à son spectacle autant le faire au pays de Pagnol, Mistral et Daudet.

Hélas, cette ultime représentation se déroule dans des conditions très pénibles. Fatigué, usé, à peine soutenu par des piqûres de morphine qui ne font plus effet, Pierre se trompe sur son texte, manque singulièrement de dynamisme. Il n'est plus que l'ombre de lui-même mais les Aixois ne lui en tiendront pas rigueur.

Vivement un repos amplement mérité, estime Pierre en montant dans l'avion qui le ramène vers son Chatou.

Le crabe aux pinces ne dort plus

Sa santé décline. Alors qu'il est attendu de pied ferme au 8^e Salon du livre de Paris qui se tient Porte de Versailles, Pierre doit refuser. Ce salon ouvrira ses portes le 14 avril avec un Desproges vivant et le refermera une semaine plus tard avec un Desproges passé dans le camp des défunts...

La vérité lui est enfin dévoilée. Cette « longue maladie », dont ses ex-collègues journalistes cachent pudiquement le nom dès qu'il s'agit d'annoncer la mort d'une personnalité, est toujours en lui. Bien implantée. Trop. La marche du crabe est inexorable. Rien ne peut plus l'arrêter. Dévorant tout sur son passage. Le crabe tient à la main son panier qu'il remplit de forces vives.

Pierre est touché. Mais non stoppé. Lui non plus rien ne peut l'arrêter. Pour le moment... Il continue de poursuivre sa route. Il accepte de participer à une

émission radiophonique de Jacques Chancel portant sur l'impertinence. Les autres invités sont Yvan Audouard et Michel Polac, que Desproges apprécie de moins en moins. L'idée est celle d'un débat en direct. Pierre ne s'en sent plus la force. Jacques Chancel n'abandonne pas pour autant.

Les deux hommes se connaissent bien. Du temps où l'un officiait à *L'Aurore* et l'autre à *Paris-Jour*. Ils s'envoyaient des piques par journaux interposés mais se retrouvaient souvent à la même table de divers restaurants où ils s'échangeaient des gages de confiance et d'amitié. Desproges a séjourné plusieurs fois dans la propriété pyrénéenne de Chancel et, poussé par ce dernier, a même participé au Rallye automobile de la vallée des Gaves.

Donc Jacques demande à un journaliste d'enregistrer *via* le téléphone les réactions de Pierre sur le sujet. L'interview se passe bien. Hélas, peu avant sa diffusion sur l'antenne, l'on se rend compte que le son est inaudible. Problème technique. Impossible même d'en extraire la moindre phrase. Chancel doit se passer de son troisième invité.

Or Pierre écoute l'émission. Et constate sa propre absence. Convaincu d'une nouvelle censure, il pousse des hauts cris et menace de faire exploser cet ultime scandale. *Via* son attaché de presse, il lâche cette phrase assassine : « On ne tire pas sur une ambulance, sauf s'il y a Jacques Chancel dedans ! »

Mais Desproges n'a aucune envie de faire du mal à un ami. Craignant d'avoir été trop loin, il tient à s'en excuser. Une conversation téléphonique entre les deux intéressés rétablit la vérité. Tous deux trahis par la technique ! Au cours de cet échange, Jacques sent que Pierre n'est pas au mieux de sa forme. « Sa voix ce matin est toute petite, écrira-t-il, comme cassée, sifflante de mots qu'il tord entre ses dents. » La conversation se poursuit :

« Jacques, je n'ai jamais demandé pardon, je te prie simplement de m'excuser. C'est affaire d'aristocrates.

– Tu me sembles troublé, Pierre. Tu dois avoir en ce moment une petite amie qui te dévore.

– Non, Jacques, c'est le cancer qui me tue.

– Quoi ?

– J'ai lâché le mot, le mal reste et je ne peux plus en venir à bout. Tu gardes ça pour toi. À bien y réfléchir, ça n'a pas grande importance.

– Que puis-je faire, Pierre ?

– Pas de conneries, les jeux sont faits... »

[148.](#) Pour les plus anciennes chroniques. La dernière date du 24 juin 1986.

[149.](#) Il semble oublier qu'il n'y avait pas sa photo sur la couverture des *Femmes qui tombent*.

[150.](#) Desproges ne parle pas des artistes invités et donc omet de préciser la venue de Guy Bedos. Parmi les nombreuses autres personnalités présentes lors de cette édition, on peut relever Alain Bashung, Paolo Conte, Emmylou Harris (dont la seule évocation du prénom aurait permis un jeu de mots facile), Bernard Lavilliers, Jerry Lee Lewis, Tom Novembre...

[151.](#) Certains de ces textes se retrouveront dans le recueil *Fonds de tiroir* (Seuil).

[152.](#) Ses textes furent réunis en un *Almanach des quatre saisons* (Julliard, 1981).

[153.](#) Le 22 mars 1988, François Mitterrand se déclarera candidat à sa succession. De même qu'en 1981, il optera pour une campagne électorale courte.

[154.](#) Diffusée le 20 février 1988, ce sera la dernière apparition télévisée de Pierre Desproges.

[155.](#) Le 29 mai 1985, lors de la finale de la Coupe d'Europe des clubs champions à Bruxelles, une partie du stade s'effondra sous le poids des supporters, faisant 59 morts et 454 blessés.

[156.](#) D'où, selon lui, serait originaire son médecin, qui en a gardé l'accent provençal.

[157.](#) Dont *Accents toniques*, joué au Théâtre Fontaine.

COMMENT MOURIR FAUTE DE MIEUX

Ban décès

« Je vous donne quatre mots, cherchez l'intrus : métastase, chimiothérapie, Schwartzberg, avenir. »

Pierre Desproges réussissait à placer le cancer dans chacun de ses spectacles, presque dans chacun de ses livres. Même dans les interviews, il en parlait. À la demande expresse des journalistes. Ainsi en 1984, bien avant de découvrir que le mal était en lui, il déclarait, mi-figue, mi-raisin : « Je ne suis pas du tout sûr de ne pas avoir un cancer, effectivement. Parce qu'en chacun de nous il y a des cellules pas normales qui peuvent se mettre soudain à se multiplier, à grouiller, à nous bouffer de l'intérieur. Le professeur Béraud¹⁵⁸, que j'ai rencontré il n'y a pas très longtemps, pense, lui, qu'il est tout à fait possible que des gens se fabriquent un cancer de façon psychosomatique pour se suicider, pour s'autodétruire inconsciemment... Comme tout le monde, je dois porter un cancer potentiel. Peut-être qu'il se développera un jour, mais pas avec mon aide : je ne suis pas suicidaire, je déteste trop la mort. »

Il faisait mine d'en rigoler, comme on rigole des dictateurs et des dangers de tout poil pour mieux les diminuer, les ramener à des proportions plus proches de nous. Mais ces engeances-là n'aiment pas qu'on se moque d'elles. Dès qu'elles estiment que le bouchon a été poussé trop loin, elles se vengent. Elles expédient des nervis, des pas câlins capables du pire. Surgissant quand on ne les attend pas. Défonçant les portes de la bonne santé, brûlant les vaisseaux sanguins... Plus que d'autres, le cancer dispose d'un redoutable atout. Une alliée. Un membre de sa famille. Une cousine qu'il vaut mieux éviter comme la peste : la grande faucheuse. Pointant son macabre sourire toujours trop tôt, sourde aux plaintes et aux suppliques.

Le lundi 18 avril 1988, elle se balade dans les couloirs de l'Hôpital Américain (Neuilly) où elle a ses habitudes. À 17 h 20, elle entre dans la chambre du prénommé Pierre-Marcel pour une ultime visite. Elle se penche sur lui avec une certaine délicatesse pour lui signifier qu'il est l'heure de faire le grand saut. Pierre n'a plus le choix. Il perd la partie mais gagne l'éternité.

« Pierre Desproges est mort d'un cancer. Étonnant, non ? »

Tel est le laconique communiqué officiel envoyé par la famille aux médias. Non pas rédigé par Pierre lui-même, comme on se plaira à le répéter, mais par des gens qui l'aiment et qui, avec cette habile pirouette, veulent lui rendre un hommage en forme de clin d'œil.

48 ans. Pas un âge pour mourir, répètent les nonagénaires et les sportifs pétant de santé. Comme s'il y avait un âge. Entre le nouveau-né et le grabataire, tout le monde meurt, tout le temps, n'importe quand. D'autres que Pierre ont défunté au même âge avant lui. Et pas des demi-sel : Al Capone par exemple. Emporté non par une sulfateuse mais par une syphilis galopante. Il ne boxait pas dans la même catégorie que Pierre mais une célébrité quand même. Édith Piaf, elle, chuta peu avant la ligne des 48 ans. Morte à 47 ans, alors que personne n'était foutue de coller un âge sur sa si frêle silhouette. 48 ans. 13 de plus que Mozart. Maigre consolation.

Dans la famille « mort d'un cancer du poumon », se bousculent aussi d'autres gens de renom. Jacques Brel fait partie du lot. Terrassé par les bronches alors qu'il avait encore tant à dire et encore plus à chanter. Catégorie humoriste, il y eut Pierre Dac, grand fumeur devant l'éternel qui a sûrement emporté une cartouche dans l'au-delà. Sans oublier Fernandel, Walt Disney, Yul Brynner, Vittorio De Sica, Raymond Queneau, Tennessee Williams... Tous partis pour défaillance d'éponges. Le souffle court et l'espoir tronqué.

Adieu Pierre Desproges.

Malheureusement pour son aura, il n'a pas choisi le bon moment pour mourir. Quand on dispose d'une certaine renommée et que l'on veut que celle-ci soit trompétée au moment du décès, on choisit juillet ou août, les mois creux, la morte-saison de l'actualité. Lui a préféré avril. En pleine période électorale ! À six jours du premier tour des présidentielles. Au moment où tombent dernières promesses et derniers sondages.

C'est dire si la disparition de Desproges, les journalistes s'en foutent un peu. Habitué aux nécrologies passe-partout, ils la bâclent en quelques qualificatifs mal choisis, passent un ou deux extraits d'un de ses spectacles et basta. Des stagiaires sont expédiés pour recueillir de vagues témoignages à chaud. Les gens de télévision – donc de la maison – sont les plus facilement disponibles. Michel Drucker rappelle que la mort amusait le désormais disparu. Jacques Martin dresse ce court portrait lucide : « C'était un humoriste qui désespérait de voir que les hommes et les femmes ont les moyens d'être heureux et, par leur faute, ne le sont pas. » Bernard Pivot, après avoir classé Desproges comme « l'artiste le

plus insolent », plus même que Coluche, rappelle qu'il était avant tout un auteur : « Desproges était un véritable écrivain qui avait une grande richesse de vocabulaire, qui savait tirer des mots de leur abondance, de leur confrontation, des effets d'une cocasserie irrésistible et une méchanceté que je qualifierai de desprogienne. »

Fermez le ban.

Si Pierre avait su qu'il passerait en bout de journal télévisé après les appointés de la politique française aux discours formatés, il aurait râlé. Peut-être aurait-il hésité à mourir. Par pur esprit de contradiction. Heureusement pour lui, l'actualité sportive du jour traite du tennis et non du football. Ouf ! Il aurait quand même préféré le golf. Ou la boule lyonnaise.

Pourquoi un 18 avril ? Cela aurait été plus symbolique un 1^{er} avril. Ou un 18 juin. Mais un 18 avril... Peut-être parce qu'il s'agit de la Saint-Parfait¹⁵⁹, qui lui convient si bien. Sûrement parce que des illustres l'y ont précédé dans leur passage de la frontière fatale. Eux aussi un 18 avril : Albert Einstein et Marcel Pagnol. Pas rien comme références, ça vous classe un homme.

Poste héritée

Pierre Desproges est mort et plus rien ne sera jamais pareil, assènent ses laudateurs en essuyant des larmes sincères. Pas faux.

Sans la savoir, mais non sans le vouloir, il va à son tour devenir une référence. Ses phrases seront citées à tout bout de champ, plus souvent que les citations d'Aristote ou les maximes de La Fontaine. Ses livres vont continuer à se vendre comme des bâtons un jour de disette. Un juteux fonds de commerce qui poussera son éditeur à tout publier : ses textes de scènes, ses réquisitoires délirants, ses chroniques. Tout y passe, pour la plus grande satisfaction d'un lectorat sans cesse renouvelé. Car pour tous ceux nés après 1988, Desproges n'est qu'une figure du passé, une image d'Épinal qui amusait leurs aïeux. Or, grâce à ses écrits, voici qu'ils vont apprendre à le connaître, à l'apprécier, à rire avec lui et grâce à lui. Ils vont se régaler de mots, se goinfrer de phrases gourmandes, tout en faisant attention aux arêtes. La mort a arraché Desproges mais n'a pas réussi à euthanasier son humour.

Son enveloppe charnelle va être brûlée mais ses lettres vont résister. L'âme s'envole, les écrits restent. Ils sont là, rappels d'une époque où le politiquement

correct relevait de la science-fiction. Leur pertinence vole au-dessus des ans.

Entre Aix-en-Provence et Neuilly, entre le 26 mars et le 18 avril, se sont écoulés peu de jours et beaucoup de souffrances. Les derniers moments d'un comique. Pas de quoi rire. Une soif de vivre qui s'écoule à la vitesse d'un torrent en crue, un souffle qui se fait de moins en moins puissant.

En entrant à l'hôpital Américain pour un repos prolongé – ou plutôt forcé, à grand renfort de morphine –, Pierre espérait se requinquer, reprendre du poil de la bête, surtout reprendre le dessus sur cette bête qui avait osé prendre possession de son corps. Ça, c'était dans le meilleur de cas. Mais il faut toujours envisager le pire.

L'idée de la mort l'accompagnait depuis longtemps. Elle s'étalait en filigrane dans plusieurs de ses sketches, en permanence dans sa vie quotidienne.

« Ma propre mort, c'est un sujet qui revient tout le temps, avouait-il. Tous les jours, toutes les demi-heures, sans arrêt. Enfin, je m'arrête pour dormir... L'état de mort ne me gêne pas, c'est le passage de la vie à la mort qui me gêne. Une fois que je serai mort, je ne suis pas sûr que j'aurais envie de revenir... Chaque fois qu'il m'arrive quelque chose de bien, je me dis que c'est dommage, qu'il va falloir mourir après ça. Je doute tout le temps, et la seule certitude que j'ai, malheureusement, est celle-là. Je ne crois pas à Dieu, je ne crois pas au diable, je ne crois pas à Giscard d'Estaing, toutes les grandes valeurs me passent au-dessus de la tête. Sauf celle-là. Le fait de trouver la mort injuste est déjà une réflexion mystique : on aimerait bien qu'il y ait une solution. Quand on pense que Dieu est la solution, on doit sûrement mieux vivre cette certitude-là. Moi, je suis un athée mystique. »

À force de penser à la mort, il a réfléchi sur la vie et en a tiré des conclusions sur le comble de la bêtise : « C'est de croire à une quelconque utilité de la vie. C'est ce qui fait bouger tout le monde. Les gens ne bougent que pour ça. »

Lui ne bougera plus.

La mort est vacharde. Elle l'entraîne avant les autres, ceux qu'ils détestaient. À moins que, possédant plus d'humour qu'on ne le croit, elle ait décidé de placer Pierre à l'entrée de l'au-delà pour accueillir comme il se doit ces symboles de la fatuité et de l'outrecuidance. Car ils finiront par y passer à leur tour : Marchais, Montand, Duras, Droit, Sakharov, Schwartzberg... Même Leprince-Ringuet ! Mais... Mais trente ans après la mort de Pierre, Giscard fera toujours de la politique et Sabatier toujours de la télévision. Si c'est pas une injustice ça...

Pierre de taille

Quelques semaines avant la disparition de Pierre Desproges, la famille s'était ressoudée en vue du dernier obstacle. Papa et maman Desproges avaient été prévenus dans leur « Gitonnière », nom de leur villégiature de Bourgueil. Le mot d'ordre général avait été de ne pas faire état de cette maladie galopante. Pierre lui-même n'avait aucune envie que quiconque vienne s'apitoyer sur son sort. Les regards réconfortants qui cachent mal un profond désarroi, très peu pour lui. Il est et *est toujours* resté un loup solitaire. Protégé par sa meute quand besoin s'en fait sentir. Seul, il a écrit les dernières pages de sa vie, ressassant des pensées qu'il gardera à jamais secrètes.

Pierre insiste pour que cette passe difficile soit tenue cachée. Il sait que certains vautours de la presse se poulécheraient à la vue de son corps qui se racornit. Il sait aussi que certains médecins aimeraient s'arroger une parcelle de notoriété en glosant sur sa maladie. Il n'y a pas si longtemps, il déclarait : « Je ne hais pas tous les médecins, je déteste ceux qui trahissent le secret professionnel, les médecins menteurs et donneurs de leçons. Ceux qui pleurent en direct à la radio et qui racontent en détail le délabrement physique de Thierry Le Luron durant les derniers mois de sa vie. »

Dans l'espoir, un peu vain, de combattre la bête immonde, il s'empresse d'écrire un sketch dans lequel il parle de son cancer. Il affirme avoir d'abord cru à un banal point de côté avant que l'on ne se décide à lui apprendre la vérité : « C'était pas un point de côté, c'était un cancer de biais. Y avait à mon insu, sous-jacent à mon flan, squattérisé mes bronches, comme un crabe affamé qui me broutait le poumon. »

L'humour n'est jamais loin. Quand il est question de dresser son acte de décès, sa famille insiste pour qu'à la rubrique profession, il soit noté « écrivain ». Pierre est parti avec un mot qu'il a chéri. Qui s'en étonnerait ?

Le voilà envolé. Au milieu d'une actualité bouillonnante¹⁶⁰.

Pierre Desproges est enterré au cimetière du Père-Lachaise¹⁶¹. Plus précisément, il est mélangé à la terre. Par dérogation spéciale, ses cendres ont été mêlées au petit coin de terre qui lui a été attribué. Ni pierre tombale, ni croix. À peine une petite clôture en ferraille en guise de maigre protection. Les inconditionnels viendront lui rendre hommage. Déposant des fleurs, des mots. Voire des portraits dessinés au fusain. Que d'autres, moins inconditionnels, emporteront avec eux.

« Je pense tout le temps au vieillissement et la seule certitude qu'on ait c'est que tout ça finit mal, constatait encore Pierre quelques semaines avant son grand départ. J'ai 48 ans et ça fait deux ans que je porte des lunettes comme presbyte. C'est un des premiers signes de sénilité, avant les cheveux gris. »

Ses cheveux n'eurent pas le temps de blanchir. Ni son humour de se faner.

Bien des décennies après sa mort, Guy Bedos continuera de regretter l'absence de son ami Pierrot : « Nous nous sommes bien amusés tous les deux. Ce rire de résistance, nous l'avons illustré jusqu'au bout. Même mourant dans son lit d'hôpital, il parvenait à faire du drôle avec du triste. Grâce à un médecin ami, il est mort dans la dignité. À bientôt mon cher Pierre, Je t'embrasse. »

Fins mots

L'almanach auquel Pierre tenait tant paraît en juin 1988. Incomplet car non totalement achevé mais conforme au portrait que l'auteur en avait dressé. Les dictons loufoques voisinent avec les informations idiotes ou cruelles et les conseils en tout genre. Les cons s'y bousculent. Les habitués des flèches desprogiennes ainsi que de nouvelles têtes de vainqueurs : Maurice Rheims, Christophe Lambert, Hugues Aufray, Patrick Sabatier, Stéphanie de Monaco, Yves Montand (parfois qualifié de « veuf Signoret »), Richard Berry, Bertrand Poirot-Delpech, Patrick Poivre d'Arvor, Francis Lalanne, Roger Gicquel, Rika Zaraï... et, bien entendu, l'incontournable Michel Droit.

De phrase en phrase, certaines vérités y sont rappelées. Ainsi les statuts du prix Goncourt censé récompenser « l'œuvre débutante d'un nouveau talent » et non couronner le 27^e roman d'une septuagénaire au prénom fleuri.

Côté illustrations, la méthode déjà utilisée pour le *Dictionnaire superflu* revient à la rescousse : un même tableau semaine après semaine. Cette fois, il s'agit du *Guernica* de Pablo Picasso. Un tableau de morts. Pas une coïncidence. L'image reste mais les légendes changent. Pas toujours. Pierre n'a pas eu le temps de finir ni d'affiner. D'où la formulation « légende manquante » en divers endroits. De même, il n'a pu terminer les dessins censés décorer chaque chapitre. Des croquis aux allures un peu enfantines censés représenter des personnages célèbres, de Jeanne d'Arc à Adolf Hitler.

Le temps lui a manqué pour peaufiner et se relire. D'où quelques bourdes inexcusables de la part d'un ancien journaliste rompu à vérifier ses sources.

Ainsi attribue-t-il la paternité de Gaston Lagaffe à Marcel Gotlib et non au tout aussi génial André Franquin. Ailleurs, il affirme que, en 1959 (« année bénie ») « Jean-Luc Godard n’ose pas encore commettre de longs-métrages ». Or le tournage d’*À bout de souffle*¹⁶² a débuté le 17 août 1959. Plus loin encore, Pierre, évoquant feu Richard Burton, cite les whiskies Black and White et Johnny Walker. S’il avait regardé les bouteilles de plus près, il aurait constaté qu’une des étiquettes porte la mention Johnnie Walker...

Cet almanach se distingue par son « grand feuilleton médico-lacrymal mensuel », *L’euthanasie vite fait bien fait*. Dont le héros est le médecin Montblanc, clone évident de Schwarzenberg¹⁶³. Les personnages y sont peu nombreux mais inoubliables allant d’une pute borgne à un acteur cascadeur nommé Jean-Paul Belmonventre...

Le dernier dicton de ce dernier livre qui tenait au cœur de Pierre plus qu’à ses poumons est lourd de signification voire de clairvoyance : « Noël au scanner. Pâques au cimetière. »

¹⁵⁸. Claude Béraud, chef de clinique en cardiologie, professeur de gastro-entérologie et d’hépatologie.

¹⁵⁹. Plus exactement la Saint-Parfait-de-Cordoue.

¹⁶⁰. Au fait, c’est l’indéboulonnable François Mitterrand qui finira par gagner les élections. Ce qui ne sera pas vraiment une surprise, quoique son dernier mandat sera riche en rebondissements...

¹⁶¹. Division 10, très proche de la sépulture de Frédéric Chopin.

¹⁶². En revanche, attribuer le rôle principal de ce film à Roger Hanin est volontaire de la part de l’auteur.

¹⁶³. En allemand Schwarzenberg veut dire « mont noir » !

ANNEXES

Textes de Pierre Desproges

Le Petit Reporter (Julliard, 1976)

Manuel de savoir-vivre : à l'usage des rustres et des malpolis (Seuil, 1981)

Vivons heureux en attendant la mort (Seuil, 1983)

Dictionnaire superflu à l'usage de l'élite et des biens nantis (Seuil, 1985)

Des femmes qui tombent (Seuil, 1985)

Pierre Desproges se donne en spectacle (Actes Sud-Papiers, 1986)

Chroniques de la haine ordinaire, vol. 1 (Seuil, 1987)

L'Almanach Desproges (Rivages, 1988)

Textes de scène (Seuil, 1988)

Fonds de tiroir (Seuil, 1990)

Les Étrangers sont nuls (Seuil, 1992)

La Minute nécessaire de Monsieur Cyclopède (Seuil, 1995)

Les Bons Conseils du professeur Corbinou (Seuil-Nemo, 1997)

Les Réquisitoires du Tribunal des flagrants délires, vol. 1 (Seuil, 2003)

Les Réquisitoires du Tribunal des flagrants délires, vol. 2 (Seuil, 2003)

Chroniques de la haine ordinaire, vol. 2 (Seuil, 2004)

Tout Desproges (Seuil, 2008)

Encore des nouilles (Les Échappées, 2014)

Livre-interview de Pierre Desproges

Philippe Pouchain et Yves Riou : *La seule certitude que j'ai, c'est d'être dans le doute* (Seuil, 1998)

Le Petit Rapporteur

Par ordre d'entrée en scène

- *Histoire auvergnate* (26 octobre 1975)
- *La nouvelle vedette* (9 novembre 1975)
- *Françoise Sagan* (9 novembre 1975)
- *Enquête sur le dîner du Goncourt* (16 novembre 1975)
- *Jean-Edern Hallier* (23 novembre 1975)
- *Un sacre ça revient dans les combien ?* (30 novembre 1975)
- *Barthélémy Lemoiscourt* (30 novembre 1975)
- *Audition d'une speakerine* (7 décembre 1975)
- *Louis Darcher* (14 décembre 1975)
- *La teinture du boudin noir* (21 décembre 1975)
- *Conte de Noël* (21 décembre 1975)
- *Le boudin blanc* (21 décembre 1975)
- *Nouvelles de l'étranger* (4 janvier 1976)
- *Les grands reportages* (11 janvier 1976)
- *En direct chez Roger Peyrefitte* (11 janvier 1976)
- *Politique internationale* (25 janvier 1976)
- *Nouvelles internationales* (1^{er} février 1976)
- *Le jeu cocotte* (1^{er} février 1976)
- *Monseigneur Virgil Gheorghiu* (8 février 1976)
- *Nouvelles de l'étranger* (15 février 1976)
- *La calvitie* (15 février 1976)
- *Françoise Mallet-Joris* (15 février 1976)
- *La poésie dans la rue* (29 février 1976)
- *L'actualité mondiale* (7 mars 1976)
- *Françoise Giroud compositeur* (14 mars 1976)
- *Le tunnel à Colmar* (28 mars 1976)
- *Marketing* (4 avril 1976)

Les Quatre saisons

Par ordre almanachal

- *Les Français et les loisirs* (24 septembre 1978)

- *L'ouverture de la chasse à Paris* (19 novembre 1978)
- *Ben mon cochon* (3 décembre 1978)
- *Le cinéma d'amateur* (17 décembre 1978)
- *Faux journal télévisé* (31 décembre 1978)
- *Le collectionneur de confettis* (31 décembre 1978)
- *Les carottes* (1^{er} avril 1979)
- *Pêche miraculeuse dans le canal Saint-Martin* (1^{er} avril 1979)
- *Ça tire dans le bois de Boulogne* (24 octobre 1980)
- *Le collectionneur de confettis* (27 février 1981)

Tribunal des flagrants délires

Par ordre de convocation

- Pierre Perret (15 septembre 1980)
- Victor Lanoux (16 septembre 1980)
- Gilles Vigneault (17 septembre 1980)
- Jean-Pierre Cassel (18 septembre 1980)
- Bernard Haller (19 septembre 1980)
- Claude Chabrol (22 septembre 1980)
- Pierre Delanoë (23 septembre 1980)
- Jean-Louis Trintignant (24 septembre 1980)
- Henri Tisot (25 septembre 1980)
- Hugues Aufray (26 septembre 1980)
- Brigitte Fossey (29 septembre 1980)
- Raphaëlle Billetdoux (30 septembre 1980)
- Gérard Calvi (1^{er} octobre 1980)
- Marie-Christine Barrault (2 octobre 1980)
- Guy Rétoré (3 octobre 1980)
- Bernadette Lafont (6 octobre 1980)
- Marie Dubois (7 octobre 1980)
- Pierre Doris (8 octobre 1980)
- Micheline Dax (9 octobre 1980)
- Pierre Mondy (13 octobre 1980)
- Jacques Balutin (14 octobre 1980)

- Haroun Tazieff (15 octobre 1980)
- Georges Wilson (16 octobre 1980)
- Patrick Dewaere (17 octobre 1980)
- Roger Pierre (20 octobre 1980)
- Bertrand Tavernier (22 octobre 1980)
- Eddy Mitchell (23 octobre 1980)
- Jacques Lanzmann (24 octobre 1980)
- Nicoletta (27 octobre 1980)
- Guy Bedos (28 octobre 1980)
- Claude Piéplu (7 novembre 1980)
- Pierre Rouanet (10 novembre 1980)
- Jean-Pierre Lang (11 novembre 1980)
- Roger Carel (12 novembre 1980)
- Jean Poiret (13 novembre 1980)
- Gérard Lauzier (14 novembre 1980)
- Michelle Perrein (15 novembre 1980)
- Fred (18 novembre 1980)
- Max Gallo (19 novembre 1980)
- Marie-Paule Belle (20 novembre 1980)
- Romain Bouteille (21 novembre 1980)
- Yves Robert (24 novembre 1980)
- Mort Shuman (25 novembre 1980)
- Rufus (26 novembre 1980)
- Francis Lopez (27 novembre 1980)
- Pierre Tchernia (28 novembre 1980)
- Daniel Gélin (1^{er} décembre 1980)
- Charles Aznavour (2 décembre 1980)
- Daniel Balavoine (9 décembre 1980)
- Alex Métayer (10 décembre 1980)
- Nelly Kaplan (11 décembre 1980)
- Robert Lamoureux (16 décembre 1980)
- Philippe Noiret (17 décembre 1980)
- Alain Souchon (18 décembre 1980)
- Mouloudji (19 décembre 1980)
- Dave (22 décembre 1980)
- Michel Berger (23 décembre 1980)
- Léo Ferré (24 décembre 1980)

- Henri Salvador (25 décembre 1980)
- Michael Lonsdale (28 décembre 1980)
- Les Charlots (5 janvier 1981)
- Marthe Mercadier (6 janvier 1981)
- Claude Rich (7 janvier 1981)
- Jean-Pierre Darras (8 janvier 1981)
- François Béranger (9 janvier 1981)
- Nino Ferrer (15 janvier 1981)
- Robert Sabatier (16 janvier 1981)
- Renaud (19 janvier 1981)
- Philippe de Broca (20 janvier 1981)
- Laurent Voulzy (21 janvier 1981)
- Maurice Biraud (22 janvier 1981)
- Louis Chédid (23 janvier 1981)
- Francis Lalanne (26 janvier 1981)
- Michel Duchaussoy (27 janvier 1981)
- Gilbert Lafaille (28 janvier 1981)
- Daniel Lavoie (29 janvier 1981)
- Daniel Auteuil (30 janvier 1981)
- Georges Descrières (5 février 1981)
- Julien Clerc (6 février 1981)
- Jean-Edern Hallier (9 février 1981)
- Henri Tachan (10 février 1981)
- Catherine Allégret (11 février 1981)
- Georges Moustaki (12 février 1981)
- Jean-Marc Cerrone (13 février 1981)
- Geneviève Dormann (23 février 1981)
- Juliette Gréco (24 février 1981)
- Jean-Jacques Debout (25 février 1981)
- Pierre Santini (26 février 1981)
- Guy Drut (27 février 1981)
- Maria Pacôme (3 mars 1981)
- Roland Topor (4 mars 1981)
- Pauline Julien (5 mars 1981)
- Roger Hanin (6 mars 1981)
- Jean-Marc Thibault (7 mars 1981)
- Bernard Dimey (8 mars 1981)

- Éric Charden (11 mars 1981)
- Alain Gillot-Pétré (12 mars 1981)
- Plume Latraverse (13 mars 1981)
- Yves Boisset (14 mars 1981)
- Antoine (17 mars 1981)
- Nicole Croisille (18 mars 1981)
- Achille Zavatta (19 mars 1981)
- Enrico Macias (20 mars 1981)
- Yvan Dautin (23 mars 1981)
- Bernard Fresson (24 mars 1981)
- Christophe (25 mars 1981)
- Leny Escudero (26 mars 1981)
- Jean Cabu (27 mars 1981)
- Silvia Monfort (30 mars 1981)
- François Lamy (31 mars 1981)
- Francis Lemarque (1^{er} avril 1981)
- René Fallet (2 avril 1981)
- Henri Virlojeux (3 avril 1981)
- Renée Saint-Cyr (6 avril 1981)
- Michel Legrand (7 avril 1981)
- Françoise Mallet-Joris (8 avril 1981)
- Jean-Roger Caussimon (9 avril 1981)
- Georges Guétary (10 avril 1981)
- Jacques Sternberg (13 avril 1981)
- Georges Cochon (14 avril 1981)
- Francis Cabrel (15 avril 1981)
- Gilles Servat (16 avril 1981)
- Robert Charlebois (20 avril 1981)
- Marcel Gotlib (21 avril 1981)
- Pierre Vassiliu (22 avril 1981)
- Serge July (23 avril 1981)
- Charles Dumont (26 avril 1981)
- Jean-Michel Ribes (27 avril 1981)
- Dick Rivers (30 avril 1981)
- André Darmon (4 mai 1981)
- Hubert Deschamps (5 mai 1981)
- Henri Pescarolo (6 mai 1981)

- Bernard Kouchner (7 mai 1981)
- Catherine Ribeiro (8 mai 1981)
- Rika Zaraï (11 mai 1981)
- Philippe Lamour (12 mai 1981)
- Michel Jonasz (13 mai 1981)
- Frédéric Mitterrand (14 mai 1981)
- Georges-Jean Arnaud (15 mai 1981)
- Georges Wolinski (18 mai 1981)
- Djamel Allam (19 mai 1981)
- Coluche (20 mai 1981)
- Serge Lama (22 mai 1981)
- Lucien Bodard (25 mai 1981)
- Gérard Vié (26 mai 1981)
- Henri Verneuil (13 septembre 1982)
- Daniel Cohn-Bendit (14 septembre 1982)
- Jean d'Ormesson (15 septembre 1982)
- Jean-François Davy (16 septembre 1982)
- Ariel Zeitoun (17 septembre 1982)
- Philippe Tesson (20 septembre 1982)
- Alain Moreau (21 septembre 1982)
- Plastic Bertrand (22 septembre 1982)
- Léon Zitrone (23 septembre 1982)
- Pascal Sevran (24 septembre 1982)
- Yves Mourousi (27 septembre 1982)
- Jean-Marie Le Pen (28 septembre 1982)
- Jean-Patrick Capdevielle (29 septembre 1982)
- Jean Dutourd (30 septembre 1982)
- Jean Yanne (1^{er} octobre 1982)
- Guy Bedos (4 octobre 1982)
- Alain Prost (5 octobre 1982)
- Huguette Bouchardeau (6 octobre 1982)
- Pierre Troisgros (7 octobre 1982)
- Herbert Léonard (8 octobre 1982)
- Roger Coggio (11 octobre 1982)
- François de Closets (12 octobre 1982)
- Alan Stivell (13 octobre 1982)
- Jean-Marc Thibault (14 octobre 1982)

- Albert Uderzo (15 octobre 1982)
- Charles Dumont (18 octobre 1982)
- Yvan Dautin (19 octobre 1982)
- Gisèle Halimi (20 octobre 1982)
- François Béranger (21 octobre 1982)
- Pierre Vassiliu (22 octobre 1982)
- Josiane Balasko (24 octobre 1982)
- Jacques Séguéla (25 octobre 1982)
- Jean-Claude Bourret (27 octobre 1982)
- Jean Constantin (28 octobre 1982)
- Patrick Poivre d'Arvor (29 octobre 1982)
- Brice Lalonde (2 novembre 1982)
- Gilbert Trigano (3 novembre 1982)
- André Balland (4 novembre 1982)
- Robert Dhéry (5 novembre 1982)
- Jean-Marc Reiser (8 novembre 1982)
- Michel Dey (9 novembre 1982)
- Dorothée (10 novembre 1982)
- Maurice Siegel (12 novembre 1982)
- Sapho (16 novembre 1982)
- Alain Gillot-Pétre (17 novembre 1982)
- Richard Zachary (18 novembre 1982)
- Moustache (19 novembre 1982)
- Marcel Marceau (23 novembre 1982)
- Yannick Noah (26 novembre 1982)
- Gérard Zwang (29 novembre 1982)
- Pierre Perret (30 novembre 1982)
- Bernard Giraudeau (1^{er} décembre 1982)
- André Essel (2 décembre 1982)
- François Cavanna (3 décembre 1982)
- Jean-Marc Roberts (6 décembre 1982)
- Jean-Marc Maniatis (7 décembre 1982)
- Philippe Leotard (8 décembre 1982)
- René Barjavel (9 décembre 1982)
- Jean-François Kahn (10 décembre 1982)
- Paul Quillès (14 décembre 1982)
- Roger Peyrefitte (16 décembre 1982)

- William Sheller (17 décembre 1982)
- César (20 décembre 1982)
- Casamayor (21 décembre 1982)
- Charlélie Couture (22 décembre 1982)
- Jean-Yves Terlain (23 décembre 1982)
- Siné (24 décembre 1982)
- Alain Ayache (7 janvier 1983)
- Daniel Toscan du Plantier (10 janvier 1983)
- Alain Krivine (11 janvier 1983)
- José Giovanni (13 janvier 1983)
- Gilbert Bécaud (17 janvier 1983)
- Inès de la Fressange (18 janvier 1983)
- Jean-Marc Reiser (19 janvier 1983)
- Jean-Charles de Fontbrune (20 janvier 1983)
- Léon Zitrone (21 janvier 1983)
- Gilbert Trigano (24 janvier 1983)
- Sylvie Joly (25 janvier 1983)
- Noël Solene (26 janvier 1983)
- François Romério (27 janvier 1983)
- Michel de Saint-Pierre (31 janvier 1983)
- Régine Deforges (1^{er} février 1983)

Publications dans *Pilote*

1980 :

- *L'ennemi*
- *L'ambiance est à l'angoisse*
- *La ratatouille est un plat qui se mange froid*
- *1981 : un imbécile à l'Élysée*
- *Comment rompre en politique avec un certain brio*
- *Conte de Noël*

1981 :

- *Giscard*

- *Marchais*
- *Mitterrand*
- *Chirac*
- *Et Lamartine, c'est du poulet*
- *Les Arabes c'est comme les Juifs : ça s'attrape par la mère*
- *On achève bien les chevaux*
- *Comment mourir sans avoir l'air d'un con*
- *Élevons le débat*
- *Hommage à Albert la sourdine génial inventeur de la minute de silence*
- *Sachons vieillir sans déranger les jeunes*
- *Comment reconnaître un con ?*
- *Comment aborder une jolie femme ?*
- *Les joyeux malades : le policier le plus baveux*
- *Crise du cinéma : le public, c'est tous des cons !*
- *Sachons nous tenir au lit*
- *Allo Charlie bravo*
- *Royalties et barbarie*
- *Sans sons et Dalida*
- *De Lascaux à Bashung : la véritable histoire de la chanson française*
- *La rentrée*
- *Que faut-il entendre exactement par l'expression « retournement de veste » ?*
- *Les jeux de l'automne*

1982 :

- *Les jeux de Noël*
- *Éloge funèbre de l'inventeur du collant pour dames*
- *Merde à la démocratie*
- *Dieu est mort*
- *Télé : les nouveaux statuts*
- *La vie, une maladie à évolution lente*
- *De Pline l'ancien à Chopin*
- *Les bicentennaires célèbres. Aujourd'hui, Jonathan Siffélé-Ceutrin, inventeur du pain pour saucer*
- *Faut-il euthanasier les aquaphiles ?*

1983 :

- *Figaro no*
- *Hommage trouduc*
- *Lettre ouverte à une beauté fatale*
- *Apprenons le geste qui sauve : euthanasions les snobs*
- *Ascenseur pour les chafouins*
- *Allo maman bobo*
- *La cigale-melba*
- *Membrake le magicien*
- *Je me domine*

Les bons conseils du professeur Corbinou

Par ordre des cours

- *Comment répondre au téléphone* (27 mars 1981)
- *La recette de l'eau chaude* (24 avril 1981)
- *Les macarons farcis au poulet* (18 novembre 1981)
- *Comment transformer un citron en cheval de course* (27 janvier 1982)
- *Comment faire cuire un œuf dur* (10 février 1982)

Le savoir-vivre de Gérard Champs-Élysées malpolitologue (Merci Bernard)

- *Comment séparer des faux jumeaux* (4 avril 1982)
- *Comment mourir sans dire de conneries* (11 avril 1982)
- *Comment présenter ses amis* (18 avril 1982)

Les Enfants du Rock

Émission du 3 juin 1982

- *Comment apprivoiser un leader syndicaliste*
- *Comment distinguer Miss Monde 1982 de Miss Monde 1919*
- *Comment ne pas s'ennuyer au lit*
- *Comment faire cuire des carottes sans sortir de son lit*

La Minute nécessaire de Monsieur Cyclopède

Par ordre minute par minute

- *Vérifions l'infailibilité du pape* (29 novembre 1982)
- *Sachons faire ronronner une secrétaire trilingue* (30 novembre 1982)
- *Jouons à pince-académicien* (1^{er} décembre 1982)
- *Touchons du doigt le fond de la misère humaine* (2 décembre 1982)
- *Insonorisons une Andalouse* (3 décembre 1982)
- *Apprenons à vaincre la mort avec un marteau* (4 décembre 1982)
- *Livrons-nous à la débauche en pleine rue Jean-Jaurès* (5 décembre 1982)
- *Rendons hommage à Victor Hugo sans bouger les oreilles* (6 décembre 1982)
- *Rentabilisons un général de brigade entre deux guerres mondiales* (7 décembre 1982)
- *Compatissons aux misères humaines à peu de frais* (8 décembre 1982)
- *Sachons distinguer une gardienne d'immeuble d'un oléoduc* (9 décembre 1982)
- *Embellissons un épouvantail* (10 décembre 1982)
- *Rentabilisons une Paimpolaise* (11 décembre 1982)
- *Apprenons à reconnaître un communiste* (12 décembre 1982)
- *Faisons exploser notre sensualité à peu de frais* (13 décembre 1982)
- *Maîtrisons un escargot forcené* (14 décembre 1982)
- *Amusons-nous avec un être cher et un canon* (15 décembre 1982)
- *Chassons nos comédons avec tact* (16 décembre 1982)
- *Essayons vainement de faire apparaître la Sainte Vierge* (17 décembre 1982)

- *Comment cacher sa joie à l'enterrement d'un être cher* (18 décembre 1982)
- *Compatissons aux misères humaines à peu de frais* (19 décembre 1982)
- *Authentifions quelques Joconde* (14 février 1983)
- *Raccrochons-nous désespérément au passé* (15 février 1983)
- *Euthanasions un kamikaze* (16 février 1983)
- *Concubinons dans la trépidance avec une star du muet* (17 février 1983)
- *Abolissons l'anesthésie* (18 février 1983)
- *Démoralisons une majorette* (19 février 1983)
- *Jouons à saute-dictateur* (21 février 1983)
- *Rentabilisons la colère de Dieu* (22 février 1983)
- *Exultons dès potron-minet grâce à la science* (23 février 1983)
- *Chassons le naturel pour savoir s'il revient* (24 février 1983)
- *Plongeons-nous dans la généalogie pontificale* (25 février 1983)
- *Inaugurons avec faste un bocal à poissons rouges* (26 février 1983)
- *Rentabilisons la minute de silence* (28 février 1983)
- *Égayons une veillée funèbre* (1^{er} mars 1983)
- *Vérifions si sa Sainteté est sérieuse comme un pape* (2 mars 1983)
- *Évitons une mort grotesque au cœur de l'automne* (3 mars 1983)
- *Étudions le cochon narquois* (4 mars 1983)
- *Vérifions le puritanisme de la reine Victoria* (5 mars 1983)
- *Faisons succomber une bougresse* (7 mars 1983)
- *Compatissons aux misères humaines* (8 mars 1983)
- *Épanouissons notre libido à l'intérieur des liens du mariage* (9 mars 1983)
- *Sachons distinguer une balle à blanc d'une balle à noir* (10 mars 1983)
- *Jouons à colin-maillard avec un aveugle* (11 mars 1983)
- *Voyons si la Sainte Vierge est malpolie* (12 mars 1983)
- *Retrouvons le fils caché de Tintin* (14 mars 1983)
- *Tirons les rois pour sauver la République* (15 mars 1983)
- *Ouvrons les fenêtres (premier volet)* (17 mars 1983)
- *Dissolvons la monarchie absolue dans l'acide sulfurique* (18 mars 1983)
- *Jouons à la roulette russe avec un imbécile* (19 mars 1983)

- *Rappelons-nous le crépuscule du diable* (21 mars 1983)
- *Rompons notre solitude avec un marteau* (22 mars 1983)
- *Voyons si sainte Blandine est cancérigène* (23 mars 1983)
- *Ignifugeons Louis XVI* (24 mars 1983)
- *Faisons fondre une brute inhumaine avec un vieux flonflon* (25 mars 1983)
- *Évaluons le quotient intellectuel de Beethoven* (26 mars 1983)
- *Sachons reconnaître la Joconde du jocond* (28 mars 1983)
- *Apprenons à pratiquer l'Interruption Volontaire de Vieillesse* (29 mars 1983)
- *Apprenons à faire décoller une Alsacienne* (30 mars 1983)
- *Napoléons* (31 mars 1983)
- *Humilions le chancelier Adolf Hitler* (1^{er} avril 1983)
- *Asseyons un aveugle dans un fauteuil pour sourd* (2 avril 1983)
- *Décrivons la berrigoulaine* (6 février 1984)
- *Observons les nouveaux à la jumelle* (7 février 1984)
- *Respectons la beauté de la guerre en apprenant à reconnaître l'ennemi* (8 février 1984)
- *Sachons reconnaître un centaure d'un percheron* (9 février 1984)
- *Voyons voir si Superman ne serait pas un peu métèque sur les bords* (10 février 1984)
- *Monsieur Cyclopède Petitpatapons* (11 février 1984)
- *Essayons de ne pas rire avant la fin d'Hamlet* (13 février 1984)
- *Présentons Napoléon à Louis Armstrong* (14 février 1984)
- *Évitons d'importuner l'étrangleur* (15 février 1984)
- *Censurons le rossignol* (16 février 1984)
- *Autopsions la pucelle inflammable* (17 février 1984)
- *Tuons le temps en attendant la mort* (18 février 1984)
- *Admirons le charmeur de pomme de terre* (20 février 1984)
- *Évitons de sombrer dans l'antinazisme primaire* (21 février 1984)
- *Enterrons Jeanne d'Arc à La Garenne Colombes* (22 février 1984)
- *Sachons planter les choux* (23 février 1984)
- *Commémorons n'importe quoi* (24 février 1984)
- *Commémorons gaiement la mort de Pasteur* (25 février 1984)
- *Tentons en vain d'isoler le virus de la peste* (27 février 1984)
- *Bouffons du lion* (28 février 1984)
- *Bouffons du flic* (29 février 1984)

- *Souillons le souvenir illustre d'un généralissime oublié* (1^{er} mars 1984)
- *Observons le dégustateur d'obus* (2 mars 1984)
- *Visitons la foire aux cactus* (3 mars 1984)
- *Départageons les ex-aequo au hit-parade des bienheureux* (5 mars 1984)
- *Remettons le petit prince à sa place* (6 mars 1984)
- *Rendons hommage à Néfertitine* (7 mars 1984)
- *Défendons la veuve contre l'orphelin* (8 mars 1984)
- *Essayons en vain de cacher notre antisémitisme* (9 mars 1984)
- *Esbaudissons-nous de la précocité de Mozart* (10 mars 1984)
- *Raillons l'héroïsme* (12 mars 1984)
- *Essayons d'appriivoiser un fonctionnaire sauvage* (13 mars 1984)
- *Restons assis sur rien* (14 mars 1984)
- *Transformons une grenouille en plombier charmant* (15 mars 1984)
- *Compatissons un peu aux misères des carrefours* (16 mars 1984)

Chroniques de la haine ordinaire :

Classées par dates de diffusion

- *Bonne année mon cul* (3 février 1986)
- *Les restaurants du foie* (4 février 1986)
- *La plurtélévisionite* (5 février 1986)
- *Le petit Poucet* (6 février 1986)
- *La drogue, c'est de la merde* (7 février 1986)
- *La rumeur* (10 février 1986)
- *Monégascons* (11 février 1986)
- *Dieu n'est pas bien* (12 février 1986)
- *Le Luron* (13 février 1986)
- *Humilié* (14 février 1986)
- *Pub* (17 février 1986)
- *Lady PLM* (18 février 1986)
- *Criticon* (19 février 1986)
- *Les trois draps du Prince d'Orient* (20 février 1986)

- *Joëlle* (24 février 1986)
- *Les élections législatives du 16 mars 1986* (25 février 1986)
- *Gros mots* (26 février 1986)
- *Les Français et la littérature* (27 février 1986)
- *Paolo* (28 février 1986)
- *La démocratie* (3 mars 1986)
- *La Cour* (4 mars 1986)
- *Le règne animal* (5 mars 1986)
- *Au voleur !* (6 mars 1986)
- *Bestiaire* (7 mars 1986)
- *L'humanité* (10 mars 1986)
- *La gloire* (11 mars 1986)
- *Les cèdres* (12 mars 1986)
- *Laura* (13 mars 1986)
- *Le fil rouge* (14 mars 1986)
- *Les canards* (17 mars 1986)
- *Catherine et le boucher* (18 mars 1986)
- *Le pangolin* (19 mars 1986)
- *Misères* (20 mars 1986)
- *Les compassés* (24 mars 1986)
- *Résurrection* (25 mars 1986)
- *La baignoire aux oiseaux* (26 mars 1986)
- *Faux jeton* (27 mars 1986)
- *Psy* (28 mars 1986)
- *L'intelligibilité de l'histoire* (31 mars 1986)
- *Cancer* (1^{er} avril 1986)
- *Les gens n'ont pas d'humour* (2 avril 1986)
- *Petites notes* (3 avril 1986)
- *Les rigueurs de l'hiver* (4 avril 1986)
- *De cheval* (7 avril 1986)
- *La Saint-Coco* (8 avril 1986)
- *Non aux jeunes* (9 avril 1986)
- *L'aquaphile* (10 avril 1986)
- *Libido* (11 avril 1986)
- *Perverse Mamie* (14 avril 1986)
- *La gomme* (15 avril 1986)
- *Incommunicabilité* (16 avril 1986)

- *Darius et Pompon* (17 avril 1986)
- *Rachid l'épicier* (1^{er} avril 1986)
- *De la revue* (21 avril 1986)
- *Queue de poisson* (22 avril 1986)
- *Le coq et la poule* (23 avril 1986)
- *Les non-handicapés* (24 avril 1986)
- *Les sept erreurs* (25 avril 1986)
- *Encore de la revue* (28 avril 1986)
- *Toujours de la revue* (29 avril 1986)
- *Le printemps* (30 avril 1986)
- *Petit rigolo* (2 mai 1986)
- *Le pont* (5 mai 1986)
- *Maso* (6 mai 1986)
- *Dame Pipi* (7 mai 1986)
- *Mitchum* (8 mai 1986)
- *Cannes* (9 mai 1986)
- *Les trous fumants* (12 mai 1986)
- *Bâfrons !* (13 mai 1986)
- *Tout miel* (14 mai 1986)
- *Ku Klux Klan* (15 mai 1986)
- *Sur la grève* (16 mai 1986)
- *Ça déménage* (1^{er} mai 1986)
- *Balenciaga et de la cuisine* (20 mai 1986)
- *La belle histoire du crapaud-boudin* (21 mai 1986)
- *Le duc* (22 mai 1986)
- *Présentations* (23 mai 1986)
- *Jour de fête* (26 mai 1986)
- *Le lion* (27 mai 1986)
- *Lettre ouverte aux cuistres* (28 mai 1986)
- *Re-Cannes* (29 mai 1986)
- *Doris* (2 juin 1986)
- *Le bac* (3 juin 1986)
- *Coco Bello* (4 juin 1986)
- *Figeac* (5 juin 1986)
- *Aurore* (6 juin 1986)
- *Sur le collier du chien* (9 juin 1986)
- *Plaidoyer pour un berger* (10 juin 1986)

- *Coquilles* (11 juin 1986)
- *Non compris* (12 juin 1986)
- *La fête des mères* (13 juin 1986)
- *À mort le foot !* (16 juin 1986)
- *Lettres ouvertes en vrac* (17 juin 1986)
- *Rupture* (18 juin 1986)
- *C'est l'été* (19 juin 1986)
- *Les aventures du mois de juin* (23 juin 1986)
- *Les aventures du mois de juin, suite* (24 juin 1986)
- *Curriculum vitae* (25 juin 1986)
- *Les hommes en blanc* (26 juin 1986)
- *La Marseillaise* (27 juin 1986)

Films et téléfilms :

Voici la fin mon bel ami

1976. France.

Réalisation : Bernard Bouthier

Scénario : Bernard Bouthier et Claude Fléouter

Avec Jean-Luc Bideau, Françoise Pagès, Grégoire Aslan, Muni, Yvan Dautin,

Pierre Desproges (le maire), Bernard Haller, Jean-François Stévenin

Diffusion : 15 décembre 1976

Mini-chroniques

1976-1977. France

Réalisation : Jean-Marie Coldefy

Scénario : René Goscinny

Avec Jean-Claude Arnaud

Épisodes :

- **Le déjeuner d'affaire**

Avec Jocelyne Darche, Jacques Monod, **Pierre Desproges (Bertin)**

Diffusion : 21 décembre 1976

- **Le ridicule**

Avec Jocelyne Darche, Yves Brainville, **Pierre Desproges (le présentateur)**
Diffusion : 27 décembre 1976

- **Crème et châtiment**

Avec Bruno Bauronne, Jean Degrave, **Pierre Desproges (Bertin)**
Diffusion : 31 décembre 1976

- **Statistiques**

Avec Jacques Cornet, Arlette Didier, **Pierre Desproges (le prêtre)**
Diffusion : 23 décembre 1977

Nazis dans le rétro (ou La Face cachée d'Adolf Hitler)

1977. 1 h 25. France

Réalisation : Michel de Vidas

Scénario : Samuel Lévy. **Commentaire : Pierre Desproges** et Samuel Lévy

Avec Billy Frick, Albert Médina, **Pierre Desproges (Albert Hitler)**, Christine Burtre, Madeleine Bouchez, Franco Ressel

Sortie : 25 mai 1977

La Chanson de Tiber

1980. 1 heure. France

Réalisation : Jacques Samyn

Avec Evelyn Broussole, Patrick Burgel, Joe Dassin, Catherine Lara, Colette Renard, William Sheller, **Pierre Desproges (le journaliste)**

Diffusion : 12 juillet 1980

Signé Furax

1980. 1 h 30. France

Réalisation : Marc Simenon

Scénario : Marc Simenon et Xavier Gélin d'après *Le Boudin sacré* de Pierre Dac et Francis Blanche

Avec Maurice Risch, Pierre Tchernia, Pierre Tornade, Maurice Chevit, Bernard Haller, Gérard Loussine, Christian Spiellemaker, Dany Saval, **Pierre Desproges (le « traducteur » de la télévision)**, Jean-Marc Thibault, Jean-Pierre Darras, Jean-Roger Caussimon, Michel Galabru, Paul Préboist, Michel Constantin, Jean Le Poulain, Jean-Claude Bouillon, Roger Carel, Jacques Fabbri, Henri Virlojeux,

Patrick Préjean, Mario David, Coluche, Philippe Nicaud, Jean Gaven, Pierre Mondy, Daniel Gélin, Fred Pascali, Fanny Cottençon, Xavier Gélin, Frédéric de Pasquale, Mylène Demongeot, Gérard Hernandez, Jacques Rouland, Georges Géret, Jean Richard

Sortie : 1^{er} avril 1981

L'Œil du mort

1985. 52 minutes. France

Réalisation : Fabrice Cazeneuve

Scénario : René Belletto

Avec Hito Jaulmes (Orphée), Sandrine Klajajic, **Pierre Desproges (M. Clech)**, Catherine Arditi, René Boulloc

Diffusion : 10 janvier 1985

Triple sec

1986. 8 minutes. France

Réalisation : Yves Thomas

Avec Pierre Arditi, Jean-Pierre Coffe, **Pierre Desproges**, André Dussolier, Suzanne Flon, Véronique Genest, Isabelle Gélinas, Fabrice Luchini

Diffusion : 19 mai 1990

RECOURS AUX SOURCES

Presse écrite

L'Alsace : 3 décembre 1982

L'Aurore : 27 octobre 1975

Cuisine et vins de France : septembre 1984

Elle : novembre 1983

L'Étudiant : mai 1986

L'Événement du jeudi : 2 octobre 1982, 1986 novembre 1982, 1986 avril 1988

L'Express : 1^{er} décembre 1975, 8 janvier 1984, 17 octobre 1986

Le Figaro : 25 novembre 1985, 23 janvier 1986, 5 février 1986, 25 septembre 1986, 28 juillet 2009

France-Soir : 11 janvier 1986

Gault et Millau : janvier 1987

L'Humanité : 30 juin 2001

Les Inrockuptibles : 29 novembre 1995

Journal du Théâtre de la Ville : avril 2003

Libération : 3 février 1983, 1986 mai 1997

Libre Belgique : 21 janvier 1988

Marianne : 6 avril 1988

Le Matin de Paris : 3 février 1986, 8 juin 1986, 30 octobre 1986

Midi Libre : 14 janvier 1987

Le Monde : 21 juin 1982, 14 mars 1983, 11 janvier 1984, 5 février 1986, 17 novembre 1986, 6 décembre 1986, 23 janvier 1992

Le Monde Télévision : 20 août 2007

N comme Nouvelles : avril 1987

Les Nouvelles littéraires : 14 avril 1983

Le Nouvel Observateur : 18 décembre 1993

Ouest France : 18 avril 2008, 2 septembre 2015

Le Parisien : 29 novembre 1982, 3 octobre 1986, 20 avril 1988

Paris Match : 22 mars 1975, 23 avril 1986, 17 novembre 1986

Paroles et musique : octobre 1986

Playboy : 1^{er} septembre 1984
Le Populaire du Centre : 27 juillet 2014
Provençal : 22 juin 1986
Progrès de Lyon : 20 mars 1987
Le Quotidien de Paris : 20 mars 1981, 13 décembre 1983, 23 mai 1985,
10 octobre 1986
Le Soir : 28 novembre 1984
Sud-Ouest : 19 octobre 1984
Télé Moustique : 7 avril 1983
Télérama : 24 novembre 1982, 1^{er} juin 1983, 1^{er} février 1984
L'Unité : janvier 1984
Le Vif : 29 janvier 1988

Édition

Pierre Bonte, *C'était le bon temps* (Albin Michel, 2008)
Guy Bedos, *Plans rapprochés* (Stock, 2011)
Guy Bedos, *Je me souviendrai de tout* (Fayard, 2015)
Jacques Chancel, *Le Désordre et la Vie* (Grasset, 1991)
Agnès Chauveau et Yannick Dehée, *Dictionnaire de la télévision française*
(Nouveau Monde, 2007)
Jean-Loup Chiflet, *Dictionnaire amoureux de l'humour* (Plon, 2012)
Mylène Demongeot, *Mémoires de cinéma* (Hors Collection, 2011)
Danièle Evenou, *Rire pour ne pas pleurer* (Calmann-Lévy, 2008)
Manuela France, *Drôles d'agitateurs* (Prisma, 2016)
Patrice Guérin, *Thierry Le Luron, le rire pour oublier* (Éditions du Moment,
2016)
Anne-Marie Gustave et Benoît Abtey, *La Saga France Inter : amour, grèves et
beautés* (Flammarion, 2013)
Jacques Martin, *Pensées, répliques et anecdotes* (Le Cherche Midi, 2009)
Jacques Pessis, *La France de Thierry Le Luron* (Télémaque, 2006)
Jean-Michel Ribes, *Mille et un morceaux* (L'Iconoclaste, 2015)
François Rollin, *Desproges est vivant* (Points, 2009)
Serre, *Petits anges* (Glénat, 1998)
Claude Villers, *Le Tribunal des flagrants délires* (Denoël, 2009)

Audiovisuel

Site Filmsactu : interviews de Claude Villers et Luis Rego par Pierre Delorme
Actualités régionales (FR3 Île-de-France) : 3 octobre 1986
Actualités régionales (FR3 Pays de Loire) : 20 mai 1987
Apostrophes (Antenne 2) : 30 décembre 1983, 8 mai 1987
L'Assiette anglaise (Antenne 2) : 20 février 1988
Aujourd'hui la vie (Antenne 2) : 17 novembre 1986
Boîte aux lettres (FR3) : 26 juin 1983, 3 février 1986, 1^{er} décembre 1986
Bonjour, bonsoir la nuit (Antenne 2) : 11 juillet 1981
Bouillon de culture (Antenne 2) : 18 juin 1993
Cargo de nuit (RTBF) : 13 novembre 1984
C'est encore mieux l'après-midi (Antenne 2) : 23 janvier 1986, 7 novembre 1986, 28 avril 1987
Champs-Élysées (Antenne 2) : 21 janvier 1984, 9 janvier 1988
Complément d'enquête (France 2) : 19 décembre 2013
Dix de der (Antenne 2) : 1^{er} mai 1976
Interneige 77 (Antenne 2) : 5 mars 1977
IT1 13 heures (TF1) : 15 août 1986
IT1 20 heures (TF1) : 18 mai 1984
JT soir (FR3 Nord Pas-de-Calais) : 16 décembre 1983
JT soir (FR3 Pays de la Loire) : 26 octobre 1987
JT soir (FR3 Picardie) : 6 mars 1984
JT 13 heures (Antenne 2) : 15 avril 1998
Limousin actualité (FR3 Atlantique) : 2 octobre 1984
Lorraine soir (FR3 Lorraine) : 7 décembre 1983
Lunettes noires pour nuits blanches (France 2) : 20 janvier 1990
Le magazine du jeudi (FR3 Limousin-Poitou-Charentes) : 11 octobre 1984
Lignes de mire (FR3) : 12 janvier 1997
Matin bonheur (Antenne 2) : 17 octobre 1994
Midi cocktail (FR3 Atlantique) : 29 septembre 1987
Midi 2 (Antenne 2) : 1^{er} avril 1983, 16 janvier 1984, 6 septembre 1984, 5 décembre 1985, 6 septembre 1986
Midi première (TF1) : 12 septembre 1977
Normandie soir (FR3 Normandie) : 30 septembre 1987
Place de la mairie (Antenne 2) : 3 janvier 1987

Sacha Distel show (Antenne 2) : 2 août 1979, 6 septembre 1979
Télématin (Antenne 2) : 23 décembre 1985
Le témoin de la semaine (FR3 Atlantique) 6 décembre 1984
30 millions d'amis (TF1) : 6 juillet 1982
La vie à plein temps (FR3 Pyrénées) : 1^{er} décembre 1982, 23 octobre 1984
La vie de château (FR3) : 4 février 1984
Les visiteurs du jour (TF1) : 2 février 1982, 25 juin 1982
Zénith (Canal+) : 18 mai 85

Radio

L'agenda de... (France Inter) : 6 octobre 1986
Entre les lignes, entre les signes (RMC) : 12 novembre 1984
Inter lire (France Inter) : 21 juin 1987
Quotidien pluriel (France Inter) : 19 décembre 1983
Conférence de la BNF du 6 novembre 2013 : *Moments de réflexion autour d'un iconoclaste*

INDEX

A

Allégret, Catherine [106](#)
Arnaud, Jean-Claude [103](#)
Artur, José [118](#)
Aubry, Claude [65](#)
Audiard, Michel [55](#), [81](#), [138](#), [216](#)
Auteuil, Daniel [115](#)

B

Bedos, Guy [124](#), [177](#), [183](#), [184](#), [185](#), [186](#), [189](#), [190](#), [193](#), [196](#), [197](#), [200](#), [214](#),
[223](#), [232](#), [235](#), [241](#), [251](#), [267](#)
Belmondo, Jean-Paul [37](#)
Berri, Claude [160](#), [163](#)
Bideau, Jean-Luc [104](#)
Blanche, Francis [28](#), [73](#), [77](#), [131](#), [145](#), [152](#), [197](#)
Bonte, Pierre [78](#), [90](#), [94](#)
Brassens, Georges [22](#), [34](#), [46](#), [51](#), [100](#), [102](#), [124](#), [139](#), [151](#), [162](#), [235](#)

C

Carmet, Jean [125](#), [200](#), [254](#)
Catelin, Jacques [60](#)
Cavanna, François [154](#)
Cazeneuve, Fabrice [207](#)
Cazeneuve, Jean [75](#), [76](#)
Chabat, Alain [257](#)
Chalais, François [246](#)
Chancel, Jacques [106](#), [107](#), [259](#)
Collaro, Stéphane [78](#), [81](#)
Colling, Daniel [186](#), [190](#), [250](#), [251](#)

Coluche, Michel Colucci, dit [131](#), [134](#), [142](#), [143](#), [152](#), [160](#), [164](#), [177](#), [196](#), [220](#),
[221](#), [223](#), [251](#), [263](#)

Coquatrix, Bruno [104](#), [105](#), [106](#), [114](#)

Couderc, Philippe [79](#), [80](#)

Croisille, Nicole [105](#)

D

Dac, Pierre [14](#), [28](#), [107](#), [116](#), [131](#), [132](#), [145](#), [174](#), [197](#), [262](#)

Demongeot, Mylène [131](#)

Denisot, Michel [152](#)

Depardieu, Gérard [254](#)

Desbarbat, Luis [119](#)

Devos, Raymond [196](#), [207](#)

Distel, Sacha [114](#), [115](#)

Doris, Pierre [45](#), [46](#), [124](#)

Droit, Michel [143](#), [233](#), [244](#), [245](#), [246](#), [247](#), [265](#), [268](#)

Drucker, Michel [256](#), [263](#)

Duras, Marguerite [110](#), [179](#), [180](#), [252](#), [265](#)

F

Fabre, Denise [151](#), [153](#)

Ferrary, Pierre [118](#)

Folly, Jeanne [159](#)

Foulquier, Jean-Louis [102](#)

Fournier, Jean-Louis [152](#), [157](#), [158](#), [165](#), [172](#), [201](#)

Franquin, André [58](#), [268](#)

G

Garcin, Jérôme [185](#), [239](#), [242](#), [243](#), [245](#), [246](#)

Gélin, Xavier [131](#)

Gilbert, Danièle [76](#), [82](#), [108](#), [109](#), [129](#)

Goscinny, René [58](#), [102](#), [103](#), [132](#)

Grandjean, Évelyne [106](#), [107](#), [112](#)

Green, Julien [246](#)

Guilleminault, Gilbert [65](#)

H

Hanin, Roger [143](#)

K

Kahn, Paul-Émile [32](#), [41](#), [50](#), [52](#), [63](#)

L

Lafont, Bernadette [44](#), [155](#), [225](#)

Langlois-Glandier, Janine [245](#)

Lapointe, Bobby [35](#), [46](#)

Lassus, Robert [79](#), [80](#)

Laval, Pierre [49](#)

Lazurick, Francine [63](#)

Lazurick, Robert [49](#), [51](#), [62](#), [63](#)

Le Luron, Thierry [105](#), [106](#), [107](#), [108](#), [120](#), [136](#), [235](#), [236](#), [266](#)

Le Pen, Jean-Marie [140](#), [160](#), [161](#), [162](#)

Lescure, Pierre [157](#)

Lion, Bernard [78](#)

Loisel, Madeleine [51](#), [58](#), [63](#)

Lux, Guy [108](#), [223](#)

M

Mabille, Bernard [107](#)

Mairesse, Valérie [152](#)

Marchais, Georges [128](#), [133](#), [140](#), [161](#), [265](#)

Martin, Jacques [28](#), [75](#), [76](#), [78](#), [79](#), [80](#), [81](#), [82](#), [83](#), [87](#), [88](#), [89](#), [91](#), [93](#), [94](#), [95](#), [96](#),
[97](#), [98](#), [102](#), [103](#), [107](#), [173](#), [177](#), [185](#), [191](#), [192](#), [240](#), [247](#), [263](#)

Mériat, Bernard [32](#), [57](#)

Mesrine, Jacques [68](#), [69](#), [70](#)

Mitterrand, François [126](#), [133](#), [136](#), [139](#), [142](#), [143](#), [157](#), [195](#), [197](#), [212](#), [250](#), [255](#)

Moati, Serge [154](#), [157](#), [165](#), [174](#)

Montand, Yves [139](#), [178](#), [194](#), [195](#), [212](#), [265](#), [268](#)

Morrot, Bernard [65](#), [66](#), [67](#), [68](#), [70](#), [71](#), [72](#), [73](#), [74](#)

Mourain, Hélène [60](#), [61](#), [64](#), [65](#), [67](#), [80](#), [145](#), [220](#), [253](#)

Mourain, Jean [60](#)

P

Perret, Pierre [121](#), [246](#)
Perrier, Jacques [52](#), [53](#), [54](#), [63](#)
Picq, Robert [118](#)
Pilot, Bernard [107](#)
Pivot, Bernard [191](#), [263](#)
Poiret, Jean [85](#), [117](#), [118](#), [124](#)
Poivre d'Arvor, Patrick [160](#), [163](#), [255](#), [268](#)
Polac, Michel [180](#), [259](#)
Poniatowski, Michel [75](#)
Preboist, Paul [131](#)
Préboist, Paul [125](#), [126](#)
Prevost, Daniel [155](#)
Proslier, Jean-Marie [105](#)
Puyalte, Francis [63](#)

R

Rabol, Georges [119](#)
Rapp, Bernard [256](#)
Raynaud, Fernand [77](#), [134](#)
Rego, Luis [92](#), [119](#), [120](#), [121](#), [122](#), [123](#), [124](#), [128](#), [142](#), [146](#), [163](#), [169](#)
Reisz, Philippe [32](#)
Ribes, Jean-Michel [153](#), [155](#), [157](#)
Riesner, Lawrence [107](#)

S

Sabatier, Patrick [163](#), [173](#), [221](#), [223](#), [238](#), [266](#), [268](#)
Sagan, Françoise [73](#), [84](#), [96](#), [106](#), [246](#)
Schull, Francis [53](#), [61](#), [65](#)
Séguéla, Jacques [152](#)
Serrault, Michel [85](#), [117](#), [118](#)
Signoret, Simone [106](#), [212](#), [268](#)
Simenon, Marc [131](#), [180](#)

T

Thibault, Jean-Marc [132](#)
Topor, Roland [154](#)
Trénet, Charles [250](#), [251](#)
Trintignant, Jean-Louis [37](#), [121](#)

V

Valadié, Dominique [166](#)
Veber, Jean-Marc [132](#)
Vialatte, Alexandre [39](#), [102](#), [180](#), [185](#), [217](#), [219](#), [255](#)
Vian, Boris [46](#)
Vidal, Guy [133](#), [169](#)
Villeret, Jacques [155](#)
Villers, Claude [118](#), [119](#), [120](#), [121](#), [122](#), [123](#), [125](#), [127](#), [128](#), [129](#), [142](#), [146](#), [151](#),
[152](#), [158](#), [160](#), [161](#), [169](#), [170](#), [171](#), [247](#)

Y

Yanne, Jean [28](#), [76](#), [81](#), [107](#), [124](#), [138](#), [152](#), [155](#), [214](#)